MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT CINQUANTIÈME

15 Août - 15 Septembre 1921

15 Août - 15 Septembre 1921 — Tome CL

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXI

LÉON BLOY

—

D'apparence, et à le lire d'une façon superficielle, un homme tout en contradictions. Un orgueil formidable, une humilité touchante. Parfois aux confins du désespoir, parfois rayonnant d'espérance céleste. Bon par intervalles, avec un sourire d'enfant. Haineux à certaines heures, et crachant du fiel sur quiconque lui avait déplu. Le plus tendre des amis ; le plus inique des ennemis. Vivant presque toujours dans le paroxysme et l'hyperbole.

Sa sensibilité fut telle que le contact de son siècle lui produisait le même effet que du poivre de Cayenne répandu à profusion sur la chair sanguinolente d'un écorché vif. Et, à travers tant de disparates, il demeurait passionnément épris de Jésus-Christ, parce que Notre Seigneur fut, sur la terre, le Pauvre absolu.

Lui-même, Bloy, se voulait, se disait, prétendait qu'on le définît un homme d'Absolu. C'est un peu comme s'il avait déclaré : « Je suis le Fils de Dieu ! » Mais ses contemporains se chargèrent de lui apprendre qu'il ne l'était pas. Alors, semblable à un Croisé de saint Louis, il dégainait cette épée : son verbe acéré, pour tailler en pièces les Bourgeois comme s'ils eussent été de vils Sarrasins. Eux fuyaient et, une fois à l'abri de ses coups, lui criaient d'un ton goguenard : « Rien n'est absolu ! »

Il le constate, avec quelle amertume ! Il écrit : « La plupart des hommes de ma génération ont entendu cela toute leur enfance. Chaque fois qu'ivres de dégoût nous cherchâmes un tremplin pour nous évader en bondissant et en vomissant, le Bourgeois nous apparut armé de ce foudre. Nécessairement alors, il nous fallait réintégrer le profitable *Relatif* et la sage Ordure » *(Exégèse des lieux communs*, première série) (1).

Il les réintégrait. Mais le fait d'être le forçat à perpétuité du *Relatif* ne cessa de lui infliger de fatidiques tortures. Ce lui fut une géhenne continuelle où ses souffrances lui arrachaient tour à tour des imprécations et des sanglots, des rires farouches et des prières résignées d'une poignante beauté. Comme Baudelaire, il devait s'écrier :

> Certes je sortirai, quant à moi, satisfait
> D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve...

Vaine plainte : la mort bienfaisante ne vint le délivrer que très tard. Il vécut soixante-dix ans pour invectiver la bassesse et le matérialisme suffoquant de son siècle, et pour appliquer la loi de souffrance rédemptrice. Malgré tant d'impatiences, de révoltes convulsives, de rancunes trop humaines, il eut l'intuition que, seule, cette loi donne un sens surnaturel à notre vie transitoire sur la terre. Il comprit que Notre Seigneur aide à porter leur croix ceux qui, Cyrénéens persévérants, l'aident à porter la sienne dans la Voie douloureuse.

Voilà, comme on le développera plus loin, la clé mystique de son œuvre.

On étudiera, d'abord, ci-dessous, l'écrivain tel qu'il se comporta parmi la gent-de-lettres. On résumera la portée de quelques-uns de ses livres ; on définira les qualités de son style.

Ensuite on tentera d'appliquer le christianisme de Bloy

(1) La plupart des livres de Léon Bloy, sauf trois ou quatre, ont été édités ou réédités à la librairie du *Mercure de France*.

et de démontrer que, tout pesé, il fut un bon serviteur de l'Église.

I

A plusieurs reprises, Léon Bloy a déclaré qu'il n'était pas un critique, — qu'il n'entendait même rien à la critique. Il ne faut donc lui demander ni impartialité ni analyses objectives, d'après une doctrine d'art préconçue, des volumes qui lui tombaient sous les yeux. Les neuf dixièmes des écrivains contemporains, il les jugeait fangeux, grotesques ou imbéciles et il le disait sans périphrases. Les équarrir avec brutalité, ce fut une sorte de mission qu'il se donna. Dans l'introduction de *Belluaires et Porchers* il proclame hautement son dessein :

« Pénétré de mon rôle, dit-il, et profondément convaincu que c'est la France intellectuelle qu'on porte en terre, je marche un peu en avant des chevaux caparaçonnés et je pousse, tous les vingt pas, de vastes et consciencieuses clameurs — pour un salaire nul. »

Il faut d'ailleurs reconnaître que quelques-unes des exécutions auxquelles il procéda sont très justifiées — par exemple celle d'Émile Zola dans le pamphlet excellent qui s'intitule : *Je m'accuse* et où la phrase sonore, nette et incisive exprime une pensée toujours haute.

Prenant à partie ce roman d'une niaiserie compacte : *Fécondité*, il dénonce, avec une clairvoyance implacable, le néant d'un prêche matérialiste et humanitaire, sentimental et libidineux, préconisant, dans le langage d'un palefrenier de haras qui se grimerait en prophète, le « Croissez et multipliez » de la Genèse, Dieu mis, au préalable, soigneusement à l'écart.

Bloy, par des citations bien choisies, montre l'impropriété, la lourdeur, l'incorrection du style, l'ennui boueux qui suinte de tous les chapitres et surtout l'ignorance à prétentions scientifiques du médiocre qui rédigea ce livre.

Zola est aujourd'hui bien oublié et il ne subsistera sans doute pas grand'chose de son œuvre. Mais au temps où Bloy l'écorchait vif, avec les raffinements d'un tortionnaire expérimenté, celui que Léon Daudet nomme « Le Grand Fécal » marchait escorté d'une multitude adorante qui encensait, d'un cœur pieux, les produits de son dévoiement. L'amas putride de ses volumes usurpait une place considérable dans la littérature. *Je m'accuse* porta une pioche rougie au feu dans le tas énorme et en restitua les fragments au dépotoir.

Personne ne lira plus jamais *Fécondité. Je m'accuse* restera.

Cependant, Bloy ne fut pas toujours aussi bien inspiré. Cette part considérable d'acrimonie qui lui gâtait le caractère lui faisait dénier furieusement toute valeur à des écrivains dont l'œuvre ne mérite pas un dédain aussi intégral. Que M. Maurice Barrès — première manière — instaurant ce culte du Moi par où l'âme s'épuise en titillations solitaires et en effusions stériles, lui fasse horreur, on le comprend et l'on n'est pas loin de partager son antipathie. De même, tout chrétien fervent blâme avec lui l'auteur d'*Un homme libre* et du *Jardin de Bérénice* d'avoir appliqué les méthodes de formation spirituelle dues à des saints, et ayant pour but de développer en nous l'amour de Dieu, aux vicissitudes d'un égotisme maladif. *Petite Secousse* n'a pas le droit de dérober les cierges de l'autel pour en faire des instruments de débauche. Bloy avait donc quelque raison de s'indigner lorsqu'il s'écria dans *Belluaires et Porchers :*

Barrès n'a pu s'empêcher d'écrire des mots qui seraient bien effrayants si l'on ne se disait pas qu'on est en présence d'un de ces petits vétérinaires attitrés qui entretiennent par des lavements bénins l'égalité d'âme du Psychologue. Hélas ! oui, il a écrit : « Mon royaume n'est pas de ce monde », parodiant le texte terrible à la façon d'un malpropre fagotin égaré dans une église et contrefaisant les gestes saints du consécrateur. « J'eus le souvenir, dit-il, de saint Thomas d'Aquin disant à l'autel de Jésus :

— Seigneur, ai-je bien parlé de vous ? Et devant Moi-même qui ai *méthodiquement* adoré mon corps et mon esprit, je m'interrogeai : Me suis-je cultivé selon qu'il convenait ?... »

On espère que M. Barrès regrette, à cette heure, ces assimilations sacrilèges.

Mais, pour être équitable, Bloy, par la suite, aurait dû reconnaître l'heureuse évolution du chantre faisandé de *Bougie Rose*. A partir des *Déracinés*, M. Barrès cesse d'être un Narcisse de décadence. Il rentre dans le Vrai ; il s'attache fortement à la tradition nationale; il publie, après des livres d'un style vigoureux et qui sont des merveilles d'observation et des documents d'histoire de premier ordre comme *Leurs Figures*, des études où la Fille aînée de l'Eglise: la France foncièrement catholique est placée dans la lumière qui convient.

Mais cela, Bloy, irréductible et aveugle en ses préventions, ne pouvait pas s'en rendre compte. Lorsqu'il avait pris en grippe un écrivain, il le considérait désormais comme un réprouvé, indigne du Purgatoire, et, s'arrogeant le rôle de Justicier, il n'arrêtait pas de le pourchasser et de le lapider avec des silex et des épluchures.

C'est ainsi que, depuis ses débuts dans les lettres jusqu'à sa mort, il témoigna à M. Paul Bourget une haine tenace qui s'attaquait à l'homme privé aussi bien qu'à son œuvre. — Évidemment, les livres de M. Bourget sont d'une valeur fort inégale. Partout, même dans les mieux venus, le style est massif, incorrect, s'encombre de truismes dignes d'être cloués au pilori dans l'*Exégèse des lieux communs*. Un snobisme extraordinaire oblige l'auteur de *Cosmopolis* de vanter, comme des *âmes fines*, les plus incontestables rastaquouères, de s'extasier sur les élégances d'hommes de clubs à cervelle de pingouin, d'attacher des ailes d'ange aux épaules de diverses perruches blasonnées et langoureuses, appartenant à ce qu'on est convenu d'appeler « le grand monde ». Le culte qu'il rend à la richesse semble déceler une hérédité de paysan

auvergnat que les billets de banque hypnotisent. Et puis, il a d'autres vénérations d'une cocasserie transcendante, par exemple celle qu'il professe pour la médecine, science très conjecturale, et pour certaines « illustrations » médicales, baudruches que l'ironie d'un nouveau Molière devrait bien dégonfler.

Néanmoins, avec tant de défauts, M. Bourget possède des qualités d'analyste qui ne permettent pas de le classer parmi les fantoches. S'il a bâclé parfois des romans-feuilletons, sans observation ni art, tels que *Némésis*, il laissera quelques livres aussi perspicaces que véridiques parce que, malgré tout, il a le sens social.

Le Disciple marque une date de l'histoire littéraire : à l'époque où le déterminisme matérialiste empoisonnait trop d'intelligences et dirigeait vers un mur d'impasse les tenants attardés de Taine, ce livre commença une réaction salutaire qui, depuis, n'a fait que progresser. Le retour très sincère — quoi qu'en prétende Bloy — de M. Bourget au catholicisme s'affirma de plus en plus. Comme il arrive toujours lorsqu'un esprit rend les armes aux certitudes promulguées par l'Église, son œuvre y gagna en clairvoyance et en profondeur. Réalisation qui lui eût été bien impossible quelques années plus tôt ; il sut décrire, dans *Un Divorce*, les opérations si délicates à retracer de la Grâce en une âme que la privation de Dieu met au supplice. Il montra nettement que lorsque la loi divine du mariage indissoluble est transgressée, le désordre qui en résulte ruine la famille et, dès ce monde, frappe le coupable par les conséquences inéluctables de son péché.

L'Etape, peinture vigoureuse, pleine d'exactitude, de l'anarchie des esprits et des mœurs à la fin du XIXe siècle, fait penser à Balzac. Et, ce qui n'est pas toujours le cas chez M. Bourget, les personnages de ce roman vivent d'une vie intense.

Enfin, pendant la guerre, il a donné le *Sens de la Mort*,

livre pensif, d'une haute portée chrétienne. La désespérance finale d'une âme qui, par orgueil, rejeta la foi religieuse et sombra dans le suicide, y est évoquée avec un relief saisissant. C'est d'une psychologie remarquable.

Qui eût constaté ces évidences devant Bloy l'aurait fait rugir. Mettre en doute la sûreté de son jugement en matière de littérature, c'était, estimait-il, outrager l'Absolu, profaner une encyclique ou se délivrer un brevet de crétinisme.

On peut ne voir là qu'un manque d'équilibre chez un extrême sensitif en qui se boursouflait parfois une vanité enfantine. Mais où Bloy mérite tous les reproches, c'est quand il s'acharne à décrier un de ses frères en Dieu au point d'accueillir contre lui les plus ineptes légendes ; quand, mû par une misérable rancune, provenant peut-être de griefs imaginaires, il ne se laisse même pas désarmer par la mort sanctifiée de sa victime. On veut parler de son attitude vis-à-vis d'Huysmans.

Sans insister sur ce sujet pénible, il importe de donner un exemple de la façon dont Bloy saisit, avec empressement, tout prétexte de salir le caractère de l'homme qu'il hait par-dessus toutes choses. En 1912, c'est-à-dire cinq ans après la mort d'Huysmans, M. André du Fresnois publia un opuscule intitulé : *Une étape de la conversion d'Huysmans*, où se lisaient des *fragments de lettres* susceptibles, semble-t-il, de desservir la mémoire de l'auteur d'*En Route*. Bloy en cite, avec des clameurs d'allégresse, ce passage : « Je me contamine dans mon bureau et trouve le temps long. Quelques pratiques tantôt religieuses, tantôt obscènes me remontent un peu, mais c'est de durée si courte !... » Et Bloy de commenter :

Voilà donc la recrue précieuse que nos catholiques ont tant admirée ! Ayant connu Huysmans beaucoup mieux et beaucoup plus que personne, ayant d'ailleurs souffert par lui et pour lui, je sais et j'affirme que sa conversion fut parfaitement sincère ; mais il devint catholique avec la très pauvre âme et la miséreuse

intelligence qu'il avait, gardant comme un trésor l'épouvantable don de salir tout ce qu'il touchait. (*Le Pèlerin de l'Absolu*, p. 265-266.)

Si Bloy avait réfléchi, il se serait rappelé, à propos de cette lettre, la première partie d'*En Route*. Huysmans y confesse, avec une franchise touchante, les alternatives de débauches et de piété qui marquèrent le début de sa marche vers Dieu (voir notamment les chapitres V et VI). S'il avait eu pour un liard de psychologie, Bloy aurait compris que toute conversion, à son début, implique des luttes terribles entre les habitudes vicieuses du néophyte qui ne veulent pas se laisser dompter, et l'âme nouvelle qui commence à naître en lui. Parfois, celle-ci est d'abord vaincue; mais la prière et la Grâce lui donnent peu à peu des forces pour se dégager de la pourriture antérieure. C'est à coup sûr à cette période que se rapporte la lettre citée par M. du Fresnois.

Mais Bloy, tout à son impulsion malveillante, était fort incapable de le reconnaître. Présenter Huysmans sous un jour odieux, tel était son objectif perpétuel. Rien, pas même la charité chrétienne, ne l'en pouvait détourner... On objectera que Huysmans l'avait jadis offensé. Soit. Mais encore n'est-il pas singulier que Bloy se soit si peu expliqué sur la nature de « l'horrible injustice » que Huysmans lui aurait faite ? Compulsez toute son œuvre, vous y verrez son grief sans cesse allégué ; mais quant au grief en soi, à peine un mot. Pourquoi cette réserve ? (1)

Au surplus, si Bloy avait été le chrétien absolu qu'il se vantait d'être, il se serait souvenu d'un certain article du *Pater* récité par lui, tous les jours, avant la communion : *Dimitte nobis debita nostra* SICUT ET NOS *dimittimus debitoribus nostris*, et il aurait pardonné.

Or, il est affligeant, mais nécessaire, de le souligner, ja-

(1) L'auteur du présent article a reçu, à ce sujet, les explications d'une personne bien informée. Il les publiera si la question est, quelque jour, débattue en public.

mais il ne sut pardonner à ceux qui, s'imaginait-il, l'avaient lésé dans ses intérêts ou dans son orgueil. Voyez, entre autres, les accusations qu'il porte contre Deschamps, directeur de *la Plume*, dans le *Mendiant Ingrat*. Elles sont totalement injustifiées ; celui qui écrit ces lignes assistait à la scène de rupture et il certifie que Bloy s'en forge tous les détails. Néanmoins, Bloy, de ce jour, n'arrêta pas de diffamer Deschamps. Il recueillait, avec avidité, tous les ragots qui empuantissent ces loges de concierge, les cénacles littéraires, et les propageait sans contrôle ni remords. Bien plus, à la mort de Deschamps, il notait dans *Mon Journal :* « On m'écrit que Léon Deschamps, impresario de *la Plume*, a été enterré samedi matin 30 décembre. Même sort que Rodolphe Salis. On crève au moment où l'on pense avoir fait fortune ...! »

Or, tout le monde sait que Deschamps mourut complètement ruiné, tué par les soucis d'argent.

Tel fut Bloy en tant qu'informateur des incidents de la vie littéraire. Qu'on soit donc assuré qu'à cet égard il ne mérite nulle créance.

On ne veut pas dire qu'il mentait de propos délibéré. Non, mais son imagination déformatrice faussait automatiquement les faits et ensuite les lui représentait comme les indices de l'infamie ou des intentions hostiles d'autrui. Il y avait un peu de manie de la persécution dans cet état d'esprit.

S'il ne faisait nul cas de la plupart des littérateurs contemporains, par contre il avait des admirations violentes et les exprimait avec une superbe grandiloquence. Il vénérait Balzac ; il aimait Barbey d'Aurevilly, Hello, Verlaine dont il loua le génie dans ce petit volume fort perspicace et tout imprégné de dilection fraternelle : *Un brelan d'excommuniés*. Il goûtait Benson, Joergensen, Emile Baumann. Il écrivit pour les *Derniers Refuges* de Mlle Jeanne Termier, le *seul* poète mystique qui ait paru depuis la mort de Verlaine, une fort belle préface. Pour

d'Aurevilly, non seulement il comprit son art à merveille, mais encore il le vengea des attaques niaises d'un sot du nom de Grelé. De Villiers de l'Isle-Adam, il sculpta un solide médaillon tout en faisant des réserves judicieuses sur l'hégélianisme qui embrume çà et là la pensée de l'admirable auteur de l'*Eve future*.

Il est vrai que, parfois, et pour des causes souvent puériles, l'estime qu'il accordait à ses préférés subissait de brusques éclipses. S'il apprécia intégralement ce chef-d'œuvre du génial Benson : *le Maître de la Terre*, il comprit mal et méconnut la Mystique profonde qui régit l'affabulation de *Franck Guiseley* et celle des *Conventionalistes*. Joergensen, dont il avait, d'un trait sûr, défini les premières œuvres, fut soudain voué aux gémonies pour avoir oublié de citer *Je m'accuse* dans un article sur la mort de Zola. (Voir *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne.)* L'auteur excellent de *Saint François d'Assise* et des *Pèlerinages franciscains*, qui fut pour Bloy un ami toujours dévoué, ne méritait pas cette avanie.

Cette susceptibilité révèle l'importance énorme qu'il attachait à ses moindres écrits. Littéralement, il se croyait incapable d'accoucher d'un livre qui ne fût pas un chef-d'œuvre. Il n'y a qu'à feuilleter ses auto-biographies au jour le jour pour le constater. Que le monde entier ne reconnût point son génie, ce lui causait un douloureux étonnement. De là, des récriminations quelque peu enfantines.

Elles sont d'autant moins justifiées que, dès ses commencements, il eut un groupe d'admirateurs qui ne cessa de s'accroître et qui ne lui ménageait pas les éloges. Mais rien ne pouvait le satisfaire. Bien qu'il proclamât son mépris total pour la publicité des journaux à grand tirage, il ne laissait pas de savourer l'aubaine lorsque quelqu'un de ceux qui eurent pouvoir d'y conférer de la notoriété signalait l'un de ses volumes.

« Cette fois, pensait-il, c'est la gloire et les mufles vont

s'incliner devant moi... » Or, rien de tel ne se produisait. Quand Mirbeau— qui fut un brave impulsif, possédant un certain esprit de justice, quoiqu'il blasphémât comme cent mille diables — consacra un article chaleureux à *la Femme Pauvre*, Bloy espéra un succès. Le succès de grand public ne vint pas. Mais Bloy, qui ne put jamais comprendre que son art était d'une qualité trop élevée pour conquérir la multitude, attribua ce déboire au fait que l'article avait paru le matin du Grand Prix, « jour où, écrit-il, personne ne lit rien ».

Non, ni le Grand Prix, ni toute autre circonstance adventice n'avaient rien à voir avec ce manque de retentissement. Les causes de l'obscurité relative où Bloy vécut jusqu'à son décès étaient ailleurs. Il n'est pas difficile de les apercevoir.

D'abord, un homme qui, à chaque lever de soleil, vide consciencieusement son pot de chambre sur la tête des « bourgeois » ne doit pas s'attendre au suffrage de la Bourgeoisie — que celle-ci soit « bien pensante » ou qu'elle adore la Déesse Raison. Or Bloy procédait à cette opération avec une régularité parfaite. Ajoutons tout de suite qu'on se garde de lui en faire un reproche. Sa position vis-à-vis du « gros public » est symbolisée par une anecdote qu'il plaça dans l'*Exégèse des lieux communs (nouvelle série)*.

J'ai connu, dit-il, un épicier dans le temps de ma célèbre captivité à *Cochons-sur-Marne*. Un jour que le total de ses additions me suffoquait, il proposa loyalement de m'ouvrir ses livres... *Je lirai vos livres*, lui dis-je, *quand vous aurez lu les miens...*

L'Epicier ne les aurait lus ni pour or ni pour argent. Et comme, depuis le romantisme, l'Épicier résume le Tiers-État, Bloy enfourchait la Chimère quand il l'engageait à découvrir ses œuvres. Mais il ne voulut jamais admettre qu'il y eût incompatibilité irréductible entre les façons de penser du Bourgeois et les siennes. Plutôt que de se

rendre à cette évidence, il cherchait les explications les plus déraisonnables à ses déboires.

Au commencement du *Désespéré*, il les attribue au triomphe des romans de Georges Ohnet, «l'ineffable bossu millionnaire et avare, l'imbécile auteur du *Maître de Forges*, qu'une stricte justice devrait contraindre à pensionner les gens de talent, dont il vole le salaire et idiotifie le public » (page 14).

Bloy se figurait peut-être que si Ohnet avait disparu comme Romulus dans une apothéose, ledit public se serait précipité, avec enthousiasme, dans les librairies pour acquérir les volumes des grands écrivains jusqu'alors méconnus. Quelle erreur ! L'affinité entre Ohnet et les innombrables lecteurs de ses élucubrations était bien trop grande pour que ceux-ci vinssent jamais à goûter la *vraie* littérature. A public bourgeois, fournisseur bourgeois ; c'est une loi inéluctable. Et il est vraiment puéril de dépenser de l'énergie à s'en indigner. Au temps présent, le successeur de Georges Ohnet, on n'ose dire dans la littérature mais dans la production imprimée, c'est M. Henry Bordeaux. Et qui donc, parmi les écrivains de valeur, songe à s'indigner de ses succès ? En passant, lorsque ce polygraphe, atteint d'une incontinence de copie se gonfle par trop, on le remet à sa place d'une chiquenaude, et cela suffit. Mais lui envier ses tirages, ce serait se placer à son niveau. Il y a, d'un côté la littérature, de l'autre, M. Henry Bordeaux — c'est tout.

Bloy n'aurait sans doute pas accepté ce verdict-là. Il eût étiqueté, en vociférant, l'inoffensif M. Bordeaux « voleur de gloire » — et il n'en aurait pas acquis un lecteur de plus. Ce dont il faut le féliciter sans arrière-pensée.

Un autre motif de son défaut de vaste notoriété, c'était l'inaptitude d'un grand nombre de gens de lettres à comprendre l'esprit catholique qui donne toute leur valeur à ses plus belles pages. Les uns sont, quant à la religion où ils furent baptisés, d'une ignorance de Pa-

pous. Ce qui du reste leur fait commettre de bien divertissants quiproquos si, d'aventure, ils se risquent à parler des choses religieuses. Les autres sont des païens délibérés que le christianisme horripile, qui pratiquent l'hédonisme et que la seule apparition d'une porte de monastère fait cingler aussitôt vers Gnide ou vers Paphos. D'autres enfin, qui ont pris au sérieux Homais et son ami Renan, se croiraient gâteux s'ils admettaient le surnaturel et professent une certaine *religion de la science* tellement stable que ses dogmes changent environ tous les quinze ans. Pour ces derniers le catholicisme est un fossile dont il n'y a plus lieu de classer les débris.

Bloy ne pouvait espérer séduire ce pauvre troupeau sans pasteur. Il s'étonnait pourtant d'en être méconnu. Même, il aurait voulu qu'ils répondissent aux injures qu'il leur décochait par des actes de déférence. C'était trop demander à la nature humaine.

Mais ce qui l'indignait encore davantage, c'était que la majorité du clergé parût ignorer ses livres. « Les curés, s'écriait-il, ont fait le vœu solennel de ne rien lire jusqu'au jugement dernier ! »

La boutade est amusante ; elle porte à faux. Des prêtres le lisaient; mais, il n'est pas surprenant qu'ils se soient abstenus de témoigner leur approbation à un écrivain qui sabrait, à tort et à travers, Pape, cardinaux, évêques, séculiers et réguliers, tout en se décernant le titre de soutien inébranlable de l'Eglise. D'ailleurs, ce qui prouve leur indulgence foncière, c'est que Bloy n'a jamais été menacé de l'Index. Quoique on ait avancé le contraire, l'Église ne déteste pas ses enfants terribles. Elle leur passe bien des incartades — pourvu qu'ils ne touchent pas au *Credo*. Et Bloy n'y a jamais touché.

Il y a une autre raison, fort simple, qui explique l'abstention relative du clergé, celle-ci : la plupart des prêtres sont très pauvres ; les livres coûtent cher ; et, de plus, les mille soins absorbants de leur ministère ne leur laissent

pas le loisir de s'adonner à la lecture. De l'aube à la nuit tombée, les offices, le confessionnal, les œuvres absorbent tous leurs instants. Et c'est à peine si, rompus de fatigue, ils trouvent, avant un repos bref, le temps de lire leur bréviaire. Dire cela, ce n'est point tenter une apologie dont notre clergé n'a pas besoin, c'est constater un fait.

Il faut donc répéter ici ce qu'on a formulé ci-dessus à propos des péripéties de la vie littéraire. Quand Bloy, traitant de l'Église militante, s'indigne ou se courrouce à cause d'un incident qu'il interprète selon sa manie dénigrante, neuf fois sur dix, il est nécessaire de mettre au point.

En somme, il y avait en lui un démon sarcastique qui tentait fréquemment d'égarer le grand chrétien qu'il était au fond. Assez souvent ce chambardeur interne, aux embûches corrosives, le faisait choper, mais une visite au Saint-Sacrement le remettait presque toujours et assez vite sur pied.

Mais il y a un fait capital qu'il faut se garder d'oublier lorsqu'on écrit sur Bloy, c'est la misère atroce qui le supplicia pendant la plus grande partie de son existence — non seulement lui seul aux années de célibat, mais, après son mariage, sa femme, admirable chrétienne, et ses enfants dont deux en moururent ! Certes, cette indigence meurtrière explique, justifie même ses colères imprécatoires et, en partie, les malédictions qu'il fulminait contre les égoïstes et les satisfaits. Se sentir une force de géant et se trouver souvent réduit à l'impuissance par le manque d'aliments. Aimer les siens d'une affection véhémente et les voir privés du plus strict nécessaire. Concevoir une œuvre magnifique et, faute de ressources, n'en pouvoir réaliser quelques parcelles qu'à de longs intervalles et au prix d'efforts épuisants. Quel cercle de l'enfer ou, plutôt, quel ardent Purgatoire ! Le miracle, c'est qu'il n'ait pas plié sous les railleries fangeuses de certains journalistes, sous le silence calculé de « chers confrères » plus ou moins envieux, qu'il n'ait pas écouté les conseils ti-

mides d'amis incompréhensifs qui l'adjuraient d'édulcorer « sa manière ».

La société actuelle, matérialisée jusqu'aux moelles, hait, d'une haine irréductible, la pauvreté. « Cette Grande Dame, veuve depuis Jésus-Christ», disait saint François d'Assise, lui apparaît une souillon répugnante qu'il sied de huer, de traquer, d'abolir sous les gravats. Mais surtout, qu'un pauvre se veuille *tel* par amour pour ce Jésus qui n'avait *pas même une pierre où reposer la tête*, c'est le crime qu'elle ne saurait absoudre. Bloy fut ce pauvre; c'est pourquoi tant de gens aux goussets lourds d'écus le regardaient souffrir avec un mélange de dégoût et d'effroi. D'autres, des esthètes, capables de vendre leur mère pour se donner une sensation nouvelle, disaient: « Il ne faut pas venir en aide à Bloy ; la misère lui fait pousser de si beaux cris ! »

Oui, cela fut écrit par un puant bien renté dont on pourrait citer le nom. Bloy, aux heures d'oraison, écartait ces immondices de réprouvés. Les yeux levés sur le Crucifix radieux, il poursuivait sa tâche de *témoin* des Évangiles ; ne sachant pas, ne voulant pas se vendre, il donnait ce qu'il avait : le pain de la Parole unique,— et des âmes en détresse étaient sauvées.

Il écrit :

— Bon Dieu ou bon diable, c'est toujours ça de vendu !

Exclamation d'un vendeur de la rue, jet de lumière sur le xxe siècle. Dieu et le diable sont hors de cause et de plus en plus. Leur affirmation ou leur négation fut un jeu pour l'âge puéril de l'Humanité. Devenue raisonnable enfin, la race humaine vendra exclusivement. Elle vendra tout. — Malheur à celui qui donne ! Malheur à la Jérusalem de celui qui donne ! Malheur à moi !...

Est-ce bien *malheur* qu'il faut dire ?

Tu es si pauvre que tu as pu donner aux plus riches. Tu t'es donné toi-même avec une telle profusion que Celui qui a racheté tous les hommes ne sait presque plus ce qu'il te doit. La munificence des Crésus fait pitié si on la compare à une goutte de la sueur du front d'un pauvre qui travaille pour Jésus-Christ.

Tes livres étouffés et permanents, qui ressemblent à des nuits d'amour, ont consolé trois ou quatre désespérés ; ils ont rapatrié une demi-douzaine d'aveugles en exil qui tâtonnaient inutilement vers la Lumière ; ils ont restitué à Jésus-Christ le bon Larron qui ne savait pas que cet effrayant supplicié eût un royaume... Est-ce que cela se paie, sinon par l'ignominie et les tourments ? (Préface de l'*Invendable.*)

Bloy eut le droit de se rendre ce témoignage. Et il eut aussi le droit de s'écrier, comparant son œuvre aux saletés plus ou moins musquées qui pullulent dans la littérature d'aujourd'hui : « Je vise souvent à la tête, parfois au cœur — jamais plus bas ! »

II

Ce qui valut à Bloy des admirateurs nombreux, même parmi ceux que son catholicisme intense n'atteignait pas, c'est le style superbe de ses livres. En lui, l'artiste égale le penseur. Quelqu'un qui ne partageait pas ses croyances a pu dire : « Jadis, quand nous n'avions pour nous initier à la musique de Wagner que des fragment entendus aux concert Lamoureux, dès que l'orchestre avait exécuté un morceau de *la Tétralogie* ou de *Tristan*, ce qui venait ensuite, quelle qu'en fût la réelle valeur, nous semblait banal et piteusement incolore, tant nous demeurions sous l'empire du génie wagnérien. Ainsi des livres de Bloy : quand on sort de les lire, il ne faut pas tout de suite aborder l'ouvrage d'un auteur différent. Même digne d'estime, il semblerait insignifiant. »

Il y a beaucoup de vrai dans ce rapprochement.

Le style de Bloy, tout imprégné de la sève latine, musclé, viril, retentissant, paré de couleurs harmonieuses en leur éclat, ravira toujours quiconque est apte à sentir la beauté.

Il n'est pas sans défaut. Par exemple, dans le *Désespéré* — première œuvre de Bloy qui compte véritablement — la phrase, parfois, s'empâte, s'alourdit d'épithètes redon-

dantes, trébuche parmi des broussailles parasites. Plus tard aussi, et assez souvent, Bloy met une complaisance excessive à développer des images, fort pittoresques en soi, mais où la minutie du détail écrase l'ensemble du chapitre par manque de proportions. Telle certaine période du *Brelan d'excommuniés*. Bloy y reproche à l'Église contemporaine d'apprécier plus que ses grands écrivains les larves exsangues dont les vagissements *pieusards* feraient prendre, aux gens mal informés, la littérature religieuse pour une chaponnière. Il ajoute : « Que dis-je ? Elle est au point de préférer, d'avantager de ses bénédictions les plus rares ceux de ses fils qu'elle devrait cacher dans d'opaques ombres, dans d'occultes et compliqués souterrains dont la clef serait jetée, au son des harpes et des barbitons, dans l'abîme le plus profond du Pacifique par des cardinaux austères, expédiés à très grands frais sur une flotte de trois cents vaisseaux. »

Cette phrase est d'un rythme irréprochable ; mais, par la place démesurée qu'elle tient dans le chapitre, elle écrase ce qui précède et ce qui suit. Vérifiez.

A mesure que Bloy progressait dans la connaissance du métier, ces défauts s'atténuèrent. Ils ont presque entièrement disparu dans les œuvres de sa maturité. C'est alors le grand style oratoire — oratoire à ce point qu'ayant commencé à le lire des yeux, on est parfois *obligé* de poursuivre à voix haute tellement le désir de se mettre dans l'oreille la musique d'airain et d'or des cloches qui tintent dans ses phrases vous sollicite.

Ce don s'épanouit au maximum dans plusieurs de ses livres et, entre autres, dans les deux volumes de l'*Exégèse des lieux communs*. Voici l'un des chefs-d'œuvre de Bloy, non seulement par la qualité du style, mais par la vigueur de la satire et par sa justice vengeresse.

Louis Veuillot a dit dans ses *Mélanges* : « L'écrivain qui n'a pas, une fois au moins, rompu en visière au goût du gros public, qui n'a jamais su, jamais osé parler contre le

sentiment de la foule, qui n'a jamais rêvé, jamais essayé de se frayer une voie à l'encontre du torrent des sottises générales n'est pas un écrivain. Il n'a ni la fierté, ni le courage, ni l'indépendance d'esprit qui donnent le style et la vie aux actes littéraires : ce n'est qu'un bourgeois qui beugle avec les autres. »

Or Bloy veut interdire ce beuglement au bourgeois. Il prétend même lui « arracher la langue ». Et, afin de démontrer l'urgence de l'opération, il s'exprime en ces termes :

L'entreprise, je le sais bien, doit paraître fort insensée. Cependant je ne désespère pas de la démontrer d'une exécution facile et même agréable. Le vrai Bourgeois, c'est-à-dire, dans un sens moderne et aussi général que possible, l'homme qui ne fait aucun usage de la faculté de penser et qui vit, ou paraît vivre sans avoir été sollicité, un seul jour, par le besoin de comprendre quoi que ce soit, l'authentique et incontestable Bourgeois est nécessairement borné dans son langage à un très petit nombre de formules (1). Le répertoire de locutions patrimoniales qui lui suffisent est fort exigu et ne va guère au delà de quelques centaines. Ah ! si l'on était assez béni pour lui ravir cet humble trésor, un paradisiaque silence tomberait aussitôt sur notre globe consolé !...

Et plus loin :

Ce résultat serait obtenu, sans doute, si la céleste douceur ne m'était pas refusée d'établir, en l'irréfutable argumentation d'une dialectique de bronze, que les plus inanes bourgeois sont, à leur insu, d'effrayants prophètes, qu'ils ne peuvent pas ouvrir la bouche sans secouer les étoiles et que les abîmes de la Lumière sont immédiatement invoqués par les gouffres de la Sottise.

Il est fait ici allusion à ce fait que beaucoup de lieux communs prennent leur origine dans des paroles de Notre Seigneur ou dans des aphorismes dérobés au Saint Livre et galvaudés par l'ineptie malfaisante des interprétations bourgeoises. Défile ensuite un carnaval de clichés pareil à

(1) Comparez à la définition de Flaubert : « J'appelle Bourgeois quiconque pense bassement. »

une troupe de chacals, de fouines, d'ânes, de porcs et d'oies revêtus d'une apparence humaine et fustigés, avec un fouet de flammes, par un bestiaire aussi clairvoyant qu'implacable.

Une ironie foudroyante, un sens âpre du comique président à ce jeu de massacre. Tout ce que l'âme d'un commerçant malhonnête, d'un rentier hébété par les trafics de Bourse, d'un solennel farceur, turgescent en politique et membre de l'Académie — comme Ribot ou Hanotaux, — de bien d'autres « soutiens de la société » contient de vertueuse tartuferie, de sale intrigue, de vilenie purulente est dénoncé ici en formules brèves qui piquent comme un javelot à la pointe suraiguë ou qui fracassent le crâne du bourgeois comme une massue héracléenne.

Bloy feint quelquefois d'approuver ses victimes. Et alors son ironie prend une envergure formidable — par exemple, lorsqu'il commente l'aphorisme : *les affaires sont les affaires*. Ailleurs, il arrache le masque cauteleux d'un promulgateur de lieux communs et montre l'ignoble visage qui se dissimulait sous une apparence de mansuétude comme dans *la Crème des honnêtes gens*. Ou bien, il reprend le texte sacré que viennent de polluer des bouches blasphématrices et il en use pour donner au bourgeois un avertissement fatidique comme dans : *Il n'y a pas de fumée sans feu.*

Un des joyaux les mieux sertis de l'*Exégèse*, c'est le petit conte intitulé : *On n'est pas parfait*. Avec un calme souverain, avec une tranquille netteté d'expression, Bloy y décrit l'examen de conscience d'un bourgeois homicide. La leçon morale jaillit de l'hyperbole énorme, sans prêche ni commentaires affadissants, comme la pierre d'une fronde. Il revient, à diverses reprises, sur l'état d'âme du Bourgeois pratiquant qui s'applique à « servir deux maîtres » et il en obtient d'effrayantes caricatures, plus exactes que des portraits. Dans cet ordre, on citera encore : *Chacun pour soi et le bon Dieu pour tous*. On croirait, en ce

morceau, entendre chuchoter un démon qui parodierait un Sacrement.

Presque toujours, par allusion ou d'une façon directe, la Face de Dieu outragée apparaît à l'arrière-plan de ces peintures incendiaires. Et cette présence entrevue ou formelle leur confère une portée redoutable.

Telle, la glose de ce lieu commun : *Il n'y a que la vérité qui offense.* Voici :

J'allais l'oublier, celui-là ! N'avais-je pas raison ? Non seulement il y a des vérités qui ne sont pas bonnes à entendre, mais le profond Bourgeois nous affirme qu'il n'y a que la vérité qui l'offense. Le mensonge ne l'offense pas, ne l'offensera jamais. C'est une espèce d'oncle dont il espère toujours hériter et pour lequel il n'a pas assez de caresses. Quand le Mensonge s'incarnera, ce qui doit arriver un jour, il n'aura qu'à dire : Quittez tout et suivez-moi, pour traîner aussitôt derrière lui, non pas une douzaine de pauvres, mais des millions de bourgeois et de bourgeoises qui le suivront partout où il lui plaira d'aller.

Jusqu'à présent, la Vérité seule s'est incarnée : *Ego Veritas qui loquor tecum*, et vous savez comment elle a été accueillie. Ah ! on ne s'y est pas trompé une minute : *Crucifigatur !* Il n'y a que LA VÉRITÉ qui offense...

C'est tout de même troublant d'entendre le Bourgeois dire ces choses-là, tranquillement, du matin au soir.

L'*Exégèse des lieux communs* est un chef-d'œuvre. La justice y parle, car Léon Bloy, étudiant, à la loupe, l'âme du bourgeois au XX[e] siècle, y vit éclore des œufs de vipère.

III

Il existe quelques livres de Bloy dont l'intérêt est médiocre. On y trouve, çà et là, de très belles pages. Mais ils sont décousus quant à la composition et, en outre, ils donnent comme avérés des faits soumis à controverses. Par exemple, le *Fils de Louis XVI*. En ce volume, Bloy tient pour certaine l'identité de Naundorff à Louis XVII. Or, rien de moins établi. Dans l'état actuel des connaissances historiques, et après les travaux de M.G. Lenôtre,

il semble probable que Louis XVII n'est pas mort au Temple. Mais, en ce qui concerne ses avatars postérieurs, tout est ténèbres et conjectures plus ou moins ingénieuses. Au surplus, Bloy écrivit ce livre sur commande, et, quoique il se batte les flancs pour se hausser à l'enthousiasme, il crève les yeux que ni la personnalité de Naundorff ni celles de ses descendants ne l'ont emballé. Ce qui fait que les partisans de la survivance, eux-mêmes, goûtèrent peu cette apologie manquée.

Une autre tentative d'imposer la conviction, malgré le peu de solidité des documents originaux, *Celle qui pleure* présente aussi le défaut d'une composition défectueuse. On y trouve, parmi beaucoup d'incohérences, des morceaux splendides à la gloire de la Sainte Vierge et un chapitre d'une incomparable beauté mystique : *Le Paradis*. Mais le fameux *Secret de Mélanie*, présenté comme une prophétie authentique, appelle bien des réserves. L'Église a sanctionné la réalité de l'apparition de Marie à la Salette et l'on n'éprouve nulle difficulté à l'admettre, sachant avec quelle prudence Rome procède en des cas analogues. Quant au Secret, les opinions sont libres. Et il faut dire qu'à l'étudier de près, on y soupçonne surtout l'excès d'imagination d'une pauvre fille, gâtée par des louanges extravagantes et qui avait trop lu l'*Apocalypse*, sans y comprendre goutte.

Mais, sur ce point, Bloy ne voulait rien entendre. Comme presque tous les tenants du Secret, il entrait en frénésie à la moindre objection et condamnait à l'enfer le plus fuligineux ses contradicteurs. Ce n'est pas un très bon signe que ce défaut de calme dans la conviction : les vociférations ne sont pas des preuves...

Le terrain déblayé, l'on a hâte de mentionner des œuvres plus substantielles, où le rugissement du lion se déploie avec une magnifique ampleur.

Le Désespéré, on le lit avec prédilection et on le relira toujours. C'est le plus célèbre des livres de Bloy ; on ne le

commentera donc pas en détail et l'on rappellera seulement le chapitre merveilleux du séjour à la Chartreuse, la physionomie poignante de Véronique, l'exécution magistrale du juif allemand Albert Wolff tenu par les crânes pointus de son temps pour le plus spirituel des chroniqueurs parisiens — ce qui juge une époque — et la fin douloureuse et sombre qui fait penser à Dante.

Voici enfin le second roman publié par Bloy : *La Femme pauvre*, plein de taches et de trous, mais d'une pensée si haute, d'un art si éclatant qu'il sied de s'y arrêter.

Passons sur les gaucheries et les invraisemblances de l'affabulation, négligeons les romantismes surannés : le père qui fait élever sa fille naturelle dans le but de la prendre pour maîtresse, par exemple. Ne faisons pas le pet de loup à propos des illogismes psychologiques : le caractère hétéroclite de ce fantoche charitable : le peintre-sculpteur-poète-musicien Gacougnol. Blâmons, sans plus, l'acharnement à représenter Huysmans — venu là on ne sait pourquoi, sous le pseudonyme transparent de Folantin — comme un pleutre et un Pharisien. Trois figures se détachent de l'ensemble un peu confus du livre : Caïn Marchenoir et Léopold — qui incarnent Bloy lui-même en deux personnes — et surtout Clotilde, qui est *la femme pauvre*. Les silhouettes vermineuses d'Isidore Chapuis et de son épouse ne sont pas non plus à mépriser. Crapules à l'eau-forte, ils retiennent l'attention.

Mais, pour être précis, il faut reconnaître que *la Femme pauvre* n'est pas à proprement parler un roman. Bloy était, par tempérament, trop passionné, trop voué à l'oraison synthétique pour se plier à un genre littéraire qui demande la faculté de s'objectiver en autrui. Ici donc, nous avons une sorte d'autobiographie lyrique — comme déjà dans *le Désespéré*, — une projection sur le plan imaginatif des souffrances d'une âme qui réagit furieusement ou plaintivement contre les platitudes et les souillures de la vie quotidienne. Marchenoir, Léopold, nous venons

de le dire, c'est Bloy en guerre contre un état social qu'il abhorre et dont le matérialisme abject le suffoque. Clotilde, c'est sa sensibilité toujours saignante par les mille blessures que des contingences ordurières ou agressives lui infligent. Clotilde, c'est aussi sa foi si franche, si religieusement abandonnée à la Vérité catholique, c'est l'amour intégral de Jésus qui lui vaut parfois les visites ineffables de la Grâce illuminante.

Marchenoir encore, c'est Bloy quand il invective en un style d'ébène incrusté d'or sombre la sottise du siècle incrédule, bateau plat qui vacille, dépourvu de pilote, d'écueils en récifs, sur cette mer ténébreuse : la science athée. C'est lui toujours quand il montre l'Église auréolée d'étoiles et demeurant immuable sur le roc de la Promese divine, sans même entendre le grignotement des petits rongeurs qui essaient d'entamer ce granit.

Écoutez ce discours :

Je suis pèlerin du Saint Tombeau, dit Marchenoir, de sa belle voix grave et claire qui fait ordinairement osciller les crêtes et les caroncules. Je suis cela et rien de plus. La vie n'a pas d'autre objet et *la folie* des croisades est ce qui a le plus honoré la raison humaine. Antérieurement au crétinisme scientifique, les enfants même savaient que le sépulcre du Sauveur est le centre de l'univers, le pivot et le cœur des mondes. La terre peut tourner autant qu'on voudra autour du soleil. J'y consens, mais à condition que cet astre, qui n'est pas informé de nos lois astronomiques, poursuive tranquillement sa révolution autour de ce point imperceptible et que les milliards de systèmes qui forment la roue de la Voie lactée continuent le mouvement. Les cieux inimaginables n'ont pas d'autre emploi que de marquer la place d'une vieille pierre où Jésus a dormi trois jours...

Alors, que voulez-vous que je vous dise ? Si l'Art est dans mon bagage, tant pis pour moi ! Il ne me reste qu'à mettre au service de la Vérité *ce qui m'a été donné pour le Mensonge !* Ressource précaire et dangereuse, car le propre de l'Art, c'est de façonner des Dieux !

Nous devrions être horriblement tristes, ajouta l'étrange prophète comme se parlant à lui-même. *Voici que le jour descend et que vient la nuit où personne ne travaille plus.* Nous sommes très

vieux et ceux qui nous suivent seront plus vieux encore. Notre décrépitude est si profonde que nous ne savons même pas que nous sommes des idolâtres.

Quand Jésus viendra, ceux d'entre nous qui « veilleront » encore, à la clarté d'une petite lampe, n'auront plus la force de se tourner vers la Face, tellement ils seront attentifs à interroger les *Signes* qui ne peuvent pas donner la Vie. Il faudra que la Lumière les frappe dans le dos et qu'ils soient jugés par derrière !...

Cette vaticination grandiose n'a d'égale que la beauté mystique des chapitres de la fin quand Clotilde, en extase, confond, dans une vision unique, les flammes d'un incendie dans la ville et l'embrasement de l'amour divin dans son âme.

Et la phrase, si vraie en son indicible mélancolie, la phrase dont *seuls* les contemplatifs peuvent saisir toute l'effrayante profondeur : «*Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints.* »

Ici encore, dût l'aveuglement de la gent-de-lettres s'en esclaffer de rire, il faut évoquer Dante — et nul autre.

Quoique on ait été obligé de passer sous silence plusieurs livres de Bloy (1) faute d'espace, on espère avoir réussi à donner une impression de cette œuvre sans analogue et peut-être sans équivalent dans la littérature catholique depuis un demi-siècle. Concluons :

Dans un article du *Mercure* (31 juillet 1902), sur l'*Exégèse des lieux communs*, Mme Rachilde avait cité ce mot d'un imbécile : « Bloy est beaucoup plus près de Ravachol que de Jésus. »

Bloy répondit : « Autant dire, sauf respect, que je dîne plus volontiers d'un étron que d'une poularde truffée. »

Il avait raison de protester, car, loin qu'il soit un anarchiste, son œuvre entière est une apologie de l'ordre. Il eut au plus haut degré le sentiment que l'Ordre ne peut exister que par l'observation de la loi divine. Cette loi,

(1) Entre autres le *Salut par les Juifs*. Ce livre, le plus médité de Léon Bloy, appelle trop de réflexions, d'approbations et d'objections pour qu'on ait pu lui donner une place dans un article nécessairement limité. Il sera étudié à part ainsi que *le Sang du Pauvre*.

c'est l'Église qui en détient les sanctions. L'Ordre, elle le suscite dans les âmes, elle l'assure dans la société. Chaque fois que les hommes méprisent ses avertissements, nient sa mission ou la persécutent, non seulement ils se pervertissent et divaguent, mais encore ils déchaînent des cataclysmes. On l'a vu pour cette guerre atroce que nous venons de subir, qui fut un châtiment mérité et qui constitue le prologue de drames encore plus effroyables. Ces choses, Bloy les a dites partout et, notamment, c'est la leçon qu'il donne dans ces deux beaux livres : *Méditations d'un solitaire en* 1916 et *Dans les ténèbres.* Là, il est l'*Annonciateur* et l'on doit trembler avec lui lorsqu'il s'écrie :

> Maintenant la colère de Dieu plane sur toute la terre. Elle est comme un immense nuage noir très bas qui couvrirait tout, ne laissant à personne un espoir quelconque d'échapper à la destruction. Quelque chose de semblable a dû se passer à la veille du déluge quand Noé construisait l'Arche où huit âmes seulement furent sauvées. La menace est d'autant plus terrible que l'inconcevable cécité des « clairvoyants » ne leur permet pas de la voir. Quel cri d'agonie dans le monde entier lorsque le voile des apparences venant à se déchirer on apercevra le cœur de l'Abîme !...

On a conclu des traités où l'on omit soigneusement d'écrire le nom de Dieu, on a établi un aréopage des Nations où il est radoté sans cesse de Justice et de Paix, mais où l'on se garde, comme d'une incongruité, de mentionner l'Évangile. Cependant les peuples se regardent avec haine et rancune, fourbissent des armes nouvelles. Les Juifs qui détiennent l'or préparent le règne du Maître de la Terre, et fomentent, selon leurs intérêts, les massacres et les ruines. Les hommes n'ont pas voulu de Dieu ; ils s'agitent, et c'est le Juif, instrument inconscient de la colère divine, qui les mène. Quelle sarabande lugubre entre deux coups de foudre !

Pour avoir constaté ces évidences, pour avoir, comme

l'enseigne la Sagesse, accepté de souffrir avec Jésus afin que des âmes fussent rachetées, pour avoir compris que sans la foi dans la douleur rédemptrice, la vie, on le répète, ne serait qu'un cauchemar incohérent et dénué de sens, Bloy mérita de réaliser la parole fulgurante de saint Paul : *Qui nunc gaudeo in passionibus, pro vobis et adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea pro corpore ejus quod est ecclesia.*

Moi qui, maintenant, me réjouis dans mes souffrances pour vous et accomplis, dans ma chair, ce qui manque aux souffrances du Christ, pour son corps qui est l'Eglise...

Chaque fois qu'il perdit la notion de son destin expiatoire, il ne fut qu'un artiste plein de talent mais aussi de gloriole, vindicatif et injurieux. Chaque fois que la Sainte Eucharistie, reçue chaque jour, le reconquit à la Grâce, il fut le grand Pauvre, aimé du Saint-Esprit, qui, ne possédant rien au monde, possède Dieu et Le sent vivre en lui.

Celui-là, c'est le *vrai* Bloy, l'humble qui écrivait à un ami :

Ma femme, qui vous a vu aujourd'hui, me dit que vous m'attribuez le pouvoir de vous réconforter. Vous m'aviez écrit déjà des choses semblables, et cela m'étonne toujours... Quel besoin j'aurais moi-même de m'appuyer sur autrui ! Combien de fois je l'ai essayé ! Combien de fois ai-je cru trouver des colonnes de granit qui n'étaient que cendres ou pis encore ! Et j'ai bien peur de n'être moi-même que cela !

Le peu que j'ai, Dieu me l'a donné sans que j'y fusse pour rien et quel usage en ai-je fait ? Le pire mal, ce n'est pas de commettre des crimes, mais de n'avoir pas accompli le bien qu'on pouvait. C'est le péché d'*omission*, qui n'est pas autre chose que le non-amour et dont personne ne s'accuse. Quelqu'un qui m'observerait chaque jour, à la première messe, me verrait souvent pleurer. Ces larmes, qui pourraient être saintes, sont plutôt des larmes très amères. Je ne pense pas, alors, à mes péchés dont quelques-uns sont énormes. Je pense à ce que j'aurais pu faire et que je n'ai pas fait, et je vous assure que c'est très noir...

Je n'ai pas fait ce que Dieu voulait de moi, c'est certain. J'ai rêvé, au contraire, *ce que je voulais de Dieu* et me voici, à

68 ans, n'ayant dans les mains que du papier ! Ah ! je sais bien que vous ne me croirez pas et que vous me supposerez je ne sais quel repli d'humilité. Hélas ! quand on est seul, en présence de Dieu, à l'entrée d'une avenue très sombre, on a le discernement de soi-même et on est mal situé pour s'en faire accroire. La vraie bonté, la bonne volonté toute pure, la simplicité des petits enfants, tout ce qui appelle le baiser de la Bouche de Jésus, on sait bien qu'on ne l'a paset qu'on n'a vraiment rien à donner à de pauvres cœurs souffrants qui implorent du secours. C'est ma situation vis-à vis de vous. Sans doute, je peux prier pour vous, je peux souffrir avec vous et *pour* vous, en essayant de porter un peu de votre fardeau. Oui, mais la goutte d'eau puisée dans un calice du Paradis terrestre, il m'est impossible de vous la donner. J'ai senti aujourd'hui que j'avais le devoir de vous dire cela pour que vous ne comptiez pas trop sur une créature faible et douloureuse... (*Au Seuil de l'Apocalypse.*)

Pour cette admirable confession et pour d'autres pareilles qu'on pourrait citer — pour n'avoir pas gaspillé ce don des larmes que le Paraclet lui avait octroyé, Bloy sera placé au rang des humbles dont il a été dit sur la Montagne : « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. » Il a mis, sans récompense terrestre, ses pas dans les pas sanglants de Jésus, il l'a suivi du Tribunal de Pilate au Golgotha. Il s'est tenu au pied du Crucifix quand les ténèbres couvraient la face du monde. A cause de son abnégation, après un Purgatoire très nécessaire, la Porte de Clarté s'ouvrira devant lui ; et il ira se fondre, parmi des torrents d'amour, dans l'Essence incréée.

ADOLPHE RETTÉ.

LA MENACE AÉRIENNE ALLEMANDE

—

> Comment ! l'Allemagne nous doit de l'argent, et nous lui permettons de faire des dépenses somptuaires en entretenant une aviation civile qui n'est autre qu'une aviation militaire camouflée. Et comme conséquence immédiate nous voici obligés de débourser des milliards pour n'être point par elle dangereusement distancés. C'est à mon sens une aberration.
>
> (Sénateur DE LUBERSAC, Discussion du budget de 1921.)

Comment oser seulement parler de menace aérienne allemande, puisque l'article 198 du traité de Versailles s'exprime ainsi :

Les forces militaires de l'Allemagne ne devront comporter aucune aviation militaire ou navale. Aucun ballon dirigeable ne sera conservé.

Il apparaît donc puéril de se préoccuper d'un danger inexistant ou imaginaire, encore plus de chercher et de conserver les moyens de s'y soustraire. Mais entre le texte d'un contrat et son exécution par des Allemands il y a un monde. D'ailleurs, aux termes de ce même contrat, l'Allemagne, comme les autres puissances, est autorisée à user des transports aériens civils. Sans rien effacer de ses engagements, elle peut, grâce à ses compagnies de navigation, ses organes d'étude, ses usines, entretenir du personnel naviguant et des aéronefs, les maintenir en état, et à heure choisie les mobiliser. On est ainsi fondé de croire qu'en cas de conflit armé son aéronautique réapparaîtrait instantanément sur les champs de bataille. Dans certaines circonstances l'agression aérienne pourrait devancer l'ouverture légale des hostilités régulières.

Cette hypothèse ne se rattache pas, bien entendu, à des faits d'échéance proche, elle vise des événements d'avenir plus ou

moins lointain. La conviction de la réalité d'une menace aérienne allemande repose sur les bases suivantes :

1° *L'Allemagne a fourni pendant la guerre au même titre que la France et l'Angleterre un effort aérien remarquable* ;

2° *Son industrie, condition essentielle d'un tel effort, n'a pas sensiblement perdu de sa valeur* ;

3° *Son aéronautique civile favorise la mise en œuvre des moyens fournis par l'industrie.*

L'Allemagne a fourni un effort remarquable : il semble intéressant de revenir ici sur le rôle de l'aéronautique ennemie pendant la guerre ; non dans un but historique ou militaire pour faire la critique des procédés de combat ou poursuivre des enseignements tactiques. Le résultat obtenu n'intéresse que parce qu'il donne la mesure d'un effort.

Nous sommes aujourd'hui assez bien informés des faits et gestes des Allemands.Depuis l'armistice ils ont beaucoup écrit. Comme les généraux, aviateurs et aéronautes ont fait leurs confidences, et l'on retrouve sous leur plume la confirmation d'actes connus ou pour le moins entrevus.

Pendant la guerre, l'aviation allemande se développe parallèlement à la nôtre et évolue sensiblement dans le même sens. Rien de surprenant,elle doit satisfaire des besoins identiques et vaincre des difficultés analogues.Sur ce dernier sujet les avis demeurent contradictoires. Car le Boche oscille toujours entre deux sentiments ; expliquer sa défaite par l'indigence du matériel, au contraire s'enorgueillir d'un effort industriel colossal et soutenu jusqu'au bout. Ces réserves faites, on constate dans l'ensemble un accord complet et les opinions exprimées peuvent se résumer ainsi.

N'accorder aux alliés d'autre supériorité que celle du nombre ; ce qui est manifestement faux. En aviation le nombre est peu, il ne compte que bien après la qualité du personnel et du matériel

Accabler le commandement qui n'a pas su employer l'aéronautique, ni user judicieusement de l'outil formidable passé entre ses mains. Cette manière de faire,assez piquante de la part d'officiers allemands pourrait s'enregistrer avec satisfaction. Mais, malheureusement, le passé n'engage pas toujours l'avenir.

Exalter les techniciens et constructeurs allemands ; cela semble

a priori assez inquiétant, on verra plus tard ce qu'il en faut penser.

Les deux adversaires abordent la guerre avec des moyens sensiblement égaux. Le moment est venu de détruire la légende de la prétendue supériorité aérienne allemande à l'ouverture des hostilités. Supériorité de nombre (10 contre 1), de qualité, d'aptitude, d'organisation. Pour le nombre, on compte 258 avions allemands contre 156 français. Et pourtant, les Allemands ont voulu la guerre, avec l'idée de combattre sur deux fronts,et de demeurer seuls sur le principal théâtre d'opérations (France- Belgique). Avec ces 258 appareils pour combattre en France et en Russie, nos ennemis ont mis en ligne toutes leurs ressources. Dès septembre,ils s'avouent au bout de leurs disponibilités.On utilise au siège de Manonviller une escadrille de forteresse de quatre avions périmés.En Alsace, le détachement Gaedke de nouvelle création se trouve réduit à employer les équipages et le matériel de l'école de Fribourg.

Les Français n'opèrent que sur un seul front et avec des Alliés; ils ont su en outre se ménager des réserves qui permettent avec l'extension du front d'accroître les unités. Le nombre de leurs escadrilles passe en très peu de temps de 24 à 36.

Au point de vue qualité on rencontre, chez les Allemands, deux types d'avions, le monoplan Taube à ailes basses, et le biplan passager avant (Aviatik, Albatros), tous ces appareils de vitesse comparable à la moyenne des avions français de l'époque Farman ou Voisin, qui font de 90 à 100 kilomètres à l'heure. Le meilleur engin de 1914 est incontestablement le monoplan français Morane Parasol (M.S.P.), qui marche à 115 kilomètres à l'heure, monte à 2.000 mètres en moins d'une demi-heure, et ne connaît d'angles morts qu'à l'hélice et sous la queue.

On a écrit que les Allemands disposaient bien avant nous d'avions de combat, de bombardement et d'artillerie. Leurs premiers avions avec passagers avant n'ont pour ainsi dire pas de champ de tir, et ne peuvent guère songer qu'à se défendre. Ils emportent peu de poids, quelques bombes légères, projetées par-dessus bord sans lance-bombe, ni viseur. Comme chez nous, l'aviation d'artillerie s'improvise et n'use que de procédés de fortune.Le premier réglage allemand a lieu sur Maubeuge. Mais, dès le 8 septembre, une escadrille française travaillant au pro-

fit du VIe corps provoque la destruction de nombreuses batteries du XVIe Corps allemand. La T. S. F. entre en service sur nos appareils dès novembre 1914, et l'on entend les Allemands bien plus tard, seulement en avril 1915

Dès septembre 1914, le colonel Bares est appelé au G.Q. G. français et y jette les bases d'une organisation qui subsiste encore à la fin de la guerre. Il faut attendre le mois de mars 1915 pour trouver trace dans l'armée ennemie de mesures analogues. Jusqu'alors l'aviation s'y traîne à la remorque du service automobile. Chez les Allemands, la mobilisation a arraché à l'industrie aéronautique ses meilleurs spécialistes. A la crise d'organisation s'ajoute celle du matériel ; il en résulte pour l'aviation allemande une période critique (hiver 14-15) que n'a heureusement pas connue l'armée française.

Cette digression ne tend nullement à prouver que, dans nos rangs, tout fut au début parfait, et la préparation à la guerre sur tous points poussée à l'extrême. Il s'agit seulement d'établir la situation de départ. D'aucun côté l'avance n'est très nettement marquée, et l'on peut affirmer qu'en Allemagne comme chez nous l'aviation est une arme née de la guerre ou peu s'en faut.

Dans la phase du début, la guerre de mouvement, on se cantonne de part et d'autre dans la reconnaissance stratégique ; avec la stabilisation on en arrive à envisager d'autres missions. Le Français est certainement le premier à s'adapter. Il distance largement son adversaire dans l'aviation d'artillerie. Le premier il bombarde par unités constituées, portant ainsi la guerre jusqu'au Rhin et même au delà. Mais la réaction ennemie apparaît presque aussitôt sous la forme d'aviation de chasse. Pour interdire le bombardement et gêner l'observation, les Allemands utilisent un avion de combat léger, le Fokker, monoplace inspiré par le Morane. Il se meut grâce à un rotatif, l'Oberusel, copie du Gnôme, et tire à la mitrailleuse à travers son hélice. Ce tir en chasse devient la règle dans l'aviation de combat, mais, bien avant les Boches, le Français Roland Garros l'avait utilisé, abattant ainsi plusieurs appareils avant qu'une panne malheureuse ne le livre à l'ennemi. Dès le milieu de 1915 l'aviation de combat est née et domine tout l'emploi de l'aéronautique. Elle impose à l'observation et surtout au bombardement des res-

trictions qui vont parfois jusqu'à l'annulation complète. Parti le premier, l'Allemand manifeste d'abord une légère supériorité en fin 1915, et à Verdun au début de 1916. Mais on réagit vite, nous disposons déjà d'un bon avion, le monoplace Nieuport, et pour nous créer des disponibilités, nous transformons en aviation de chasse la majeure partie du bombardement. Le Boche ne s'engage que plus tard dans cette voie, aussi se trouve-t-il handicapé. La supériorité écrasante des Français éclate à la bataille de la Somme La relation officielle allemande en reconnaît l'aveu :

Les débuts et les premières semaines de la bataille de la Somme ont été caractérisés par une infériorité absolue de nos forces combattantes aériennes. Les aviateurs ennemis avaient toute liberté pour exécuter des reconnaissances à longue portée. A l'aide de son observation, l'artillerie ennemie domina complètement la nôtre et put régler exactement son tir sur nos positions d'infanterie, grâce aux reconnaissances d'avions que l'ennemi pouvait effectuer de très près, et aux nombreuses photographies qu'il pouvait prendre sans être gêné.

Les attaques par bombes et mitrailleuses exécutées à faible hauteur sur notre infanterie, nos positions de batterie et nos convois par les aviateurs ennemis confirmèrent chez nos troupes l'impression que nous étions sans défense.

Par contre, il n'arriva que fort rarement que nos aviateurs purent exécuter des reconnaissances à longue portée. Nos avions d'artillerie furent rejetés en arrière, dès que, forçant le barrage ennemi ils tentèrent de régler le tir de nos batteries. Les reconnaissances par photos ne purent fournir ce qu'on leur demandait. Il en résulta que souvent, dans les moments décisifs, notre infanterie ne put obtenir que notre artillerie la soutînt. Notre artillerie subit des pertes sérieuses en personnel et en matériel du fait que l'artillerie ennemie tirait avec le secours d'une observation aérienne parfaite sans que la nôtre pût engager la lutte avec elle. Pendant les attaques, l'artillerie et l'infanterie étaient en outre exposées à des attaques d'aviateurs, et l'effet moral résultant était indiscutable.

Cette situation a sa répercussion ailleurs que dans les écrits militaires. Aux débats du Reichstag, l'aviation est violemment prise à partie. Les défenseurs attitrés de l'armée dans l'assem-

blée tentent en vain de la couvrir. Leur science et leur argumentation ne va pas à la hauteur de leurs excellents sentiments; l'aviation sort accablée. Des officiers ont entrepris depuis lors la revision de ce jugement. En concédant que l'on fût inférieur, comme nombre toujours, comme qualité parfois, ils imputent tous les déboires à la mauvaise volonté générale et aux conséquences d'un emploi défectueux.

Avant la bataille, l'aviation a annoncé l'attaque, on ne l'a pas crue, elle veut collaborer à la défense en réglant des tirs, on repousse ses offres. Par contre on la dépense et la surmène dans des mesures de protection illusoires et coûteuses. On utilise des avions photographiques nouveau type à courir sus à des appareils ennemis qui finalement se révèlent d'inoffensifs Albatros. Les avions d'artillerie (observatoires aériens mobiles) font la ronde autour des drachens (observatoires aériens fixes). Pour éviter de les distraire de leur faction, on leur interdit brutalement toute espèce d'observation.

La bonne volonté des aviateurs n'apaise nullement la rancune des troupes ; on relève dans les abris des inscriptions séditieuses : « Gott strafe England, unsere Artillerie und unsere Flieger. » « Dieu punisse l'Angleterre, notre artillerie et notre aviation. » Une phrase ironique court de lèvres en lèvres : « N'auriez-vous pas vu par hasard un avion allemand ? » La malveillance de l'exécutant s'attise encore de la nervosité des chefs, ils transmettent avec le plus grand sérieux des comptes rendus grotesques :

Nos tranchées sont survolées à cinquante mètres par un avion. L'observateur couché sur le plan supérieur règle le tir de l'artillerie par des signaux de mouchoir.

Un observateur ennemi a vu un fox-terrier à l'entrée d'un abri: il a conclu à la présence d'un officier et fait tirer sur l'abri.

Un avion a survolé nos lignes cette nuit, on a entendu distinctement la conversation du pilote et de l'observateur.

Des reflets de soleil sur des parties métalliques des avions font croire à des signaux lumineux, on voit partout des appareils porteurs de marques trompeuses. Aussi édicte-t-on froidement des mesures ridicules. Un commandant de Corps d'ar-

mée fait abattre une cheminée d'usine qui sert de repère aux avions de nuit. On interdit le bombardement par crainte des représailles. La teneur générale des ordres froisse les aviateurs et provoque des réponses incorrectes ou hors de propos.

Quoique narrés avec amertume, ces incidents ne surprennent point celui qui les rapporte, son opinion est faite et de longue date. A part quelques généraux restés jeunes, «ceux qui sentent encore battre un cœur de sous-lieutenant sous leur tunique brodée» (Ludendorff, par exemple), tous les chefs demeurent hostiles, ne voient dans l'aviateur qu'une curiosité militaire qu'ils se sont plu jadis à brimer, à lui interdire le vol sur les terrains militaires, ou à lui en restreindre l'usage. Ces propos n'émanent pas d'un jeune écervelé ni d'un aigri. On les rencontre sous la plume du colonel Siegert, officier breveté, ancien commandant d'aéronautique d'armée, nommé, dès 1916, inspecteur de l'aviation.

L'aviation allemande est donc tombée bas, nous l'enregistrons, mais sans trop de satisfaction, car la suite prouve que le Boche s'est relevé, qu'il a même fait un rétablissement rapide. Il semble intéressant, toujours pour l'avenir de se souvenir que notre ennemi, sous l'impulsion de chefs énergiques, est capable de sortir prestement de l'ornière et de s'affirmer brusquement redoutable.

L'infériorité aérienne allemande impressionne défavorablement le Premier Quartier Maître Général Ludendorff. Dès son arrivée au pouvoir (29 août 1916), il prend des mesures pour y remédier. Des expédients d'abord; on draine sur le front menacé tous les avions de combat disponibles. Dès la fin de septembre, ils nous ont sérieusement gênés. Puis viennent des mesures plus efficaces, mais à plus longue échéance.

La réorganisation de l'aéronautique par la création de l'armée des forces aériennes sous les ordres du général Hoeppner.

Son renforcement en personnel par un appel aux autres armes. Des instructions du Haut Commandement prescrivent d'accueillir favorablement les demandes des officiers et hommes de troupe sollicitant leur passage dans l'aviation, en tous les cas de transmettre obligatoirement toutes les demandes. A cet appel répondront notamment un prince de la Maison de Prusse, tué en combat aérien, et les deux fils de Ludendorff, ou plutôt

ceux de sa femme (il avait épousé une veuve). Ces deux jeunes gens également disparus en combat aérien.

Un effort formidable du côté de la construction. Il ne se limite d'ailleurs pas au seul matériel aéronautique. Il trouve son expression dans un vaste programme élaboré dès 1916 et connu sous le nom de programme Hindenburg. Les premiers effets du programme Hindenburg se font sentir en 1917 aux batailles de l'Aisne. Alors que nous subissons une crise sérieuse dans la livraison des Spad, que nos avions d'observation démodés se remplacent péniblement par d'autres plus récents, mais déjà périmés, l'aviation de chasse allemande apparaît nombreuse et bien remontée. Elle gêne nos avions d'observation et détruit systématiquement nos ballons. Les chasseurs protègent au-dessus de nos têtes une aviation d'observation instruite et entreprenante. Elle règle, épie nos mouvements, mitraille nos tranchées.

Une autre conséquence du programme Hindenburg est l'importance donnée au bombardement aérien de nuit. Les Allemands y appliquent des moyens techniques supérieurs aux nôtres. A la fin de 1917, ils nous causent des inquiétudes sérieuses. Heureusement le Gotha et ses succédanés Friedrichshafen, A. E. G. ne tiennent pas ce qu'ils promettent. Peut être n'a-t-on pas les moyens d'en tirer plein rendement. Si, en 1918 le bombardement aérien jouit d'une plus large publicité qu'en 1917, cela tient en partie aux raids sur Paris; mais il ne semble pas que son action se soit sensiblement renforcée d'une année à l'autre.

En 1918, la nouveauté aurait dû être l'apparition des *Schlachtstaffeln* (escadrilles de bataille) destinées à entrer dans le vif de la lutte en attaquant les troupes à la bombe et à la mitrailleuse. Sans se montrer insignifiant, leur rôle semble bien effacé, à côté de celui des aviations de bombardement de jour britanniques ou françaises. Celles-ci se présentent sur le champ de bataille par escadres entières, bombardent à toutes les altitudes les objectifs animés, infligent à l'ennemi des pertes dont Ludendorff lui-même reconnaît toute la gravité.

1918 voit la fin de l'aviation allemande. Cette année ne marque pas dans l'effort aérien ennemi autant qu'on pourrait le croire. Elle devait pourtant voir l'éclosion d'un programme éla-

boré en juin 1917, au moment où l'on sent les États-Unis entrer sérieusement dans la lutte. Il porte d'ailleurs le nom de *Programme Américain*. Grâce à lui, on doublera le nombre des escadrilles de chasse, l'on augmentera dans de notables proportions celui des autres formations. La production mensuelle des avions doit atteindre 2.000, celle des moteurs et des mitrailleuses respectivement 2.500 et 1.500. Le programme américain est loin de réaliser l'efficacité du programme Hindenburg. L'effort même entrepris avec ce dernier n'a pu être prolongé. Les courbes de sortie sont étales, il y a fléchissement et pour des causes multiples. Des accidents ou crises sérieuses, mais dont il ne faut pas s'exagérer la répercussion, l'incendie d'Adlershof où disparaissent par centaines les moteurs et les magnétos, l'explosion qui détruit les usines d'Electron de Griesheim, la diminution de rendement des aciéries en Westphalie. Mais surtout on commence à sentir les effets du blocus et de la lassitude ; la rareté de certaines matières, celle des vivres, occasionnent des troubles politiques et économiques. La loi sur le service auxiliaire, *Hilfdienstpflicht*, n'a pas donné ce que l'on attendait ; le nombre des soldats détachés dans les usines se trouve également réduit, car l'on doit parer à la crise des effectifs. Ces récupérés de l'industrie apportent d'ailleurs à l'armée un esprit déplorable. Le 8 août, à Montdidier, ils accueillent les troupes venues en renfort aux cris de « Briseurs de Grèves ».

Bref, un ensemble de circonstances amène un ralentissement dans la production à l'arrière, dans la discipline et l'esprit de sacrifice à l'avant. Tel qu'il demeure, l'effort s'affirme néanmoins sérieux et mérite d'être pris en considération, surtout puisqu'il s'agit d'une Allemagne bloquée et épuisée par quatre ans de guerre.

Il semble assez délicat d'établir la balance entre l'aéronautique allemande et l'ensemble des forces aériennes alliées. La supériorité n'a pas toujours été écrasante, on peut même dire que, hors la Somme, elle ne se manifeste très nettement que tout à la fin. Comme point de comparaison, nous avons le nombre et la qualité des avions.

A l'armistice :

Les Allemands disposent de :	et les seuls Français de :
79 escadrilles de chasse	80 escadrilles de chasse
146 escadrilles d'observation	146 escadrilles d'observation
38 escadrilles de bataille	15 escadrilles de bombardement de jour
26 escadrilles de nuit.	17 escadrilles de bombardement de nuit.
289 unités.	258 unités, auxquelles s'ajoutent les nombreuses formations anglaises et quelques américaines.

Ces chiffres ne signifient pas grand'chose; si les escadrilles de combat sont analogues, on ne saurait établir de rapprochement entre les escadrilles de bombardement de 15 avions en France et de 6 en Allemagne; encore moins entre les escadrilles d'observation, qui comptent chez les Boches 6 ou 9 appareils, chez les Français 10 ou 15, chez les Américains 18 et chez les Anglais 24.

Comme nombre d'avions, nous pouvons mettre en rapport contre 2.600 Allemands :

3.400 Français
2.100 Anglais
700 Américains
(ces derniers de fabrication française).

Soit : 2.600 Boches en face de 6.200 alliés, plus du double par conséquent; mais le nombre compte peu en regard de la qualité. Les avions allemands de la fin de la guerre soutiennent la comparaison des nôtres, mais, à l'exception des avions de bombardement de nuit, ils ne les distancent pas. Les meilleurs avions d'observation ou de bataille sont dans le voisigage du Bréguet, qui cumule chez nous les missions de reconnaissance et de bombardement de jour, vitesse 175 kilomètres, plafond 6.500, rayon d'action 3 h. 30'. On voit apparaître chez nos ennemis un nouvel avion de bataille, le Junkers-Fokker CL1 à faible rayon d'action, mais maniable et rapide (190 kilomètres). S'il nous intéresse, c'est qu'il représente le premier résultat des essais labo-

rieux du professeur Junkers sur les avions métalliques. Il se présente sous la forme d'un monoplan à ailes épaisses, fixées à la base du fuselage, et maintenues sans l'aide d'aucun hauban, ni jambe de force. Nous sommes en présence d'une nouvelle formule sur laquelle on aura l'occasion de revenir. A noter également que le Boche utilise pour ses missions basses un biplan blindé, aile épaisse (Junkers-Fokker J.I.), qui lui donne, paraît-il, toute satisfaction.

Comme avions de combat, nos adversaires emploient surtout le Fokker D VII, qui approche du Spad, tout en lui demeurant normalement inférieur. Ils ont en vue pour son remplacement un monoplan plus rapide, le monoplan parasol Siemens-Schukert (220 km.) ; il est par avance nettement distancé par le Nieuport 29, le Gourdou et le Spad Herbemont.

Avec l'aviation de bombardement de nuit nous entrons dans un domaine nouveau. Jusqu'à présent, nos avions ont soutenu brillamment la comparaison avec les appareils allemands ; ici cela change. S'il est pénible de s'incliner devant la supériorité technique de l'adversaire, il est puéril, sinon dangereux, de dénier aux faits leur valeur réelle. Le nombre des avions en service, 245 français contre 150 boches, n'entre plus en ligne de compte. On ne saurait faire un étalon commun du Voisin qui enlève 300 kilos, et du Gotha qui débite 600 kilos, du Farman 50 qui se charge à 500 kilos et du Riesen qui emporte deux tonnes. Le rapprochement du tonnage journalier donne l'avantage aux Allemands. Ils prétendent d'ailleurs avoir jeté sur l'ennemi pendant la guerre :

Bombes de 12 K	10.263 t.
Bombes de 50 K	8.361 t.
Bombes de 100 K	3.435 t.
Bombes de 300 K	4.615 t. 8
Bombes de 1000 K	710 t.
Total	27.384 t. 8

34.350 bombes de 100 kilos et nous n'en déversons que quelques centaines ; 15.386 bombes de 300 kilos et 710 de 1.000 kilos, et nous n'avons alors rien d'équivalent.

Les performances du Gotha seront réalisées chez nous, sinon par le Farman 50, tout au moins par le Goliath. Par contre,

sur le terrain des avions géants, les Allemands nous distancent nettement. Il ne faudrait pourtant s'illusionner sur leur rôle pendant la campagne. Tard venus (été 1918), encombrants et délicats, ils ont connu de multiples déboires. La chasse de nuit, qui apparaît peu avant l'armistice, aurait sans doute restreint leur action, si elle ne l'avait complètement éteinte. L'avion géant ne constitue pas un danger immédiat, mais il représente une des formules aériennes intéressantes pour l'avenir. A côté de l'emploi en guerre, elle favorise au plus haut point l'aviation commerciale. Les Allemands ont, avec les gros avions, une avance sérieuse, ils disposent dès maintenant d'un acquit dont ils profiteront.

On connaît pour le moins quatre marques d'avions géants : D. F. W. et Linke-Hoffmann chacune avec un type, Siemens-Schukert avec cinq types, dont le plus curieux, le R VIII, compte six moteurs Basse et Selve de 300 chevaux, et emporte une charge utile (essence comprise) de sept tonnes. Rien ne prouve d'ailleurs que cet avion ait jamais volé. Plus intéressante est la firme Zeppelin de Staken dont les 12 types s'échelonnent de 1915 à 1918, certains d'entre eux ayant paru efficacement sur le front.

En poursuivant leurs essais d'avions géants, les Allemands ont attaqué la plupart des solutions du multimoteur : quatre moteurs réunis pour agir sur une hélice centrale (Linke-Hoffmann); quatre moteurs répartis entre deux fuselages latéraux (Zeppelin); six moteurs en une chambre centrale et actionnant, par des transmissions, des hélices latérales et symétriquement disposées (Siemens-Schukert). Ils ont en outre aménagé et prévu des dispositifs permettant en cours de vol d'aborder les moteurs, de les surveiller ou de les réparer. Le succès n'a d'ailleurs pas répondu à l'effort.

Tous ces types conçus et construits durant la guerre ont procuré à l'Allemagne de très graves mécomptes. Ces dispositifs de groupement de la puissance motrice ne font plus à l'heure actuelle en Allemagne l'objet d'aucune réalisation, mais leur étude a été reprise à la base (1).»

Le Boche est patient et tenace, il ne lâche pas facilement ce qu'il poursuit.

(1) Emile Pierrot : *Réflexions sur l'Aéronautique allemande.*

Parmi les avions géants de Zeppelin, nous avons le R VI venu au front en juillet 1918. Charge de bombes, deux tonnes, durée de vol 8 h., vitesse 120 kilomètres, plafond 3.600, montée à 2.000 en 50'. Un autre type, le R XIV,a été mis en service en automne 1918, même rendement, mais plafond de 4.000 avec montée à 2.000 en 26'.

Le R VI (1) comporte une puissance de 1 040 chevaux (4 × 260). Ces moteurs sont disposés par deux l'un derrière, l'autre dans des cabines latérales ; entre eux est ménagé le poste du mécaniccien qui contrôle la marche des moteurs en vol. Au centre du fuselage se trouve la provision d'essence, 70 réservoirs contenant ensemble 3.000 litres. En cas de nécessité, et grâce à un dispositif de déchirure, l'essence peut être vidée par de grandes ouvertures. Un couloir ménagé dans le dépôt d'essence conduit au poste de T. S. F. et de navigation. Un petit moteur à essence actionne une dynamo fournissant l'énergie pour la T. S. F. et l'éclairage.

Dans le R XIV on a ajouté un cinquième moteur monté à l'avant du fuselage, ce qui porte la puissance à 1 225 chevaux (5 × 245). Dans les types récents, et pour permettre le vol à grande altitude, on a monté une soufflerie à turbine fournissant l'air comprimé pour le mélange gazeux normal. On peut ainsi porter le plafond de 4.000 à 6.000 et faire passer la vitesse à grande altitude jusqu'à 160 k. Pour ce dispositif, on a placé un moteur Mercédès de 120 chevaux à l'avant du fuselage. L'équipage d'un Géant comporte au minimum huit personnes :

Un officier navigateur bombardier.
Deux pilotes.
Quatre mécaniciens.
Un électricien.

Il n'y eut en tout et pour tout que deux escadrilles de Géants 500 et 501, chacune à quatre appareils bombardiers.

Cette passion du Boche pour le gros avion prend racine dans sa rancune vis à vis des Anglais. On ne peut atteindre directement «*l'État insulaire*», il faut qu'il pâtisse quand même. *Gott strafe England.* Aussi le premier groupe de bombardement s'appelle les *Pigeons voyageurs d'Ostende* ; son objectif est Londres. Inutile de dire qu'il s'avoue de suite impuissant et passe la

(1) Renseignements fournis par la Revue *l'Aéronautique*.

main aux Zeppelins. Dans la nuit du 19 au 20 février, les L. 3 et L. 4 attaquent la côte sud de Grande-Bretagne; «l'île intangible sent ainsi les effets de la force allemande, là aussi on a porté la guerre chez l'ennemi ». Le 31 mai, le L Z 38 bombarde la capitale; les expéditions se succèdent à intervalles plus ou moins réguliers, jusqu'au début de 1917; on y renonce alors devant l'efficacité de la défense. Mais les avions entrent en jeu ; dès le mois de mai le Boche survole de nouveau la Cité et « l'Angleterre se trouve privée des avantages de sa position au milieu des flots ». Même après la tempête, il semble dangereux d'oublier de telles leçons. Qui croit ferme, aujourd'hui qu'une chaîne de montagne, un bras de mer, voire un Océan tient à l'abri nourrit les plus dangereuses illusions. Ceux que séparent de l'Allemagne un fleuve ou un cordon de bornes frontières ne sont pas seuls à l'avoir à redouter. Elle aspire de toute son âme à démentir les plus optimistes.

Dans la guerre de terre, celle qui nous intéresse le plus directement, le rôle du Zeppelin a été plutôt effacé. Hors deux expéditions sur Paris, LX et LZ 37 (mars 1915), LZ 77 et 79 (janvier 1916), ils nous causent peu d'ennuis. Le nombre de leurs déboires dépasse leurs succès. Sur quatre dirigeables affectés à notre front au début de la guerre, trois succombent avant le 22 août. Sur le théâtre d'opérations de l'ouest, la direction supérieure des armées dispose de dirigeables jusqu'en mars 1917 ; parmi les 28 qui lui sont affectés, 16 périssent de mort violente: cinq disparus dans la tempête, sept tombés sous le canon, quatre du fait des avions. La faute en incombe, disent les aéronautes, non à l'instrument lui-même, mais à son emploi défectueux par le commandement. Qu'importent les raisons devant les faits: mais ne nous laissons pas entraîner à proclamer l'usage du dirigeable un gaspillage de l'effort. Il a d'abord, sur mer, rendu les plus grands services, accompli entre temps des raids remarquables, comme celui du L 59 par exemple. Parti de Bulgarie pour ravitailler l'Afrique orientale allemande, il fait demi-tour sur un contre-ordre radio parvenu à Karthoum. Le ballon a tenu l'air 96 heures et parcouru environ 7.000 kilomètres. Si dans l'avenir ils deviennent incombustibles, si leur vitesse ascensionnelle surpasse celle des avions, on retrouve alors dans les Zeppelins un instrument dangereux. A demeurer simplement

dans les réalités, ils n'apparaissent pas, loin de là, insignifiants. Leur construction, leur perfectionnement rapide fait honneur à l'industrie aéronautique adverse.

Le tableau (1) suivant nous donne les étapes franchies ou prévues :

ANNÉE. TYPE	VOLUME m^3	PUISSANCE HP.	CHARGE UTILE (kilos.)	VITESSE HORAIRE	PLAFOND à pleine charge
1914 Z VII	22.500	610	8.700	75 kilm.	2.000
1915 LZ 38	32.000	840	15.600	94 »	2.800
1916 LZ 97	35.800	960	17.800	94	3.200
1917 L 30	55.000	1.440	28.500	97 »	3.800
1918 L 71	68.500	1.560	51.000	120 »	6.600
Projet L 100	108.000	2.600	82.000	170 »	8.200

Ces résultats représentent un effort industriel considérable, une documentation technique hors pair dont on peut maintenant recueillir les fruits. La preuve apparaît manifeste ; c'est précisément Zeppelin qui sort les meilleurs avions géants. On n'oublie pas non plus que le Zeppelin constitue le premier aéronef métallique. Les usines qui utilisent de longue date l'aluminium et ses alliages dans les carcasses de ballons seront vraisemblablement les premières à pouvoir l'adapter aux ailes d'avions. Le dirigeable, instrument de transport à gros rendement et à grand rayon d'action, concourt au plus haut point à la prospérité de l'Aéronautique commerciale. Il constitue un des facteurs de la puissance aérienne allemande ; pour ces raisons, nous avons cru devoir lui consacrer ici quelques lignes.

Il reste encore, pour terminer cet exposé, quelques chiffres à citer.

Le personnel naviguant de l'aéronautique allemande compte à l'armistice 10.000 hommes, celui de l'aéronautique française 13.000 environ.

Les pertes comparées sont les suivantes :

(1) Chiffres allemands.

		ALLEMAGNE (1)	FRANCE
Tués....	Accidents	1.457	
	Défense contre avions	231	
	Feu de terre	97	
	Combats aériens	1 422	
		3.207	1.815
Blessés..	Accidents	1.781	
	Défense contre avions	606	
	Feu de terre	235	
	Combats aériens	1.674	
		4.296	2.843
Disparus		2.743	1.500
	Total	10 246	6.158

Au point de vue production, en août 1914, huit usines allemandes travaillent pour l'aéronautique et produisent mensuellement 103 avions et 78 moteurs. A l'armistice, 180 établissements, occupant 100.000 ouvriers, livrent par mois 2.195 avions et 1.878 moteurs; la production totale a atteint 47.637 avions et 40 449 moteurs. En France, nous sortons par mois 2.912 avions et 4.274 moteurs. Notre production totale s'élève à 67.982 avions. et 85 317 moteurs, grâce au travail de 186.000 ouvriers. Il est vrai que nous ne fabriquons pas seulement pour nous, mais pour une partie de nos alliés.

Tel a été l'effort de guerre de l'Allemagne. Il ne nous intéresse pas seulement rétrospectivement ; il est encore et demeurera longtemps d'actualité, car il démontre ce que peut une Allemagne, libre de tout contrôle, ayant ses coudées franches pour armer et fabriquer. Nos résultats ne sont pas non plus faits pour nous laisser désespérer de nous-mêmes, ils apparaissent aussi dans leur ensemble satisfaisants.

A l'armistice, les alliés invitent l'Allemagne à verser entre leurs mains les avions de combat et de bombardement, ainsi que les dirigeables.

« Art. IV. — Abandon par les armées allemandes du matériel suivant en bon état........2.000 avions de chasse et de bombardement ; en premier lieu tous les D VII et tous les avions de bombardement de nuit. »

(1) Chiffres allemands.

Ce chiffre de 2.000 a été définitivement ramené à 1.700. Le Boche obtempère avec plus ou moins de bonne grâce et de loyauté, mais toujours dans un effroyable désordre mis sur le compte de la révolution. Deux catégories de matériel semblent s'être évadées des clauses de l'armistice, les Géants et les Zeppelins. Les Géants ont peut-être été détruits au cours de la retraite, quelques-uns sans doute livrés dans les mêmes conditions que les pièces à longue portée. Les Zeppelins ont disparu en même temps que les vaisseaux de guerre. Seuls, quatre exemplaires sont parvenus à destination, un en Angleterre, un en Italie, deux en France, le L. 113 et le L. 72. Ce dernier, d'un modèle tout récent, se trouve actuellement sur la Méditerranée. Entre l'armistice et la signature du traité, l'Allemagne a construit deux nouveaux dirigeables, le Boden See et le Nordenstern, tous deux de volume réduit, 22.000 m^3 (L. 72 : 68.500 m^3) et de faible plafond, 2.000 (L. 72 : 7.000 m). Ils ne sont susceptibles d'aucune utilisation militaire; le Boche l'a voulu ainsi pour qu'ils échappent à la saisie. Quoique civils, ces deux engins paraissent intéressants au point de vue technique. Il semble normal qu'ils reviennent aux alliés en réparation du dommage causé par la perte des zeppelins.

Pour l'armée de terre, étant donné le grand laps de temps (huit mois) qui sépare l'armistice du traité, les précautions prises à l'article IV eussent été illusoires si l'Allemagne avait voulu reprendre les hostilités. Les fabrications de guerre maintenues dans le pays auraient en grande partie réparé les pertes causées par la capitulation et la retraite consécutive.

Le Traité a été signé, l'aéronautique allemande doit donc être momentanément ramenée à zéro.

1° *Par la disparition de l'aéronautique militaire et navale. (Art.* 198.)

2° *Par la livraison du matériel. (Art.* 202.)

3° *Par l'interdiction temporaire de fabriquer. (Art.* 201.)

Le délai de trois mois prévu pour la livraison du matériel (art. 202) apparaît un peu bref. Même en admettant une Allemagne loyale et de bonne volonté, on ne pouvait en trois mois recenser tout ce matériel disséminé dans les aérodromes, manufactures et dépôts, le répartir entre les puissances bénéficiaires et le faire parvenir à destination. Mais il s'est écoulé

23 mois depuis la grande Cérémonie de Versailles : aujourd'hui tout peut ou doit avoir été remis ou détruit.

L'interdit de fabrication expirant six mois après la date légale de cessation des hostilités, devrait être maintenant levé. On l'a sagement prolongé jusqu'à trois mois après la date (pratiquement indéterminée) de l'exécution intégrale de l'art. 202 (livraison du matériel). Mais cette décision ne fait l'objet d'aucun accord, elle demeure unilatérale et les Allemands se refusent à en admettre la validité. Ils travaillent donc, au risque de voir saisi le fruit de leurs efforts. A l'heure actuelle il semble bien qu'ils produisent peu. Rien de particulièrement inquiétant pour l'instant. Ce qui l'est plus, c'est l'état d'esprit de cette Allemagne, qui se refuse à désarmer, et pour cela résiste pied à pied à l'exécution des articles 198-201-202. Bien plus, c'est la possibilité pour elle, le traité exécuté, voire respecté, de conserver une aéronautique puissante sous le camouflage de l'aviation civile. Comme forme de la résistance, nous avons connu l'obstruction systématique des services, la ténacité de l'aviation militaire, la dissimulation du matériel.

Que représente comme autorité le gouvernement actuel du Reich, dans l'esprit des fonctionnaires impériaux, maintenus tous en place, dans celui surtout des militaires, liés par le seul serment de fidélité à leur ancien Seigneur de Guerre ? Qui les connaît peut juger de leur attitude ironiquement déférente, vis-à-vis du socialiste balourd, venu pour expédier une besogne répugnant à l'orgueil national. Ces ministres proclament à tout instant la carence du pouvoir et réservent leurs rigueurs à leurs coreligionnaires politiques. D'autres, plus écoutés, ne le sont que par leurs provocations à la résistance, quitte à passer la main s'ils se sont trop compromis. Allez avec cela faire appliquer un contrat compliqué dans un pays où il se passe toujours à l'intérieur ou à la périphérie quelque chose d'anormal, coup d'état, troubles sociaux, plébiscite légal ou non, enterrement à grand spectacle.

Il est à craindre qu'en fait de désarmement on ne finisse, par lassitude de quelques-uns, ou complaisance des autres, par se contenter d'un à peu près. L'aéronautique militaire a naturellement cherché à se prolonger sous la forme d'unités de police. Ces escadrilles de gardiens de la paix ont rendu de grands ser-

vices au moment des troubles de *Spartacus*. N'ayant plus leur raison d'être, on a obtenu à grand'peine leur disparition. C'est un fait, mais les militaires n'ont nullement abandonné l'espoir de voir la cinquième arme renaître, et ils ne s'en cachent pas.

Tout le matériel n'a pas été présenté aux commissions de Contrôle, qui en ont découvert dissimulé un peu partout. On ne peut ouvrir un journal sans y trouver trace d'histoires plus ou moins rocambolesques, relatives à des cachettes de matériel de guerre. Il y a eu certainement des fuites. M. le sénateur de Lubersac, auquel son passé d'aviateur de guerre donne une compétence particulière, s'exprimait ainsi le 2 avril :

> Le 10 décembre 1920, l'Allemagne avait déclaré à la Commission interalliée de contrôle aéronautique posséder 18.433 moteurs ; la Commission en a découvert 7.333 dissimulés. Après inventaire du matériel aéronautique, une partie de ce matériel a disparu, dont la valeur, d'après la Commission, s'élève à 22.659.000 marks.
>
> Entre la date de l'armistice et celle à laquelle sont entrées en vigueur les clauses du traité de paix, il s'est écoulé de longs mois, pendant lesquels l'Allemagne a pris le soin, soyez-en sûrs, de faire passer ses frontières et peut-être quelques bras de mer, à des avions, à des moteurs et à du matérriel de guerre de toute sorte.

Malgré ces évasions, il demeure sûrement encore du matériel qui échappe aux recherches. Il restera certainement des appareils militaires en Allemagne après le départ de la Commission de Contrôle, mais ce sera une mince mise de fond pour une aviation moderne. Là n'est encore pas le danger. Nous le touchons seulement maintenant, car il réside non dans le présent, mais dans l'avenir.

Pour mobiliser une armée aérienne puissante, il importe d'avoir en temps de paix :

Un personnel naviguant nombreux et entraîné au vol.

Une industrie aéronautique prospère et capable d'accroître rapidement son rendement.

Ces deux conditions se trouvent malheureusement réalisées.

Le personnel naviguant existe, puisqu'il se chiffre par 10.000 au moment de l'armistice. Loin de s'être dispersé, il cherche à se maintenir en contact étroit, grâce à des ligues de combattants

de l'air, d'associations sportives et professionnelles, dont le but non dissimulé est de maintenir et favoriser l'entraînement aérien. A côté de l'Aéro-Club, Société de patronage aux adhérents nombreux, on trouve la *Société Vol et Terrains* (Flug und Hafen), réunion avant tout sportive ; l'*Union aéronautique* (Berufsverband für das Luftfahrtwesen) qui groupe aviateurs, aérostiers, techniciens, ouvriers dans le but de resserrer les liens contractés au front et de défendre les intérêts corporatifs. L'union dispose d'un journal «Der Flieger»; elle édicte également des affiches.

Nous avons cité les associations les plus puissantes ; il existe en outre de nombreuses associations locales (Vereine). Grâce à ces Vereine, grâce surtout à ses compagnies de navigation, l'Allemagne ne manquera pas de pilotes.

Le traité de Paix n'a que faiblement entamé la puissance industrielle de l'Allemagne. Elle demeure toujours, en potentiel pour le moins, formidable. Rien ne manque, outillage, main-d'œuvre exercée, techniciens. Avant 1914, on y compte 30.000 chimistes contre 2.500 Français (1). Au point de vue matières premières nécessaires à l'industrie aéronautique, grâce à ses ressources personnelles, à l'appui de voisins qui l'ont jadis comblé de bienveillance, Autriche, Suisse, Scandinavie, Russie de Soviets, le Reich ne doit manquer de rien. Même bloqué, il a tenu jusqu'à l'heure des désastres militaires. Aciers et charbons, n'en parlons pas, surtout s'il conserve la Haute-Silésie. Plus important encore que l'acier, l'aluminium constitue la base de la construction des aéronefs. L'alliage connu sous le nom dur aluminium, qui sert à fabriquer les carcasses de zeppelins ou d'avions, est un produit boche, l'aluminium de Düren et non l'aluminium dur. Ce n'est pas non plus révéler un secret que de dire que les Allemands ont réalisé des alliages légers au magnésium destinés eux aussi à l'aviation. Passons sur les bois, toiles, vernis et enduits, dont le rôle va en diminuant ; il ne reste qu'un point douteux, le comburant. Nos ennemis peuvent résoudre le problème par la voie des relations commerciales, peut-être plus avantageusement par les progrès de l'industrie chimique.

A la base de toute construction aéronautique, il y a les *organes d'étude et les usines.*

(1) Moureux : *La Chimie et la guerre.*

Les premiers sont intacts et considérablement développés. Pendant la guerre, le correspondant de notre service technique existait sous le nom de Flugmeisterei. Comme rien ne meurt en Allemagne, que les bureaux de recrutement y revivent sous le vocable d'organes de statistique ou d'hygiène, on ne s'étonnera point d'y retrouver la Flugmeisterei en la personne d'un office d'information pour la navigation aérienne : Wissenchaftliche Gesellschaft für Luftfahrt. Les instituts aérotechniques et aérodynamiques d'État ou privés subsistent à Gœttingen, Charlottenbourg, Adlershof. Ces puissantes institutions ne suffisent pas, car on retrouve des sections aéronautiques dans les Ecoles supérieures.

L'instruction aérodynamique est donnée en Allemagne dans la plupart des écoles techniques supérieures, et elles sont très nombreuses. Tous les jeunes gens qui sortent de ces écoles techniques (qui correspondent à peu près à nos écoles des Arts et Métiers) ont suivi un cours très complet, théorique et pratique d'aérodynamique. Par conséquent, les constructeurs, les ingénieurs trouvent parmi eux un personnel technique tout préparé (1).

La section technique aéronautique existe pareillement dans les usines, même si l'on y produit pacifiquement des chauffe-bains, des casseroles ou de petits meubles.

Les usines spécialisées d'aviation, ou qui ont été spécialisées pendant la guerre sont obligées aujourd'hui, étant données les conditions présentes, de faire développer une autre industrie, mais les laboratoires et les bureaux d'étude d'aviation sont précieusement conservés, entretenus sans doute en partie par les industriels eux-mêmes, mais très probablement aussi par des subventions dont il n'est pas fort difficile de trouver la trace dans le budget allemand, quand on s'aperçoit que pour une armée de Reichswehr de cent mille hommes on dépensait de 70.000 à 90.000 marks par homme.

Il est absolument certain qu'on trouve là en particulier des ressources (ressources camouflées comme tout le reste en Allemagne) qui permettent de donner de larges subventions à ceux qui font des recherches aéronautiques (1).

Dans les usines, on ne s'en tient pas aux seuls articles d'uti-

(1) Sénateur Général Hirschauer : Débats du Sénat du 2 avril 1921.

lité ménagère ; dans trois firmes au moins on a repris la construction des avions : *Sablatnig, Junkers* et *Zeppelin* de Staaken et Friedrichshafen.

Sablatnig fait des appareils purement commerciaux, tout en bois, ingénieux, rustiques et économiques. Junkers a repris ses avions métalliques et nous voyons réapparaître avec un moteur de 185 chevaux, et aussi une carrosserie limousine, notre vieille connaissance de 1918, l'avion de bataille Junkers-Fokker CLI. Mais la prime revient encore à Zeppelin, qui a sorti à Friedrichshafen un hydravion, à Staaken un gigantesque monoplan. L'hydravion Dornier Zeppelin est destiné à une société suisse. Il se présente sous la forme d'un monoplan métallique, propulsé par deux moteurs Maybach de 260 chevaux, accouplés sur le même axe et vérifiables en cours de vol. Charge totale 4.300 kilos ; charge utile (essence comprise) 1.330 kilos ; vitesse minima 180 kilomètres ; plafond 4.500 m. ; rayon d'action 600 kilomètres. Le Dornier est peut-être l'appareil qui utilise le mieux sa puissance.

Le monoplan Zeppelin est un appareil métallique à ailes épaisses. Surface 106 mq., puissance 1.000 chevaux (4 moteurs encastrés dans l'aile et vérifiables en cours de route). Vitesse 200 kilomètres, plafond 4.500 m., charge utile (sans l'essence) 1.500 kilos. On a fait allusion à cet appareil dans les débats de la Chambre et du Sénat.

L'aéronautique civile ne manquera sûrement pas d'avions. Comme ailleurs, cette aviation civile se trouve encore à l'état embryonnaire, mais elle représente la seule porte de sortie : on peut être certain qu'on ne la laissera pas tomber. On manquait encore à son sujet de données précises, mais un article paru récemment dans la revue l'*Aéronautique* est venu mettre les choses au point. Dans ses *Réflexions sur l'Aéronautique Allemande*, l'ingénieur Pierrot (ancien capitaine aviateur) nous apporte des précisions peu agréables.

L'aviation civile allemande fonctionne, puisque du 5 février 1919 au 26 novembre 1920 la Société *Deutsche Luft Reederei* a couvert un million de kilomètres en 6.208 vols, transporté 5.545 passagers et 33.000 kilos de marchandises. Le trafic aérien civil allemand intéresse un assez grand nombre de sociétés,

mais,dès à présent, deux groupements dominent la situation, Lloyd et Reederei.

Le Deutscher Lloyd Luft Dienst est une formation d'une force capitale. Distincte du Norddeutscher Lloyd, elle a,comme ce dernier, son siège administratif à Brême et dispose de toute l'organisation commerciale de cette grande société d'armateurs. Le Lloyd a pour but de coordonner les efforts de certaines sociétés aériennes allemandes. Il cherche à atteindre ce but de la manière suivante : en réalité il ne soutient aucune exploitation commerciale qui lui appartienne, mais il s'intéresse avec un fort capital à diverses sociétés de trafic... Par sa participation à toutes ces entreprises le Lloyd Luft Dienst crée entre elles une communauté d'intérêts clairement associés. Pour elles toutes, il intervient en médiateur avec les agences du Norddeutscher Lloyd, pour les achats en matières aéronautiques,ainsi que pour le développement et la conduite de la publicité.

La Deutsche Luft Reederei réunit la Hambourg Amerika, l'Allgemeine Electrizitaets Gesellschaft (A. E. G.), les firmes Zeppelin ainsi que des entreprises de Stockholm, Copenhague et Christiania...

Derrière ces deux grandes entreprises nous retrouvons les mêmes banques : Deutsche Bank (Norddeutscher Lloyd), Dresdner (A. E. G.), Disconto (Hambourg America),National (1).

Dans cette organisation, ce qui frappe, ce qui inquiète, c'est de voir ces compagnies aériennes aussi bien étayées. Elles n'entrent jamais seules dans l'existence, n'y demeurent point réduites au concours de l'État, appui toujours prêt à faillir devant des difficultés budgétaires.Derrière l'aviation civile nous retrouvons les organes (banques, usines, compagnies de navigation) qui furent jadis les facteurs de la puissance allemande dans le monde, et

« tendaient à enserrer le globe d'un inextricable réseau par le Norddeutscher Lloyd, par la Hambourg America, par la Deutsche Levante Linie, par le Bagdad Bahn (2). »

Car les Allemands avaient compris que pour pénétrer dans un pays et y exporter, la plus sûre façon est encore de tenir les voies de communication qui y aboutissent et le desservent.

(1) Emile Pierrot, *Réflexions sur l'Aéronautique Allemande.*
(2) Emile Pierrot, *id.*

De là l'extension donnée à la marine marchande, la mainmise sur la construction des chemins de fer dans certains pays neufs. Par-dessus la mer ou le rail court aujourd'hui la route aérienne. Nos ennemis vont appliquer à sa conquête les méthodes à la fois patientes et audacieuses qui leur ont permis d'occuper une place prépondérante dans le trafic mondial. On retrouve les mêmes idées directrices, appliquées par le même personnel, l'entreprise soutenue des mêmes capitaux, assurée comme jadis du concours bienveillant de l'État. Le Reich, intéressé au succès de cette politique de l'air, aussi bien par besoin d'expansion que désir de revanche, interviendra de toute sa puissance. Son action se fera sentir plus sûrement par un ensemble de mesures générales et bien coordonnées que par un appui financier.

C'est par la mise à la disposition des compagnies de tous les agents allemands officiels ou officieux à l'étranger, c'est par des mesures de protection à l'intérieur ou à l'extérieur que l'État allemand facilitera surtout les premiers pas de son Industrie de Transports Aériens (1).

Ces premiers pas sont franchis ; nous voyons déjà s'ébaucher des accords, qui décèlent les projets de création d'un réseau international ayant sa tête en Allemagne. La Luft Reederei traite avec Stockholm, Copenhague et La Haye, le Lloyd cherche à négocier avec des Sociétés italiennes.

Ainsi présentée dans les Réflexions de M. l'ingénieur Pierrot, réflexions que nous venons d'analyser succinctement, la situation ressort très nette.

Nous assistons à la naissance d'une aéronautique commerciale puissante, et c'est d'elle, et d'elle seule, que procède le véritable danger aérien.

On objectera que nous possédons dès maintenant les moyens d'y parer. L'Allemagne, exclue de la Convention Internationale aérienne, dispose de ce fait d'un pouvoir d'expansion restreint. On peut aussi, par des mesures restrictives relatives aux terrains et aux appareils, rendre cette activité aérienne inoffensive.

La Convention Internationale a été signée par toutes les puissances alliées et associées ; son article V s'exprime ainsi :

« Aucun État contractant n'admettra, si ce n'est par autorisation spéciale et temporaire, la circulation au-dessus de son

(1) E. Pierrot, *op. cit.*

territoire d'un aéronef ne possédant pas la nationalité de l'un des États contractants. »

L'exécution de cet article n'intéresse ni les Puissances ennemies, ni la Russie, ni les ci-devant neutres. Il reste à nos ennemis un vaste champ d'action. Par la Hollande, il touche déjà la Mer du Nord, avec la Russie complaisante, il peut aller jusqu'au Pacifique. Un protocole additionnel du 1er mai 1919 a déjà fait perdre à l'article V une partie de son efficacité, puisqu'il y admet des dérogations. Aussi, le jour où l'Allemagne aura su, par des contrats habiles, se ménager dans un État des intérêts puissants, il est douteux qu'elle en voie bannis ses propres aéronefs. Son action internationale ne laisse aucun doute. Il ne reste alors comme arme que la surveillance des terrains et du matériel. Pour les terrains, nous pouvons, en vertu de l'article 43 du traité de Versailles (facilités matérielles de mobilisation), interdire la création de terrains à moins de 50 kilomètres à l'est du Rhin. Vis à-vis des appareils, nous avons la surveillance des Commissions de Contrôle.

Elles feront connaître aux autorités allemandes les décisions que les gouvernements des principales puissances alliées et associées se sont réservées de prendre ou que l'exécution des clauses militaires, navales ou aéronautiques pourrait nécessiter. (Art. 204.)

Elles peuvent donc se prononcer pour, ou contre l'admission de certains types d'aéronefs au service de la navigation civile. Mais les Commissions parties, si l'Allemagne se met à fabriquer du matériel de guerre ou qu'elle vienne à enfreindre l'accord de navigation, comment le saura-t-on et qu'arrivera-t-il ? Nous avons bien pour nous repêcher l'article 213 :

Aussi longtemps que le présent traité restera en vigueur, l'Allemagne s'engage à se prêter à toute investigation que le conseil de la Société des Nations, votant à la majorité, jugerait nécessaire.

En admettant, et c'est probable, que la majorité se prononce en faveur de nos réclamations, mais que l'Allemagne, sommée d'obtempérer, s'y refuse, croit-on sérieusement que les Nations Syndiquées partiront en guerre pour un monoplan Junkers ou la création d'un aérodrome en Brisgau ou en Wetteravie.

Sans heurter de front la Haute Assemblée, il reste encore

bien des moyens de se soustraire à ses enquêtes. Les aéronefs interdits, l'Allemagne peut ou les fabriquer pour elle, mais à l'étranger, ou bien chez elle, mais au profit d'une autre puissance. La question se complique ; il sera toujours délicat de saisir un appareil dans un pays neutre ou ami, s'il n'en prend lui-même l'initiative. Allez également exercer des prises à Moscou !

Ainsi, sans violer les accords, l'Allemagne se trouve en mesure de constituer une flotte aérienne redoutable.

Inutile d'agiter la question sur toutes ses faces et de scruter vainement les textes, nous sommes en présence des faits.

L'Allemagne jouit d'une industrie aéronautique prospère.

Elle disposera bientôt d'une flotte commerciale digne de cette industrie.

Cette flotte commerciale est un instrument de guerre de premier ordre.

Nous avons vu, en effet, se constituer des Sociétés de Navigation puissantes et prospères. Riches, elles ne reculeront devant aucun sacrifice pour satisfaire la clientèle la plus exigeante, qu'il s'agisse d'un financier pressé, désireux de se rendre d'un marché à l'autre à l'allure de 300 kilomètres à l'heure, d'un neurasthénique avide de cures d'altitudes opérées à 8.000 mètres de haut. Prenez les avions civils répondant à ces besoins, mettez-leur des mitrailleuses, et vous disposerez de bons avions de combat. Désire-t-on satisfaire aux besoins insoupçonnés jusqu'alors de charrier à grande vitesse des marchandises pesantes à travers l'espace : on construit dans ce but des avions lourds et rapides. Retirez la cargaison, placez des lance-bombes, armez et blindez l'appareil, vous obtenez ainsi un excellent bombardier. Craint-on, par ces procédés, d'éveiller des susceptibilités légitimes, on se contente de fabriquer secrètement les types dangereux ou de les tenir prêts à sortir pour une date donnée. Qui dispose d'industrie aéronautique peut produire ce qu'il veut à son heure et dans d'excellentes conditions.

Supposons un certain nombre de compagnies aériennes bien outillées et obéissant à un mot d'ordre. Alertées, elles concentrent rapidement leur matériel en certains points pour y constituer les groupements tactiques prévus. Les bombes de 100, 500, 1.000 kilos et davantage, soigneusement dissimulées, ne

sont sorties et armées qu'au dernier moment. Ces bombes renferment des toxiques d'une virulence inouïe. L'agression aérienne peut ainsi se consommer sur l'heure et agir avec efficacité. Faites-la suivre d'un ultimatum à échéance prompte, l'assaillant obtient à peu de frais la révision d'un contrat onéreux ou la concession de gros avantages. La mobilisation correspondante à cet attentat peut se préparer dans le plus grand secret. On en tient à l'écart la population, si elle est pacifique, à la rigueur même le Gouvernement, s'il s'avère faible ou timoré. Pour employer une expression familière, le coup n'est évidemment pas très régulier. Mais les gens qui ont violé la neutralité de la Belgique, égorgé froidement des populations paisibles, retenu des habitants en esclavage, dévasté sans objet des provinces entières, ne nous ont pas habitués à les voir respecter le droit international. Les Allemands auraient sans doute quelques scrupules à user de l'agression aérienne vis-à-vis de nous, qui possédons des moyens de défense et de riposte. Ils se montreraient moins réservés à l'égard des nations moins bien outillées, la Pologne, par exemple, pour laquelle ils nourrissent une haine mortelle. Mais inutile de nous égarer dans des considérations de politique étrangère, nous n'avons en vue ici que la sécurité de notre propre pays.

Depuis l'attentat de 1914 et notre victoire, cette sécurité repose :

Sur des traités d'alliance contractés à l'issue du Pacte de Versailles ;

Sur l'occupation de la ligne du Rhin;

Sur le désarmement de l'Allemagne.

Une digression sur les traités d'alliance n'a pas sa place dans cette étude. Notons simplement en passant que l'Allemagne nous touche, que par contre l'Angleterre et surtout l'Amérique se trouvent déjà beaucoup plus loin.

L'occupation de la ligne du Rhin nous procure de sérieux avantages. Au seul point de vue aérien elle oblige l'ennemi à un survol de plus de 100 kimomètres, avant d'atteindre nos frontières politiques. Seul, le secteur d'Alsace, où fleuve et frontière se confondent, semble le plus directement menacé. Il apparaît toujours possible, par des mesures appropriées, de contraindre l'adversaire à prendre son départ au delà de la Forêt Noire, à

fournir ainsi une étape supplémentaire de 100 kilomètres au moins. Dans l'ensemble il n'est pas indifférent de savoir Paris à plus de 400 kilomètres de l'ennemi. Mais avec les progrès du matériel, 100, voire 400 kilomètres compteront pour peu de chose dans une entreprise aérienne. Grâce à leurs 8 heures d'essence, les ex-avions Géants disposaient déjà d'un rayon d'action théorique de 500 kilomètres. Tenir le Rhin ne suffit pas ; on ne le conservera d'ailleurs pas toujours.

L'Allemagne n'apparaît inoffensive que complètement désarmée. On s'y emploie, mais sans succès. Tant qu'elle tient un avion en l'air, qu'elle construit des machines volantes, c'est comme si l'on n'avait rien fait. Par contre, *sans aéronautique*, elle peut élever ouvertement ou en secret le plus bel édifice guerrier, il s'écroulera toujours, quelle que soit l'excellence des matériaux. Un commandement aveugle demeure impuissant, que deviennent une artillerie lourde sans organes d'observation, des troupes désarmées contre l'agression par l'air ? Faute d'avions de combats, une Allemagne belliqueuse tombe sous le coup du bombardement aérien, elle se trouve réduite à merci. Soyons convaincus qu'à cette seule menace, elle se tiendrait désormais tranquille.

Le Traité de Versailles se propose incontestablement de désarmer l'Allemagne ; la partie V en 55 articles (159 à 213) en fait foi. Peu importe la sévérité des clauses de terre et de mer, si l'on ne dispose d'aucun texte prohibant de façon formelle l'usage et surtout la construction du matériel aéronautique. La partie V ne répond pas à son objet. Un écrivain a donné la note juste ; il y a un *oubli dans le Traité* (1). *Cet oubli se justifie-t-il de raisons économiques ?* semble-t-il opportun d'accorder aux Allemands la licence des transports aériens, en vue de satisfaire un besoin vital et immédiat ? Non. La route de l'air ne constitue pas comme la voie ferrée la base déjà existante de toute la vie économique d'une nation. On se serait, dans ce cas, bien gardé d'en proscrire l'usage aux Allemands. Le temps n'est plus du vieux Pitt tonnant aux Communes :

Le jour où l'Amérique se permettra de fabriquer un bas

(1) Henri de Kerillis, ancien capitaine aviateur, *Echo de Paris* des 11 et 18 avril 1921.

ou un clou, je lui ferai sentir tout le poids de la puissance de l'Angleterre. »

On a peut-être eu trop cet exemple à la mémoire, il ne correspond pas au sujet. La navigation aérienne est encore en enfance. Tout son avenir réside dans le trafic international, il intéresse ainsi la population allemande, qui pourra profiter des aéronefs alliés, sans abus possible de la part de ses dirigeants. L'utilisation de l'aviation aux colonies (l'Allemagne n'en a pas)ne laisse non plus aucun doute.Mais son adaptation aux transports en commun à l'intérieur d'un pays bien desservi par ses voies ferrées demeure encore problématique. Dans ces conditions, on doit attendre que l'Allemagne ait témoigné de son repentir et de sa loyauté,avant de lui concéder le luxe de ce renfort inappréciable à son pouvoir d'expansion.

Faut-il maintenant réparer l'oubli ? Oui, et sans délai. Depuis le 28 juin 1919, l'Allemagne fait preuve d'une telle mauvaise volonté, de tant de duplicité qu'il importe de prendre des assurances supplémentaires et des sanctions. On objecte le Traité. Ce traité, il ne se passe pas un jour qu'on ne le viole à notre détriment. Qu'est-ce qu'un modeste additif — on peut être à la fois essentiel et modeste — à côté de la suppression de toute la partie VII qui traite des Sanctions. Car les Puissances alliées et associées ont imposé et l'Allemagne a accepté les articles suivants :

Article 227. — Les puissances alliées et associées mettent en accusation publique Guillaume II de Hohenzollern, ex-empereur d'Allemagne, pour offense suprême contre la morale internationale et l'autorité sacrée des traités.

» Un tribunal spécial sera constitué pour juger l'accusé en lui assurant les garanties essentielles du droit de défense. Il sera composé de cinq juges, nommés par chacune des cinq Puissances suivantes, savoir : Les États-Unis d'Amérique, la Grande-Bretagne, la France, l'Italie et le Japon.

» Le tribunal jugera sur motifs inspirés des principes les plus élevés de la politique entre les nations avec le souci d'assurer le respect des obligations solennelles et des engagements internationaux ainsi que de la morale internationale. Il lui appartiendra de déterminer la peine qu'il estimera devoir être appliquée.

» Les Puissances alliées et associées adresseront au gouverne-

ment des Pays-bas une requête le priant de livrer l'ancien empereur entre leurs mains pour qu'il soit jugé.

» *Article* 228.—Le gouvernement allemand reconnaît aux Puissances alliées et associées la liberté de traduire devant leurs tribunaux militaires les personnes accusées d'avoir commis des actes contraires aux lois et coutumes de la guerre. Les peines prévues par les lois seront appliquées aux personnes reconnues coupables. Cette disposition s'appliquera, nonobstant toutes procédures ou poursuites devant une juridiction de l'Allemagne ou de ses alliés.

» Le gouvernement allemand devra livrer aux Puissances alliées et associées, ou à celle d'entre elles qui lui en adressera la requête, toutes personnes qui, étant accusées d'avoir commis un acte contraire aux lois et coutumes de la guerre, lui seraient désignées soit nominativement, soit par le grade, la fonction ou l'emploi auxquels les personnes auraient été affectées par les autorités allemandes.

» *Article* 229.— Les auteurs d'actes contre les ressortissants d'une des Puissances alliées et associées seront traduits devant les tribunaux militaires de cette Puissance.

» Les auteurs d'actes commis contre des ressortissants de plusieurs Puissances alliées et associées seront traduits devant des tribunaux militaires composés de membres appartenant aux tribunaux militaires des Puissances intéressées.

» Dans tous les cas, l'accusé aura droit à désigner lui-même son avocat.

» *Article* 230.—Le Gouvernement allemand s'engage à fournir tous documents et renseignements, de quelque nature que ce soit, dont la production serait jugée nécessaire pour la connaissance complète des faits incriminés, la recherche des coupables et l'appréciation exacte des responsabilités. »

Qu'en est-il advenu de cette sereine sévérité justicière, qui seule excuse à la rigueur l'excès de mansuétude ? Elle s'est évanouie trop rapidement. Pour cela, sans doute, le danger pointe à nouveau. Qu'on nous laisse alors les moyens d'y parer. Il s'en présente deux, le premier simple et économique, la suppression de l'industrie aérienne allemande ; le second, coûteux et décevant, consiste à s'armer. Oui, continuer à s'armer, malgré la victoire chère et les sacrifices consentis, car si l'aviation civile peut se muer en un instrument d'agression, elle s'avoue impuissante à garantir notre sûreté aérienne. Il est loisible à une date

donnée, et *dont on reste le maître*, de concentrer des aéronefs en vue d'opérations militaires. On ne saurait par contre imposer à des sociétés de navigation opérant généralement hors la métropole l'obligation de se tenir *toujours* en état d'entreprendre sur notre front des opérations de guerre nettement déterminées. Elles cessent alors d'être commerciales et de remplir leur but. D'où la nécessité d'entretenir en temps de paix des formations militaires nombreuses et coûteuses. Pour l'éviter, réparons l'oubli.

« On réaliserait d'abord une économie, parce que la France pourrait alors réduire son budget de l'Aéronautique qui devient énorme. Et puis ce serait toujours un cauchemar de moins parmi ceux que le Traité de Versailles ne nous a pas épargnés (1). »

Agissons donc vite et sans arrière-pensée, car si l'on appréhende de voir se renouveler les tragiques exploits du professeur Goudron et du docteur Plume, on se doit d'éviter à placer les fous au même rang que leurs gardiens.

JEAN ORTHLIEB.

(1) Henri de Kerillis, *op. cit.*

HYMNE A MON AME

CHANT D'AUTOMNE

—

I

L'Été part, emporté par le vent qui s'élève ;
Le soleil par instants nous verse ses adieux,
L'ombre s'empare enfin des vallons et des rêves,
Le silence reprend son empire des cieux.

II

Tout meurt ou va mourir : réjouis-toi, mon âme ;
Regarde la tristesse étreindre l'Univers,
Et, comme au fond de l'âtre où s'allume la flamme,
Réveille-toi dans l'ombre et chante-nous des vers.

III

Hier, c'était l'été : les frissons de la vie,
L'inexorable élan des végétations ;
L'existence touffue emplissait les prairies,
Les oiseaux, les parfums, les feuilles, les buissons.

IV

Les cris, la volupté, les mouches, les bruyères
Montaient comme un essaim ruisselant de désir
Pour tenter de ravir plus haut dans la lumière
Les baisers du soleil qu'on ne peut pas saisir.

V

Les insectes mêlés blasphémaient au silence,
La terre vomissait l'âcre parfum des fleurs,
Mais mon âme a pleuré l'horreur de l'existence ;
Le soleil d'août buvait la source de ses pleurs.

VI

Que la vie est petite en face de la vie !
Quand le soleil lançait ses vagues de rayons
Dans l'océan vibrant, mon âme s'est sentie
L'âme de l'araignée accrochée aux buissons.

VII

Mon âme : être profond, hais l'amour et la joie;
Il faut à ton secret des bois silencieux,
L'ombre est ta nourriture et le rêve ta proie ;
Quand les oiseaux criaient tu fermas tes grands yeux.

VIII

Tu dormais : je vivais ; j'ai dit des choses bêtes,
J'ai tourné dans mes doigts mous des tasses de thé,
J'ai cru sentir l'amour parfois troubler ma tête
Et j'ai rougi d'aimer ; j'ai ri : c'était l'été !

IX

Mais Septembre aujourd'hui crache l'amour de vivre.
Le Silence revient, plus méchant et plus fort ;
Et le bourreau plaintif, à la bouche de cuivre,
Le Vent, hurle aux vivants l'approche de la Mort.

X

Fuyez au Sud, oiseaux qui voulez vivre encore :
Les champs, les cieux ont mis leurs manteaux gris ; l'hiver
Qui craque dans les bois annonce son aurore.
Éveille-toi, mon âme, et murmure des vers !

XI

Aux spectres des rameaux, aux cadavres des feuilles,
Au mystère des bois, aux horizons déserts,
Aux restes des beaux jours, roses que le vent cueille,
Aux voluptés qui vont mourir, chante des vers.

XII

O mon âme ! En ton sein je mettrai ma tendresse.

Les femmes, les oiseaux volent vers la clarté ;
Mon âme, tu seras mon unique maîtresse,
Et nous nous aimerons dans de l'obscurité.

XIII

Oui, femmes, vous suivrez la fleur et ses pétales
Lorsque de toutes parts s'entr'ouvrent les caveaux,
Lorsque l'hiver mugit, lorsque la Mort s'étale.
Le vent de la Pensée effeuille vos cerveaux.

XIV

Mon âme, étreignons-nous! tu seras ma chimère ;
Chaque jour, tu seras Celle que je voudrai :
Si le vent de Janvier vient souffler nos lumières,
C'est au fond de tes yeux que je m'éclairerai.

XV

Puisque, las de courir sus à de nouveaux rêves,
J'abandonne l'espoir qui fuit devant mes yeux ;
Puisque l'oiseau qui veut savoir et qui s'élève
Voit, lorsqu'il est là-haut, que le ciel n'est pas bleu ;

XVI

Puisqu'on ne sait vraiment qu'on aime une maîtresse
Que lorsque sa chaleur se donne à d'autres bras
Et que le cœur s'emplit de vague et de tristesse,
Puisque la femme aimée est celle qu'on n'a pas,

XVII

Puisque les faux amours dispersent le génie,
Puisque les vrais amours ne vivent qu'une fois,
Mais, puisque « aimer sans cesse » est la loi de la vie,
Jaloux, je garderai tout mon amour pour moi.

XVIII

Mon âme, verse-moi l'odeur de ta tendresse.
Ne dis rien! Ecoutons le silence des bois,
Laisse-moi pénétrer tes pensers, ma maîtresse ;
Laisse-moi découvrir le Moi qui vit en toi...

XIX

C'est toi le seul secret que j'aspire à connaître,
Pourquoi chercher au loin cent problèmes divers?
Dans un monde irréel, seule tu es un être ;
Et tu portes en toi le Mot de l'univers.

Entends le vent pleurer dans la cime des hêtres,
Entends la Mort qui passe et chante-moi des vers.

JEAN FAYARD.

LES DEUX CIERGES

—

Depuis quelques jours, une mélancolie inaccoutumée pèse sur l'auberge des *Trois-Pigeons*, d'ordinaire si bourdonnante, toute secouée d'un beau fracas de verres choqués et de rires sonores.

Sous la treille verdissante on ne voit plus Philou Cantegril, le patron, lézarder en bras de chemise, humant l'air attiédi des matins de mai, guettant sournoisement le client et le poussant ensuite vers la *salle* d'un geste indulgent et paterne de bon berger.

Les habitués, surpris de son absence, le cherchent des yeux, l'appellent à plein gosier.

— Oh ! hep ! Philou... Que diable ! Où te tiens-tu ?...

Aux facéties coutumières qui accueillent son arrivée, lui répond machinalement, mais sa voix ne vibre plus, son regard est ailleurs...

Si Cantegril verse toujours à boire d'une main généreuse, il ne dispense plus en même temps cette gaîté naturelle qui se communiquait jadis à la ronde comme une étincelle dans des étoupes. Déconcertés, les clients baissent la voix, puis s'éclipsent un à un. L'auberge se ferme de bonne heure et, tard dans la nuit, des lumières circulent, affairées, inquiètes, peureuses, éclairant faiblement les fenêtres du premier.

Ce matin, Boucabel le Tuilier veut en avoir le cœur net. Résolu, il s'en va jusqu'au fond de la souillarde relancer son ami qui rince soigneusement de mystérieux ustensiles.

— Que dis-tu, Philou ? Depuis plusieurs jours, je m'é-

tonne de voir ce que je vois... Quelque chose se passe ici ?...

L'aubergiste hésite, puis, brusquement, il tend une chaise dépaillée à Boucabel et lui-même s'assied sur un bout de table.

— Pauvrot, je ne suis pas à la noce... Francézine est bien malade.

— Tu badines !

— Non. Je n'en dis pas grand'chose rapport à l'auberge, tu me comprends. Laisser deviner que le *Mal* est dans la maison, que la mort rôde autour, — rien de pareil pour chasser les clients.— Mais devant toi, je puis bien m'éclaircir le cœur... Ça va de pis en pis, là-haut...

Le regard navré de Cantegril ne quitte plus le plafond.

— Je suis comme bête, Philou, d'entendre une pareille chose. Tu te montes la tête. Je sais que Francézine s'est accouchée la semaine passée. Les femmes mènent généralement un peu plus de train que les filles ; mais à la fin du compte, les unes et les autres font ce travail, tant vaut dire comme je tire une grosse fournée de tuiles.

— Pardi, je sais bien... Francézine avait eu une si bonne heure toutes les autres fois que j'étais tranquille. Je dis tranquille... manière. Car j'en ai sué des chemises à la tenir étendue sur les deux chaises renversées. Je te promets que, dans ces moments-là, si j'étais faible de constitution, je ne verrais pas la fin de l'affaire. Maintenant nous avons une petite, rousse comme un fil d'or, et qui veut vivre, mais Francézine, pitié ! ne s'arrange pas. Au contraire, elle se plaint nuit et jour...

— La femme sage ne connaît pas de remède ?

Cette garce de Poutounille n'y comprend rien... Comme si on avait besoin d'elle quand on s'arrange tout seul ! Ma vieille *mama* fait des tisanes qui guérissaient autrefois toutes les femmes malades de son temps, et moi, je fricasse des choses tellement soignées, tellement cuites à propos qu'elles feraient revenir la salive à la bouche

d'un pendu, hé bé ! la pauvre, rien ne lui rend courage, rien ne lui revient, rien ne lui dit... Je mange mes petits plats en pleurant, sans seulement m'asseoir, comme je ferais de la première ratatouille venue.

Si tu la voyais, mon ami, tu dirais qu'on lui a tiré la chair de dessus, elle devient comme un Christ. Ah ! malheur ! une femme tellement brave, tellement vaillante, le cœur sur la main, l'œil à tout !

La nuit, je la crois perdue... Il me semble entendre son dernier *respir*... Alors, il m'arrive... à moi, de prier Dieu à genoux au pied de mon lit. Tu me connais cependant, Boucabel. Pour sauver Francézine, je ferais tout, tout.

Cantegril s'arrête, suffoqué. Le cou dans les épaules, les deux mains crispées sur la table, il finit par sangloter très fort. Gêné, Boucabel le regarde sans trouver une parole ; cette grande douleur l'intimide.

Balançant dans ses bras une petite boule rouge, grimaçante et hurlante, Bélou, la vieille mère de l'aubergiste, ouvre la porte. Boucabel, qui a trop bon cœur, lui aussi, Boucabel qui n'aime pas à voir souffrir, se faufile derrière elle en marmonnant quelques paroles confuses et puis s'enfuit comme un voleur.

Vaincu par le rude bercement de l'aïeule, épuisé de cris, l'enfant paraît s'assoupir, et Bélou profite de ce court répit.

— Philou, prononce-t-elle avec placidité, quand même tu te perdrais les yeux à pleurer, le mal ne quittera pas ta femme une heure plus tôt.

— Mama, elle va mourir !

— Ecoute-moi, mie... elle vit et il y a remède à tout, sauf à la mort. J'ai eu une bonne pensée ce matin... Si tu allais à *Notre-Dame de Roquefeuillade ?*

L'aubergiste cessa de sangloter. Ces seuls mots : *Notre-Dame de Roquefeuillade*, lui ont fait l'impression d'une grande clarté dans la nuit. Il revoit la petite chapelle creusée dans le roc, vers laquelle, depuis des siècles et

des siècles, tant de bonnes gens de la contrée ont cheminé, le cœur meurtri, l'âme confiante...

Cantegril se redresse, les yeux secs.

— J'y vais, *Mama*... Je ne veux pas attendre une minute de plus, le cœur me fend.

Lorsque, aux Cabanes, il descendit du train, Cantegril faisait peine à voir.

De Saint Gauderic à Roquefeuillade la route est longue ; quatre heures de diligence et puis, dans un train-charrette, la lente ascension vers les Cabanes.

Combien pénible ce temps d'inaction, durant lequel de lugubres pensées n'avaient cessé de harceler l'homme sensible et imaginatif qu'est Cantegril !

Le malheureux se voyait, au retour du pèlerinage, retrouvant Francézine inerte, sans souffle, les yeux clos à jamais.

Que deviendraient la boutique, les enfants et lui-même ! Ah ! que ne donnerait-il pas pour revoir sa femme fraîche et forte, le sourire aux lèvres, les mains aux hanches, prête à la besogne !

Avant d'atteindre Roquefeuillade, Cantegril doit faire encore une bonne lieue à pied sur la grand'route cuite par le soleil. Tant mieux, la marche l'aidera peut-être à chasser ses idées noires. Il respire largement le grand air pur et regarde la montagne se déployer, ouvrir au loin, devant lui, des gorges profondes, voilées de brume bleutée, dresser ses pics jaspés de neige.

La route monte, les Pyrénées jettent partout leurs racines puissantes qui soulèvent le sol comme une sorte de houle violente, immuable.

De-ci, de-là, d'énormes blocs de rochers apparaissent, échoués comme des mastodontes d'avant le déluge parmi les foins en fleurs et les légères avoines vertes.

Cantegril se sent oppressé par cette montagne envahissante et souveraine qui, de plus en plus, étouffe la vallée,

l'étrangle, la domine, lui prend peu à peu sa terre et son ciel.

— J'ai beau voyager, songe le maître des *Trois-Pigeons*, je ne vois jamais d'aussi bon pays que Saint-Gauderic.

A un tournant de la route de vénérables platanes entourent un petit sanctuaire dédié à saint Roch. La grille est close, mais, à travers les barreaux, les fidèles jettent des pièces de menue monnaie.

Ce que sa mère, la vieille Bélou, lui a tant de fois conté, l'aubergiste ne l'a pas oublié : l'année du choléra, on porta, pendus au cou, des sachets de camphre pour conjurer la contagion et en même temps des médailles de saint Roch. C'est la Providence qui place sur sa route ce saint guérisseur.

— Ne le négligeons pas, se dit Cantegril, ne négligeons personne.

A toute volée, comme par largesse, il lance une poignée de gros sous qui sonnent à grand bruit sur les dalles, puis, le cœur déjà plus ferme, l'aubergiste se remet en route, foulant d'un pas élastique la poussière scintillante.

Roquefeuillade ! Une place ronde entourant un chêne gigantesque, crevassé, bosselé par les siècles, mais toujours debout sur son haut piédestal gazonné. Un petit cimetière herbu et fleuri comme un pré, étonnamment clair et lumineux à cause du marbre blanc prodigué aux plus humbles sépultures, — les carrières sont là, inexploitées dans la montagne voisine et ce luxe coûte si peu !

Un robuste clocher, jailli du granit, le clocher de la chapelle que surplombent les rocs, et, sur tout cela, le grondement ininterrompu du torrent qui, de l'autre côté du chemin, roule en tumulte et tape comme un bélier contre les énormes quartiers de roches.

Une porte rougeâtre ouverte sur les ténèbres. Précédé de deux montagnardes maigres et sèches comme le blé noir de leurs champs, Cantegril s'engage dans un long couloir obscur où la Vierge elle-même, dit la légende,

passa la première, frôlant, le long de l'étroit passage, la rude pierre qui s'attendrit et garde depuis l'empreinte de ses bras. Cette trace, les montagnardes la baisent pieusement.

Soudain, dans l'ombre froide, de petites clartés s'allument ; le corridor s'élargit en une nef rustique, massive, trapue.

Devant la Vierge, vêtue d'une ample robe brodée, des cierges brûlent, des ex-votos sont suspendus.

Le sanctuaire est presque vide. Quelques vieilles femmes en font le tour à genoux, leurs jupes sombres frottant les dalles, leurs chapelets tintant doucement. Il semble à Cantegril que cette Vierge parée l'attend dans son demi-cercle de lumière. Une bienfaisante fraîcheur l'enveloppe. Un grand signe de croix, un *ave* remâché tant bien que mal, puis l'aubergiste s'assied pour se reposer et aussi pour se faire voir à Notre-Dame, pour lui montrer qu'il vient de loin.

— Sainte Vierge de Roquefeuillade, implore Cantegril avec une ferveur singulière ; ma mère Bélou, qui est une sainte, m'a dit de venir vous trouver, et moi, docile comme l'enfant qu'on mène par la main, je viens m'agenouiller devant vos autels.

S'il vous plaît, Notre-Dame, rendez-moi ma Francézine. Vous la connaissez si économe, si vaillante, si leste, si avisée, et si utile aux siens. Quand je l'ai épousée, je me suis signé de la bonne main. Que je vienne par malheur à la perdre, ce serait grande misère. Santé des malades, guérissez ma bonne femme.

Cantegril s'arrête, impressionné par les difficultés que sa demande doit soulever là-haut. Mais sa confiance dans sa force de persuasion est infinie.

— Sainte Vierge de Roquefeuillade, en me regardant vous trouvez sans doute que je ne suis pas un ange, mais vous fermerez un peu les yeux sur mes pauvres péchés, car je les ai commis sans malice. Tel que vous me voyez,

je m'ôterais le pain de la bouche pour le bien de ma famille, je vendrais jusqu'à mes dernières chemises pour ma vieille mère, et pour tirer un ami de peine je me mettrais dans l'embarras.

De se voir tellement bon, Cantegril a les larmes aux yeux.

— Et pour vous non plus,Notre-Dame de Roquefeuillade, le maître des *Trois-Pigeons* ne sera ni un ingrat ni un crasseux. Je vais, sans plus tarder, acheter un cierge de quarante sous à la *ménine* qui marmuse là-bas des *Paters* et, lorsqu'il aura brûlé jusqu'à la dernière goutte de cire, je ne me trouverai pas encore quitte envers vous. Si ma Francézine redevient bien alerte, si je la vois solide et gaillarde au milieu du coup de feu d'un jour de foire, alors, Sainte Vierge, vous saurez ce que c'est que la reconnaissance de Cantegril ; le cierge qu'il vous donnera sera fleuri et paré comme celui qu'on place le jour de Pâques à la gauche de l'autel. Quand j'irai à Toulouse en faire l'emplette chez Cahue, je veux qu'il me prenne pour un duc et pair.

Délibérément l'aubergiste se lève, achète un gros cierge de quarante sous, l'allume et le plante bien en face de la somptueuse petite vierge noire.

La rose de papier qu'il est d'usage d'emporter en souvenir du pèlerinage et qu'on pique aux rideaux des nouveau-nés, Philou, allégé d'un grand poids, la cueille aux pied de l'autel, puis, avant de partir, il fait le tour du sanctuaire, examinant curieusement toute chose.

Dans la chapelle de la Compassion une naïve peinture l'arrête. En haut, dans un paradis ourlé de nuages d'un paisible azur, vêtus de robes candides, des anges joufflus à perrúques bouclées reçoivent les élus ; en bas, le sombre enfer avec un grand diable roux, grimaçant et cornu qui, de son trident, pique et pousse les âmes damnées.

Les yeux de l'aubergiste ne peuvent se détacher de l'effroyable portrait du Démon. Cette image le rend très

perplexe. Le Diable, c'est quelqu'un ! Il a son royaume, sa cour, sa puissance, ses prodiges. Une légère flatterie ne serait pas pour lui déplaire.

— *Tout sant bol lum*, murmure le patron des *Trois-Pigeons*, le plus petit des saints veut de la lumière, à bien meilleure raison Lucifer qui est un personnage influent dans ce monde et dans l'autre... Après tout, les choses célestes ressemblent fort aux choses terrestres. Là, encore, il est profitable de ne mécontenter personne, d'avoir des amis partout, de façon que, lorsqu'on tend une main à gauche et l'autre à droite, elles se trouvent pleines toutes les deux à la fois.

Le mieux est d'attendrir ce Diable, pour qu'il se montre bon Diable et n'aille pas, malignement, empêcher Notre-Dame de Roquefeuillade d'accomplir un miracle en faveur de Francézine... *Tout sant bol lum !*

En ruminant le vieux proverbe patois, devise d'une race souple et ingénieuse, Cantegril retourne vers la vieille sacristine, établie avec sa pieuse marchandise à l'ombre d'un pilier, jette deux sous dans une sébille, prend un cierge menu, l'allume et s'en va le planter devant le grand diable cornu qui sourit au milieu de son enfer brasillant.

Aujourd'hui que Francézine, bel et bien guérie, est derechef toute gaillarde, Philou Cantegril sait bien ce qu'il doit à Notre-Dame de Roquefeuillade, mais dans ses actions de grâces, cet homme subtil et prudent n'a garde d'oublier le Diable cornu, ce bon Diable dont un cierge de deux sols lui acquit l'indulgence.

RAYMOND ESCHOLIER.

GÉNÉALOGIES FABULEUSES

ET

RÉALITÉS HÉRÉDITAIRES

—

> Pleust a Dieu qu'un chascun sceut aussi certainement sa genealogie depuis l'arche de Noe jusques a cest aage. Je pense que plusieurs sont aujourd'huy empereurs, rois, ducs, princes et papes en la terre, lesquelz sont descenduz de quelques porteurs de rogatons et de costrets. Comme, au rebours, plusieurs sont gueuz de l'hostiaire (hôpital), souffreteux et misérables, lesquelz sont descenduz de sang et ligne de grands rois et empereurs.
>
> RABELAIS (*Pantagruel*, ch. I.)
>
> Je suis fils de l'homme et de la femme, d'après ce qu'on m'a dit. Cela m'étonne ; je croyais être davantage.
>
> (*Chants de Maldoror.*)

I

« Tout homme est l'addition de sa race », a formulé Blanc de Saint-Bonnet, philosophe de la secte des Joseph de Maistre et des Bonald, qui faisait, sous Louis-Philippe, l'ornement de la *Revue des Deux Mondes*.

Le mot est très beau, et il est très vrai. Il est même vrai jusqu'au point d'être une vérité de M. de la Palice autant qu'un axiome physiologique — car il est impossible qu'un être humain soit autre chose que la résultante, depuis le protoplasma originel, de millions de milliards d'accouplements.

L'hérédité n'est pas un paradoxe littéraire et scientifique ; elle existe, certes, mais de façon aussi diverse qu'insondablement mystérieuse. Les physiologistes nous apprennent

qu'il y a trois variétés d'hérédités nettement déterminées : l'hérédité directe qui tient ou du père ou de la mère, ou dans laquelle se peuvent encore mélanger les défauts et qualités physiques et moraux du couple géniteur ; l'hérédité indirecte, dans laquelle il arrive qu'un enfant ne ressemble ni à son père, ni à sa mère, mais accuse les dons ou tares d'autres parents des lignes collatérales ; l'hérédité dite « en retour », qui fait qu'un homme qui ne ressemble ni à son père, ni à sa mère, ressemblera à son grand-père ou à sa grand'mère.

En dehors de ces trois hérédités, assez facilement discernables, les physiologistes en comptent encore quelques autres, dont la redoutable hérédité connue aujourd'hui sous le nom d' « imprégnation », par laquelle les enfants du second mariage d'une femme peuvent présenter le caractère et les traits du premier mari ; enfin l'occulte hérédité d'influence, celle qui fait que la grossesse d'une femme peut être affectée, en mal plus souvent qu'en bien, par les circonstances du milieu extérieur.

A noter encore, accessoirement, les maladies et les vices plus ou moins cachés des ascendants : syphilis, typhoïde, alcoolisme, etc., tous accidents qui peuvent déterminer un génie ou un idiot, un criminel ou un homo-sexuel, produits jusqu'alors inconnus dans la lignée et, enfin, touchant les personnes qui parlent de leur « race », comme si mesdames leurs aïeules avaient toujours conçu et accouché devant notaire, il est bon de rappeler certains vers de Boileau :

Tous les livres sont pleins des titres de vos pères ;
Leurs noms sont échappés du naufrage des temps ;
Mais qui m'assurera qu'en ce long cercle d'ans
A leurs fameux époux vos aïeules fidèles
Aux douceurs des galants furent toujours rebelles ?
Et comment savez-vous si quelque audacieux
N'a point interrompu le cours de vos aïeux ;
Et si leur sang tout pur, ainsi que leur noblesse,
Est passé jusqu'à vous de Lucrèce en Lucrèce ?...

Car, enfin, l'adultère n'a pas été imaginé seulement de-

puis M. Paul Bourget, pas plus que ce n'est que depuis les Alexandre Dumas qu'il naît par le monde des enfants qui ont pris l'être des baisers de l'amour et ne sont pas, pour nous exprimer comme le vieil Erasme, « les fruits d'un ennuyeux devoir conjugal », à telles enseignes même qu'avant la guerre il naissait environ quelque 70.000 enfants naturels par an dans notre glorieux pays (1).

II

Déjà, voici donc bien des hérédités inconnues, bien des mélanges, — bien des additions de race !... Ah ! l'addition de tout être est aussi obscure qu'elle est longue, et il est terrible à penser qu'elle est exactement la même, ô Rabelais, pour un empereur et pour un « porteur de rogatons » qui comptent, l'un et l'autre, seulement depuis Jésus-Christ, environ 129 quatrillions d'ancêtres !... Et le calcul en est d'une effarante simplicité...

En effet, comme on le sait généralement, il faut à tout être humain, suivant une loi naturelle difficilement transgressible, un père et une mère, soit deux personnes, lesquelles sont également, chacune, le produit d'un père et d'une mère... A la deuxième génération ascendante, nous avons quatre aïeux ; à la troisième, nous avons huit bisaïeux ; seize à la quatrième que forment les trisaïeux ; trente-deux à la cinquième... Si vous continuez le calcul, en multipliant par 2, vous trouverez que, seulement à la onzième génération, nous avons chacun plus de 1.000 ancêtres ; que nous en avons plus d'un million à la vingtième, et plus d'un demi-milliard (527.191.552) à la tren-

(1) Le rapport du député Groussier sur la recherche de la paternité mentionne que, pour l'année 1893, par exemple, le nombre des naissances d'enfants naturels s'éleva en France à 76.562. M. Nauroy, l'éternel candidat à l'Académie Française, écrivait en 1883, dans une très intéressante Pétition des Enfants naturels à la Chambre des Députés, que les enfants de l'amour extra-conjugal étaient au nombre d'environ trois millions et qu'ils formaient le treizième de la population totale. On a calculé que la dernière guerre devait en avoir appelé sous les armes françaises près de 250.000.

tième, c'est-à-dire à peu près en l'An Mil, alors que Charles le Simple régnait sur ce qui était alors le royaume de France.

En remontant ainsi, pas plus loin que Jésus-Christ — à raison seulement de trois générations par siècle — nous pouvons compter environ soixante générations. Si, à ce moment, vous avez loisir de faire une petite addition générale, vous constaterez, à votre extrême étonnement, que chacun de nous compte, depuis cette époque, 139 quatrillions, 435 trillions, 917 billions, 439 millions, 534.976 personnes qui ont participé à notre venue au monde !... Q. E. D. (1)... Ah ! la mathématique est une belle chose !... *Studia la matematica*, ainsi que le recommandait la petite Vénitienne Zulietta à son Zanetto de Jean-Jacques.

Et notez bien ce détail, mon cher lecteur, que si *un seul* de ces 139 quatrillions, 435 trillions etc., d'ancêtres mâles et femelles n'avait pas existé, j'ai le regret de vous dire qu'en ce qui vous concerne personnellement vous seriez encore dans les limbes !...

Il faut convenir que devant un aussi accablant *pedigree*, ce serait vraiment la guigne noire si chacun de nous ne comptait point, parmi ces 139 quatrillions d'ancêtres, quelques milliers de « nobles », voire quelques douzaines de rois et d'empereurs — comme nous l'enseigne, après notre bon maître Rabelais, le prodigieux Cyrano de Bergerac,

(1) Traitant de *la Mésalliance*, M. du Roure de Paulin a refait ce calcul au point de vue des « quartiers de noblesse » : « Quartier, en terme de généalogie, se dit de chaque degré d'ascendance ou de descendance dans une ligne soit paternelle, soit maternelle. Chaque homme a un père et une mère ; si tous deux sont nobles, il y a deux quartiers de noblesse. Son père et sa mère sont issus chacun d'un père et d'une mère, ce qui donne quatre grands-parents à l'enfant. Si tous sont nobles, cela lui fait quatre quartiers de noblesse. Ces quatre grands-parents viennent chacun d'un père et d'une mère, donc huit aïeux, et si tous sont nobles, cela fait huit quartiers de noblesse. Ces huit aïeux possèdent chacun un père et une mère, soit seize trisaïeux et, si tous sont nobles, seize quartiers de noblesse. »

Pour illustrer ce calcul d'un exemple connu, nous pouvons ajouter qu'on a trouvé, en suivant cette progression, que Louis XVI, en remontant son ascendance jusqu'à Robert le Fort, pouvait compter 536. 870. 912 quartiers, nobles ou autres !...

qui, dans son beau drame *La mort d'Agrippine*, met ces propos dans la bouche de Séjanus :

Mon nom serait au rang des héros qu'on renomme
Si mes prédécesseurs avaient saccagé Rome ;
Mais je suis regardé comme un homme de rien,
Car mes prédécesseurs se nommaient gens de bien.
Un César, cependant, n'a guère bonne vue :
Dix degrés sur sa tête en bornent l'étendue ;
Il ne saurait au plus faire monter ses yeux
Que depuis son berceau jusques à dix ayeux.
Mais, moi, je rétrograde aux cabanes de Rome,
Et depuis Séjanus jusques au premier homme :
Là n'étant pas borné du nombre, ni du choix,
Pour quatre dictateurs, j'y rencontre dix rois.

N'est-ce point le chevalier de Jaucourt qui, dans la monumentale encyclopédie de Diderot, signa D. J. ces fortes paroles :

Si l'on avait la généalogie exacte et vraie de chaque famille, il est plus que vraisemblable qu'aucun homme ne serait estimé, ni méprisé à l'occasion de sa naissance. A peine y a-t-il un mendiant dans les rues qui ne se trouvât descendre en droite ligne de quelque homme illustre, ou un seul noble élevé aux plus hautes dignités de l'Etat, des ordres et des chapitres qui ne se découvrît au nombre de ses aïeux quantité de gens obscurs. Supposé qu'un homme de la première qualité, plein de sa haute naissance, vît passer en revue sous ses yeux toute la suite de ses ancêtres, à peu près de la même manière que Virgile fait contempler à Enée ses descendants, de quelles différentes passions ne serait-il pas agité, lorsqu'il verrait des capitaines et des pâtres, des ministres d'Etat et des artisans, des princes et des goujats, se suivre les uns les autres, peut-être d'assez près, dans l'espace de mille ans ! De quelle tristesse ou de quelle joie son cœur ne serait-il pas saisi à la vue de tous les jeux de la fortune, dans une décoration si bigarrée de haillons et de pourpre, d'outils et de sceptres, de marques d'honneur et d'opprobre ? Quel flux et reflux d'espérances et de craintes, de transports de joie et de mortifications n'essuierait-il pas, à mesure que la généalogie paraîtrait brillante et ténébreuse !... Mais que cet homme de qualité, si fier de ses aïeux,

rentre en lui-même, et qu'il considère toutes ces vicissitudes d'un œil philosophique, il n'en sera point altéré. Les générations des mortels, alternativement illustres et abjectes, s'effacent, se confondent et se perdent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le temps qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile, et l'engloutit à jamais dans la nuit éternelle.

Mais n'est-ce point Jean-Jacques lui-même qui rédigera d'un style goguenard, auquel il n'a point accoutumé, ces possibilités héréditaires :

Je n'ai rien dit du roi Adam, ni de l'empereur Noë, père de trois grands monarques qui se partagèrent l'univers, comme firent les enfants de Saturne qu'on a cru reconnaître en eux. J'espère qu'on me saura gré de cette modération ; car, descendant directement de l'un de ces princes, et peut-être de la branche aînée, que sais-je si, par la vérification des titres, je ne me trouverais point le légitime roi du genre humain ? (1)

La morale de ces enfantines prétentions, ne la trouvons-nous point dans cette jolie chanson que le spirituel marquis de Coulanges, cousin de Mme de Sévigné, rimait à la fin du XVIIe siècle :

D'Adam nous sommes tous enfants,
La preuve en est connue,
Et que tous nos premiers parents
Ont mené la charrue.
Mais las de cultiver enfin
La terre labourée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après-dînée.

III

Atavisme ! Hérédité !... Grands mots qui cherchent à expliquer un inexplicable mystère, qui le restera jusqu'à la fin des temps !... Quel était votre ancêtre en l'An Mil, cet ancêtre dont vous n'avez, pour ainsi dire, aucune espèce de chance, qui que vous soyez, de porter le nom ?... Quel était-il au temps de Jésus-Christ ?... Quel était-il au temps

(1) *Le Contrat Social*, ch. II.

des Pharaons ?... Et quel était-il, grands dieux, à l'âge de pierre ?...

Paraphrasant un mot augural d'Auguste Comte : « Les morts gouvernent les vivants », le savant docteur Gustave Le Bon écrivait il y a quelque années :

Les qualités de caractère qui font la grandeur d'un peuple sont créées par ses aïeux. L'âme des vivants est façonnée par celle des morts. Les répercussions de nos actes se prolongent parfois pendant des siècles (1)...

Oui, mais quels sont nos aïeux ? Quels sont-ils dans le demi-milliard d'ancêtres que chacun de nous possède depuis Charles le Simple ? Quels sont ceux qui nous « gouvernent » ? Quels sont ceux qui ont façonné notre âme, ceux dont « nous répercutons les actes » à travers les unions plus ou moins légitimes, les adultères, les viols, dans un simple cours de mille ans ?... Autant chercher à retrouver la chanson que chantaient les Syrènes...

La « race latine », dont nous nous réclamons, nous Français, n'est qu'une expression littéraire des plus aventurées, attendu que les « Latins » eux-même n'étaient que l'agglomérat de vingt types plus ou moins différents, variant de l'Etrusque au Mongol. Nous, Français, nous descendons des Galls, des Franks, des Kymris, des Northmans, des Celtes, autant que des Sarrazins, des Ligures et des Grecs ; notre collection céphalométrique comprend les types les plus divers depuis le dolichocéphale blond jusqu'au négroïde. La « nation française » n'est que le lent agrégat de deux ou trois cents petits pays, différents de mœurs et de coutumes, lentement conquis tant sur l'étranger que sur les grands féodaux.

Où peut se retrouver, dans tout cela, le signe essentiel, la marque indélébile de la « race » (2) ?

(1) *Le Figaro* (août 1916).

(2) « Le plus souvent, dit Nicole Langelier, il est aussi difficile de distinguer dans un peuple les races qui le composent que de suivre au cours d'un fleuve les rivières qui s'y sont jetées. Et qu'est ce qu'une race ? Y a-t-il vraiment des races humaines ? Je vois qu'il y a des hommes blancs, des hommes rouges, et

Que chacun regarde autour de soi,ou seulement dans sa propre famille, il y verra presque toujours des yeux de plusieurs couleurs, des peaux blanches et des peaux brunes,des tailles hautes, moyennes et petites.Les traits du visage et les formes de la tête présentent aussi peu de fixité.Celui-ci a les traits des Celtes,mais il n'en a pas la couleur ; celui-là a la tête des Kymris, mais il n'en a pas la stature....

C'est un savant, le grand anthropologiste Paul Broca, ardemment préoccupé toute sa vie de la sélection des races, qui fait cette constatation.

Saint-Pol-Roux, le bon poète, ne songeait, lui, à aucune thèse anthropologique, quand, dans son admirable bretonnerie : *La Coupe de Goëmon en Roscanvel*, son instinct de candide observateur établissait lucidement ces différences ethniques entre les naturels de la petite presqu'île de Crozon, assemblés pour la grande moisson marine annuelle :

Ils sont là,tous ceux du bourg et des à-côtés, les uns aux traits fins, les autres à la peau rèche comme du chien-de-mer, ceux-ci couleur de granit, ceux-là de brique,avec, en sus,le paraphe des vents et le sceau des embruns,et l'observation se plaît à la caractéristique des familles : type italien des Manivel, type espagnol des Balc'h, des Monze, des Thomas, type flamand des Gellébart, type hollandais des Lecœur et des Herrou, type mogol des Pacific, des Kerdoncuf, des Kerramprand, type cambodgien des Varna et des Keraudron, type annamite des Carn-Hénaff... (1)

Pas plus que les notations de Saint-Pol-Roux, cette remarque d'une *authoress* américaine, Mme Gertrude Atherton, envoyée pendant la guerre, par le *New-York Times*

des hommes noirs. Mais ce ne sont pas là des races, ce sont des variétés d'une même race, d'une même espèce, qui forment entre elles des unions fecondes et se mêlent sans cesse. A plus forte raison, le savant ne connaît pas plusieurs races jaunes, plusieurs races blanches. Mais les hommes imaginent des races au gré de leur orgueil, de leur avidité. En 1871, la France fut démembrée en vertu des droits de la race germanique, et il n'y a pas de race germanique. Les antisémites allument contre la race juive la colère des peuples chrétiens, et il n'y a pas de race juive.» — Anatole France : *Sur la pierre blanche*.

(1) *Mercure de France*, novembre 1903.

Magazine, visiter nos villages ruinés, n'a été faite pour les besoins de la cause :

Dans une petite ville de l'Est — écrit l'Américaine — un gamin de huit ans, qui vendait des journaux, me regarda d'une façon si engageante que je lui donnai un sou. Il avait un compagnon qui fit alors un œil mourant d'envie. Je lui donnai également un sou. Cinq minutes après, j'étais entourée par huit petits marchands de journaux qui me regardaient avec des yeux suppliants ou, par avance, reconnaissants. Aucun ne mendiait. Ils étaient trop indépendants pour cela ; mais tous ils avaient le charme de leur race, et ils savaient demander ce qu'ils voulaient sans rien sacrifier de leur dignité... Je fus étonnée de la variété de ces types d'enfants. Ils étaient du même pays, de la même ville et cependant il n'y avait pas deux de ces gamins qui se ressemblaient. Je me rappelai alors avoir fait la même remarque, en voyageant dans un train rempli d'officiers. En réalité, il n'y a pas de type en France. La France est une race d'individus... (1).

Si les individus d'un même pays se ressemblent déjà aussi peu au point de vue physique, quelles dissemblances ne doivent-ils pas présenter au point de vue moral !.. Dans ses *Essais optimistes*, Elie Metchnikoff a noté le cas typique de deux jumeaux qui, élevés de la même manière, choisirent, l'un la route du bien, l'autre la route du mal... N'est-ce point là le plus déroutant tout ensemble que le plus concluant de tous les exemples, celui qui, dans la grande question de l'hérédité, doit nous montrer le côté fragile de toutes théories trop absolues, et nous enseigne la nécessité de l'humilité devant le grand inconnu ?...

Ah ! si un « livre de raison » avait pu être tenu dans chaque famille depuis des milliers ou seulement des centaines d'années ; si nous connaissions *exactement* les comportements, maladies, alliances de *tous* nos ancêtres des *deux* sexes ; si chacun d'eux s'était analysé, confessé à la manière, géniale ou cynique, hargneuse ou joviale, d'un Montaigne ou d'un Restif, d'un Jean-Jacques ou d'un Casanova, — ce

(1) Cité dans *Le Matin* du 11 novembre 1916.

qui n'est pas précisément permis à tout le monde ! — peut-être pourrions-nous nous diriger, nous retrouver un peu dans les ténèbres épaisses, le chaos fantastique de notre ascendance... Peut-être aurions-nous chance de surprendre, jusqu'à un certain point, l'explication de quelques-uns de nos actes, de quelques-unes de nos manies, de pouvoir procéder à l'examen physio-psychologique de nos vertus et de nos vices... Hélas ! c'est là demander l'impossible ! Le *milliard* d'ancêtres dont nous relevons *dans un simple millénaire* rend vaine notre ambition, comme il accuse la défaite des plus audacieux Œdipes de l'énigme Hérédité !...

IV

Dans ses *Influences ancestrales* Félix Le Dantec, traitant du patrimoine physiologique héréditaire, « ce phénomène qui continue », nous enseigne avec la grande autorité qui s'attache à ses écrits :

Si nous connaissions la généalogie complète d'un être actuellement vivant et toutes les circonstances qu'ont traversées ses ascendants, nous en tirerions la narration précise de la *fabrication* de l'individu considéré, *fabrication qui a duré des milliers de siècles* et qui résulte d'une série de phénomènes *ininterrompue* depuis l'apparition de la vie ; nous saurions à quels ancêtres et dans quelles conditions est due l'acquisition de telle particularité de structure qui nous étonne aujourd'hui. Ce serait là un mode *historique* d'explication. Nous ne pouvons pas le réaliser ; mais cette impossibilité résulte uniquement, nous en sommes sûrs, de la disparition des documents ; *nous ne sommes donc pas en mesure de dire* : si tel individu agit de telle manière dans telles conditions, cela tient à ce que tel et tel de ses ancêtres (y compris l'individu lui-même qui est le terme de la série) ont été soumis, dans telles circonstances, à telles variations.

Le Dantec complète ailleurs sa pensée sur « l'individu terme de série » par cette formule :

La lignée qui sort d'un individu est *identique* à la lignée dans

laquelle il s'est formé, SAUF *les modifications acquises*, les caractères acquis pendant le passage à travers cet individu.

Sauf *cela*, simplement!!... Çela équivaut à dire que chacun des innombrables individus d'une lignée a été susceptible, *par ses apports personnels*, de modifier la race — ce qui nous semble, d'ailleurs, la vérité même. Mais, de ce fait, l'*identité* d'une lignée est d'ordre singulièrement composite, autant dire incontrôlable...

Il y a quelques années, la théorie de Le Dantec fut reprise, de façon aussi pittoresque que passionnée, par M. Léon Daudet dans son livre *L'Hérédo*, qui compte nombre de pages brillantes. M. Léon Daudet détermine en tout individu deux principes : l'un héréditaire, l'autre personnel, qu'il appelle, assez malheureusement, à notre avis, le « moi » (héréditaire) et le « soi » (personnel), infligeant ainsi à ces deux mots une acception opposée à celle qui, logiquement, devrait leur être consacrée (1).

Le *moi* — dit-il au début de son livre — c'est l'ensemble, physique et moral de l'individu humain qui comprend les apports héréditaires. Le *soi*, c'est l'essence de la personnalité humaine, dégagée de ces apports par leur élimination, leur équilibre ou leur fusion, et constituant un être original et neuf, perçu comme tel par la conscience.

Dans les conclusions qui ferment *L'Hérédo*, M. Daudet ajoutera :

Le *moi* est transmissible de génération en génération. Le *soi* est, par définition, intransmissible d'un individu à un autre, d'une génération à une autre (*Opinion en désaccord avec celle de Le Dantec*). Le *moi* dure, à travers la lignée, sous diverses formes. Mais il peut s'altérer et disparaître comme l'organisme auquel il est relié. La disparition du *soi* est inconcevable.

Ce qu'il y a d'un peu déconcertant chez le traditionnaliste que prétend être M. Daudet, c'est que, tout en faisant

(1) Remarque également faite par M. le chanoine Maisonneuve, doyen de la faculté de théologie, qui, à Toulouse, consacra une conférence à l'examen de *L'Hérédo*.

valoir l'importance de l'apport héréditaire, il lui paraît que cet apport est en général défectueux, et que c'est l'affaire du *soi* personnel d'arranger les comportements et divagations de ce fâcheux *moi*. (« L'hérédité, à condition d'être triée et gouvernée par le *soi*, peut être un outil de perfectionnement. »—« Le héros est celui qui veut et qui obtient la victoire du *soi* sur le *moi*. »)

Je suis à peu près sûr de ne pas déplaire à M. Léon Daudet en lui rappelant à cet endroit ce passage de Joseph de Maistre :

Le vieux Timée de Locres ne disait-il pas, sûrement d'après son maître Pythagore, que nos vices viennent bien moins de nous-mêmes que de nos pères et des éléments qui nous constituent? Platon ne dit-il pas de même qu'il faut s'en prendre au générateur plus qu'au généré ?

Il est vrai que le même auteur, dans le même volume, met dans la bouche du même personnage (Le Comte) cette théorie de la prédestination morale et physiologique, qui semble bien ne pas coïncider exactement avec la thèse de M. Daudet :

Tenons-nous-en à cette observation vulgaire qui s'accorde si bien avec nos idées naturelles, *que tout être qui a la faculté de se propager ne saurait produire qu'un être semblable à lui* (1). La règle ne souffre pas d'exception; elle est écrite sur toutes les parties de l'univers. Si donc un être est dégradé, sa postérité ne sera plus semblable à l'état primitif de cet être, mais bien à l'état où il a été ravalé pour une cause quelconque.

Et il ajoute :

Cela se conçoit très clairement, et la règle a lieu dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral ! (2)...

Pour en revenir à *L'Hérédo*, tout en nous priant de voir dans son exposé du *moi* « nulle impiété vis-à-vis des morts, nos aïeux, dont le souvenir est vénérable et dont les bons exemples sont précieux », M. Daudet écrit encore :

(1) Souligné par J. de Maistre.
(2) *Les Soirées de Saint-Pétersbourg* (2e entretien).

« J'appelle *hérédo* celui en qui le *moi* est victorieux du *soi* », alors que tout le bien doit provenir de nous-même. « Où qu'il se pose, le *soi* est organisateur et créateur. »

En somme, c'est l'œuvre du *soi* personnel — selon M. Daudet — de corriger le *moi* héréditaire, d'éliminer les éléments douteux pour garder ceux qui sont possiblement utilisables. Quand vous répondez à l'appel de votre conscience, vous agissez sur les conseils du *soi;* quand vous y résistez, vous êtes en proie à l'emprise héréditaire.

N'est-ce point là trancher de façon un peu arbitraire la question, aussi complexe qu'occulte, de l'apport héréditaire et de l'apport personnel — car comment les distinguer l'un de l'autre? Comment oser dire : ces sentiments sont bien à moi, car mon père ne pensait pas ainsi?... Soit, mais votre grand-père paternel ou votre aïeule maternelle pensait peut-être ainsi... La théorie du *bien* personnel, du *mal* héréditaire apparaît, de ce fait, d'un caractère un peu simpliste — et quel triomphal système de défense elle constitue pour les avocats d'assises! Tout en conspuant abondamment Lombroso, il nous semble que M. Daudet lui donne étrangement raison.

Déjà, tâchant à exposer brièvement les théories du grand physiologiste anglais Francis Galton, le professeur Yves Delage avait écrit :

L'idée de l'hérédité ancestrale de Galton renferme, outre la constatation implicite de la continuité du plasma germinatif, un calcul de la contribution de chaque génération à la constitution d'un être donné. L'héritage d'un ancêtre rapproché se fait sentir dans cette constitution plus que celle d'un ancêtre éloigné. Galton détermine ainsi ces parts relatives : *les deux parents ensemble déterminent un caractère hérité pour une moitié ou chacun pour un quart; les quatre grands-parents contribuent ensemble pour un quart, chacun pour un seizième, etc., la somme de toutes ces fractions donnant l'unité, le caractère de l'individu envisagé* (1).

(1) Yves Delage et Marie Goldsmith : *Les Théories de l'évolution.*

Si l'on veut... Nous croyons toutefois, hélas! que le mystère héréditaire n'en reste pas moins entier et qu'à vouloir trop l'élucider, on ne risque guère que de l'obscurcir davantage...

En effet, pour intéressantes et commodes que soient les thèses de Galton et de M. Daudet, elles ne nous expliquent pas pour quelles causes, dans la plupart des cas — celui de l'auteur de *L'Hérédo* constitue une heureuse conception — un père réussit mieux, en général, à transmettre ses tares ou ses vices à ses enfants que ses qualités, ses vertus ou son génie... « Ce que le sang peut communiquer de dispositions et de talents est fort douteux », émettait déjà judicieusement, dans son *Eloge de Brémond*, le savant académicien Jean-Jacques de Mairan, l'ami de Voltaire. Et rien n'est plus erroné que l'antique adage : *Talis pater, qualis filius ;* on en peut vérifier l'inexactitude flagrante à travers l'Histoire — et tous les jours.

V

Si tous ceux qui s'adonnent à la philosophie réussissent mieux aux choses du monde, il est notoire qu'ils échouent complètement quand il s'agit de procréation — a écrit le grand Erasme dans son *Eloge de la Folie.* — En cela, il faut le dire, la nature a montré sa prudence, car elle a empêché par ce moyen la lèpre de la sagesse d'envahir l'espèce humaine. Cicéron avait un fils complètement dégénéré et les enfants du sage Socrate tenaient plus de leur mère Xantippe que de lui, c'est-à-dire, comme on l'a fait justement remarquer, qu'ils étaient passablement fous.

Marc-Aurèle, la perle des Antonins, l'honneur de l'humanité, a pour fils le monstrueux Commode. Thémistocle comme Thucydide, Périclès comme Sophocle, Aristide comme Scipion l'Africain eurent une descendance déplorable. Le formidable Charlemagne laisse l'empire aux mains de Louis le Débonnaire, c'est tout dire ; Cromwell eut pour momentané successeur l'incapable Richard ; Henri le Vert-Galant eut pour fils le timide, l'équivoque Louis XIII ; Napoléon Ier l'incolore duc de Reichstadt.

Le fils de Christophe Colomb fut condamné pour trigamie; celui de Pétrarque était parfaitement vicieux et illettré; le fils de Rembrandt était à ce point fermé à toutes choses d'art que son père l'abandonna. Sir Walter Scott eut un fils officier de cavalerie, qui avait honte de la profession de son père et se vantait à tout venant de n'avoir jamais ouvert une de ses œuvres ; en fait de musique, le fils de Mozart, joueur et noceur, n'aimait que celle des pièces d'or, etc., etc.

Inversement, nous voyons des hommes de génie avoir des parents d'intellect quelconque, ou dont l'Histoire ne fait même pas mention. L'immense Shakespeare est le fils d'un boucher ; Beethoven, celui d'un ivrogne renforcé ; Schopenhauer eut un père violent, dromomane, et qui se suicida...

La précocité enfantine — que rien dans l'hérédité n'explique ou ne détermine — est un des plus étonnants côtés du mystère humain. C'est à neuf ans que Dante compose son premier sonnet et c'est à dix que le Tasse écrit ses premiers vers. Calderon commence à écrire à treize ans ; les musiciens Meyerbeer, Haendel, Mozart, Weber, donnent des auditions ou font représenter des opéras entre six et quatorze ans. Raphaël commence à peindre à sept ans. A douze ans, Blaise Pascal retrouve de lui-même les trente-deux propositions d'Euclide ; au témoignage de Montaigne, c'est à seize ans qu'Etienne de la Boétie écrit son chef-d'œuvre : *De la Servitude volontaire*. Byron, à douze ans, faisait parler de lui ; à quatorze, Victor Hugo est lauréat de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse... Arthur Rimbaud écrit à quinze ans *Premières Communions* et à seize *Le Bateau ivre*.

Chez certains enfants illettrés, fils de paysans : Vito Mangiamele, Jedediah Buxton, Henri Mondeux, Zerah Colburn, Arthur F. Griffith, William J. Sidis, Alberto Mandilla, Inaudi, notamment, que Metchnikoff cite, dans ses *Etudes sur la Nature humaine*, comme un des exemples les plus

probants de l' « apparition brusque » de caractères dans notre espèce — le génie mathématique s'avère spontané, plongeant dans la stupéfaction les savants les plus illustres, les psychiatres les plus perspicaces.

Mais des milliers d'exemples, anciens et modernes, pourraient être fournis, qui donneraient la preuve que le caractère comme le génie sont presque toujours personnels et incommunicables. A ce propos, en 1621, l'Italien Alexandre Tassoni publiait déjà un facétieux opuscule dont l'intitulé ne laisse pas de doutes sur le sujet : *Comment il arrive à des pères de génie d'avoir des enfants très sots, et à des pères très sots d'avoir des enfants de génie*, qui est toujours à récrire.

Au fond, ne semble-t-il pas plus sage de nous en tenir à cette remarque du sagace Remy de Gourmont :

> Je ne donne pas une grande importance à ces recherches d'origine ; si un homme se distingue, c'est presque toujours contre sa race, contre sa famille, contre son milieu, qui le méconnaissent parce qu'il n'en partage pas les préjugés, parce qu'il échappe à leur esprit, parce qu'il contredit leur sentiment général de la vie (1).

Rien n'est plus rare, à la vérité, qu'une descendance où se maintient, un peu longuement, une vocation bien marquée. Dans son *Hérédité Physiologique* Théodule Ribot mentionne les Titien, les Bernouilli, les Cassini et quelques rares autres ; le cas le plus extraordinaire est celui de la famille Bach qui, du XVIe siècle au XIXe, donna cinquante-sept musiciens, dont l'immortel Jean-Sébastien.

VI

Il n'y a pas d'exemple d'une constante gradation héréditaire en force, en beauté, en génie. L'accouplement même d'un homme et d'une femme de génie n'a jamais donné que des produits quelconques, généralement inférieurs au père ou à la mère. Les femmes surtout, — nos temps en ont

(1) *La Légende de Racine* (4e série des *Promenades Littéraires*).

connu — ont souvent cherché à renouveler l'union du grand roi Salomon et de la reine de Saba ou d'Alexandre de Macédoine et de l'Amazone Thalestris : elles en furent pour leurs frais d'imagination. On ne recommence pas l'aventure d'Adam et d'Eve — qui a relativement mal tourné.

On peut tout fonder en ce monde — a écrit M. d'Avenel — sauf une lignée d'hommes supérieurs, et le mérite est ce qui se transmet le moins. Si l'hérédité était vraie, plus une famille serait anciennement noble, plus elle serait affinée ; or, faute d'un milieu approprié, de très vieilles races tombent assez vite dans une grossièreté abjecte, aussi bien d'esprit que de corps. On en voit beaucoup dans le fond des provinces ; on en voyait tout autant il y a cent ans. *C'est, en effet, l'éducation et le milieu qui constituent, à eux seuls, les qualités d'une aristocratie et suppléent à l'hérédité vaine souvent ou apocryphe.* C'est par l'idée qu'il se forme de lui-même qu'un patricien de naissance devient un patricien de fait. S'il est né sot, il restera sot et deviendra fat... (1)

Que nous donneront, dans le cours des âges, les théories eugéniques qui ont, jusqu'à un certain point, réussi avec quelques races animales : chevaux, chiens, bétail, volailles (2) ? Sont-elles applicables à l'homme ? Peuvent-elles jamais l'être ?... (3) Si la zootechnie constate qu'on a pu

(1) Vicomte d'Avenel : *Les Français de mon temps.*

(2) « Il n'est pas indigne de l'Histoire de dire qu'un écuyer arabe, qui avait soin de ses chevaux, donna au roi leur généalogie : c'est un usage établi depuis longtemps chez ces peuples (les Turcs) qui semblent faire beaucoup plus attention à la noblesse des chevaux qu'à celle des hommes. — Voltaire : *Histoire de Charles XII.*

(3) Sait-on que c'est Etienne Cabet — le bon rêveur Cabet ! — qui, dès 1842, dans son charmant *Voyage en Icarie*, qui reste la plus pratique et la plus réalisable de toutes les « anticipations », envisagea nettement l'avenir de l'eugénisme ?...

« Apprends encore que, depuis cinquante ans, une commission nombreuse, constituée par Icare, composée des médecins et des hommes les plus habiles, s'occupe sans cesse du perfectionnement de l'espèce humaine, avec la conviction que l'homme est en tout infiniment plus perfectible que les autres animaux et les végétaux.

« La République a d'abord fait déterminer par cette commission les cas dans lesquels un jeune homme ou une jeune fille ne peuvent donner naissance qu'à des enfants infirmes, et la loi leur défend de se marier ; elle ordonne aux pa-

obtenir et perfectionner, par sélection, certains types d'animaux, on est bien obligé de reconnaître qu'en ce qui regarde l'animal humain lui-même, on n'est guère arrivé, tant au point de vue moral qu'au point de vue physique, qu'à conserver ses tares et à perpétuer ses défauts.

Quand on annonce un grand d'Espagne — écrit Th. Ribot dans son livre *De l'Hérédité* — on peut s'attendre à voir apparaître un avorton.

Anatole France, dans son admirable *Vie de Jeanne d'Arc*, nous brossera ce peu séduisant mais véridique portrait de Charles le Bien Servi :

Charles VII, c'était la France, l'image et le symbole de la France. A cela près, un pauvre homme. Né l'onzième des malheureux enfants qu'un malade faisait, entre deux accès de manie furieuse, à une Bavaroise poulinière, il avait grandi dans les désastres et survécu à ses quatre frères, bien que lui-même assez mal venu, cagneux, les jambes faibles : vrai fils de roi, si l'on s'en rapporte à sa mine, encore n'en faudrait-il pas jurer... (1)

Et le savant allemand Wirchow s'exprimait autrefois sur la famille Hohenzollern en général, et Guillaume II en particulier, de cette façon relativement loyaliste :

Qu'attendre d'une famille où le grand-père est mort d'un ramollissement du cerveau, le père d'un durcissement du cerveau — tandis que le fils n'en a point !

Les familles royales ou de haute aristocratie, où il semble qu'une sélection naturelle judicieuse devrait s'opérer avec le plus d'aisance, sont précisément celles où se ren-

rents de l'individu malade, non seulement de prévenir l'autre individu et sa famille, mais de s'opposer au mariage ; elle charge les magistrats de leur rappeler leur devoir à cet égard avant la célébration ; et, quoique cette loi n'ait d'autre sanction que l'opinion publique, on n'y connaît aucune infraction, tant l'éducation et l'opinion sont puissantes, etc., etc... » (*Voyage en Icarie*, 1re partie, chap. XIII.)

(1) T. I, p 168. — Plus loin, p. 195, M. France ajoutera ces quelques touches précises au compte du royal galant d'Agnès Sorel : « Il ne payait pas de mine. Fort laid, les yeux petits, vairons et troubles, le nez gros et bulbeux, ce prince de vingt-six ans tenait mal sur ses jambes décharnées et cagneuses, jointes à des cuisses creuses par deux genoux énormes qui ne voulaient point se séparer l'un de l'autre... »

contrent le plus grand nombre d'affreuses tares morales ou physiques (1).

Au cours d'un livre ayant trait à l'hérédité des stigmates dans les familles souveraines, le réputé physiologiste Galippe nous a démontré que c'est surtout d'exemples de dégénérescence qu'est faite jusqu'à présent la pitoyable histoire de l'humanité — et il a été dit fort justement qu'il semblait beaucoup plus facile de créer une race de myopes et de bossus qu'une race d'Apollons ou d'Antinoüs. L'Humanité pourra-t-elle un jour, grâce à la science, grâce à sa volonté, opérer une sélection heureuse dans les millénaires d'atavismes de tout être, garder les bons éléments, supprimer les mauvais — sans avoir recours aux mesures radicales de l'ancienne Sparte ?... Le rêve est grand, après tout, si la réalisation en paraît difficile — mais l'espoir reste permis, l'espoir, don suprême fait aux Ephémères par les Dieux...

VII

Devant les affirmations de la science et les réalités que nous apportent les faits journaliers, ce n'est donc qu'avec une indulgente curiosité que nous devons accueillir ces manifestations de l'orgueil nobiliaire qui se sont traduites,

(1) « L'hérédité échappe — et pour longtemps encore — à la prévision humaine. Le temps n'est pas venu où l'on pourra choisir la race la plus pure pour en faire la race d'élection et la garantir contre toute altération. Les Ptolémées se mariaient entre frères et sœurs ; mais l'hérédité est une force aveugle qui accentue les qualités physiologiques comme aussi les pires tares.

« Et les rois de l'Europe, qui ont continué ce système en se mariant entre cousins, ne représentent qu'une grande famille, où le sang se renouvelle peu et maintient les tares nerveuses comme celles qui affligent les Habsbourg depuis des siècles (*Déjerine et Galippe*).

« Enfin, le piquant, c'est que, dans ce système, le roi, qui selon la tradition monarchiste, doit représenter le plus pur type national, est au contraire toujours étranger par un côté : ainsi Louis XIV est tout autant un Habsbourg par sa mère qu'un Bourbon par son père. Et, comme à chaque génération la mère renouvelle ce sang étranger, il est l'homme de son pays qui a dans les veines le moins de sang de la race nationale. Si bien que le seul lien dans une lignée royale est un lien verbal, le nom de famille, qui la désigne dans l'Histoire. Et comme la paternité est, au regard de la biologie, une chose incertaine, on voit combien la base de cette filiation est fragile. » — Dr Toulouse : *Le Roi et l'Hérédité*.

au long des siècles, par l'établissement de généalogies aussi prétentieuses qu'extravagantes, allant même jusqu'à l'origine fabuleuse — comme si le fait seul d'exister ne comportait point déjà, par lui-même, assez d'extraordinaire et de merveilleux !...

La manie est ancienne et toujours vivace ; elle fut égyptienne et judaïque comme elle fut grecque et romaine (1) ; et elle fut féodale comme elle est moderne. Avant le grand railleur Rabelais, Erasme, dans son *Eloge de la Folie*, vieux chef-d'œuvre d'une jeunesse immortelle, l'avait déjà blasonnée d'une façon un peu cruelle :

Bien que le temps me presse, je ne puis cependant refuser une mention à ces autres fous qui, avec une âme de boue, se placent au-dessus des humains, grâce à quelque vain titre nobiliaire ; à les en croire, ils descendent, qui d'Enée, qui de Bacchus, qui du roi Artus. Chez eux, dans tous les coins, s'étalent les statues de leurs ancêtres. Sans cesse, ils ont à la bouche leur généalogie et les titres antiques de chacun. Quant à eux, plus stupides que les statues qu'ils exposent, ils n'en mènent pas moins dans leur gloriole une vie pleine de charmes, car il se trouve des gens assez fous pour révérer ces imbéciles à l'égal des dieux.

Elles sont parfois bien amusantes, ces poussiéreuses légendes nobiliaires — et l'on ne perd point toujours son temps à explorer ce qu'Alfred de Vigny appelle avec un air aussi détaché qu'emprunté — car, quoi qu'il en eût, il était fort vain de sa petite noblesse — « l'obscur amas des vieux noms inutiles ».

Des familles d'authentique extraction féodale, telles que les La Rochefoucauld, les Rochechouart, ne datent leur antiquité que du cinquième ou du sixième siècle. Elles bor-

(1) Suétone nous a conservé ce passage de l'oraison funèbre que prononça Jules César lors de la mort de sa tante : « L'origine maternelle de ma tante Julie remonte aux rois ; la paternelle se rattache aux dieux immortels ; car les rois Marciens, dont fut le nom de ma mère, étaient issus d'Ancus Marcius et c'est de Vénus que viennent les Jules, race à laquelle appartient notre famille. Ainsi, dans ce sang, il y avait, tout à la fois, la sainteté des rois, les plus puissants des hommes, et l'adorable majesté des dieux qui tiennent les rois eux-mêmes en leur pouvoir » (*Julius* 5).

nent leur ambition à descendre de nobles Romains qui auraient, paraît-il, accompagné saint Martial dans les Gaules — et cette tradition ne s'appuie, bien entendu, sur aucune espèce de document. Montmorency, premier baron chrétien, se donne, sans autres preuves, comme issu d'un certain Lisbius qui, en l'an 496, embrassa la foi chrétienne avant Clovis même, attendu qu'il aurait précédé le fier Sicambre dans la cuve baptismale. Une similitude de nom offre, à tort ou à raison, à la famille de Maillé-La-Tour-Landry l'occasion de dire que son chef est Landry, duc de France, maire du palais de Neustrie en 587, possibilité onomastico-généalogique permise à tous les Landry de France.

La maison d'Alsace prétend remonter à l'époque de Mérovée, si celle de La Tour d'Auvergne (inexistante aujourd'hui, malgré de nombreuses prétentions regrettablement anéanties par des jugements de tribunaux) guinde sa noblesse à Vercingétorix. Les Polignac, vicomtes de Velay (dont le nom n'existe aujourd'hui encore que par une substitution dont bénéficia au XIVe siècle la famille de Chalençon) réclamaient la poétique noblesse d'avoir pour ancêtre Sidoine Apollinaire, préfet de Rome, puis évêque de Clermont (472) — sans donner d'autres preuves absolues de cette ascendance que le prénom Apollinaire précieusement conservé dans la famille.

Les Séguier de Narbonne, dont la noblesse s'établit depuis 910, prétendaient remonter à Julius Paulus, jurisconsulte, préfet du palais sous Alexandre-Sévère (230). La vieille famille poitevine de Sangliers-Boisragues se dit issue d'un certain Aper, dont on ne sait rien, sinon qu'il aurait été tué par l'empereur Dioclétien. Les Malet de Graville, dont un représentant fut, sous Louis XIII, amiral de France, prétendaient que Jules César en personne leur avait conféré la qualité de « Sire », alors que les Monrognon de Salvert déclaraient posséder une tradition qui les faisait descendre d'un frère de Vercingétorix. Un moment, la

famille de Cossé-Brissac se réclama de l'empereur Cocceius Nerva (an 96 de J. C). On lui fit observer, à juste raison, que le successeur de Titus n'avait pas eu d'enfant ; elle se remonta alors encore plus avantageusement jusqu'à un certain Cossus, qui fut consul à Rome en l'an 428 avant Jésus-Christ, et tua de sa main Volumnius, roi des Véiens, dont les dépouilles furent déposées dans le temple de Jupiter Férétrien (1).

La maison de Tournon, qui donna un cardinal illustre, célébrateur du mariage d'Eléonore, sœur de Charles-Quint, avec François Ier, remontait son ascendance jusqu'à Turnus, roi des Rutules, et fils de Daunus, méchamment mis à mort par Enée.

La famille béarnaise de Mesme d'Avaux, qui donna une

(1) On sait que Restif de la Bretonne prétendait, lui, descendre de l'empereur Pertinax. Il débita même sa fantaisiste généalogie chez Mlle Guéant, un soir que cette belle actrice de la Comédie-Française donnait à souper à des princes et à des poètes. Gérard de Nerval nous a laissé, d'après Restif, un récit piquant de l'aventure :

« Nicolas (Restif) sentit qu'il était perdu s'il ne s'expliquait pas. Il se leva donc et commença l'histoire de sa généalogie : il raconta comme quoi Helvius Pertinax, fils du successeur de Commode, avait échappé à la mort dont le menaçait Caracalla, et, réfugié dans les Apennins, avait épousé Didia Juliana, fille également persécutée de l'empereur Julianus. L'abbé Coquet, qui accompagnait Rosalie Levasseur, et qui avait des prétentions à la science, secoua la tête à cette allégation, sur quoi Nicolas récita en latin très pur l'acte des deux conjoints, et cita une foule de textes. L'abbé se reconnaissant vaincu, Nicolas énuméra froidement les successeurs de Helvius et de Didia, jusqu'à Olibrius Pertinax, que l'on trouve capitaine des gardes sous le roi Chilpéric, puis encore un nombre infini de Pertinax ayant passé par les états variés, marchands, procureurs ou sergents, jusqu'au soixantième descendant de l'empereur Pertinax nommé Nicolas Restif, ce dernier nom étant la traduction du nom latin, depuis qu'on n'employait plus que la langue française dans les actes publics... » (*Les Illuminés*).

Faisons tout d'abord remarquer que la fable généalogique de Restif est aussi admissible et défendable que la plupart de celles inventées par tant de familles nobles. En tout cas, elle est très ingénieuse et constitue un fort joli exemple de l'aisance avec laquelle un généalogiste lettré, quelque peu subtil, peut fournir à ses clients une ascendance impressionnant le vulgaire.

Qui sait, d'ailleurs, si ce n'est point cette prétention de Restif qui donna elle-même idée au doux rêveur d'*Aurélia* de se rechercher une ascendance impériale encore plus saisissante que celle de Restif, puisque, à certaine époque de sa vie, — celle peut-être des *Chimères* ! — Nerval assurait, avec le plus grand sérieux, qu'il descendait de Nerva (an 96 de J. C.). Le cas d'auto-suggestion nobiliaire était d'autant plus curieux que Gérard de Nerval, comme on le sait, s'appelait, de son véritable nom, Labrunie.

longue suite de conseillers au Parlement et d'ambassadeurs, remontait son illustration jusqu'à la *gens* Mammia, d'où sortit une foule d'édiles, de tribuns, voire une impératrice, Sulpicia Memmia, qui fut femme d'Alexandre Sévère... C'est possible, car « qui empesche mon palefrenier de s'appeler Pompée le Grand ? » ainsi que le remarque le sage Montaigne qui, d'autre part, a écrit :

Encore hier je fus à mesme de voir un homme d'entendement se moquant autant plaisamment que justement de l'inepte façon d'un autre, qui rompt la teste à tout le monde du registre de ses généalogies et alliances, plus de moitié fausses (ceux-là se jettent plus volontiers sur tels sots propos, qui ont leurs qualités plus douteuses et moins seures) et luy s'il eust reculé sur soy, se fust trouvé non guère moins intempérant et ennuyeux à semer et faire valoir la prérogative de la race de sa femme. O importune présomption de laquelle sa femme se voit armée par les mains de son mari mesme !

L'ancienne maison provençale des Baux, connus depuis Pons le Jeune, qui vivait au commencement du XIe siècle, prétendait descendre de Balthazar, l'un des trois rois mages qui vinrent, conduits par une étoile, adorer le Sauveur dans sa crèche de Bethléem. Le souvenir de l'astre conducteur se retrouve dans les armoiries de cette maison : *de gueules à l'étoile à seize rais d'argent.*

La famille de Pons assurait qu'elle descendait de Pontius Pilatus, procurateur de Judée, qui se lava fort vilainement les mains de la mort du Christ — ce que reprochait avec juste raison à un des descendants de cette famille un membre de la maison de Lévis, un jour que, se promenant dans la campagne, ces deux gentilshommes rencontrèrent un Calvaire : « Voyez, mon cher Pons, — dit M. de Lévis —, dans quel triste état votre ancêtre a mis mon parent ! » L'anecdote manque de charme si l'on ignore que la maison de Lévis se rattache traditionnellement à la tribu de Lévi, une des douze lignées d'Israël, et de laquelle est issue la Vierge Marie. On raconte, à ce propos, qu'un chevalier de Lévis se

fit peindre rendant visite à la Sainte Vierge, et tenant son chapeau à la main ; et ces paroles sortaient obligeamment de la bouche de la Mère de Dieu : « Couvrez-vous, mon cousin, je vous prie ...» A quoi le gentilhomme répondait avec une civilité familière : « Je vous remercie, ma cousine, c'est pour ma commodité (1) .»

Cette illustre ascendance était encore fort bien connue au XVIIIe siècle, attendu qu'au lendemain de la victoire de Carillon (Canada), remportée le 8 juillet 1768, par Montcalm sur Abercromby, le couplet d'une chanson de soldats célébrait en ces termes la valeur du chevalier de Lévis qui commandait l'aile droite des Français : « Air : *Sur l'port avec Manon un jour...*)

N'oublions pas Monsieur d' Lévis !
C'était, morgué, comme un' furie,
Aisément, cela se peut croire !
Dame, on n'manquit jamais de valeur
Dans la famille de Not' Seigneur !...
Saquerqué, comm' sans sa cousine j'étions flambés,
Ces doubles chiens, à coups de poing, à coup de pied,
Nous auraient cassé la gueule et la mâchoire !

Quand, en 1815, Louis XVIII donna, par ordonnance royale, le vingt-sixième fauteuil de l'Académie Française au duc Gaston de Lévis, une épigramme courut les salons littéraires, commérant cet heureux choix :

Tu triomphais, ô chaste Académie,
Ce jour déjà si loin de nous,
Où tu reçus dans ta couche endormie
Le seigneur de Lévis pour quarantième époux !...
Jamais l'éclat dévôt d'un cierge

(1) Cette descendance israélite donne quelque sel à cette repartie de Carolus Duran, rapportée à la mort du regretté peintre :

Un jour, un riche israélite de Mayence, du nom de Lévy, établi depuis quelques années à Paris où il avait fait fortune, vint lui commander le portrait de sa femme, et laissa échapper cette réflexion : « Comme vous êtes heureux de vous appeler Duran !.. Je donnerais beaucoup pour m'appeler Duran... » — « Et moi, répondit courtoisement l'artiste, je donnerais beaucoup pour m'appeler le chevalier de Lévis .»

A plus sainte union ne servit de fanal.
Chacun semblait redire : O pacte virginal !
Il est juste d'unir le cousin de la Vierge
A la fille d'un cardinal !...

VIII

L'exemple de la famille de Lévis, s'attribuant une origine israélite, est bien loin d'être unique. Alors que l'antisémitisme était encore inconnu, nombre de familles nobles se cherchaient des parentés dans la Bible.

C'est ainsi que, sur le désir de la famille Ménessier de Guibermaisnil, l'héraldiste Jacques Chevillard s'extermina le tempérament à la faire descendre de Manassès, premier fils de Jacob — et ce au cours d'un copieux in-folio, intitulé *Israël armorié ou armoiries des tribus d'Israël sorties des enfants de Jacob.*

La famille de Jessé — nom encore existant — prétendait se rattacher au roi David, parce qu'il est dit dans l'Évangile de saint Mathieu qu'Obed engendra Jessé, et que Jessé fut le père de David !...

Lors des recherches nobiliaires, décidées par l'ordonnance royale de 1668, cette famille fournit, à ce propos, aux commissaires de Sa Majesté le très curieux document suivant :

La ressemblance de nom et des armes que porte cette maison ont donné lieu à cette présomption, puisqu'elle porte : *d'argent au laurier naissant de sinople; au chef d'azur chargé de trois cœurs d'or.*

Ce laurier est mystérieux, puisqu'on demeure d'accord que la Vierge est née de la racine de Jessé, qu'elle a porté dans ses sacrés flancs, comme dans un champ d'*argent*, à cause de sa pureté et de sa candeur, le Roi des Rois, le Vainqueur des Vainqueurs, figuré par un *laurier naissant*, comme le Symbole de la victoire qu'il a remportée sur le péché, comme le seul arbre garanti de la foudre, de la tache d'origine.

Il est de *sinople* à cause des blessures et meurtrissures qu'il reçut sur son sacré corps dans la Passion, qui le rendirent telle-

ment livide qu'il semblait avoir du rapport avec la couleur du *sinople* (!).

Les trois cœurs sont le symbole de la Trinité, qui se trouve en quelque manière accomplie, selon le langage des Saints Pères, par le ministère de la Sacrée Vierge issue par la Providence de la maison de Jessé, afin que ce que les Prophètes avaient si souvent chanté qu'il naîtrait une Vierge de la maison de Jessé trouvât en elle son dernier accomplissement.

Ils sont d'*or*, parce que comme c'est la plus pure substance élémentaire qui se forme dans les entrailles de la terre, par le plus pur rayon de soleil, de même cet adorable mystère de la Trinité, qui est le chef-d'œuvre de la main de Dieu, se trouve formé dans les entrailles de la Sainte Vierge par les plus pures irradiations de ce soleil éternel de Justice.

Le chef est d'*azur*, comme étant un ouvrage tout céleste.

Le champ d'*argent* à cause de l'immaculée conception de la Sainte Vierge, figurée par la blancheur de ce métal.

C'est la raison pour laquelle la race du produisant a voulu porter dans ses armoiries ce laurier naissant, ces trois cœurs d'or, ce chef d'azur et le champ d'argent, comme une marque et un signe presque assurés de l'honneur et de la gloire qu'ils ont de tenir à cette illustre et éclatante race de Jessé, qui a contribué à la naissance de ce laurier mystérieux, et une prérogative, presque singulière, à tous ceux qui ont porté ce beau nom de Jessé.

On a remarqué, depuis cent soixante-seize ans, que pas un de cette famille n'est décédé subitement sans avoir été aidé et assisté des sacrements de l'Eglise par une protection singulière de la Sainte Vierge, ce qui contribue beaucoup à persuader l'opinion publique que cette race tient en quelque façon à cette grande race de Jessé, la plus noble, la plus glorieuse et la plus connue du monde (1).

On conviendra qu'après d'aussi péremptoires explications il eût été bien difficile aux commissaires royaux de

(1) La famille de Jessé sera sans doute heureuse de se trouver un parent... éloigné en la personne de M. Cahen (Joseph-Edouard), banquier israélite, comte du royaume d'Italie, lequel Cahen prétend descendre du Roi-Prophète. Les preuves qu'il en fournit sont à ce point convaincantes, que nous lisons dans l'*Annuaire de la Noblesse* (*1869*) qu' « on lui donna pour armes un lion tenant une harpe, en mémoire du saint roi David, auquel des traditions domestiques le rattachent comme origine ».

ne pas maintenir dans sa noblesse la virginale maison de Jessé.

Inutile d'ajouter que d'autres familles qui portaient des noms de l'Ancien Testament, telles que Job, Jacob, etc., émirent des prétentions analogues (1). D'aucunes même allèrent jusqu'à se réclamer d'Adam, telle la maison de Croy, dont on pouvait encore, au XVIIIe siècle, consulter, dans le chœur de l'abbaye des Célestins d'Héverlé, près Louvain, la généalogie, fort sérieusement établie depuis le Premier Homme. Les documents invoqués à l'appui de l'authenticité de cette descendance étaient : 1° l'Ecriture Sainte depuis Adam jusqu'à Japhet ; 2° une ancienne histoire d'Allemagne qui énumérait, dit-on, les descendants de Japhet jusques aux rois de Hongrie, et enfin la tradition qui rattache la maison de Croy à cette race souveraine. Cette généalogie a été publiée à Anvers, en 1620, par Jacques de Brie, avec portraits gravés. Quelques vieux auteurs rapportent que les princes de cette maison possédaient un tableau représentant Noé entrant dans l'arche et recommandant à ses fils de ne pas oublier les archives de la famille de Croy !...

On comprend que, devant de telles prétentions, la maison de Rochechouart ne se soit pas contentée d'avoir comme ascendant le noble romain, compagnon de saint Martial, et qu'elle ait réclamé, relative à la fasce ondée de ses armoiries, une ancienneté antédiluvienne qu'elle explique de cette façon simple :

> Avant que la mer fut au monde
> Rochechouart avait son onde.

Il est vrai que la maison Esterhazy, de Hongrie, plus

(1) D'ailleurs, à en croire certaine ordonnance de Louis XVI, signée à Versailles, le 21 avril 1778, portant qu' « à l'avenir, il ne sera fait aucune distinction entre les nobles de Provence sous prétexte de descendance ou d'alliance avec les Juifs, Sarrasins, Mahométans et autres infidèles » (Cf. le Recueil des Lois d'Izambart), il semble bien que ces prétentions pouvaient avoir une certaine base. N'a-t-il pas été dit et imprimé bien des fois, notamment, que la vieille famille provençale de Galiffet était d'origine israëlite ? Cet exemple est un de ceux qui font comprendre l'ordonnance de Louis XVI.

ambitieuse encore que celles de Croy et de Rochechouart, ouvre sa généalogie par ces lignes accablantes :

— *Adam Esterhazy*, premier du nom ;
— *Adam, son fils*, deuxième du nom ;
— *Adam, son fils*, troisième du nom, sous lequel Dieu créa le monde !..

Peut-être pourrait-on estimer qu'il importe de tirer l'échelle après la mention d'un tel *pedigree !..* Eh bien ! tout paradoxal que cela puisse paraître, il y a encore mieux !

Quand, en 1784, le comte François de Montesquiou-Fezensac occupa le treizième fauteuil de l'Académie Française, on fit courir sur lui la suivante épigramme :

Montesquiou-Fezensac est de l'Académie.
Quel ouvrage a-t-il fait ? — Sa généalogie !

C'étaient, en effet, les titres les plus clairs de ce gentilhomme à figurer parmi les Immortels — mais nous allons voir qu'ils en valaient la peine !... En effet, dans un mémoire dirigé contre les sieurs de la Boulbène, le noble comte prouvait, clair comme le jour, qu'il descendait de Clovis en ligne directe. Il avait gagné son procès l'année qui précéda son entrée à l'Académie — et, à ce propos même, le comte de Maurepas lui avait dit avec un grand sérieux : « Nous espérons que vous voudrez bien ne pas retraire le royaume de France ! »

Mais on est en droit de se demander pourquoi M. de Montesquiou-Fezensac arrêtait à Clovis l'illustration de sa maison ?... En effet, Clovis est fils de Childéric Ier, fils lui-même de Clodion le Chevelu, fils lui-même de Pharamond, fils lui-même, au dire des vieux historiens, de Marchomires, duc de la France Orientale. De plus, généalogie très complète a été dressée, par le vieux chroniqueur Gilles Corrazet, dans sa *Fleur des Antiquitez* (1632), de la maison de France qui remonte, par Marchomires et le duc Ybros, jusqu'à Francion ou Francus, fils d'Hector et d'Andromaque. Or, Hector lui-même était fils de Priam, fils de Laomé-

don, fils d'Ilus, fils de Tros, fils d'Erichtonius, fils de Dardanus, fils de Jupiter, fils de Saturne, lequel Saturne n'était, ni plus ni moins que le fils de Coelus, fils et mari de la Terre!...

Donc, quand le comte Robert de Montesquiou-Fezensac, le précieux poète que nous avons l'honneur d'avoir pour contemporain, commet ce distique dans *Le Parcours du Rêve au Souvenir*, en faisant allusion à certain château ancestral :

> De mon aïeul Clovis la mémoire y fourmille,
> Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?

il fait preuve d'une modestie généalogique aussi singulière qu'incompréhensible et dont il sied ici de faire justice (1).

IX

Fabuleuse également, mais en somme si joliment poétique, est la tradition qui met en scène Mélusine « de laquelle — dit Brantôme — il y a tant de fables ; et bien que ce soit fables, si ne peut-on dire autrement que tout beau et bon d'elle et si l'on veut dire la vraye vérité, c'étoit un vray soleil de son temps, de laquelle sont descendus ces braves seigneurs, princes, roys et capitaines portant le nom de Lusignan dont les histoires en sont pleines ».

La fée Mélusine, fille, au dire des bons vieux conteurs des treizième et quatorzième siècles, de Cisinas, roi d'Albanie, et de la magicienne Pressine, avait été rencontrée par Raymondin, comte du Poitou, au bord d'une fontaine. Il s'en éprit, lui demanda d'être sa femme, ce que Mélusine accepta à la condition qu'il ne cherchât jamais à connaître ce qu'elle ferait les nuits du samedi. Raymondin ayant prêté serment, elle lui donna pour présent de noces le magnifique château de Lusignan, bâti par les génies, et dont on voit encore les ruines dans le environs de Poitiers. Le comte observa quelque temps sa parole — mais, une nuit, sur la méchante ins-

(1) On trouvera de plus amples détails sur la généalogie fabuleuse du Comte Robert dans notre livre: *L'Art, le Boulevard et la Vie* (Floury, éditeur).

tigation de son frère, il voulut connaître ce à quoi sa femme pouvait bien employer la nuit sabbatique. Il entra brusquement chez elle — et Mélusine lui apparut moitié femme, moitié poisson, avec des ailes de chauve-souris, tenant en main un miroir et se baignant dans une cuve... La stryge s'envola en criant : « Adieu, Raymondin! tu m'as perdue pour toujours ! » C'est à peu près, comme on voit, l'histoire, renversée, de Psyché ou de Lohengrin.

Dans la généalogie de sa famille, publiée à Paris, en 1587, par le R. P. Estienne de Cypre et de Lusignan (1) — le même, croyons-nous, qui fut fait évêque de Jérusalem par Charles-Quint — nous lisons au chapitre XXIX :

Si nous voulons suyvre la commune opinion de toutes les histoires françoises et de tous les François en général, nous ne pouvons dire autre chose sinon ce qu'eux-mêmes disent : sçavoir est, Lusignan estre fondée par cette tant renommée Mélusine pour les merveilleux effets ; mais j'estime (sous correction de meilleure opinion) que tous ces discours sont prins d'une histoire fabuleuse et pleine de toute menterie, faicte de la dite Mélusine, laquelle pour tout est indigne d'estre nommée dans les Histoires. Car quicuonque fera une conférance de cette prétendue histoire avec la lecture des autres, on découvrira infinies erreurs, contes, fables et menteuses fictions, et ne scay comment ceux qui l'ont composée ont prins la peine d'escrire choses tant sottes et mal à propos : sinon pour trouver nouvelle façon de gaigner avec le menu peuple et simples femmelettes qui prennent ces menteries pour argent comptant. Ils font tout ainsi que le diable, prince des menteurs : car tout ainsi que ses escoliers sont les Magiciens et Sorciers, usant d'un art expressément defendu et subject à punition pour amorcer les pauvres âmes qu'ils veulent prendre, cachant leur meschanceté de quelque piété ou religion...

Cette fort orthodoxe profession de foi n'empêche point notre Révérend Père d'ajouter :

Il se peut donc bien estre qu'à l'imitation de ces poëtes menteurs, ces braves historiographes de Mélusine, ayant prins chose

(1) *Les généalogies de 67 très nobles et très illustres maisons yssues de Mérovée, fils de Théodoric II, roy d'Austrasie,* in-4°

vraye pour subject, ont meslé parmy une forest d'erreurs, mensonges et resveries, pour ce qu'il peut bien estre que Mélusine ayt fondé le chasteau de Lusignan et les villes de la Rochelle et autres (et est une chose qu'on ne peut oster de la teste de grand nombre des hommes) et néantmoins je ne trouve quelque historien qui en face quelque mention expresse, excepté Andre Thevet en sa Cosmographie qui véritablement est conforme à plusieurs de France et nous asseure que devant que le chasteau de Lusignan fut ruyné qui fut l'an 1557, il se voyoit de vrays signes par lesquels on pouvoit asseurément juger que Mélusine l'avoit fait édifier. Je suis d'accord de cela, d'autant que je ne puis prouver le contraire : mais je dy qu'à cause du peuple léger à croire on donne foy à infinies menteries.

Toutes prémunitions qui n'empêchent point notre bon Père d'adjoindre à son texte une vignette représentant une syrène supportant les écussons de Bohême et de Hongrie, de Jérusalem, Chypre et Arménie, accompagnée de cette mention : *Mélusine, chef des Lusignan, Luxembourg et autres.*

On a dit de cette tradition: *Si fabula, nobilis illa est.* Nous n'y voyons, pour notre part, aucun inconvénient — et nous pousserons même la mansuétude jusqu'à rappeler, au pur profit d'aussi surprenantes prétentions, cette parole du bon Fontenelle : « S'il y a du fabuleux dans l'origine des grandes noblesses, du moins il y a une sorte de fabuleux qui n'appartient qu'à elles et qui devient lui-même un titre. » Ce à quoi personne, évidemment, n'aura la discourtoisie de contredire.

GEORGES MAUREVERT.

(*A suivre.*)

LES PARENTS DE BAUDELAIRE

—

Joseph-François Baudelaire, le père du poète, naquit le 8 juin 1759, à La Neuville-au-Pont, canton de Sainte-Menehould, département de la Marne, d'une famille de vieille souche champenoise. Il était fils unique. Ses parents n'étaient que d'humbles paysans, vivant péniblement du travail de leurs mains. Il reçut néanmoins une instruction complète, soit que ses heureuses dispositions lui aient valu la protection d'un notable de l'endroit qui fournit aux dépenses du collège, soit qu'il ait été nourri gratuitement dans un séminaire en vue de la prêtrise. Cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable. Elle expliquerait le mot du poète des *Fleurs du Mal* rapporté par Ernest Prarond : «Mon père avait porté la soutane» et l'insolite exclamation dont il éberluait à tout bout de champ ses auditeurs: « Moi qui suis fils de prêtre! », et elle expliquerait encore que François Baudelaire, après avoir renoncé aux ordres, faute de se découvrir la vocation suffisante, soit venu à Paris, porteur d'une lettre de recommandation à l'adresse du supérieur de la communauté de Sainte-Barbe, où il fut d'emblée agréé comme répétiteur de rhétorique. Il venait d'atteindre sa majorité. C'était, alors, un solide garçon, aux cheveux bruns frisés, le regard intelligent sous d'épais sourcils d'un noir d'ébène, la mine éveillée, sympathique et cordial.

Je soupçonne fort Fr. Baudelaire d'avoir accompli son voyage moins pour s'ouvrir la carrière de l'enseignement que pour se faire un nom dans les arts. Il se sentait du goût pour la peinture et l'ambition d'y réussir. Ce qui me confirme dans ce soupçon, c'est que je le vois tout de suite courir aux académies, aux tables d'hôte, aux cafés fréquentés des artistes. Il se lie du premier jour (octobre 1780) avec Ramey, Prudhon, Naigeon... frais débarqués, comme lui, de leur province, dénués de ressources, et, comme lui, riches de seules lettres de recommanda-

tion. Il accepte le professorat provisoirement, parce qu'il faut vivre, mais la peinture reste son unique objet. Qu'il ait poursuivi une autre carrière, ce sont les circonstances qui en ont décidé. C'est à la peinture qu'il emploie ses loisirs. C'est à la peinture qu'il revient lorsque sa retraite lui rend sa liberté. Un goût si persistant témoigne, à défaut de tempérament, d'une inclination de nature. N'oublions pas que Fr. Baudelaire, à toutes les époques de sa vie, mit toujours une coquetterie à se donner pour peintre. C'est en cette qualité qu'il figure sur l'acte de baptême de son fils Charles.

Il y avait à peine deux ans qu'il professait à Sainte-Barbe lorsque le supérieur Antoine Baduel, qui l'avait en particulière estime, lui proposa de le faire entrer au service d'Antoine César, duc de Choiseul-Praslin, qu'il savait en quête d'un précepteur pour ses fils Alphonse et Félix.

Antoine-César, le cousin du ministre, était alors maréchal de camp. C'était un poste plein d'honneur et fort enviable à l'époque que celui de précepteur dans une grande famille et qui ne comportait aucune des obligations serviles qui y sont attachées de nos jours. Bien que Félix et Alphonse ne fussent encore qu'en bas âge, ils avaient, suivant les prérogatives de leur naissance, leur maison, leurs officiers, leur livrée, leurs équipages.

César Praslin venait de s'installer (1782) dans son hôtel de la rue de Bourbon (aujourd'hui de Lille) après avoir fait casser le testament de la duchesse, sa mère, qui le déshéritait. C'était un véritable palais construit en 1721 sur les dessins de Bruant pour le comte (depuis maréchal) Belle-Isle et que les Praslin avaient échangé en 1765 contre leur hôtel de la rue Saint-Romain (1). Les bâtiments avaient trois étages du côté de l'entrée, deux du côté de la Seine. Thierry, qui écrivait en 1787, en donne ainsi la description :

Les façades en sont richement décorées de balustrades et de vases sur les combles, avec des balcons en saillie. La terrasse, du côté de l'eau, est établie sur des voûtes qui fournissent de très vastes souterrains. La cage de l'escalier est immense et comprend toute la hauteur du bâtiment de l'angle droit de la cour. La décoration des appartements ré-

(1) Cf. Charles Saunier : *L'hôtel de Choiseul-Praslin*, Champion, 1912.

pond à tout le reste et cet hôtel peut être mis au nombre des plus remarquables par son étendue et sa belle situation (1).

Les collections d'art du duc de Praslin jouissaient d'une réputation européenne. Elles comprenaient des tableaux de toutes les écoles, mais particulièrement de l'école flamande.

Nous pouvons assurer, écrit Thierry, qu'elles prennent le premier rang après la collection du roi et celle de Monseigneur le duc d'Orléans. Indépendamment des tableaux, on y trouve un choix des plus beaux meubles de Boule, des bronzes et des porcelaines à profusion, des marbres et autres objets de curiosité (2).

On avait assigné à Fr. Baudelaire et à ses élèves la partie mineure de l'hôtel, le pavillon du fond, donnant sur la rivière. « La vue magnifique s'étendait sur le jardin et le château des Tuileries, les Champs-Elysées, Chaillot, Passy. » On y accédait par un large vestibule de marbre, à dallage blanc et noir, orné de bustes copiés de l'antique par Le Breton, sculpteur du roi, aux médaillons peints par Trémollière (*La Tragédie, La Comédie)* et Boizot *(La Peinture* et *la Musique)*. On aime à penser qu'à Fr. Baudelaire était réservée cette chambre à coucher de l'étage, à lampas cramoisi, au plafond peint par Barthelemy, dont un contemporain nous énumère les merveilles d'ameublement : Lit à baldaquin, portant, à l'extrémité de chaque colonne, un panache de plumes sculptées — sièges en point de Beauvais — lustre en stalactites de cristal de roche — girandoles d'or moulu de Daguerre — cheminée à marbre vert d'Egypte supportant, entre deux canopes égyptiennes, d'albâtre oriental, un buste de femme signé Pajou.

L'été, Fr. Baudelaire se rendait avec ses élèves au château de Vaux-Praslin, dont ils avaient seuls la libre disposition avec la féerie de ses jardins.

Défrayé de toute dépense, disposant, pour argent de poche, d'une pension de 4.000 francs, Fr. Baudelaire menait, chez

(1) Thierry : *Guide des amateurs et des étrangers à Paris*, chez Hardouin et Gathey, libraires de S. A. S. M[me] la Duchesse d'Orléans, au Palais-Royal, sous les arcades à gauche (1787).

(2) On peut s'en convaincre en parcourant le *Catalogue des tableaux précieux des Ecoles d'Italie, des Flandres, de Hollande et de France*, provenant du cabinet de M. Choiseul-Praslin et autres objets d'art, dressé par A. Paillet, peintre, « dont la vente en sera faite le lundi 28 février 1793 et jours suivants publiquement en détail aux plus offrants et derniers enchérisseurs en la manière accoutumée et au comptant, rue de Lille, ci-devant de Bourbon, n° 605, près celle du Bacq, faubourg Saint-Germain ».

les Praslin, à Paris et à Vaux (1), l'existence d'un grand seigneur. Du moins pouvait-il s'en donner l'illusion. Il vivait au milieu des livres, des chefs-d'œuvre de l'art, de la peinture, son véritable élément, assisté d'un peuple de domestiques. Il recevait, au lieu de ses pupilles, tout ce qui portait un nom ou un titre dans l'État. Il se lia avec les familiers de la maison : Helvétius, Cabanis, médecin de Mirabeau, sa femme, sa belle-sœur, la marquise de Grouchy qui va devenir la femme de Condorcet et le marquis de Condorcet lui-même (2). La marquise de Grouchy était de celles qui donnent le ton à la mode. Belle, fine, instruite, spirituelle, elle tenait le sceptre de l'élégance et excellait dans cet art charmant de la conversation qui s'est perdu depuis, mais que la société du temps avait porté à un tel point de perfection que tous ceux qui ont survécu au régime en gardaient la nostalgie et se croyaient, dans la rudesse de l'âge suivant, retombés au chaos de la barbarie primitive. Imaginez dans le décor de l'époque, de si harmonieuses proportions, dans ces hauts salons à boiseries blanches, dorées de fines arabesques où s'épanouissait, comme une fleur de goût, le suprême effort de l'art français ; imaginez ces longues causeries intimes, fruit d'une civilisation exquise et raffinée, ces causeries libres, tout en nuances, en sous-entendus, où les partenaires, rivalisant de verve et d'à propos, sans pédantisme ni pruderie, se renvoyaient adroitement le trait, ces causeries, véritables

(1) César Praslin semblait délaisser cette demeure bâtie par Fouquet et fatale à ses propriétaires. Son petit-fils, Charles Theobald, voulut en faire sa résidence favorite. Il employa des sommes considérables à sa restauration. Il avait fait rétablir dans son état primitif la salle des gardes, vaste rotonde à voûtes cintrées de près de 80 pieds d'élévation. Celui-là aussi s'est rendu tristement célèbre. Il assassina sa femme et s'empoisonna pour éviter de comparaître en justice. Puisque nous avons fait allusion à la fatalité des lieux, remarquons, sans d'ailleurs y voir aucune relation avec le château de Vaux, création d'un surintendant des finances, accusé de malversations, que des deux hôtels des Choiseul-Praslin, à Paris, l'un est devenu la *Caisse d'Epargne*, l'autre la *Caisse des Dépôts et Consignations*. Au reste, une sorte de fatalité vengeresse semblait poursuivre cette famille et s'exercer jusque sur les lieux qu'elle habitait. On s'en rendra compte en lisant l'histoire de l'hôtel de la rue Saint-Romain écrite par M. Saunier. L'hôtel de la rue de Lille devait périr, la proie des flammes.

(2) C'est Condorcet, l'un des Quarante, et secrétaire perpétuel de l'Académie Française, qui voulut prononcer, e 26 mai 1786, dans la séance publique de l'Académie royale des sciences, l'éloge du duc de Praslin, de son vivant, membre honoraire. Il présenta comme un modèle de toutes les vertus ce duc (le père de César), qui pendant vingt-cinq ans avait scandalisé Paris en s'affichant publiquement avec la Dangeville, ancienne pensionnaire de Brissault, le fameux proxénète de la rue Tire-Boudin. La Duchesse, sa femme, prétendait César né de cette liaison, et c'est pourquoi elle l'avait déshérité par testament.

fêtes de l'esprit, où les gens de qualité, fournis de loisirs, goûtaient la « douceur de vivre », imaginez encore les soirs de réceptions officielles,à l'éclat des bougies multipliées par le jeu des glaces, sous la splendeur des plafonds peints par Lebrun et Van Loo, l'orgie de couleurs des habits de velours, des gilets brodés d'or, des robes à paniers,des hautes coiffures de femmes ébouriffées de plumes; imaginez, au bruit des instruments, le miroitement de cette foule parée, de tout ce monde à poudre, à mouches, à paillettes et à falbalas qui circule encore dans les estampes des Saint-Aubin, des Moreau et des Debucourt, et vous aurez idée de l'atmosphère de charme, de luxe, d'élégante volupté où vivait Fr. Baudelaire, de la richesse de visions qu'il accumulait dans son œil de peintre et dont son fils héritera.

Fr. Baudelaire put s'initier ainsi aux secrets du bel air. Sa nature distinguée acheva de s'y polir sans rien perdre de son fond de cordiale bonhomie. A cause de cette bonhomie, ses intimes aimaient à le comparer à La Fontaine. Il en avait aussi l'esprit original et primesautier.

Lorsque la Révolution éclata, Fr. Baudelaire, acquis comme tous les jeunes gens de son âge et de sa condition aux idées libérales, en salua l'avènement d'enthousiasme et prit parti pour elle, mais sans y porter l'âme d'un sectaire. Il sut, au contraire, user de son crédit en faveur de ses anciens amis devenus suspects. C'est ainsi que, s'il ne put empêcher le suicide de Condorcet,il facilita son évasion,On prétend même, d'ailleurs sans preuves suffisantes, qu'il lui fournit le poison libérateur. C'est ainsi encore qu'il obtint l'élargissement de César Praslin arrêté en 1793 (et non pas émigré comme le prétend sa veuve) et qu'il sauva une partie de ses biens de la confiscation. Il eut dans maintes autres circonstances « l'occasion de déployer un bien beau caractère. Il a été héroïque. Il a risqué vingt fois sa vie... Il était infatigable dans ses démarches. Il courait jour et nuit les prisons, les tribunaux (1). »

Privé momentanément de ressources, il donnait des leçons de dessin pour vivre. On a dit qu'il prélevait sur ses gains de quoi subvenir aux besoins de Félix Praslin et lui permettre de continuer ses études en vue de son admission à l'Ecole polytech-

(1) Lettre de Mme Aupick citée dans la biographie Crepet (Messein).

nique d'où il sortit en 1799 à l'heure même où son père, rentré en crédit, était nommé membre du Sénat. Félix Praslin, rallié au gouvernement du 18 Brumaire, sera créé chambellan de l'Empereur en 1805, puis comte de l'Empire. Cette famille ne pouvait oublier le dévouement de Fr. Baudelaire. Elle lui faisait une pension viagère, d'ailleurs assez modeste. Elle imagina de lui faire obtenir un poste confortable, j'allais écrire, une sinécure. César Praslin voulut l'avoir près de lui, au Sénat. Il n'existait pas d'emploi vacant. On en créa un spécialement à son usage et qui répondait si peu à des besoins qu'il n'a guère survécu à son titulaire et que l'on discute encore sur le point de savoir en quoi il consistait.

Caroline Archimbaut nous avait dit de son premier mari qu'il était « Conservateur du Palais, des Jardins, qu'il avait charge du contrôle des dépenses et des commandes aux artistes », à quoi M. Fabre, archiviste du Sénat, a répondu : « Mais non, tout ce qui concernait les palais et les jardins était administré et ordonné par une commission sénatoriale » et M. Fabre, poursuivant ses recherches, n'a rien pu découvrir, sinon que sur tous les états Baudelaire était mentionné sous la dénomination assez vague de chef de bureau ; chef de bureau de qui ? chef de bureau de quoi ?

Là-dessus intervient M. Georges de Nouvion qui déclare (1) :

Il ne faut pas se fier sans réserve aux états et aux pièces administratives du Sénat impérial et de la Chambre des Pairs qui sont établis d'une façon beaucoup moins rigoureuse que les documents actuels. Les mentions de l'almanach impérial ou royal sont plus fidèles. Or celui de l'an IX (1801), où le nom de Baudelaire apparaît pour la première fois, le fait suivre de la qualité de « secrétaire de la commission administrative et contrôleur des dépenses du Sénat »... A partir de 1805, ses fonctions deviennent mieux définies. Il est « chef des bureaux de la prêture ».

En somme, d'après M. Georges de Nouvion, les fonctions de Fr. Baudelaire étaient sensiblement pareilles à celles qui sont maintenant dévolues au « secrétaire général de la questure ». Mais il est un document définitif qui va nous édifier. C'est une lettre de Cabanis, alors sénateur, à Fr. Baudelaire, retrouvée par le Docteur Albert Terson et dont la sous-

(1) Georges de Nouvion : *La Famille de Charles Baudelaire*. Bulletin de la S. H. du VI[e] arr., Paris, 1902.

cription porte : « Au citoyen Baudelaire, *secrétaire de la Commission administrative du Sénat conservateur* » et où il est dit :

Je vous prie, mon cher et estimable concitoyen, de bien vouloir remettre au citoyen Duthartre qui vous portera ce billet — et qui vous donnera un reçu, si vous le désirez — mon mandat du mois de Messidor. Je vous prie, en même temps, de vouloir bien émarger, pour moi, les feuilles ou les faire émarger, si vous ne le pouviez pas vous-même, par celui des membres de la Commission qui sera là et qui, j'espère, aura la bonté de me rendre ce service. Pardon, mais j'ai un payement à faire ces jours-ci et je ne puis aller à Paris ni aujourd'huy ni demain. Comment se porte Mme Baudelaire ? Offrez-lui, je vous prie, les compliments les plus empressés et recevez l'assurance des sentiments que le ménage Cabanis a voués à l'un et à l'autre.

Auteuil, le 27 Messidor, an IX.,
CABANIS (1).

On voit par cette lettre que Fr. Baudelaire était chargé de la comptabilité et qu'il était précisément le secrétaire de la Commission sénatoriale dont nous parle M.Fabre; mais il reste que cette fonction revenait de droit à un sénateur, comme elle y retourna par la suite, et que ce n'est que par une faveur insigne que Fr. Baudelaire s'en trouvait investi.

Fr. Baudelaire était logé. « Ce logement, dit sa veuve, était une charmante maison avec jardin à l'angle d'une des grilles du Luxembourg et de la rue de Vaugirard. » Il disposait de deux secrétaires, d'une voiture, d'un cocher et d'un laquais. On sait le souci de Napoléon Ier de frapper l'imagination et d'agir sur les foules, en prêtant à tout ce qui était officiel et émanait de l'autorité un cachet de splendeur. Les voitures du Sénat étaient des carrosses armoriés. L'uniforme du personnel ruisselait d'or sur toutes les coutures. A la vérité, Fr. Baudelaire ne pouvait disposer des voitures et du domestique que pour les besoins du service, mais il en usait pour son compte particulier, dans certaines occasions, lorsqu'il allait dîner en ville notamment, quitte à reconnaître les complaisances du personnel, par un large pourboire. Son arrivée chez les gens en grand équipage faisait sensation et, suivant l'ancienne mode, le laquais (vieux serviteur à cheveux blancs) restait debout, derrière lui, pour

(1) Dr Albert Terson : *Une lettre de Cabanis au père de Baudelaire*. Paris, Champion, 1911.

le servir. Fr. Baudelaire était entré en fonctions dès 1800. Il y resta jusqu'à la fin de l'année 1814. Sa situation lui avait permis d'épouser en 1803 une demoiselle Rosalie Janin,alors âgée de 38 ans,qu'il avait connue dans les ateliers où elle prenait des leçons de peinture, ce qui prouve qu'il continuait à les fréquenter. Elle lui apportait en dot quelque bien, des terrains à Auteuil, une ferme dans l'Aisne. Elle lui donna un fils(1805) qui fut appelé Alphonse et que Fr.Baudelaire fut autorisé à faire figurer sur les feuilles d'émargement comme attaché à son bureau en qualité de surnuméraire aux appointementsannuels de 2.000 francs. Ce ne pouvait être,de la part de ses protecteurs, qu'une façon déguisée d'augmenter ses revenus, car quels services pouvait-on espérer d'un enfant si jeune ? Au reste Fr. Baudelaire était né protégé. Son destin était de se concilier les cœurs et de se recruter d'agissantes sympathies. Au Sénat, il se fit de puissants amis des hauts personnages avec lesquels il eut à frayer, notamment le maréchal Lefevre et le comte Clément de Ris, préteurs du Sénat (1805-1813).

Et les faveurs continuent de pleuvoir sur lui. En 1814,il est bombardé sous-lieutenant de la Garde nationale. C'est une attention de Félix Praslin qui vient d'être appelé par l'empereur au commandement de la première légion.Fr.Baudelaire ne semble pas avoir été particulièrement sensible à cet hommage ni s'être acquitté de ses fonctions avec beaucoup de zèle.On ne voit pas qu'il se soit empressé de courir au feu lorsque sa compagnie fut chargée de repousser les alliés. D'ailleurs les événements se précipitaient. A la déchéance de l'empereur, Félix Praslin se tourne vers Louis XVIII et, pour donner des gages au nouveau parti, se hâte de proposer le rétablissement de la statue de Henri IV,ce qui lui vaut un siège à la Chambre des pairs. Mais l'empereur revient de l'île d'Elbe. Félix Praslin, lâchant Louis XVIII, court à sa rencontre, s'excuse, proteste de son dévouement, obtient son pardon, sa réintégration dans son grade de commandant, tout en conservant son titre de pair. Toujours soucieux de signaler son zèle à chaque revirement, il signe l'adresse des chefs de la Garde nationale qui demandent le maintien du drapeau tricolore. Louis XVIII, définitivement réinstallé, moins débonnaire que Napoléon, fait sentir sa mauvaise humeur à Félix Praslin en le rayant de la

Pairie. Disgrâce momentanée. Félix Praslin saura bien revenir sur l'eau et regagner son siège en 1819; mais pour l'instant il doit baisser la tête sous l'orage et s'éloigner. Le nom des Praslin est mal vu à la cour où leur astre pâlit. Fr. Baudelaire, lié au sort de ses protecteurs, subit le contre-coup de leur disgrâce. On l'invite à démissionner, ce qu'il fait d'autant plus volontiers que Rosalie Janin vient de mourir, lui laissant la charge d'un fils à surveiller. Par une dernière faveur, il obtient que sa pension de retraite soit doublée. Il peut donc dorénavant reprendre ses pinceaux en toute sécurité. « Mon père était un détestable artiste », dit le poète des *Fleurs du Mal*, mais nous savons ce dernier d'un goût difficile et sensible aux seules manifestations du génie. Quand il nous apprend par l'une de ses lettres (30 décembre 1857) qu'il a découvert chez un marchand du passage des Panoramas un tableau de son père, on peut supposer, puisqu'il avait reçu les honneurs de la vitrine, que ce tableau les avait mérités. Le poète n'en fit pas moins bon marché et s'il regretta que son dénuement ne lui permît pas de l'acheter, c'est simplement à cause de la valeur morale de la signature.

Nous ne savons rien des mérites du peintre, puisque aucune de ses toiles ne nous est parvenue, mais la description que nous donne son fils du dit tableau : « Une figure nue ; une femme nue couchée, voyant deux figures nues en rêve », est une indication suffisante du choix de ses sujets et laisse entendre qu'il inclinait plus vers la manière des petits maîtres galants du XVIIIe siècle que vers la correction mâle de David (2). On flaire ici la malice voluptueuse d'un élève de Fragonard. Ce n'est peut-être qu'une illusion, mais de quelque manière qu'elle fût traitée, l'inspiration dénonce un fond de sensualité. Ce n'est donc pas seulement par la bonhomie que Fr. Baudelaire ressemblait à son compatriote La Fontaine. Il se sentait d'humeur à illustrer ses *Contes*...

Avec un tel tempérament, après cinq ans de veuvage, la solitude lui semblait lourde ; mais les mariages assortis sont assez malaisés à cet âge où, selon la remarque de Montaigne, on

(1) Une lettre de sa femme vient à l'appui de cette assertion, qui nous dit que pour faire pendant à une peinture pieuse représentant Saint-Antoine dans sa solitude, Fr. Baudelaire avait composé un tableau profane. A la place du saint, il avait mis une bacchante, tenant un thyrse au lieu de croix, environnée d'amours, en guise d'anges.

se montre d'autant plus exigeant qu'on est moins en état de donner. Après avoir cherché vainement autour de lui, Fr. Baudelaire s'avisa, tout à coup, que la pupille de son ami Pérignon, son ancien collègue à Sainte-Barbe, cette pupille qu'il avait fait sauter enfant sur ses genoux et qui venait d'atteindre son cinquième lustre, avait toutes les qualités requises d'une excellente femme d'intérieur. Pas de fortune, mais de la jeunesse et des vertus. Il aimait son air sérieux et sa gravité. Le tout était de se faire agréer, les cheveux blancs étant une pauvre recommandation en amour. Notre homme jugea donc nécessaire de masquer ses batteries et de procéder par allusions prudentes. Il s'offrit d'abord en plaisantant, n'osant brusquer les choses, de peur d'un refus.

§

Caroline Archimbaut-Dufays, plus gracieuse que jolie, portait, incliné sur « un long cou », un front déjà lourd de mélancolie. D'une impressionnabilité maladive, on voyait ses yeux noirs se mouiller à la moindre émotion. S'il fallait la caractériser d'un mot, on pourrait lui appliquer cette épithète de « plaintive » qui revient si souvent sous la plume de son fils. Elle était née à Londres le 17 septembre 1793 de parents français émigrés. Son père, Charles Dufays, ex-officier au service du roi, avait dû fuir la tourmente révolutionnaire, y laissant le peu qui lui restait de biens, si tant est qu'il en ait jamais eu, avec sa jeune femme, née Louise-Julie Foyot-Lacombe, alors en état de grossesse. L'enfant devait se ressentir des fatigues et des angoisses d'un exode accompli dans les pires conditions. On ne sait rien d'autre de Charles Dufays. M. Jacques Crépet nous dit que ce nom est « identique ou du moins analogue à celui de plusieurs familles nobles d'Angleterre et de Normandie, qui remontent jusqu'au temps de Guillaume le Conquérant », et il se demande si ce n'est pas de ce côté qu'il faut chercher l'explication du mot du poète : « Mes ancêtres idiots ou maniaques... » Il y incline d'autant plus qu'il sait « la carrière des armes toujours ouverte aux déclassés ». *Déclassé* ! soit, mais ce mot ne peut s'entendre ici qu'avec certaines restrictions. Il ne faut pas oublier que, sous l'ancien régime, les officiers achetaient leur brevet et ne pouvaient être nommés, après enquête préalable, qu'avec

l'assentiment de Sa Majesté. Il y eut toujours des officiers de fortune, des va-nu-pieds, sachant s'ouvrir leur chemin à la pointe de l'épée, sauf, peut-être, sous le règne de Louis XVI. J'ai en mémoire l'ordonnance de Ségur : « NUL OFFICIER QUE NOBLE ». Il est donc probable que Charles Dufays était noble et d'une noblesse assez avérée pour lui faire craindre les représailles populaires et lui inspirer de chercher son salut dans la fuite. Quoi qu'il en soit, Caroline s'affirmait de race par sa distinction naturelle et ses qualités d'esprit, mais elle était d'une santé frêle, soit qu'elle fût issue d'un sang patricien appauvri par les excès, soit qu'elle se ressentît des difficultés de sa naissance. Elle vint au monde affligée d'une maladie nerveuse qui, avec l'âge, amènera la paralysie complète des jambes. Elle se plaignait aussi des yeux. On craignit en un moment qu'elle ne perdît la vue. Elle reçut une bonne éducation, mais son enfance s'écoula sans joie dans les brouillards de Londres, cette « ville de la Bible », et les tristesses de l'exil, entre des parents minés de privations et de chagrin. Orpheline de bonne heure, elle avait déjà désappris le sourire, lorsqu'elle fut recueillie par un ami de sa famille, M. Pierre Pérignon. C'était un ancien répétiteur de Sainte-Barbe, devenu, depuis, avocat réputé et qui devait se retirer du barreau avec une grosse fortune. Il possédait maison de ville à Paris, 8, rue Saint-Augustin, et maison de campagne à Auteuil. Il y menait un « train princier de luxe et de dépense ». M. Pérignon était marié. Il avait des fils. Il avait aussi des filles à qui Caroline tenait société. On se montrait bon pour elle, mais les soins dont on l'entourait ne pouvaient lui faire oublier ni sa pauvreté, ni sa situation d'étrangère, et le spectacle de ses compagnes plus fortunées, pourvues d'affection familiale, devait l'inciter à d'incessants rapprochements douloureux. Sa fierté souffrait de l'obligation de vivre aux dépens d'autrui. Elle se désolait d'être à charge et de ne pouvoir répondre aux bienfaits que par de stériles protestations de reconnaissance. Les demoiselles Pérignon l'admettaient de bon cœur à partager leurs distractions et leurs jeux. Il fallait bien répondre à leurs invites, mais toujours un scrupule secret venait gâter ses joies pour y mêler son fiel. Elle s'éprouvait si différente ! Elle n'avait ni leur insouciance, ni leur étourderie. Le malheur l'avait mûrie avant l'âge. Elle les accompagnait, pourtant, dans leurs

courses à travers Paris. Elle visitait avec elles (il le fallait bien) les magasins à la mode, le *Mât de Cocagne*, rue Saint-Martin, le *Diable boiteux*, rue de la Monnaie, les marchandes de frivolités, l'établissement de Mme Irlande où la société élégante se fournissait d'eau de Ninon, de vinaigre Michu, de toutes les futilités indispensables aux gens bien nés; mais il n'était permis à Caroline que de toucher des yeux les merveilles que les demoiselles Pérignon manipulaient à loisir en clientes attitrées. Chez Herbault, dont les chapeaux de paille de riz, ornés de plumes, faisaient fureur, elle les regardait essayer devant la glace les dernières créations. « N'est-ce pas, Caroline, que cette capote me va à ravir ?... » Et Caroline approuvait de la tête, en songeant tristement que sur elle aussi cette capote eût fait merveille, mais que sa maigre bourse ne lui permettait pas de si coûteuses fantaisies. Souvent, les sorties s'achevaient par un tour dans les confiseries réputées: *Au grand Monarque, Au fidèle Berger*, mais tandis que les demoiselles Pérignon, roses de plaisir, se faisaient empaqueter leurs achats de sucreries et de friandises, Caroline, qui n'avait licence de rien acheter, semblait, détournée vers la vitre, s'absorber dans le spectacle de la rue, pour qu'on ne pût lire sur son visage, non pas un sentiment de basse envie, certes (elle en était bien incapable), mais l'aveu pénible de sa condition humiliée.

Les Pérignon recevaient. Ils avaient leurs jours priés et leurs jours d'habitude. Ils donnaient des bals où l'on servait du punch, du riz au lait et des glaces. Les invités se montraient aimables pour Caroline, mais dans les compliments qu'ils prodiguaient à la ronde, elle saisissait des nuances qui étaient pour son amour-propre autant de petites piqûres et dont sa clairvoyante sensibilité avait à souffrir. L'attention des jeunes gens à son endroit n'était que de politesse. Combien cette attention se manifestait plus vive et plus spontanée à l'endroit des demoiselles Pérignon, auréolées de l'éclat de la richesse et qui s'offraient aux coureurs de dot comme un appât resplendissant! C'était une société bien mêlée que cette bourgeoisie issue de la Révolution et de l'Empire où, chaque matin, à la faveur d'un tour de roue, surgissait des bas-fonds une fortune nouvelle. Depuis son installation chez les Pérignon, Caroline avait assisté à bien des événements. Elle avait été témoin de bien des coups

de théâtre : l'Empire, l'abdication de Napoléon, l'entrée des Alliés dans Paris, le retour des Bourbons, les Cent-Jours, Waterloo, la Restauration. Tant de fluctuations n'allaient pas sans l'écume. Au milieu de tous ces parvenus, la fine et aristocratique Caroline se sentait dépaysée. Il y avait là des femmes de trafiquants, de commis aux vivres et aux fourrages de l'armée, rouges maritornes, couvertes de tulles brodés et de bijoux massifs; des agioteurs ventrus, fiers de leurs doubles breloques et des diamants de leur tabatière; d'anciens courtauds de boutique qui semblaient des paysans endimanchés en frac vert-saule, en jabots de dentelle et culotte de casimir; des nouveaux riches qui faisaient sonner haut leur jactance et leurs écus. Toute cette roture déguisée en gens du monde lui donnait l'impression d'une mascarade de valets mal à l'aise dans les habits de leurs maîtres et s'ingéniant à copier les belles manières. Outre que ces gens semblaient par l'étalage d'un luxe criard railler sa misère, son goût de solitude et de silence s'accommodait mal de leur grosse gaieté sanguine et de leur satisfaction bavarde.

Dans ce grand salon d'Auteuil, ruisselant de glaces et de dorures trop neuves, elle s'isolait volontiers de la conversation. Tous ces caquets sur la politique, le théâtre, les courses, la finance et les scandales du jour étaient si étrangers à ses préoccupations ordinaires! Que lui importaient les discussions sur la conversion de la rente, sur les livres en vogue : le *Garçon-sans-souci* de Pigault-Lebrun, et les *Folies du Siècle* de Lourdoueix ? Ni l'équilibriste Mahier, ni le prestidigitateur Mafrey, ni le ténor Lecomte, dont ces dames raffolaient, ni l'ouverture du café de l'*Olympe* ne lui tenaient à cœur. L'exclusion de Mlle Georges du Théâtre Français pas plus que la retraite de Mlle Contat n'arrivaient à l'émouvoir, ni l'attribution à M. Boursault de la ferme des jeux de Paris, ni la lutte électorale engagée entre l'industriel Ternaux et Benjamin Constant. Tandis qu'en fin de soirée, le vide se faisait inconsciemment autour d'elle, tant l'intérêt, par une pente irrésistible, roulait ailleurs, Caroline, immobile et figée sur sa chaise, fixait, pour se donner contenance, ce que ses yeux rencontraient : la *Patrouille d'Amours* en biscuit, l'inévitable garniture de cheminée de l'époque mise à la mode par Dagoty, la pelote

de cristal du lustre, la colonne d'acajou d'une console, une applique en cuivre, une rosace en camaïeu ou même rien ... l'espace... le vide. Que de fois la vit-on prétexter une migraine pour s'esquiver du bruit plus vite et remonter dans sa chambre où, n'ayant que la nuit seule pour confidente, elle pouvait débrider ses mélancolies et laisser libre cours à ses larmes !

J'ai l'air d'imaginer tous ces menus détails à plaisir. C'est Caroline elle-même qui me les consigne dans ses lettres, où elle dit qu'elle fut toujours « dénuée de contentement » et qu'elle a passé sa vie à se « roidir contre le découragement ». Je n'ai qu'à ouvrir sa correspondance pour la voir revivre avec sa pâleur aristocratique, ses susceptibilités ombrageuses, ses tendresses refoulées, ses scrupules, ses insomnies, ses brusques révoltes de fierté, vite écroulées dans un flux de larmes et son grand cœur déchiré. A chaque instant reviennent des phrases comme celle-ci : « Je crains d'être maladroite et de vous déplaire ». « Je serais désolée de désobliger », aveux de sa résignation et de son effacement volontaire. Et, quel que soit l'âge où je l'évoque, qu'elle m'apparaisse dans la roide gaine empire de ses quinze ans, guêpée sous le corset 1830 ou embastillée, trente ans plus tard, dans l'armature de sa crinoline géante, je lui trouve toujours le même pli d'amertume aux lèvres.

Nous sommes en 1819. Caroline ne cesse de s'affliger de sa dépendance. Seul un mariage pourrait la tirer de sa triste condition, mais quelle chance a-t-elle dans ce milieu, âpre à l'argent, de rencontrer un soupirant désintéressé ? Elle a vingt-cinq ans sonnés. C'est l'âge où l'on coiffe Sainte-Catherine. M Pérignon, brave homme, mais ami de la plaisanterie, la taquine à ce sujet. Il n'est pas jusqu'aux familiers de la maison, jusqu'à ce bon papa Baudelaire, le vieil ami de Sainte-Barbe, qui ne fasse chorus et qui ne s'amuse à lui répéter en riant : « Quand nous marions-nous ensemble ? » C'est évidemment pour se moquer d'elle. Papa Baudelaire est riche. Il parle, quelquefois, de ses terrains, de sa ferme. Quelle apparence qu'il se mêle jamais d'épouser une fille pauvre, et d'ailleurs quelle apparence qu'il songe à se remarier, à son âge ? Elle lui en veut un peu de son insistance à ce jeu. Pourtant, un matin, M. Pérignon entre dans sa chambre, l'air solennel, et lui parle gravement de la chose. « Quoi ! c'était donc sérieux ?... » Caroline,

étourdie du coup, ne peut s'empêcher d'éclater d'un rire nerveux. Papa Baudelaire !... ce vieillard qui a trois fois son âge et qui remplit si peu l'idée qu'une jeune fille se fait d'un galant !... Elle demande à réfléchir, mais M. Pérignon n'est pas sorti de la chambre que déjà sa résolution est prise. Quand on se noie, on ne choisit pas la perche de salut. On saisit la première qui s'offre. Et voilà comment Caroline Archimbaut-Dufays, à 26 ans, épousa, le 9 septembre 1819, M. Joseph-François Baudelaire, qui allait en avoir 60.

§

Ce nouveau milieu où entrait Caroline, ce milieu du papa Baudelaire n'était pas encore celui où elle pût s'épanouir. Bien peu séduisante pour une jeune femme cette société de sexagénaires et dont les idées cadraient si mal avec les siennes ! Tous les familiers du lieu avaient servi la Révolution et coiffé le bonnet rouge. Sans doute la plupart s'étaient assagis sous l'action du temps et s'étaient adaptés aux idées nouvelles, mais quelques-uns gardaient encore une foi sectaire d'autant plus vive qu'ils s'indignaient des progrès croissants de la réaction. Ils continuaient à fulminer contre les tyrans. Et Caroline, qui avait pris l'horreur de la Révolution chez les émigrés de Londres, s'épouvantait de leurs discours qui réveillaient les récits de carnage dont on avait terrifié son enfance : têtes sanglantes promenées au bout des piques, noyades, massacres ; irruptions de foule à la lueur des torches incendiaires ; carmagnole hurlée autour de la guillotine. Elle revivait là ses anciens cauchemars. Qu'elle fût de sang bleu ou non, elle gardait, par éducation, le culte de l'ancien régime, la fidélité à ses rois et elle s'imaginait voir autour d'elle, sur ces mains régicides, ruisseler le sang des augustes martyrs. Il y avait, parmi les hôtes assidus du logis, des artistes conciliants, façonnés aux usages du monde et qui savaient délaisser les discussions irritantes pour s'élever dans les régions sereines de l'art ; mais Caroline se piquait peu de les y suivre. Elle ne s'intéressait pas aux Arts, non pas qu'elle manquât d'intelligence ni de sensibilité, mais la sensualité des arts plastiques répugnait à l'austérité de sa nature. Comme toutes les âmes blessées, elle s'était réfugiée de bonne heure dans les pratiques d'une dévotion sévère.

En littérature, elle n'admettait que les œuvres morales. Elle ne lisait guère que des livres anglais façonnés pour l'éducation pieuse ou remplis d'aventures édifiantes. Nous voyons son fils, dans ses lettres, s'excuser souvent de lui envoyer ses articles et des livres amis : « Je sais que ça ne t'intéressera pas... Tu n'y comprendras rien... » Même avec des hommes comme Claude Ramey, le sculpteur, et Naigeon, le peintre, il lui était bien difficile de pouvoir sympathiser. Tous deux étaient de solides gaillards, encore verts en dépit de l'âge ; tous deux étaient de Bourgogne, « pays des bons vivants et des joyeux Noëls ». Tous deux nés sous une bonne étoile, parvenus jeunes à la considération et à l'aisance, avaient su maintenir leur crédit à travers toutes les fluctuations politiques, et appartenaient à cette catégorie de gens qui semblent, pour être heureux, n'avoir qu'à se laisser vivre. C'étaient d'habiles praticiens, sans les fièvres ni les recherches de l'artiste, des natures d'équilibre et d'aplomb. Ce n'est pas chez eux que Caroline pouvait trouver le reflet de ses nostalgies et de ses anxiétés.

Il y a mieux. Le peintre Naigeon se faisait gloire d'être parent du philosophe Naigeon, le disciple de Diderot, le collaborateur du baron d'Holbach ; de ce Naigeon qui s'était acquis le renom d'un athée fanatique et dont il citait couramment à la table du père Baudelaire des pensées de ce genre :

La croyance en Dieu, en l'immortalité de l'âme, en la vie future n'est qu'une invention du clergé pour faire venir en sa poche l'argent des autres.

Quand la conversation tarissait sur ce chapitre, c'était pour reprendre sur des confidences d'atelier, des histoires de modèles, et tout cela importunait Caroline, prude et dévote.

Comment n'aurait-elle pas rougi de tels propos, elle qui rougissait déjà des nymphes encadrées et des Vénus de plâtre qui ornaient le logis? Il y avait surtout, sur la cheminée du salon, où elle usurpait la place d'honneur, une réplique de l'*Hermaphrodite* qui avait le don de l'exaspérer. Elle n'ose pas se plaindre tout haut de ces « obscénités », mais elle s'emploie, en sous-main, à les reléguer peu à peu pour leur substituer des images plus décentes, tirées de l'Ancien Testament ou de l'Histoire : *Charles Ier*, *Agar renvoyée par Abraham*, *Belisaire*, *Le Lion d'Androclès*... qu'elle trouve à profusion dans les cartons de son mari.

Si nous en croyons le poète, son père vivait en épicurien du dernier siècle, entouré de voluptueuses élégances, dont son enfance perçut encore les traces (pastels... vieux mobilier Louis XVI). Pourtant l'inventaire dressé à sa mort ne mentionne plus qu'un mobilier sévère et rigide. C'est sans doute que les goûts de Caroline avaient fini par prévaloir.

Il y a aussi dans ce logis une femme dont Caroline tire ombrage. C'est Mariette (*La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse)*, c'est Mariette, entrée depuis plusieurs années au service de papa Baudelaire et qui dispose absolument de sa confiance. En considération de ses soins, le brave homme lui passe ses humeurs et ses lubies de vieille fille. Il lui a laissé le gouvernement de sa maison pendant son veuvage. Il n'a pas eu à s'en plaindre. Elle a su se faire adorer du petit Alphonse, comme elle saura se faire adorer du petit Charles. On sait les sentiments de reconnaissance attendrie et de pieuse ferveur que le poète lui gardera toute sa vie. Il ne s'est jamais consolé de sa mort. En avançant en âge, il la considérait comme une sainte et, au déclin de ses jours, il faisait appel, dans ses malheurs, à son intercession. Les égards qu'avait pour elle papa Baudelaire se justifiaient donc, mais Caroline, comme toutes les âmes éprouvées, que l'habitude des revers jette au soupçon, était encline à s'effrayer de simples apparences et se créait des chimères à tout propos. Le pied pris dans la maison par la servante l'inquiétait comme un empiètement sur ses droits et la considération dont on l'entourait comme un vol fait à sa part légitime d'épouse; puis viennent les appréhensions d'une grossesse pénible et les douleurs d'un accouchement laborieux, dont elle fut longue à se remettre.

Enfin, Fr. Baudelaire s'éteint le 10 février 1827. Comme si le sort voulait la dédommager de ses ennuis passés, elle rencontre sur son chemin un homme selon ses vœux, le commandant Aupick, qu'elle épouse le 8 novembre 1828, au bout de vingt mois à peine de veuvage, et qu'elle eût sans doute épousé plus tôt, si elle n'avait dû, dans l'intervalle, entrer dans une maison de santé. Le mariage fut célébré à l'église Saint-Thomas d'Aquin.

§

Jacques Aupick, qu'à défaut d'acte de naissance régulier un

acte de notoriété, établi en 1808, nous dit né à Gravelines (Nord), le 28 février 1789, s'était destiné comme son père à la carrière des armes. Élève des écoles militaires de la Flèche et de Saint-Cyr, il avait pris part aux expéditions de l'Empire tant en Autriche qu'en Espagne et fait, avec la Grande Armée, les campagnes d'Allemagne et de France. Licencié en 1815, comme capitaine, il avait repris du service en 1818 et coopéré en Espagne, avec nos troupes, au rétablissement de Ferdinand VII, détrôné par ses sujets, ce qui lui avait valu les galons de chef de bataillon. Il était au moment de son mariage chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur, aide de camp du prince de Hohenlohe et voyait s'ouvrir devant lui le plus bel avenir.

Brun, avec des yeux bleu-foncé, particularité que l'on rencontre chez tant de natures privilégiées, les traits réguliers, la chevelure souple et ondulée, de tournure élégante et martiale, il offrait le type accompli du bel et fringant officier d'état-major. Gérotwoth a peint son portrait en 1852. J'en ai sous les yeux la reproduction typographique de Léon Noël. L'homme est superbe de prestance décorative. On l'y voit debout, tête nue, en grand costume de général, le poing campé sur la hanche, enveloppé des plis d'un long manteau flottant. Il avait alors dépassé la soixantaine, mais si les années ont neigé sur ses tempes, elles n'ont ni voûté son corps ni ridé son front, ni voilé son regard, ni dévasté sa chevelure, ni décoloré la moustache et le soupçon de barbiche qu'il porte à la façon du prince-président. Rien d'un intellectuel, mais tout d'un homme tourné au monde et façonné à son image, tout d'un homme habitué au commandement, d'un haut dignitaire à qui ses titres valent le respect et les hommages et qui sait les recevoir.

On conçoit la puissance de séduction d'une telle nature sur le cœur de Caroline et que le prestige de l'uniforme devait mordre sur cette fille d'officier. Caroline retrouvait en outre chez cet homme du monde d'autres affinités d'humeur. Nourrie à Londres, elle en avait respiré la sécheresse puritaine. Or, Jacques Aupick était Anglais par sa mère, Amélie Talbot, qui prétendait descendre du général fameux, et son père, avant 1789, avait servi comme porte-étendard dans le régiment de Berwick.

Ce mariage s'offrait donc sous les plus heureux auspices, mais

Caroline était de celles pour qui la vie n'a pas de gâteries et à qui elle fait payer cher un semblant de bonheur.

Il suffit de jeter un coup d'œil d'ensemble sur sa vie pour se convaincre de son fâcheux destin et qu'elle était destinée, selon la loi commune, à expier par la douleur la gloire d'avoir enfanté un génie. Née de goûts sédentaires, amie du repos qu'exige sa santé délicate, elle est condamnée à rouler sur les routes, comme la feuille arrachée en proie au caprice des vents. Conçue à Paris, née à Londres, elle ne quitte son campement nomade d'émigrée que pour mener, à son retour en France, avec sa mère, une existence incertaine. On les voit toutes deux errer de logis en logis. Dans les vingt mois de son premier veuvage, elle change trois fois d'adresse. Du 13 de la rue Hautefeuille, elle passe au 58 de la rue Saint-André-des-Arts, puis au 17 de la rue du Bac, non sans avoir été hospitalisée, quelque temps, dans une clinique. Elle a une telle horreur des voyages, qu'elle refuse ceux qu'on lui offre par plaisir. Elle laisse son second mari accomplir seul avec son fils une excursion aux Pyrénées, mais bientôt sa tendresse la force à suivre ce mari jusqu'à Marseille, où il va s'embarquer pour l'expédition d'Alger et d'où elle craint qu'il ne revienne pas. Il en revient pourtant, mais c'est pour courir de garnisons en garnisons, de poste en poste, et c'est le devoir, cette fois, qui force Caroline à le suivre à Lyon, à Constantinople, à Londres (1), à Madrid. C'est, dès lors, une vie ininterrompue de diligences, de chemins de fer, de paquebots où s'affolent ses nerfs surmenés; c'est une suite de longues randonnées, coupées de retours précipités à Paris, où elle n'a pas le temps de dépaqueter ses malles, obligée qu'elle est d'aller rétablir sa santé compromise dans les villes d'eaux : Plombières, Vichy, Barèges, Biarritz. Lorsqu'elle a terminé sa saison dans un endroit, elle en recommence une autre ailleurs, avec le général, car ils ont tous deux leur maladie et leurs eaux spéciales, et cela dans une telle mobilité d'alertes et de départs, que le poète se plaint, un moment, de ne pouvoir écrire à sa mère dont il ignore l'adresse. Honfleur même n'apporte pas à Caroline le

(1) Le général Aupick redoutait le climat de Londres pour sa blessure (une balle reçue au genou gauche, à la bataille de Ligny) et la santé de sa femme. Il n'y resta que quelques jours, le temps de négocier sa mutation avec M. Walewski, nommé le même jour ambassadeur à Madrid, et de la faire agréer en haut lieu.

calme espéré. Il y a les sessions du Sénat qui réclament le général à Paris et son pied à terre au 91 de la rue du Cherche-Midi où elle doit faire de fréquentes apparitions. C'est dans ce pied à terre que le général s'alite, pris du mal qui doit l'emporter. Elle en reçoit là-bas la nouvelle. Elle n'a que le temps d'accourir pour recevoir son dernier soupir. Rentrée sur la côte normande, plus accablée et lasse que jamais, elle est résolue à n'en plus sortir. Erreur ! Il lui faudra se déplacer encore, venir à Paris,se multiplier en démarches pour implorer, lors du procès des *Fleurs du Mal,* la protection des gens puissants qu'elle a connus. Il lui faudra enfin se rendre à Bruxelles, en ramener son fils malade,l'installer rue du Dôme, s'installer à son chevet, puis, l'agonie se prolongeant, s'épuiser en va-et-vient incessants entre Paris et Honfleur.

§

Pas plus que la stabilité, elle ne connaîtra la paix, l'intimité du foyer. Les douceurs du « home » lui sont interdites. Elle souffre d'un besoin de recueillement qu'elle n'arrivera jamais à satisfaire. Son premier mariage, tout de raison, impliquait le sacrifice de ses préférences. Le second, où l'amour a part, lui sera une source de nouvelles déceptions. Il amènera la discorde entre le beau-père et le fils, les querelles intestines, la rupture inévitable. Le jour même où l'épouse se croit parvenue à la félicité, le calvaire de la mère commence. Et comment pourrait-elle goûter un moment de loisir et de recueillement dans cette maison de haut fonctionnaire où l'on vit, toutes fenêtres ouvertes, exposé au public, comme sur un théâtre ? Il lui est défendu de s'appartenir. Elle se doit au monde et à ses corvées : visites, dîners, bals, réceptions. Il lui faut jouer un rôle, déguiser ses vrais sentiments sous un masque officiel, sourire toujours et partout, fût-ce à contre-cœur. Même à Honfleur, où elle veut se cloîtrer dans la solitude, le bruit du monde viendra l'importuner, l'écho du scandale, le procès des *Fleurs du Mal*, les réclamations d'huissiers et les tracas d'argent,car cette malheureuse porte encore la fatalité de la gêne. Née pauvre,elle devait mourir dans un état voisin de la nécessité. N'est-ce pas étonnant après deux mariages d'argent ? après une longue période de « vie dorée», comme elle disait elle-même? N'est-

ce pas le signe irrécusable d'un commandement du sort ? Quoi ! cette ex-ambassadrice, cette veuve de sénateur aux appointements annuels de 40.000 francs, ce qui représente une somme triple de nos jours, en est réduite jusqu'à la fin à calculer, à lésiner, à éplucher les comptes de ses fournisseurs ? Ce n'est pas qu'elle fût coquette ni dépensière, mais le général se faisait scrupule de ne rien retenir de ses appointements et les employait jusqu'au dernier centime à soutenir l'éclat de son rang. A sa mort, il faut liquider la succession, congédier les domestiques, vendre les chevaux. De toute la fortune fondue entre ses mains il ne reste à Caroline que sa villa d'Honfleur, villa bien modeste, encore grevée de quelques frais d'embellissement (une vérandah, une serre...) dont le général n'a pas eu le temps de se libérer. Tout réglé, il reste à peine à Caroline de quoi joindre les deux bouts. Sa pension de veuve de général se monte à 6.000 francs, auxquels viennent se joindre les 2.000 francs de rente qu'elle tient de son premier mari. Ce serait plus que suffisant, tant elle est résignée à se priver du superflu pour se réduire au strict nécessaire, n'étaient les mémoires des entrepreneurs restés en souffrance et les dettes de son fils qu'il faut éteindre. Et voilà, pour comble d'infortune, qu'un affaissement de la falaise risque d'emporter la maison. C'est un désastre, un surcroît de dépenses auquel elle craint de ne pouvoir répondre.

Un biographe n'a pas craint d'écrire: « Mme Aupick a vécu heureuse dans cette paisible retraite (d'Honfleur) pendant de longues années .» Heureuse !... Caroline !... à Honfleur ! Mais elle y est à peine installée qu'elle perd son mari. Elle n'est pas remise des émotions de sa maladie et de sa mort qu'éclate le bruit des poursuites contre les *Fleurs du Mal*. On s'en imagine la répercussion dans une petite ville de province, méfiante aux intrus, cancanière, bigote et confite en préjugés. Et les commérages d'aller leur train d'autant mieux qu'il s'agit d'outrages aux mœurs et que ces sortes d'affaires ont le privilège de faire crier les gens tout en les passionnant. On sait qu'il n'est pas, pour le commun, d'inculpation plus infamante ni plus exclue de compassion. Un filou cynique, un bandit vulgaire, un détrousseur de grands chemins, un Cartouche, un Mandrin ont encore de quoi séduire les imaginations. On peut vanter

leurs ressources et leurs coups d'audace ; rire de leurs bons tours joués aux naïfs, aux imprudents, aux riches, aux gendarmes. On peut en discuter en pleine rue, à visage découvert, plaider en leur faveur les circonstances atténuantes. S'apitoyer même sur un innocent prévenu d'outrages aux mœurs serait se rendre suspect et s'exposer aux médisances. Les plus tolérants savent qu'ils n'en doivent parler que sous le masque de l'indignation. Ajoutez que la plupart des gens du cru ignoraient exactement de quoi il était question et étaient incapables de s'en rendre compte et que les mieux informés se gardaient bien, par malveillance, de les instruire et de ramener l'affaire à ses justes proportions, de sorte que la porte restait ouverte aux pires suppositions et que d'aucuns n'étaient pas loin d'assimiler le fils Aupick (c'est le nom sous lequel Baudelaire était connu à Honfleur) à ces brigands sadiques, à ces monstres, violeurs d'enfants, redoutés des campagnes. Et si vous considérez encore que c'est un travers commun, chez nous, de rendre les membres d'une famille solidaires et de faire rejaillir sur tous la faute d'un seul, vous concevrez aisément les transes de Mme Aupick, habituée par sa vie passée à se nourrir de considération, et le poids de réprobation qu'elle sentait peser sur elle. Elle n'avait pas même la ressource de s'enfermer comme elle l'eût désiré, pour se soustraire aux regards. Il lui fallait sortir, voir l'un, voir l'autre pour tâcher sinon d'arrêter les poursuites, du moins d'arracher aux juges un acquittement. Et je la vois déjà impotente, vieillie, cassée, sous ses longs voiles de deuil, flageoler le long des murs, au bras de Valère, son vieux domestique, l'ancienne ordonnance du général, n'osant lever les yeux de peur de rencontrer un mauvais sourire. Certes, elle n'est pas de celles qui se consolent d'une catastrophe en se disant : « Je l'avais bien prévu », mais si près de céder à l'affolement, elle éprouve le besoin d'être protégée contre elle-même. Elle cherche un secours, un appui qui ne vient pas. Les seules gens sur lesquelles elle s'estime en droit de pouvoir compter à Honfleur, ses voisins, les Emon, qui ont toujours pris le parti du général contre « son gueux » de fils, loin de la remonter, l'accablent de leurs condoléances attristées plus démoralisantes qu'un reproche, et l'abbé Cardinet (1), son confesseur,

(1) C'est cet abbé Cardinet dont se plaint Baudelaire dans une lettre : « *Au*

fruste desservant de campagne, qui voit dans toute cette affaire la griffe du diable, achève de désespérer la malheureuse mère, en lui en grossissant les conséquences. Elle ne dort plus. Elle redoute le déshonneur, la prison. Enfin la bénignité de la peine vient la détendre, mais elle sentira longtemps encore, autour d'elle, flotter les relents de cette boue remuée.

Tandis que sa santé empire, les heures s'écoulent sans lui apporter aucune joie. Longtemps, elle n'ose recevoir son fils à Honfleur, autrement qu'à la dérobée, à cause des Emon et de l'abbé Cardinet. Chaque jour, c'est une lettre de ce fils qui la chagrine par son ton violent : *Tu es toujours armée pour me lapider avec la foule*, ou par l'aveu de sa détresse. Le bruit de sa renommée l'importune comme un redoublement de honte. Elle pense des *Fleurs du Mal* ce qu'en pense l'abbé Cardinet. C'est une offense aux hommes et à Dieu. Elle supplie son fils de ne pas laisser réimprimer le livre. Il répond : « Je n'en suis plus le maître ». Enfin, elle paraît se résigner, entend ses raisons.

Nous sommes évidemment destinés à nous aimer, à vivre l'un pour l'autre, à finir notre vie le plus honnêtement et le plus doucement qu'il sera possible... Je suis convaincu que l'un de nous deux tuera l'autre, et que finalement nous nous tuerons réciproquement. Après moi mort, tu ne vivras plus, c'est clair. Je suis le seul objet qui te fasse vivre.

Oui, ce fils est pour cette mère éprouvée le seul lien qui la rattache à la vie, et voilà bientôt que ce fils lui manque. Il avait dit juste : « Après moi, tu ne vivras plus. » La voilà seule, accablée d'âge et de maux. Il lui a fallu survivre à toutes ses affections; perdre tout ce qu'elle aimait. Elle a enterré son père, sa mère, ses deux tuteurs, ses deux maris, son fils, son beau-fils, son petit-fils (né d'Alphonse), et la voilà déjà comme si la vie la chas-

milieu de toutes mes douleurs, je ne veux pas qu'un prêtre vienne lutter contre moi dans l'esprit de ma vieille mère... La conduite de cet homme est monstrueuse et inexplicable...» Cet abbé Cardinet ignorait les *Fleurs du Mal* au moment du procès. Détail piquant, il ne cessa d'en réclamer un exemplaire à Baudelaire lui-même, qui ne put lui en dénicher qu'en 1861. Sitôt qu'il l'eut entre les mains, l'abbé Cardinet le jeta au feu. Baudelaire le sut et s'emporta « ...*Brûler les livres, cela ne se fait plus, excepté chez les fous, qui veulent voir flamber du papier. Et moi, qui m'étais bêtement privé d'un exemplaire précieux, pour lui plaire et pour lui donner une chose réclamée depuis trois ans ! et je suis sans exemplaire pour mes amis !...* » Et, se tournant vers sa mère : « *Il a toujours fallu que tu me misses aux genoux de quelqu'un. Ç'a été devant M. Emon, souviens-toi. Maintenant c'est devant un prêtre qui n'a même pas assez de délicatesse pour te cacher une pensée blessante. Et enfin, il n'a même pas compris que ce livre partait d'une idée catholique...* »

sait, reléguée à l'extrémité du monde, au bord du gouffre, de l'océan. Son cœur n'est plus qu'un amas de ruines. Cette femme qui, pendant plus de trente ans, par ses titres et sa situation officielle, avait tenu les yeux du monde fixés sur elle ; cette femme qui ne pouvait faire un pas sans mplir les journaux de son bruit, cette femme qui entretenait commerce familier avec les Tuileries et les cours étrangères ; cette femme qui recevait à sa table des souverains, des ministres et chez qui tout Paris tenait à l'honneur de s'inscrire, cette femme est en train d'enterrer jusqu'à ses souvenirs et ne veut plus s'entretenir qu'avec sa douleur plus vaste que l'espace qui s'ouvre devant elle. Elle n'aspire plus qu'à dépouiller une vie dont elle croit avoir épuisé l'amertume.

Ah ! que c'était mal connaître la cruauté du destin et sa puissance d'acharnement ! Il reste encore à Caroline une épreuve à subir et la plus crucifiante de toutes, celle au prix de quoi les autres ne lui paraîtront plus qu'ennuis véniels et nuages légers.

Voilà qu'au moment où, tournée vers la mort, elle ne songe plus qu'à son salut, voilà qu'il lui faut donner son adhésion à l'édition posthume des *Fleurs du Mal*. Ce livre qu'elle a toujours considéré comme une chose horrible, satanique, et qu'à l'exemple de l'abbé Cardinet elle eût voulu détruire de ses propres mains, voilà qu'il lui faut l'approuver, aider à le propager. On lui demande la permission de le réimprimer, c'est-à-dire de se faire la complice des blasphèmes qu'il contient, d'en prendre la responsabilité devant Dieu. Elle refuse nettement d'abord. Mais les amis de Baudelaire, ses exécuteurs testamentaires, la savent faible et n'ignorent pas par où la prendre. Il y a un traité avec un éditeur. Son fils Charles a engagé sa signature. C'est une question de probité, à résoudre. On fait appel à sa droiture. Elle finit par céder, mais à la condition que le livre paraîtra expurgé. On s'exclame. On discute. C'est une lutte pied à pied où, de concessions en concessions, Caroline sort meurtrie et déchirée :

> Écoutez, écrit-elle à Asselineau, après une longue nuit d'insomnie où j'ai beaucoup pensé aux *Fleurs du mal*, où je les ai scrupuleusement ruminées, je viens vous demander de supprimer la pièce intitulée le *Reniement de saint Pierre*. Comme chrétienne, je ne PUIS pas, je ne

pois pas laisser réimprimer cela. Si mon fils vivait, certes, il n'écrirait pas cela maintenant, ayant eu, depuis de longues années, des sympathies religieuses. Si, de là-haut il nous voit, il ne pourra être mécontent de cette suppression, puisqu'il savait combien *je l'avais blâmé* dans le temps. Je suis trop malheureuse, j'ai devant moi en perspective une trop cruelle vie pour ne pas chercher à échapper à un remords. Et j'en aurais un nécessairement si je laissais imprimer cette pièce. Dans mon malheur il me faut du moins le contentement de moi-même (1).

Asselineau se fâche. « Vous m'avez écrit une lettre bien dure », lui reproche Caroline, mais elle cède encore. « Charles n'est plus là pour se défendre. C'est ainsi qu'avec des larmes j'ai fait devant son image le sacrifice de mes scrupules. »

« Sans le moindre petit grain de rancune et avec beaucoup d'affection au contraire », c'est ainsi que se termine sa lettre, mais ne nous laissons pas impressionner par cette fin conciliante. N'y voyons qu'une formule de politesse. La femme du monde s'est réveillée et « sa crainte de désobliger, de déplaire ». Et quand, accusant à Asselineau réception de son exemplaire, elle s'écrie : *Le voilà donc arrivé, ce livre tant désiré!... Je le tiens! le lis et le relis sans cesse avec des larmes...* » ne trouvez-vous pas que ce lyrisme détonne un peu chez la circonspecte et languissante Caroline, qu'il sonne faux et qu'on aurait aussi tort de le prendre au sérieux que l'enthousiasme de commande avec lequel les gens du monde reçoivent les compliments de fête et les cadeaux du jour de l'an? Certes, je crois aux larmes de Caroline. L'image de son fils lui revenant avec ce livre suffisait pour l'attendrir; mais que ces larmes fussent de satisfaction, il est permis d'en douter. Des revirements si subits ne se produisent guère à son âge. Ses scrupules sont trop enracinés pour s'évanouir au premier coup de vent. Et d'ailleurs, l'abbé Cardinet est toujours là, le farouche confesseur, qui lui fait un crime de s'être laissé arracher son consentement. Et les remords de Caroline empoisonneront d'autant plus ses derniers jours que les événements, où elle verra le doigt de Dieu, allaient bientôt prendre, à ses yeux, figure de châtiment.

La guerre survient. L'empire tombe. Caroline reçoit avis que sa pension est supprimée. Elle n'a plus que quelques mois à vivre. Ce n'est pas assez pour qu'elle ait le temps d'épuiser ses

(1) Lettre citée dans la biographie Crépet (Messein, éd.).

dernières ressources,mais c'est assez pour qu'elle sente passer le souffle du désespoir et pour qu'elle retrouve à son chevet de moribonde le spectre de la Misère qu'elle a trouvé, en ouvrant les yeux, penché sur son berceau. Un autre spectre lui fait escorte, celui-là aussi de sa connaissance et revenu du fond des jours, celui de la Révolution. Toute la vie de Caroline tient entre deux dates sinistres : 1793-1871.Née sous la Terreur,elle meurt avec la Commune. Le cauchemar de son enfance revient supplicier ses derniers jours. Le cri de mort des *Tricoteuses* revit dans le cri de mort des *Pétroleuses*. Au bruit de la guillotine a succédé le bruit de la fusillade dans les rues. On massacre les otages, les prêtres, les généraux. Paris brûle et c'est toujours la défaite, l'invasion, le bruit que fait un trône en s'écroulant. Ainsi l'infortunée Caroline est morte comme elle est née, en plein carnage, en pleine tuerie, avec la même vision d'horreur dans les yeux, mais elle est morte plus tragiquement encore. Elle est morte assaillie de superstitieuses terreurs, assez désemparée, assez rongée de névrose et de folie mystique pour désespérer de son salut et s'imaginer que les lueurs de l'horizon incendié étaient déjà, en vue de son expiation suprême, les flammes de l'enfer qui venaient la chercher.

ERNEST RAYNAUD.

LE SOLITAIRE DU PACIFIQUE

—

CHAPITRE PREMIER

ON LE DÉBARQUE A SAINTE-CLAIRE

Cela se passait exactement le dimanche 4 octobre 1739.

Dans la première moitié du XVIIIe siècle, peu de vaisseaux sillonnaient les mers des Tropiques.

Cependant, par une matinée d'octobre, bleue et douce, à nos antipodes, dans un coin de l'immense océan, du haut de la passerelle d'un navire stoppé une voix stridente, impérieuse, laconique, s'abattait sur l'étendue plate des eaux, sous des cieux d'un saphir implacable et dur.

Ce qui achève de reculer sinistrement pour nous cette aventure dans l'espace non moins que dans le temps, c'est que, perdues au fond des solitudes lointaines, les paroles irritées retentissaient dans la langue d'Homère !

Le capitaine, un beau Grec aux moustaches drues, au chef grisonnant, aux sourcils froncés, à l'œil clair, à la physionomie énergique et fine, jetait cet ordre bref d'un ton auquel nul homme au monde n'eût imaginé que l'on pût répliquer :

— La chaloupe ! Qu'on l'y descende — de force s'il le faut — et qu'on le débarque ! C'est dans cet îlot qu'il va pourrir !

Le voilier revenait de mouiller devant Sainte-Claire — Santa Clara en espagnol — à six cents milles du Chili, dans le Pacifique. Des trois îles dont est formé l'archipel de Juan Fernandez, Masatière, la plus grande, est dissi-

mulée derrière la plus haute montagne de Sainte-Claire, quand on aborde à celle-ci, comme faisait notre navire, par la côte occidentale ; Masafuère, moins étendue de moitié que Masatière, est à tel point au large qu'elle ne peut être aperçue des deux autres. Sainte-Claire est la plus petite.

Elle est une pure merveille.

Une émeraude éclatante au milieu des eaux, avec ses verdures multicolores et inaltérables, ses bois denses, ses forêts touffues, ses arbres géants, ses plaines de fleurs sauvages et lourdes, ses champs d'herbes hautes et toute la luxuriance de sa flore. Telle est Sainte-Claire.

Le regard, reposé, se charme à contempler la courbe gracieuse de la baie occidentale, une baie calme, une plage de sable doré, d'un or qu'on voit parfois aux têtes d'enfant. Devant l'îlôt délicieux, tel qu'il apparaissait du navire, on pensait avec un ravissement intime :

— Ah ! comme ce serait bon d'y couler ses jours !

Vœu imprudent ! Sainte-Claire, dans ce temps-là, était bien un paradis, mais un paradis désert ; elle se trouvait aussi complètement inhabitée que les deux autres îles de l'archipel.

C'est pourquoi, sans doute, le Capitaine qui suivait son idée, dans son langage aux images violentes, condamnait à y *pourrir* un des hommes de l'équipage.

Cet homme,un mathurin de vingt et un ans,s'appelait, de son nom et de son prénom Yanni Pétroyanni, autant dire Jean de la Pierre. Ça lui allait bien. Taciturne, misanthrope, plutôt mélancolique, avec quelque chose, sur le visage, d'âpre, de décidé, de têtu, il s'était fait surnommer par les camarades : Yanni le Solitaire.

Un surnom prédestiné !

Yanni parut sur le pont, tiré à l'instant même du cachot par deux matelots qui continuaient à le maintenir solidement.

— Pas besoin de tant d'histoires, trancha-t-il. Et, comme répondant à l'ordre du Capitaine, il ajouta :

— Je saurai bien y aller tout seul.

Ces mots, une fois nettement articulés, il descendit dans le canot, pour ne plus desserrer les dents jusqu'à la séparation finale.

Le cristal des eaux, sous chaque coup de rame, se cassait en mille perles rejaillies. Yanni se taisait toujours, les yeux obstinément fixés sur une colline boisée de l'île où le menaient les camarades. Ceux-ci l'aguichaient par des propos, par des questions qui n'avaient pas de cesse. Ce n'étaient pas de méchants garçons. Mais quoi ? Il avait fallu obéir aux ordres. Maintenant, ils lui parlaient avec abondance. Etait-ce par amitié seulement ? La superstition, pour une part, entrait dans leur bavardage. Cela leur paraissait de mauvais augure de se quitter sur une brouille, sans un petit *au revoir*.

Aussi s'acharnaient-ils après lui. Il ne fallait pas leur en vouloir. Et puis — ceci à voix plus basse — le Capitaine tenait surtout à l'effrayer. Il ne le laisserait pas là pour toujours! Ce seraient eux, au besoin, qui reviendraient le chercher. Ah! pour sûr, la bouteille lui aura coûté cher. Ce que c'est qu'un coup de trop! N'y pensons plus. Au bout du compte, il avait de la chance. Une île à lui! Il y serait comme un roi.

— Ah ! pas de danger que tu y *pourrisses !*

— Ni que jamais tu t'y changes en bête !

Ils abordaient.

— Allons! Ça nous fait le cœur gros. Souhaite-nous bon voyage, pour que nous te souhaitions bon retour.

Yanni Pétroyanni se dressa d'un bond. Il fut à terre en une seconde. Aussitôt, il monta dans la direction de la colline, dont l'aspect, de loin, l'absorbait. Il disparut dans le bois épais.

Les camarades restèrent interdits. Que faire néanmoins? Le Capitaine, debout sur la passerelle, les surveillait, le

regard aigu. Ils débarquèrent deux caisses, assez grandes, puis un ballot, pour déposer le tout à l'abri de la marée, sur un remblai de terre, au bout de la bande de sable qui formait la haute plage.

Ils regagnèrent la chaloupe, tristement, avec un dernier coup d'œil sur la colline, et reprirent les rames.

Le sillage de l'embarcation, comme un large ruban qui déroule ses moires, ondule et se lisse, disparaissait graduellement derrière eux. Le capitaine hâta le mouvement, d'un geste impatient de la main ; ils abordèrent, la chaloupe fut hissée et, tout de suite, le vaisseau repartit vitement.

Il faisait un temps étrange et délicieux. La mer se présentait en glace unie, tandis que la brise gonflait les voiles. Il arrive, en effet, dans ces régions, que le vent touche à peine la face de l'eau, alors qu'il souffle sur les hauteurs avec force. Pas un nuage au firmament. Il y avait, au ciel et sur la terre, comme une bonté épandue où l'âme se baignait tout à l'aise, dans le matin frais.

Dès que le navire eut reprit le large, Yanni sortit de sa cachette.

Alors seulement le rude matelot se résolut à ouvrir la bouche :

— Bon voyage ! prononça-t-il. Et que, surtout, je ne vous revoie plus jamais !

Ce vœu — Yanni ne pouvait, à ce moment, que l'ignorer — devait s'accomplir tragiquement.

CHAPITRE II

LA PENSÉE DU CAPITAINE

Il est de toute certitude que Yanni crânait. Assurément, une amertume lentement amassée durant le cachot lui avait épaissi la bile. C'est en toute sincérité qu'il envoyait ses compagnons au diable. Ce dont il ne se rendait pas

compte, c'est que déjà, il ne pouvait plus se passer d'eux; car, lui, demeuré muet en leur présence, il se mit à parler maintenant. Il ne monologuait pas; il répondait à leurs propos de tout à l'heure.

— Ce n'est pas de votre faute ? Ah! fils de chiennes, vous ne pouviez donc pas venir me réveiller ?

— Pour ce qui est de ma chance, elle est royale. Mille fois mieux vivre ici qu'au milieu de vous !

— Pourrir ? Parlez de vous ! Les imbéciles ! Moi, me changer en bête ! Vous en êtes tout un troupeau.

— Avec votre Capitaine! Ah ! Il ne veut pas me laisser ici pour toujours? Eh bien ! c'est moi qui ne veux plus de cet homme.

— Je me refuse à sortir d'ici. J'y serai magnifiquement. Et puis, la solitude, ça me connaît.

Ces paroles retentissaient dans le silence de Sainte-Claire. Le son de sa voix ne l'effrayait pourtant pas dans ce silence. C'est que la voix humaine sonnait encore à ses oreilles ; il vivait toujours avec les camarades.

Il y avait pourtant un point — on l'aura remarqué — sur lequel le brave Yanai se taisait, même à distance.

Pas un mot de la bouteille, pas une allusion au coup de trop reproché par les camarades !

Que s'était-il donc passé ?

Il se passait ceci que Yanni buvait. Il buvait depuis près de trois ans et il en avait alors vingt et un !

Orphelin dès le berceau — la mère morte en couches, le père disparu dans une tourmente — il lui restait, du côté paternel, un brave homme d'oncle, de volonté nulle, mou d'allures, mou d'affection ; puis, une sœur de sa mère, une vieille au front barré d'une capeline noire, les prunelles pétillantes, le nez en lame de rasoir, proprette, affairée, résolue, tyrannique.

De quel côté tenait le petit ? Allez donc vous débrouiller au milieu d'atavismes contradictoires.

Enfant, il logeait chez son oncle et fréquentait chez sa

tante ; il y restait assis, des matinées, sur un escabeau, tandis que la vieille trottinait ou filait. Les paroles étaient rares et menues. Yanni s'habituait, de bonne heure, à penser pour lui seul. Quel parfait entraînement à la solitude qui l'attendait !

Né dans l'île de Naxos, au village d'Apiranthe, qui est posé au beau milieu d'une couronne de collines, à une bonne distance de la côte, il aimait, gosse encore, à gravir les coteaux proches, pour aller voir la mer qui l'appelait.

De loin, les flots d'un violet cru l'amusaient, qui se dressaient çà et là, crêtés de panaches d'écume. Il n'y tint pas. Il se fit mousse à dix ans. Puis, il s'engagea comme matelot sur quelque bâtiment. La fréquentation de deux ou trois camarades fit le reste. D'où sa funeste habitude. Yanni, cependant, était un marin hors ligne, ne boudant pas devant l'ouvrage, prompt à la décision, imperturbable dans le danger. Quel dommage, hélas ! que le cristal limpide de ses yeux bruns fût trop souvent obnubilé par l'ivresse !

Le Capitaine se mit en tête de le guérir. Il essayait tantôt de la punition, tantôt du raisonnement. Yanni retombait toujours. Il le prit un jour par l'amour-propre, lui faisant honte de tant de lâcheté. Ça réussit à merveille. Le buveur s'abstint pendant une période assez longue. Vieux connaisseur d'hommes, le Capitaine se plaisait à exalter l'individu en lui laissant des initiatives et des responsabilités. A point nommé, pendant la traversée, le pilote venait de tomber malade. Le gouvernail fut confié à Yanni. Celui-ci, pour ses débuts, ne trouva rien de mieux que de s'enfermer au cellier ; il y vida toute une carafe de rhum. Il en attaqua même une seconde. Histoire de se donner du cœur.

Le robuste matelot tint bon, la première heure. Le grand air et la nuit firent ensuite leur effet ordinaire. Il s'affala ivre-mort à la barre. Le navire faillit sombrer.

— En voilà assez ! décida le patron.

C'est là-dessus que Yanni fut débarqué à Sainte-Claire.

— C'est ça qui m'est égal ! songeait-il dans son îlot. Ces sacrées gens m'ont assez exploité. Me voici enfin libre.

Le Capitaine, à son bord, songeait tout autrement, tandis que le navire s'en allait au large. Ah ! le singulier bonhomme ! Sur ses traits durs, sur la peau noircie de sa face, une énergie indomptée semblait comme tassée, comme massée dans chaque molécule de la chair ferme et rude. Ce même visage offrait à la fois ce contraste charmant que, par minutes, il s'illuminait du sourire de la plus fine ironie socratique.

— Oui, mon garçon, je sais ; tu es en train de m'envoyer dans le Royaume de l'Hadès. A ton aise ! Je te connais. Tu es comme tous ceux que leur passion ou que leur vice absorbe. Tu ne penses pas aux autres. Tu ne t'occupes que de toi-même. Tu t'isoles de tes semblables. Je vais donc t'apprendre ce que c'est que l'isolement.

Pendant que le second faisait le quart, il ratiocinait ainsi, par un temps exquis, sur une banquette du pont, rêveur et philosophe.

D'un geste lent, d'un geste, si je puis ainsi parler, sarcastique, il tira de sa poche un livre fatigué, à force d'être lu, presque en lambeaux.

Il faut se rappeler que juste une vingtaine d'années auparavant, en 1719, Daniel de Foë venait de publier ses fameuses *Aventures de Robinson Crusoë*. Elles avaient fait le tour de l'Europe, avaient été traduites même en grec moderne. Le capitaine, qui avait quelques lettres, tenait à la main un exemplaire de cette traduction.

— Ah ! ces Anglais ! Bons marins, oui, par Neptune ! Personnellement, fort sympathiques. Mais quels désastreux écrivains ! J'ai acheté le bouquin, parce que je croyais qu'il parlait de la mer. Je me suis bien trompé ! Ce n'est pas un marin, c'est un charpentier qui a écrit cela ! Il s'est appliqué à nous apprendre ce qu'avec un

nègre, avec des sauvages d'eau douce et un navire échoué, plein d'outils de toutes espèces, un Anglais peut faire de charpenterie.

D'un air inexprimable, il présenta de la main gauche le livre en loques à son regard narquois. Il considérait ce livre avec pitié.

— Ça un solitaire ? Laissez-moi rire ! La solitude ! Il ne l'a seulement pas réalisée par la pensée. Il n'a pas vécu sur la mer, celui-là ! Le solitaire, le solitaire pour de bon — comme mon gamin va l'être — a d'autres soucis dans le crâne que de faire le menuisier, le forgeron et le tailleur. Le solitaire n'a pas de temps à lui. Il est trop occupé de sa solitude. Il ne peut penser qu'à elle.

Puis, après deux secondes de réflexion :

— Nous en recauserons quand je viendrai te reprendre, mon bonhomme ! Tu sauras alors ce que vaut l'individu à l'état d'isolément complet. Moins qu'un fêtu de paille !

Puis, après un temps de réflexion :

— Oui, mon gaillard, la vie est lourde au solitaire. Pas commode de vivre continûment sur son propre fonds. Agir avec les autres et pour les autres, à la bonne heure! Cela est bien plus aisé! C'est un de mes vieux parents qui parlait ainsi. Il devait s'y connaître mieux que M. de Foë (1).

Alors, froissant le roman entre ses doigts :

— Ça, c'est des blagues ! Ce n'est pas de la solitude. C'est le manuel du parfait colonisateur anglais !

Et, sans plus, avec un dédain superbe, il jeta le livre à l'eau.

CHAPITRE III

LA PREMIÈRE TERREUR DE YANNI

Sainte-Claire semblait porter, comme une couronne au

(1) Le brave Capitaine ne se doutait pas qu'il citait une des pensées les plus profondes et les plus simples d'Aristote, dans *l'Ethique à Nicomaque*, livre IX, ch. IX, paragraphe 7. Il paraphrasait bien un peu, mais si peu que rien.

front, le bois vert de la haute colline d'où Yanni, resté seul, sortait maintenant pour s'avancer jusqu'à la lisière du rivage de sable, comme si, matériellement, il cherchait à se rapprocher des camarades.

Il est à noter que, depuis leur départ, ses premières paroles, ses réponses à leurs questions, il les leur avait adressées sans quitter sa retraite. Voici que, tout à coup, il courait après eux.

Yanni n'avait, au surplus, nulle conscience de ce mouvement. Il l'aurait aussitôt réprimé, s'il avait pu s'en douter seulement. A cette minute, il s'illusionnait sur ses vrais mobiles, à cause d'un détail qui intéressait son métier de marin.

— Où ont-ils bien pu passer ? s'écria-t-il.

Le séjour au cachot ne lui avait pas permis de saisir la configuration des lieux, avant l'arrivée. C'est pourquoi la manœuvre lui échappait, par laquelle le vaisseau, après un parcours de trois nœuds à peine, s'était rendu complètement invisible. Il pensa que les collines étagées derrière sa propre colline lui cachaient le vaisseau. Il la regagna donc, non sans quelque fièvre, s'efforçant de contourner le bois, afin de dominer ainsi la haute mer, du côté du midi.

Il n'est vraiment pas étrange que dans les fonds obscurs de cet être fruste une larme jaillît à ce moment, dont, peut-être, il ne comprenait pas bien l'origine. Il est naturel qu'il poursuivît le navire d'un regard suprême. Ce navire qu'il ne voyait plus, c'est toute l'humanité qui disparaissait de l'horizon !

Il fut simplement dépité d'être mal placé pour observer le large. Il avança de quelques pas rapides et s'avisa soudain qu'il avait dans sa poche une longue-vue. Il se rappela l'insistance du Capitaine à le munir de cet appareil, quelle qu'en fût la cherté à l'époque. Yanni cherchait à démêler les intentions du chef.

— Parbleu ! fit-il, s'égarant d'ailleurs sur les vrais

motifs de cet homme singulier. Il veut jouir de mon désarroi, il doit braquer sur moi son œil de verre et rire de tout son estomac !

— Tu ne m'auras pas ! résolut-il, et, piqué, il rabattit l'instrument. Son amour-propre triomphait ainsi chez lui de notre instinct le plus foncier, qui est l'instinct social. Il est vrai que l'amour-propre en est lui-même une émanation.

L'envie cependant devenait trop forte ; l'idée l'exaspérait que bientôt il ne serait plus temps, que le navire ne s'apercevrait plus. Il se mit derrière un arbre, reprit la longue-vue. Pauvre être abandonné! Il jouait à cache-cache avec l'humanité absente.

— Comme ça, dit-il, ils ne me verront pas.

Rien n'apparaissait sur l'étendue formidable et lisse. C'est qu'ils avaient passé tout de suite de l'autre côté de Sainte-Claire, doublant le cap de la colline, au sud-ouest.

Yanni s'expliqua ainsi le désert de l'Océan et, en somme, fut satisfait — satisfait comme on l'est souvent d'une rupture, comme on l'est du définitif, même douloureux.

— Ah ! tant mieux ! Tant mieux ! Je n'aurai plus à m'occuper d'eux. C'est tout fini entre nous.

Et il s'enfonça dans son bois, avec la sensation obscure de rentrer chez lui. Le besoin du domicile régulier restait toujours collé à sa substance grise. Il devait plus tard sentir l'inanité de cette illusion.

Pour le moment, une fois au milieu de ses arbres, la commotion involontaire et fatale, causée par l'arrachement suprême au milieu familier, se calma, la fièvre tomba. Yanni se ressaisissait fièrement. Il regarda sa montre.

— Tiens! je vais manger ! déclara-t-il à voix intelligible et haute.

Il ne disait pas tout, gardant informulée sa pensée intime :

— Les camarades, à cette heure, doivent casser la croûte. Je veux en faire autant.

S'il avait prononcé une pareille phrase, il aurait eu l'air de s'occuper d'eux.

Leur *croûte*, dans tous les cas, ne valait pas son repas à lui. Des fruits superbes pendaient aux branches. Il en prit un, singulier, plus gros qu'un cédrat, plaisant d'aspect, luisant d'écorce, jaune et ambré. Il l'ouvrit ; la pulpe en était ferme comme celle d'une pomme. Pas de pépins. Au centre, dans une membrane, une eau douce et acidulée à la fois, toute fraîche. Il y en avait pour la soif et pour la faim.

Yanni fut mis en goût.

— Sales canailles ! J'ai mieux que vous n'avez !

Il grimpa sur un des arbres fruitiers, où il apercevait d'en bas de beaux brugnons rebondis, d'un violet noir. Il s'assit à califourchon sur la branche, après avoir cassé quelques petits rameaux, pour s'y établir. Il dégustait son brugnon, quand il s'interrompit sur un coup de dent. Dans le silence mortel et continu de Sainte-Claire un bruit lent, craquelé, sinistre, comme d'un reptile glissant parmi des feuilles sèches, l'effara.

— Le misérable ! gronda Yanni. Il m'a lâché dans l'île aux serpents !

Il descendit de son arbre, armé du sang-froid qu'il avait aux grandes heures. De jour, on pouvait se défendre. La nuit, l'animal vous pique, et ça y est. Voilà sur quoi le Capitaine avait sans doute spéculé

— L'assassin !

Il reconnut le terrain avec précaution et minutie. Rien — rien qu'un tas de feuilles sèches dormant dans un coin! Il se rendit compte qu'un des petits rameaux, coupé par lui-même, y était chu, au passage de quelque brise légère. D'où le froissement et l'illusion.

Yanni en fut presque dépité, soit que le danger lui plût, soit que cette occasion lui manquât de récriminer contre le Capitaine.

— Imbécile que je suis! s'exclama-t-il. Lui-même pour-

tant a tenu à me prévenir, puisqu'ils m'ont collé ces deux bijoux de sa part !

Il tira de sa ceinture de cuir un pistolet et contempla non sans complaisance une carabine qu'il portait en bandoulière, celle-là aussi par ordre du Capitaine.

— Ça signifie que mon île est peuplée de bêtes — ou de sauvages. Il faudra donc me défendre.

Interprétant toujours de travers la pensée du Capitaine, il n'en décida pas moins d'explorer de fond en comble Sainte-Claire. C'était faisable, sans qu'il s'en doutât, jusqu'au soir, vu la petitesse du lieu.

La merveilleuse Naxos, avec, dans un de ses plis, le nid de fleurs qui s'appelle Apiranthe, s'évanouissait, aux yeux de Yanni, devant le miracle de Sainte-Claire.

Tourné vers l'intérieur des terres, le dos à la plage de sable, il dominait l'île entière maintenant dans son développement harmonieux. Il avait mis le pied hors du bois et s'apprêtait à descendre la pente. Devant lui, un ravin s'allongeait, plus large que profond, qui semblait, considéré de cette extrémité de l'île, la couper en son milieu ; car, des deux côtés, s'arrondissaient des collines en demi-cercle, d'un galbe gracieux, pas trop hautes, tout habillées d'arbres aux verdures étincelantes. On découvrait, en deçà d'elles, à main droite, un mont chauve, d'une belle élévation, comme assoupi dans sa paix d'isolement, violacé, rose, vermeil, indécis.

La douceur de Sainte-Claire venait d'un ensemble eurythmique où les détails se fusionnaient, se fondaient, gardant chacun son ton propre, dans la calme tempête de leurs couleurs, tandis qu'une atmosphère tempérée vous emplissait, sans fatigue et en un charme continu, de mille évaporations végétales, des résineux arômes des pins pondéreux, des parfums variés des fleurs, mêlés aux bienfaits des odeurs salines.

Se promener dans ce paradis serait un délice et un repos. Ce serait aussi une précaution indispensable; Yanni

ne fut pas long à comprendre que, en suivant le ravin, il aurait l'œil sur les deux parties de son île à la fois, surveillant les deux hémicycles des collines, à sa gauche comme à sa droite, et que, du même coup, il parviendrait ainsi sur l'autre versant, marqué par le mont Chauve, au delà duquel il apercevait, tel un mur dressé, l'horizon bleu de la mer lisse.

Il s'engagea donc dans le ravin. Là commença la difficulté — pas aussi ardue toutefois qu'il lui parut au premier abord. Il y avait, sous ses pas, tout un fouillis de buissons, d'arbrisseaux emmêlés, de lianes grimpantes, de racines enchevêtrées. Rien d'inextricable avec le bon coutelas dont il était armé. La végétation de Sainte-Claire, surtout près du rivage, pour abondante qu'elle fût, devenait rarement étouffante.

Ses pieds sentirent bientôt une agréable sensation, celle de la fraîcheur.

— Tiens ! voilà de l'eau, et moi qui me plaignais déjà de n'en point rencontrer !

Il ôta ses grosses chaussures, et, les regardant :

— A quoi bon les tuer ? Il ne doit pas y avoir beaucoup de cordonniers à Sainte-Claire. Soyons ménager de notre bien.

Et il les suspendit au canon de son fusil, en les nouant l'une à l'autre avec leurs cordons. Il ôta même ses chaussettes et les mit dans le creux des chaussures.

Tandis qu'il avançait ainsi, une feuille énorme de fougère vint lui frôler la face.

Instinctivement, il brandit son couteau. Sa main retomba, toute repentie :

— Pourquoi faire les couper ? Ça sait vous caresser comme du velours. Et il évita, depuis ce moment, de massacrer les branches qui auraient pu le gêner.

Il se frayait un passage avec les bras, parfois avec la tête, tout au plaisir de la découverte.

Chose étrange ! Une révolution mentale venait de s'o-

pérer en lui. Le moment solitaire semblait déjà loin, où il s'isolait sur la colline. Il agissait maintenant. De ce seul fait, il se croyait parmi les hommes.

Le malheureux ! Il ne se doutait pas que la solitude lui avait déjà mordu l'âme. Des indices fugitifs et certains l'attestaient. N'avait-il pas eu pitié, presque honte, de toucher aux productions de cette nature exubérante et jolie ? C'est qu'il subissait déjà la magie des lieux, l'enchantement de la longue matinée, l'endormement des énergies vitales.

N'avait-il pas eu la naïveté de suspendre ses souliers à son fusil ! Il oubliait qu'un fusil n'est pas une canne à bec de corbin et qu'en cas de danger pressant, son baluchon l'empêcherait de viser à la seconde.

Enfin, ne se dépouillait-il pas des impédiments de la civilisation ? Ne quittait-il pas jusqu'à ses chaussettes ? Les marins, sans doute, n'en usent guère. Mais comme son cas était différent ! Il était loin de ses planches et de ses cordages. Et même, ici, les chemins vierges auraient pu rendre indispensables les semelles fortes.

Il devait s'en apercevoir sans tarder.

—Aïe ! s'exclama-t-il. Un vilain crabe qui me paralyse la cheville !

L'eau était rare, il marchait dans le ruisseau et son pied nu s'était pris tout simplement entre deux cailloux pointus.

Il en eut encore du dépit. Il s'en consola bientôt, parvenu à l'autre bout du ravin ; en somme, dans le ravin et les alentours, aucun danger à redouter ; la place était nette. Au surplus, une réflexion le rassura pleinement.

— Le diable habitât-il par ici, qu'il descendrait boire au ravin. Or, tout y est intact. Donc, pas d'habitant — ni hommes ni bêtes — aux deux hémicycles des collines — dont chacune ressemble un peu à la mienne (à la sienne ! Il se l'appropriait déjà !) Mais l'autre versant ? Il me réserve sans doute de vilaines surprises.

Comment y arriver cependant ?

Court et brusque, le sentier, si on peut appeler ainsi un ravin, s'abolissait, s'enfonçait dans une gorge étroite, dans une sorte de grotte qui aboutissait Dieu sait où. Au-dessus d'elle régnait, il est vrai, un plateau extrêmement boisé, qui servait de pont ou plutôt de terrasse entre les amphithéâtres des collines opposées.

Mais, pour accéder à ce plateau, il fallait grimper sur une paroi abrupte ; on ne savait où s'y accrocher. Yanni s'engagea résolument dans la grotte, saisi, aussitôt dedans, par une sensation bienfaisante de fraîcheur. En même temps, l'obscurité subite l'aveugla. Après quelques pas, une épouvante cloua ses pieds sur place.

Accoutumé déjà au silence immuable de Sainte-Claire, un bruit, dans l'intérieur de la caverne, un bruit tonnant retentissait là-bas, vers les extrémités. Dans le même endroit, une lueur oblique fendait les ténèbres, une blancheur de diamant frissonnait et grondait, elle aussi.

Dans l'inconnu, tout épouvante. Qu'était-ce ? Un dragon, un monstre ? Le génie du lieu ?

La curiosité vainquit l'émotion. Il avança — et s'en applaudit. Cela lui permettait d'apercevoir, à l'autre bout, la sortie du tunnel. Le jour qui entrait par là fit pâlir la clarté de tout à l'heure. Yanni vit bientôt une source qui s'épandait de terre en miroitant. Les parois caves de la grotte répercutaient le bruit de l'eau et c'est ce qui causait ce fracas épouvantable.

Le danger ne voulait pas de lui, décidément.

Il avait hâte de s'en aller; il lui fallut encore patauger dans la boue, marcher en se baissant pour ne pas se cogner contre la voûte.

Sortir, cependant, n'était pas facile. La source s'enflait en torrent et ce torrent envahissait de ses premiers tourbillons presque toute l'ouverture du fond. Il eut donc du mal à déboucher et, une fois dehors, de se tenir debout sur une roche où il put grimper, à l'abri des eaux.

Le panorama qu'il découvrit de cette hauteur avait une splendeur telle que le brave homme, d'émotion, se signa, suivant l'usage des Grecs,qui, régulièrement, font le signe de la croix,toutes lès fois qu'ils ont l'âme étonnée, béate ou peureuse.

— Je comprends maintenant — il continuait à s'entretenir à haute voix — pourquoi l'île est déserte dans mes parages — il ne cessait pas de les nommer siens. C'est sur ce paradis, ici, qu'ont dû se reporter les habitants.

La structure de l'île se précisait, en effet, devant ses yeux.

Au loin, tout à l'Est, à travers une étendue de sable immense, un fleuve majestueux coulait — celui-là même qui prenait sa source dans la grotte et qui, avant d'arriver à l'Océan, se perdait dans une forêt énorme, étendue entre les deux systèmes des collines circulaires.

A droite, du côté du midi, se dressait, depuis la base maintenant jusqu'au sommet conique, le Mont Chauve, découvert, le matin, dès les premiers pas.

A la gauche de Yanni, vers le nord, des monticules, détachés de l'hémicycle des collines, s'étageaient graduellement pour expirer avec douceur, au nord-est, leurs pieds perdus dans l'eau.

Derrière ces monticules qui, au nord-est, formaient ainsi un nouvel amphithéâtre avec le dos des collines septentrionales, une plage oblongue se profilait au bas d'une pente en précipice, bornée, en plein nord-ouest, par un mont gigantesque, gardien de Sainte-Claire, faisant face au Mont Chauve au sud-est, comme une sentinelle massive, immobile, à l'autre bout.

Entre ce mont géant et la Colline de Yanni, au sud-ouest, s'apercevait la plage, encore assez considérable, où on l'avait débarqué.

Voilà, si l'on peut parler, la carcasse de notre île; les chairs en étaient toutes grasses, tout opulentes.

Le sable blond de la grande plage, coupée transversa-

lement par le fleuve, offrait aux yeux de Yanni la surprise et l'émerveillement d'une parure continue d'anémones, légères et bariolées, violettes, mauves, pâles, roses, jaunes, vertes et claires, plantes basses qui devaient leur floraison au limon fluvial.

La forêt prodigieuse, au dôme compact et clos, avec ses frondaisons nuancées à l'infini, prenait l'aspect, de l'endroit où se tenait Yanni, d'un jardin féerique aux fleurs colossales, aux corolles innombrables, figurées par la voûte des arbres.

Çà et là, une éclaircie, rare. Au fond, on voyait serpenter une émeraude. C'était le fleuve qui traversait la forêt.

Au sud-est, le Mont Chauve et les collines méridionales faisaient l'effet bizarre de se joindre, de se mêler, pour se tenir en des attitudes amoureuses, caressantes, fraternelles, à peine touchées. Le caractère dominant de Sainte-Claire consistait en ces courbes ravissantes,en ces galbes heureux, en ces mouvements immobiles qui faisaient de l'île un chœur grave, reposant et doux, engagé dans une danse dont les poses élégantes,dont les gestes charmeurs ne bougeaient pas.

Yanni fit effort sur lui-même pour s'arracher à ce spectacle. Il était près de midi. La faim le tenaillait. La forêt lui offrirait sans doute un aliment. Il ne fut pas difficile d'y pénétrer, en suivant le cours de l'eau. Une fois à l'ombre, il se coucha à plat ventre. Il but à même l'eau courante. Elle avait une saveur spéciale,un peu ferrugineuse; instantanément, elle lui rendit toutes ses forces.

— Oh ! la boisson de miracle ! Elle me coûtera moins cher que l'autre !

Les moindres des choses, dans cette île fortunée, tournaient au gré de ses vœux. Il mit la main sur quelques oursins monstres charnus et succulents, roses de carapace, qu'un coup de mer avait sans doute rejetés jusque là. Il en suça une dizaine. Ça fondait dans le palais, suave et délicat. Il ne se priva pas de dessert, cueillant des coings

étranges, qui n'avaient pas l'âpreté de leur congénères hellènes, et qui avaient la saveur de la brioche. Il finit par une pêche d'un jus de paradis.

C'est en quoi il eut tort. Il ignorait que ces fruits, dans ce climat, commencent par vous entêter. Tout étourdi, il tomba sur le sol. Ses yeux se fermèrent. Au bout de quelques secondes, il bondit, effaré. Il venait d'avoir eu, durant ce court sommeil, une vision d'épouvante. Des sauvages le poursuivaient, armés de clameurs et de pierres.

La certitude s'établit en lui que ce rêve était un annonciateur de la réalité. Cette fois-ci, Yanni en aurait le cœur net ; il allait explorer les lieux définitivement.

Il n'avait franchi jusque-là que l'orée du bois. Maintenant, il entra dans la forêt. Une végétation de folie, une suffocation de verdure, une population effrénée de troncs monstrueux, sans un point bleu de ciel entre les branches. Et des arbres ! Les platanes de son pays, avec leurs dix ou quinze mètres de tour, lui paraissaient jeux d'enfant en comparaison. Il ne pouvait s'empêcher de s'arrêter pour s'extasier, pour tâter l'écorce. L'Ile silencieuse l'enveloppait de son mystère, l'engourdissait de sa magie.

Il ne s'apercevait même plus du mal qu'il avait à avancer. Il en oubliait son songe terrifiant.

Des lianes innombrables, les unes comme de la ficelle, les autres comme des cordes, les autres comme des fils de soie, reliaient les branchages les uns aux autres, faisaient entre les arbres comme des berceaux aériens. On pouvait encore écarter les grosses lianes ; ces fils de soie, qui paraissaient si fragiles, étaient, à l'essai, inextricables et infrangibles. Il mit trois heures à traverser la forêt dans sa longueur et ne s'en plaignit pas. L'air, les parfums, les couleurs lui créaient des sensations d'endormement. Il croyait être là depuis des années.

Il ne perdait pas son idée de vue. L'intérieur de la forêt ne donnait décidément rien. De la flore en abondance, aucune faune. Il obliqua vers la lisière. Il se sentait si heu-

reux maintenant, si doucement enserré par cette nature, qu'il craignait de voir surgir tout à coup, hors du bois, un fauve ou quelque sauvage.

De fauve, il n'en découvrit point. Il découvrit des sauvages.

C'était du côté du Mont Chauve. Aux pieds du Mont, cinq à six tentes d'un blanc mat se pressaient les unes contre les autres. Quelques nègres sommeillaient à l'ombre.

Il s'approcha plus près encore, le regard furtif, le cou tendu, étouffant ses pas entre les premiers arbres et une lisière plus dénudée, couverte de fougères. Il se replia soudain derrière un gros chêne. On pouvait tranquillement viser, à la distance prise.

— Messieurs, on va vous régaler.

Il pressa la détente.

Dans le silence endormi du désert de Sainte-Claire, à travers le linceul tissé par les rayons du jour autour des choses, un fracas retentit, formidable.

Il s'approcha pour s'assurer.

Rien ! Désespérément rien !

Des pierres rouges plantées dans le sable, quelques rochers triangulaires d'une blancheur nivéale, sur le tout les jeux de l'ombre et de la lumière; c'étaient les tentes et c'étaient les sauvages.

Il resta devant ce néant, atterré, dévorant son sang dans une rage mue.

Il n'ouvrit plus la bouche. Il se mit à courir frénétiquement dans mille directions à la fois, avec la peur — ou l'espoir de rencontrer le danger présumé. Il traversa la plage de sable en ligne droite, pour atteindre les monticules de la côte nord-est. Il remonta précipitamment leurs pentes légères jusqu'à leur jonction avec les Collines septentrionales, à l'endroit précis où, au bas d'une déclivité rapide, la plage oblongue, mentionnée plus haut, s'encadrait dans une ravine en forme de serfouette.

Son regard vainement sonda la profondeur: Affolé de tout connaître, il eut, un moment, la tentation de se suspendre à trois arbres du précipice, dont les crêtes effleuraient le sommet dela dernière colline de cette chaîne.Ces arbres s'isolaient là comme une poussée suprême et mélancolique de la forêt grandiose. Il aurait pu s'aider de leurs branches pour descendre.

A quoi bon ? Dans la gorge profonde, le velours d'un tapis de gazon allongé, avec, au bout, une baie arrondie, prise entre deux brisants, ne pouvait recéler aucun piège. La grande mer resplendissait au delà.

Il s'éloigna vite, ne se doutant pas que les trois arbres dédaignés devaient plus tard, beaucoup plus tard, servir à sa délivrance, après l'avoir arraché à la mort.

La hâte le lancinait de parcourir ce bois touffu qui occupait le plateau posé sur la grotte de passage, entre les deux amphithéâtres de collines. Quand on venait par l'ouest, l'ascension en était impossible. Maintenant, par le nord, on y accédait de plain pied.

Là, peut-être !...

Là, il eut la sensation d'entrer dans la mort.

Il n'avait pas imaginé forêt pareille.

C'était un espace planté de platanes titaniques, avec des distances, d'un tronc à l'autre, absolument égales. Cette symétrie avait quelque chose d'effrayant ; on pensait à un géomètre inconnu vivant dans l'île depuis des siècles, méthodique, solitaire et morne, alignant les végétaux à son gré. L'ombre dans le bois était à peine diaphane.Des ténèbres obstinées avaient établi là leur nid de deuil, dans une immobilité.

Les fougères, surabondantes, la plupart à hauteur d'homme, rigides et calmes, se taisaient ; lorsque Yanni les ployait au passage, elles ne répondaient même pas par le froissement le plus feutré. Elles ne sentaient rien. Tout était muet dans ces Elysées obscurs, vides même de fantômes.

Point d'îles, sur tout le Pacifique, où pèse une paix plus étrange, plus introublée, une léthargie plus funèbre et plus ensoleillée qu'à Sainte-Claire ; à Sainte-Claire, point de lieu plus assoupi, plus stagnant dans sa quiétude que ce sinistre bois de platanes. Pas un oiseau sur les branches, pas un scarabée sur l'herbe, pas un vermisseau sous le pied. Dans la torpeur de l'air, pas le bruissement d'une mouche, pas l'aile d'un insecte.

Une tranquillité sombre, inconsolée, une affliction souveraine, au milieu du triomphe de cette orgie végétale, angoissait Yanni, lui présentait comme un miroir de son avenir dans ce désert florissant et noir. La nature elle-même, lasse de ce silence et de cette obscurité, prenait sa revanche à l'orée du bois, avec des lilas énormes, aux grappes aveuglantes, tournées vers la mer et le soleil, comme si les fleurs mêmes redoutaient de pousser dans l'étouffement de cette agonie lugubre et magnifique.

Yanni se sauva. Un espoir lui restait encore.Peut-être le Mont-Chauve recélait-il quelques dangers dans ses plis. Il ne l'avait pas bien vu. Il l'avait cru, du haut de la grotte, marié aux Collines méridionales. Il comprit, lors de la déception de ses coups de carabine, que le Mont jaloux se dressait seul à l'écart, loin de tout. Il y courut. Il en fit vite le tour.Pas même un volatile marin sur les escarpements rocheux! Il leva les yeux, pour mieux distinguer.

— Tiens ! fit-il — mais déjà il parlait moins qu'au commencement de la journée. Et ma lunette ?

Il la sortit de sa poche, il s'en arma la main dextre.

Le Capitaine, par hasard, la lui aurait-il donnée pour qu'il explorât mieux ainsi sa solitude ?

Il examina la montagne, il examina les alentours dans tous les sens.

Ses pauvres mains retombèrent, désabusées.

Il s'avança sur le sable, jusqu'à la mer sans bornes.

Il frissonnait.

Il embrassa la plaine d'un long regard.

Non, point de bête dans son île, point d'ennemis ! Point de danger !

Et au large ? Il rebraqua sa lunette.

La rose du jour au ciel se décolorait. Le soir venait. La mer s'enveloppait en des ombres vermeilles.

Personne nulle part, rien, rien, ni sur la terre, ni sur les eaux.

Alors, n'en pouvant plus, Yanni trembla.

Il tremblait de peur, devant l'absence de tout danger ; et la vue de la solitude le secouait de terreur.

CHAPITRE IV

UN NOM SUR UN ARBRE

Une fois là nuit venue, Yanni se dirigea vers la grande Forêt, celle de la Plaine. Il n'aurait voulu à aucun prix de la Forêt aux Platanes. Déjà la Forêt basse lui donnait à penser. Il préféra s'installer à l'orée, sans pénétrer dans l'intérieur. S'installer pour dormir ! Et nous devons à la vérité de déclarer qu'il dormit excellemment, grâce, peut-être, à une circonstance particulière.

A Naxos, aussi bien qu'à bord, pour Yanni, pour ses camarades, la volupté incomparable, dans les nuits chaudes, était de s'étendre au grand air, la poitrine déboutonnée. A Sainte-Claire, où ne bougeait pas un souffle, ç'eût été, sans compter le plaisir, une nécessité.

Pourtant — on sut plus tard ce détail, avec tous les autres, de sa bouche même, quand la délivrance sonna — pourtant Yanni ne voulut pas se coucher par terre. Il s'arrangea un lit dans le tronc creux d'un platane énorme, où de la mousse sèche, épaisse et veloutée, lui faisait un matelas véritable

Expliquez cela comme vous voudrez. Yanni venait de constater, à sa grande détresse, l'absence de tout péril dans l'île entière, l'absence même d'un insecte malfaisant. Et Yanni se cachait !

Yanni se cachait de la solitude. Et ce besoin prit chez lui, plus tard, des proportions d'épouvante.

Déjà, dans cette première nuit de Sainte-Claire, il ne fut point fâché, avant de fermer les yeux, de suivre, sur la lisière, et sur la plage sablonneuse aux anémones scintillantes, sur les feuilles et sur les herbes voisines, la douce promenade des rayons clairs de la Croix du Sud. Cela lui tenait compagnie, cela lui faisait comme un enchantement et une protection.

— Voici la première nuit que je dors à terre, s'exclama-t-il gaiement au réveil, sans être dévoré par les puces.

Il lui fallait maintenant son café. Et tout juste, en cherchant des yeux, il remarqua des fruits ronds, noirâtres et luisants. Les prunes de Naxos, quoi ? — sauf l'écorce, qui était dure.

— Qu'est-ce que ça peut vous dire en dedans, ces mignons-là ?

Il en casse un contre un caillou. Le jus regicle sur le sol, brusquement.

— Fausse manœuvre ! Attention !

Il en cueille un autre dont il arrache la queue et, sur la place encore fraîche, il creuse avec son ongle un trou suffisant. Ça se présentait gentiment en forme de coupe.

— Boirai-je ou pas ? considéra-t-il.

Il but. Il avala le liquide, en absorba un second, un troisième, jusqu'à quatre. C'était purement délicieux, et ça sentait le café froid.

Pour se donner du mouvement, il traversa, non sans peine, la Forêt dans sa largeur. Il se trouva inopinément aux pieds d'une des collines méridionales, devant laquelle s'étendait un champ maigre, une sorte de carré où poussaient des maïs sauvages, tout mûrs et tendres à ce moment. Il y courut. Ce lui fut une nourriture substantielle et d'une saveur qui dépassait de beaucoup celle des coings au goût de brioche, cueillis à son arrivée. Il enlevait les grains un à un, sans songer à les faire sauter avec la pointe

de son couteau, dont il ne se servait pas plus que tout à l'heure il ne s'en était servi pour les fruits au café.

Yanni obéissait déjà aux suggestions muettes des milieux. Le désert ne connaît point nos coutelleries. Le solitaire vit des industries propres à la solitude.

Au beau milieu de tout, il se sentit abandonné. Cela n'a rien d'étrange. Ce qui l'est davantage — ou ce qui l'est aussi peu — c'est son désir soudain de revenir à sa Colline, pour être là, moins seul. Il se trouvait sur le chemin. Il refit en sens inverse la route de la veille. Cela lui causa une certaine satisfaction. Le ravin devenait presque un vieil ami. Le solitaire n'évoluait plus dans l'inconnu.

Pressé d'être rendu à domicile, notre marcheur obliqua vers les collines méridionales dont la dernière le mit sur la sienne par une pente douce. C'est de là qu'il avait nargué camarades et Capitaine. Il s'y plaisait — ne se doutant pas que ce plaisir lui venait d'eux,précisément parce qu'il se cabrait contre eux. C'est même par orgueil qu'il se refusait à descendre sur la Plage de débarquement. Ils auraient pu triompher, comme d'une concession.

D'un air indifférent, il fait quelques pas, jette un coup d'œil. Puis, voilà qu'il se précipite, voilà qu'il court juste dans la direction du remblai de terre au bout de la bande de sable.

— Ah ! sacrés bougres de gens ! bondit-il.

Et il se mit à danser, en proférant des sons inarticulés.

Il venait de découvrir les deux caisses laissées par les camarades, avant le départ, à ce même endroit.

Deux caisses et, à côté d'elles, un bon ballot qui enveloppait certains objets. Les matelots avaient mal calculé leur distance ; à la marée, une extrémité de la grosse toile avait été touchée ; des points de rouille apparurent sur deux ou trois outils contenus dans le ballot ; car, l'ouvrir, déballer les caisses, fut pour Yanni l'affaire d'une seconde.

Les déballer ! Cela nous plaît à dire. Il empoignait pêle-mêle ce qui lui tombait sous la main, le jetait sur le sable, frénétiquement — cet homme si calme à son ordinaire — pour plus vite voir.

Du ballot jaillirent une marmite, un gril,une bouilloire, une casserole de petit modèle,une pelle,une fourche,une herse,une scie, un marteau et des clous.La première caisse qu'il éventra lui donna un costume en beau coutil, des chaussettes, des souliers, un chapeau de paille, des chemises ; puis, du bougran, des lignes de pêche, de la corde, de la ficelle et,à part, dûment enveloppés, de l'amadou, de la poudre, des balles, des allumettes. Tout était prévu!

La seconde caisse demanda plus de calme dans l'extraction de son contenu : comestibles des sortes les plus variées, conserves, viandes fumées, langue de bœuf, légumes,confitures,une bouteille d'huile de Marseille,une de vinaigre, du sel en masse, des biscuits, du fromage, de la galette de bord, etc., etc.

Il n'eut pas la patience d'aller jusqu'au bout.

Dès que, en tas capricieux, les différents articles eurent touché le sol, la sarabande recommença et le tumulte des paroles s'élança de sa bouche.

C'était une bordée d'injures, de ces injures que les Orientaux, peut-être par pudeur intime, ont coutume de déverser sur un ami,pour lui marquer leur affection, tout en ayant l'air ainsi de la dissimuler.

— Tas de gueux ! Mais il fallait me le dire ! Quoi ! Jusqu'à des pelles ! Ah ! les sacripants ! Pendant que vous y étiez, il fallait m'installer une maison entière. Crétins de copineaux ! Merci, quand même. Et cette voix pleurarde quand vous m'assuriez que vous ne m'en vouliez pas ! C'est beau, ce fourbis.Quels trucs des Enfers ! Mâtin ! Ah ! je vous casserais bien la gueule, vous qui, sournoisement, m'avez amené cette marchandise sur le sable. Les sinistres birbes ! Les mufles ! Les galapyas ! Les salapyas !... Tope là, camaros !

Il faut que, dans l'espace de trente heures, le silence et l'isolement aient singulièrement agi sur cette nature fière et retraite, pour arracher à ses lèvres des cris aigus, au seul aspect de ces choses sociales, de ce fourbis humain.

L'orgueil ne fut point long à reprendre le dessus.

Avec une rage qui rendait ses gestes plus brefs et plus prompts, il remit le tout, sens dessus dessous, dans les deux caisses.

— Vous ne m'aurez pas ! ponctua-t-il, et il rebondit, exactement comme la veille, vers sa Colline.

La journée lui parut d'une longueur sans limites. Il erra toute l'après-midi dans des obsessions successives de solitude et de société.

La société était là, sur la Plage, dans les caisses et le gros ballot.

Il se donna un prétexte.

— Qui sait ? Quelque attrape du Capitaine ? Face mafflue, va ! (Mafflu ? Sec et anguleux, c'est ce que le Capitaine était le moins). Je vais voir !

En ouvrant, il tomba sur la galette et le fromage. Ça lui mit l'eau à la bouche. Il venait de se nourrir, deux heures auparavant, des produits de ses arbres. Le fromage accusait je ne sais quel goût d'amertume. Pour la galette, elle était franchement dure. Après un coup de dent, il lâcha les deux morceaux sur la grève.

Il prit du moins cette fois-ci la précaution, mû par d'obscurs instincts sociaux, de préserver les colis en les poussant, hors de la portée du flux, dans le tronc creux et profond d'un saule.

Alors Yanni s'éloigna plus paisiblement.

Ce goût désagréable du fromage l'apaisait. Il trouvait déjà moins de prix aux dons des camarades. Il dîna, le soir, avec un plus grand appétit, des cédrats de la Colline. Dieu, que c'était bon ! De l'eau claire et de la chair friande dans le même fruit.

Au moment où il en cueillit un second, il le retournait avec complaisance entre ses doigts. Il finit par le rompre avec ses dents, sans l'avoir pelé au préalable.

Il tenait cependant son couteau de la main gauche. Il se mit à le contempler d'un air de songe. Des pensées en flots pressés et tristes envahirent son cerveau. Il regardait distraitement la haute mer. Il devait être dans les huit heures du soir. Le soleil se penchait vers la base du firmament. Les eaux dormaient au loin, calmes et rosées. Il avait le dos appuyé contre le tronc d'un arbre qui paraissait être un peuplier, avec, sur l'écorce, des yeux blancs, avec la peau si lisse que la main sentait toute une caresse à s'y promener. Il n'y avait point sur la colline de cavité où il pût se réfugier comme, la veille, dans la Grande Forêt. Sans bien savoir ce qu'il faisait, il prit son couteau et, lentement, il grava son nom :

YANNI PETROYANNI

Il se sentit ainsi moins seul. Il dédoublait ainsi, il affirmait son existence dans le vide de la nature. En même temps, il se rappelait ! Oui, là-bas, dans le navire, dans son cachot à fond de cale, pareille aventure lui était arrivée. Il avait inscrit son nom sur la paroi de sa prison. Il revoyait le cabanon et la planche et le navire. Il entendait le Capitaine qui commandait du haut de la passerelle, les matelots courant sur le tillac, les bruits familiers du bord et les vagues avec leur clapotis contre les flancs du bâtiment en marche, et le vent dans les voiles, et la mer bornée à travers la vitre ronde du hublot.

Yanni ne put se retenir. Dans son réduit étroit du bord, il n'avait pas bronché. Ce soir, seul, à ce souvenir, un sanglot lui montait dans la gorge. Pauvre enfant ! Il sentait quelle différence sinistre existait entre une prison et la solitude.

CHAPITRE V

NOS CHÈRES HABITUDES PEUVENT PARFOIS NOUS COUTER CHER

L'aube aux joies victorieuses dressa Yanni d'aplomb sur ses deux pattes.

Il parcourut d'un long regard son domaine, sa Colline, la rangée des Collines méridionales; il se rappela la Grande Forêt de l'autre rive, la Plage aux Anémones multicolores, tandis qu'à l'horizon, le soleil, encore caché par le Mont Chauve, montait, paisible et royal.

— Imbécile ! murmura Yanni.

Il faut comprendre qu'il s'adressait au Capitaine ; car, tourné maintenant vers la plage gracieuse au bas du coteau, il haranguait les camarades, triomphalement :

— Vous ne voyez donc pas que tout cela m'appartient? Vous avez voulu me punir. Vous m'avez fait roi. Mieux que roi; car, je suis plus libre! Je suis entièrement libre. Je fais ce que je veux. Je me lève, je m'assieds, je bois, je mange, je flâne, je roupille, je ronfle, je rêve, le nez en l'air, je grimpe aux arbres, j'en redescends, comme je veux. Je suis mon maître.

Ces paroles devaient recevoir dans la matinée même un démenti cinglant. Déjà, jusque dans le moindre détail quotidien, les lieux s'emparaient de lui, le maîtrisaient.

A peine au bout de sa tirade, il fut tout abasourdi de sa voix, un écho vibrait je ne sais où, qui les lui renvoyait à la figure. Il eut la sensation, près de lui, d'une voix étrangère.

Il voulut s'étourdir, chasser une impression qui le troublait. Il se mit à fredonner une complainte aimée qu'il chantonnait dans sa prison. Quelle bizarre aventure ! L'air était faux ! C'est que, sans doute, la rumeur des hommes et celle des flots rythmaient à bord la chanson qui, dans la quiétude aplatie des airs, baissait de quelque

demi-ton ou s'égarait d'une mesure, comme un instrument changé d'atmosphère.

— Arrachons-nous d'ici ! soupira-t-il doucement. D'ailleurs, la besogne ne manque pas. Nous avons des précautions à prendre. Il ne fera pas toujours ce temps bleu et vert.

Puis, comme si la placidité des espaces immobiles l'agaçait, il ajouta, non sans humeur :

— Quand des pluies aux gouttes énormes auront ployé ces branches, quand les éclairs les auront tordues, quand le tonnerre affolera Sainte-Claire, je ne vais pas rester sous les horions. Puisque je suis roi, il faudra bien que je m'y arrange un pieu royal.

Avec tout cela, point d'asile sortable, parmi les arbres d'alentour.

Il se mit en quête d'un appartement dans les environs.

Yanni ne connaissait pas encore le versant méridional de sa Colline. Dès qu'il fut en bas, il se rendit compte de ce qui lui avait échappé le premier jour ; une bande étroite de sable, de deux ou trois mètres de largeur, s'étendait derrière les Collines méridionales et menait, presque en droite ligne, au Mont Chauve, en d'autres termes à la Grande Plage orientale, la Plage aux Anémones, distante de sa Colline d'une quinzaine de kilomètres.

Voilà qui était commode ; on avait l'ombre des arbres pour marcher ; le sable, facile et velouté, vous portait de lui-même.

Pas d'endroit propice cependant pour y établir ses quartiers d'hiver.

Avant de revenir sur ses pas, il s'arrêta une minute devant la mer. Il ne l'avait pas encore vue de si près ; car, dans sa terreur d'avant-veille, il n'avait guère pris le temps de s'attarder à la contemplation du rivage, absorbé comme il était, des pieds à la tête, par le spectre de la solitude.

Cette fois-ci, le flot à ses pieds le conviait à des pensées

amènes, non point que ce flot fût jaseur—à Sainte-Claire tout est si calme que les marées elles-mêmes s'accomplissent avec un clapotis indistinct ; c'est le satin uni de l'eau qui l'attirait avec ses transparences d'émeraude, avec, dans ses fonds, des algues de pourpre, alors que la surface réfléchissait les verdures des Collines.

Il n'y tint plus. Il était bien libre de prendre un bain, après tout! Il ôta ses vêtements. D'un geste machinal, il posa son pied gauche sur son genou droit,pour se délacer les souliers. Il s'aperçut alors qu'il les avait oubliés là-bas, dans le tronc creux du platane.

— Tant mieux ! Ça fait moins d'embarras.

Et il se jeta tout de suite à l'eau. Un poisson n'avait pas sa souplesse. D'un élan instinctif, il gagna le large — comme il avait fait jusque-là toutes les fois qu'il se baignait. Cette fois-ci, Yanni, sans bien savoir pourquoi, rebroussa vite chemin. Avec, devant les yeux, une étendue plate et sans limites, il eut l'impression poignante qu'il n'existait plus nulle part de continent, devant ni derrière lui. Cette impression, il ne l'aurait certainement pas eue, si Sainte-Claire avait été peuplée. Seul, il revoyait partout la solitude.

Il revint sagement au rivage, lui le nageur accompli et peu poltron. Il éprouva un gros sentiment de sécurité à reprendre pied, près du rivage, l'eau lui venant au cou. Il agita ses mains une minute. Puis, il voulut avancer. Impossible. Ses deux orteils se débattaient dans un étau. Ce n'était plus, comme dans le ravin, l'autre jour, le doigt mordu entre deux cailloux. C'était l'immobilité forcée.

Heureusement, Yanni ne se démonta pas. Sa tête disparut dans l'eau, il regarda, tâta de la main, se dégagea, méthodiquement. Ses deux pieds s'étaient pris entre des sortes de tridents formés par des racines que projetaient dans l'eau les grands arbres des Collines. La marée recouvrait tout à ce moment.

— Drôle de pays ! On ne sait jamais sur quoi l'on marche. On n'y a donc plus sa liberté ?

Il suivit la bande de sable, pour regagner sa Colline. En la contournant par le bas, il devait trouver l'installation cherchée, mais ce fut grâce à un hasard déconcertant. Tout était à rebours dans cette terre des merveilles. On ne trouvait pas où l'on cherchait, on trouvait où l'on ne cherchait pas.

Il grimpait sur le versant méridional de la Colline, lorsque, à mi-hauteur de la pente, il déboucha sur un plateau, une terrasse plane et gazonnée, bornée par un mur de verdure. Yanni s'y adossa et, à la même minute, s'étala tout de son long à la renverse.

Cette verdure était faite de lianes, de plantes grimpantes, d'un emmêlement de rameaux fins et longs. Ça donnait une portière de feuillages, masquant une grotte. La grotte ! C'est bien ce qu'il voulait !

Yanni se releva, fort amusé.

Il partagea la tenture verte en deux parties égales, comme une chevelure ou comme un rideau dont on laisse pendre les pans inférieurs. Il fit avec les lianes elles-mêmes deux nœuds solides autour de deux morceaux de bois qu'il fixa, de chaque côté du mur de terre.

A l'entrée, la grotte avait pas mal de profondeur. De quoi faire une belle chambre à coucher. Mais... impossible pour le moment de s'y étendre. Pas de place, dans un encombrement fou de buissons, de radicelles, d'arbustes, d'herbes drues, à mesure que l'on avançait à l'intérieur.

Ça valait pourtant la peine d'en tirer quelque chose. Le plafond en voûte tenait ferme, prévenait tout éboulement, à la faveur de poutres naturelles dues à un lacis pittoresque et noueux de fortes racines aux mailles serrées.

Il n'y avait qu'une chose à faire : déblayer le terrain.

Yanni s'y mit résolument. Il essaya d'arracher un des arbustes du sol. L'arbuste résistait joliment. Il s'obstina,

fouilla la terre autour du pied, avec ses doigts, avec une branche arrachée à l'arbuste lui-même, qui s'ébranla, craqua, lui resta dans la main.

Il se mit alors à considérer le boyau dur, à double bec, de la racine. Ça augmentait Yanni d'une fourche des plus sortables, dont il s'aida pour déraciner les six arbustes qui restaient encore.

Le travail lui procura une bonne suée. Il n'en contempla pas moins son œuvre avec désespoir. En somme, il avait abouti à centupler le gâchis ; maintenant, les trous creusés, les terres rejetées, les feuilles remuées, les branches cassées unissaient leur désordre extravagant, créaient un chaos nouveau.

D'où nécessité inéluctable de nettoyer et d'aplanir.

Il s'y mit, d'abord des bras et des mains. Ça n'avançait pas fort. Brusquement, il retourna le seul arbrisseau qu'il n'eût point encore défolié. Ce balai d'un nouveau genre fit une besogne rapide et globale. Yanni boucha les crevasses, étendit par terre de larges feuilles de fougère. Et il se signa, la tâche accomplie.

Sur quoi, il sortit, rabaissant les deux rideaux de sa caverne veloutée.

L'ouvrage lestement enlevé avait duré peu d'heures. En réalité, rien de moins compliqué. La faim le tenaillait maintenant. Il monta sur sa Colline, où il se rassasia des chers cédrats. Mais midi brûlait le ciel, juste au milieu de la voûte. Yanni mourait de soif. Le liquide du fruit ne suffisait pas. Il lui fallait, à ce moment, de l'eau naturelle. Il s'achemina vers la Plage, où il trouva, cette fois-ci, ce qu'il voulait ; car, le ruisseau léger qui courait dans le ravin, perdu d'abord sous le remblai que nous connaissons, ressortait plus loin, alimentait le versant occidental, en une multitude de rigoles étroites, assez basses, dont le sable était sillonné.

Celle où Yanni se pencha s'arrondissait en une coupe toute offerte à sa bouche.

Quand il se releva, il enveloppa d'un large sourire d'indulgence le saule creux où dormaient les caisses et le gros ballot.

— Les proverbes de Naxos ont raison : autre contrée, autre existence. Je n'ai pas songé une seconde ni à leurs pioches ni à leurs brioches ! On ne fait pas ici ce que l'on veut. On fait ce que veut le pays.

Il se prit à parcourir la Plage du côté opposé à celui de sa Colline, poussant jusqu'à la pointe nord-ouest de Sainte-Claire. La mer avait baissé. Il put donc éviter les rochers de la falaise que la marée haute battait, au jour de son arrivée, ce qui avait obligé les camarades à déposer les provisions ordonnées par le Capitaine au delà de la limite de sable.

Si Yanni se promettait de cette promenade un supplément d'informations, il tombait mal. C'était la région la plus ingrate de l'île. Large, épais, ventru, obèse, glabre et irritant, le Mont Mafflu bouchait l'horizon avec brutalité. On aurait dit une personne qui vous obstinait. Tu ne verras pas plus loin, décrétait-il obstinément.

Voilà tout ce que Yanni remporta de son excursion.

L'agacement que lui causait le Mont Mafflu le rapprocha des camarades.

— Je n'ai tout de même pas assez regardé leurs gentillesses dans les deux boîtes.

Il contourna, en revenant, par le saule creux, ramena, puis ouvrit l'une des caisses, celle des comestibles, fouilla jusqu'au fond.

— Le bandit ! rugit-il.

Il retira de la caisse deux bouteilles de rhum.

Le dialogue, aussitôt, s'engagea, bref et acéré, entre le Capitaine et lui.

— Avoue que tu l'as fait exprès ! Choléra !

Le Patron, avec un dédain splendide, tournait la tête sans réponse.

— Tu veux me bafouer ! Tête de mort !

Le Capitaine déambule, bouche cadenassée, plus loin, près des flots.

— Ah ! tu ne m'auras pas ! La canaille !

Et Yanni serrait les dents, les prunelles injectées de fureur rouge.

Le Capitaine s'arrête, le fixe dans les yeux, froidement.

— Oh ! tu es loin. Tu peux railler, sans que je te broie les os dans les os de mes phalanges.

Il tendait les mains dans un spasme.

Brève et tranchante, sarcastique, la voix du Capitaine retentit dans le silence de Sainte-Claire :

— Tu boiras !

La colère soulevait Yanni,le dressait sur ses deux pieds. Il brandit une des bouteilles, comme pour la briser sur la tête du spectre qui le bravait ; puis, d'un geste puissant et sec, il la rabattit sur sa figure.

— Oui, tiens ! Je boirai. Je n'ai pas peur de boire !

Et il but le flacon, tout le flacon de rhum, à longs traits.

Cela lui paraissait délicieux. Car—et il ne s'y attendait pas — la société humaine, à chaque gorgée, revivait devant lui. Les souvenirs, en foule, aigus, tranchants, s'éveillaient dans son cerveau. Oui, voilà bien le défilé des événements : il descendait au cellier du navire, il empoignait une bouteille, il la vidait lestement, il entamait la seconde, il se transportait à la barre, marchant sur le tillac, droit comme un I. Puis, l'étourdissement, l'engourdissement de plomb. Une tempête de cris dans la bouche du capitaine. Deux matelots qui l'emportent. Le cachot à fond de cale. Ça y est !

De la même façon, exactement, dès qu'il eut achevé le premier flacon — un seul, cette fois-ci lui suffit, à cause du grand air — il s'écroula, ivre mort, sur le sable.

Était-ce un rêve ? Était-ce une réalité ?

Subitement, un froid glacial courut à travers tous ses membres. Il se crut à bord et que les vagues envahis-

saient, noyaient le cabanon, pour l'emporter dehors, n'importe où.

Il ne se trompait pas ! Il roulait, à ce moment même, entre les eaux montantes qui le soulevaient de terre, qui l'emportaient. C'est la marée qui revenait. Le danger de mort, seul, le réveilla. Encore un peu, il s'en allait dans le Pacifique. Violemment, il fut debout. Il sentit sous sa semelle le sable, le bon sable tutélaire. Heureusement, le jusant n'avait pas encore tout gagné. Sa tête était d'une lourdeur de plomb. La joie de la résurrection fut telle, que cette douleur disparut tout de suite. Le soleil brillait encore de ses derniers rayons. Il put se sécher. Dans la nuit, il aurait sombré sans rémission.

— Quelle drôle de chose de se sentir vivre ! Ah ! c'est que dame ! dans la solitude, ça ne vaut rien, la bouteille. Il n'y a plus de secours ici ! Il n'y a plus de cachot !

Il regagna sa Colline, tout penaud. Il n'y dormit point cependant. Il se dirigea vers sa Caverne, dominé par l'intense besoin de se cacher quelque part.

Ce fut étendu sur ses longues fougères, qu'il se réfugia dans le sommeil.

CHAPITRE VI

LA SOLITUDE QUI SE FUIT ELLE-MÊME

Adam, chassé du Paradis, n'eût jamais rien regretté, à ce que l'on a prétendu, s'il avait pu habiter une des îles de notre Archipel, Masatière, Masafuère ou Sainte-Claire. Nulle part ailleurs la nature dépensière n'a d'une main plus profuse versé les dons les plus divers, n'est venue, avec plus d'amour, semer ses richesses et ses grâces, à l'intérieur comme tout autour des trois îles incomparables, depuis le bleu de la mer, toujours bleue même à travers les tempêtes rares, jusqu'au vert sombre des forêts piquées, sur les ondulations de leurs dômes, de mille couleurs éblouissantes. Les arbres sont chargés de fruits de

toutes les sortes, des eaux délicieuses parcourent les deux versants, des sources jaillissent sous vos pas qui vous donnent la force et la santé, un air d'une pureté inaltérable, d'un arome qui jamais ne vous fatigue à cause du sel marin, voltige autour de vous, des pluies douces et brèves, aux douches bienfaisantes, vous arrosent de leur fraîcheur tempérée. Voilà quelques-unes des vertus de Sainte-Claire, enclose toujours dans le tissu lumineux de son silence de magie, de sa torpeur d'enchantement.

Dans un autre pays Yanni aurait pu, entre plusieurs causes,succomber soit au froid rigoureux, soit à la canicule, soit aux brumes permanentes, soit au climat mauvais, soit aux pauvretés de quelque sol ingrat. A Sainte-Claire, il avait toutes les faveurs du sort. C'est donc la solitude uniquement qui se fit massue pour l'assommer.

Nous avons relaté dans le détail ses deux premières journées. Ce sont celles dont il avait gardé la plus vive mémoire. Les sept ou huit jours qui suivirent ne différèrent pas beaucoup, sauf que les accidents s'espacèrent, attendu que Yanni, averti maintenant, devenait de plus en plus précautionneux. Il s'avouait moins libre qu'il ne l'avait cru, dans ses mouvements. Son bain le lui avait bien fait voir. Mais, en somme, il avait résisté victorieusement aux assauts de l'inconnu, grâce à son énergie et à son sang-froid. Tendu dans sa volonté, confiant dans sa force, il allait et venait, faisant surtout sur lui-même l'effort continu de s'abstraire, de s'i oler de son isolement, de n'y plus penser, de le nier au besoin.

Sans doute, cet effort déjà décelait une faiblesse. La solitude autour de lui ourdissait son ténébreux ennui, préparait doucement l'œuvre de la catastrophe.

Comme on l'a observé dans des cas analogues, c'est la nuit que la nature prit sa revanche, aux heures où l'être se détend, où l'âme est sans résistance.

Au bout de dix jours après son arrivée, Yanni eut une série ininterrompue de rêves désastreux.

Sainte-Claire se rétrécissait ; une seule colline restait, le sommet en l'air, qui bientôt s'engloutissait elle aussi ; les eaux, autour, bouillonnaient ; Yanni cherchait à se sauver, grimpait, se raccrochait au tronc glissant d'un peuplier, haut et dressé. Il n'arrivait pas à se retenir ; il roulait dans les abîmes, avec la colline entraînée par une force de mystère.

Ainsi, les images se suivaient empreintes d'une précision bouleversante.

D'autres fois, il n'y avait pas d'île. Un palmier, droit et mince, en plein au milieu de la mer, sans une branche. Une touffe au sommet, qui grossissait. Il tentait, pour y arriver, des efforts de désespoir. Mais la touffe fuyait au ciel, la tige ployait, flexible. Ses mains s'engourdissaient. Le tronc craquait. Enfin, il se nichait parmi les longues feuilles de la touffe, là-haut, tout là-haut. C'est juste le moment où le palmier commençait des oscillations folles. Le malheureux allait être précipité d'une hauteur de cinq cents mètres.

Ou bien, du fond de l'horizon incalculable, une vague monumentale s'avançait, lente, sans remous, sur une surface polie, une vague venue d'on ne sait où, une étrangère. Elle enveloppait Sainte-Claire dans sa volute silencieuse qui disparaissait brusquement. Ou bien, deux îles couraient l'une contre l'autre, se choquaient, se pulvérisaient. Il n'y avait plus sur toute la surface de la planète que de l'eau.

Le scène parfois changeait. Yanni s'endormait dans la Grande Forêt orientale. Sur ses pieds, sur ses cuisses, sur sa poitrine, tout au long de son corps, poussaient mille lianes en fils de soie, mille végétations minuscules ; il était réduit à l'état de pelote, d'une petite pelote verte qui roulait parmi les herbes. Le fleuve passait et l'entraînait à la mer.

Ces visions, nettes, exaspérantes, durèrent une semaine entière, sans répit. Elles cessèrent brusquement, pour se

changer en hallucinations qui l'obsédèrent en plein jour. Il lui venait des éblouissements, des étourdissements et des maux de cœur. Ça l'empêchait de manger. Il fallait aviser au plus vite.

Yanni ne se laissa pas abattre. Il trouva le remède, en raisonnant son cas

Il repéra le caractère commun de ses cauchemars ; ils avaient tous pour théâtre un vaste espace, le ciel et l'océan. Quand il prenait sur lui de se promener sur la Plage ou les Collines, pour peu qu'il eût de l'horizon devant les yeux, la nature se déformait, tout dansait autour de lui dans une sarabande de désordre, les collines bondissaient, les vagues immobiles escaladaient les collines, comme des murailles qui se déplacent toutes d'un bloc, les bois marchaient, les cimes du Mont Chauve et du Mont Mafflu s'exacuaient en aiguilles vertigineuses ; sur la base de l'horizon, le ciel vacillait.

Un seul parti à prendre : rétrécir son horizon, fût-ce artificiellement, se discipliner le regard.

Au fond, l'endroit où Yanni se sentait le mieux — le plus *chez lui* — c'était bien sa Colline, parce qu'elle avait été le domicile élu pendant qu'il n'était pas encore seul, en présence de ces mêmes camarades qu'il fuyait. Elle lui figurait comme un dernier reflet du milieu humain.

Il s'y établit définitivement. Il choisit bien son endroit, près du premier arbre qui l'avait nourri, dans le bois déjà dense, mais qui, là, s'arrondissait en clairière. Ça lui faisait une chambre verte, avec un dôme épais et clos sur la tête, avec, autour de lui, des murs de verdure ; au milieu de la pièce, des fougères d'une belle épaisseur. En tout, quelque chose comme quatre mètres carrés. Pas un débouché sur le ciel ni sur la mer.

Yanni fit preuve d'une force de caractère incroyable dans la détresse de cette solitude. Il se forçait à clouer ses regards sur une feuille, sur une branche, sur un tronc,

pour graver les justes linéaments dans sa rétine, pour ne point permettre à son imagination de les dépasser. Il ménageait avec art les intervalles de repos, de crainte qu'une fixité prolongée n'amenât d'autres troubles optiques.

Il voulait vaincre. Il voulait vivre. D'où cette méthode tenace. Une après-midi, dans la tranquillité absolue de l'atmosphère, une feuille voltigea, tomba, frissonna. Il eut peur. L'immobilité de la création trouble toujours ; les moindres sons y présagent un désastre. Yanni, pour s'aguerrir, cassait, entre ses doigts, une branche, ou la faisait craquer à terre sous son pied, pour se créer ainsi des bruits qui lui devinssent familiers.

Il eut le courage pendant deux semaines entières de se contenter, pour toute boisson, des cédrats au noyau liquide. Les herbes, les fruits à portée immédiate de sa main constituaient ses repas. Il ne voulait, à aucun prix, compromettre sa cure et son existence, en se risquant, fût-ce aux pieds de la Colline.

Ah ! si le Capitaine avait pu le voir, réglant ses pas, comptant ses tours, se rivant au sol, il aurait eu la confirmation irréfutable de sa prophétie, c'est à savoir qu'un solitaire n'a pas de temps à lui, absorbé qu'il est par sa solitude, puisque c'est encore de la solitude que Yanni se cachait dans sa chambre de verdure.

Le Capitaine se serait aussi gaussé de ceux qui envoient les solitaires tous les quarts d'heure à un *lock-out* explorer l'espace accablant. Demandez à Yanni ce qu'il en pensait de l'immensité brusquement découverte !

Il eut besoin d'un mois pour guérir. Encore lui fallut-il la répercussion morale d'un fait matériel inattendu.

Pendant cette captivité volontaire, il faisait les cent pas, cinq ou six fois par jour, toujours du même point au même point, sur un parterre étincelant, avant son arrivée, d'herbes et de fleurs. Les herbes peu à peu se couchèrent, les fleurs disparurent, la terre ferrugineuse apparut. Ça faisait un petit sentier ! Un sentier comme au village !

Un sentier, dira-t-on, ce n'est rien ! Un sentier, dans la solitude, c'est beaucoup, c'est tout. Ce sentier de rien, pour Yanni, quand il s'en aperçut, fut comme le miroir où, pour la première fois, il se voyait lui-même. Il y avait deux êtres dans l'île maintenant, lui et son propre être dédoublé par le sentier.

Satisfait, ragaillardi presque, il voulut mettre enfin à exécution un projet qui le travaillait depuis sa claustration. Si son horizon visuel s'était rétréci, son horizon intellectuel n'en valait guère mieux. Ses besoins physiques seuls le préoccupaient. Or, la Grande Forêt orientale avait des produits supérieurs à ceux de sa colline, malgré des fruits succulents, malgré du cresson d'une saveur arsénicale unique, malgré une eau qu'il finit par découvrir sur un des flancs du monticule et dont la vertu, utilisée plus tard dans l'île habitée, revigorait les constitutions les plus faibles.

Mais, le courage revenu, la gourmandise se développait chez Yanni.

Il médita longuement son itinéraire.

Prendre par le ruban de sable méridional, c'était s'exposer, pendant des kilomètres, au voisinage continu de la mer. Il ne fallait pas perdre le bénéfice de sa réclusion verte. Il préféra le chemin des collines; ça lui donnait l'illusion qu'il ne s'éloignait pas trop de la sienne.

Au bout d'une bonne trotte, il se trouva tout porté aux pieds du Mont Chauve, qui lui rappela le jour où, croyant tuer des sauvages, il n'avait tué que des pierres. Cela le fit penser à son fusil déposé dans la Grotte de la Colline et dont il ne s'était plus soucié depuis. Oublié comme le reste !

Il prit de biais par le midi, vers la vaste Plage aux Anémones multicolores et se réfugia dans un repli, en forme de baie, que formaient des rochers prolongeant, à la surface, les racines du Mont Chauve et dissimulant l'horizon.

Yanni s'assit, se croisant les jambes à la mode de son

pays. Le temps passait, sans qu'il en sentît le passage. La tête couronnée d'un sombrero large, confectionné par ses soins avec des fougères entrelacées, il ne songeait même pas aux chapeaux d'Europe, débarqués par le Capitaine. Il s'enivrait de repos et de paresse, contemplant le bord du rivage, suivant le flux dans son ascension lente et douce.

Pourquoi ne se laisserait-il pas un peu tremper les pieds ? Les pieds seulement ! Pour le bain, plus tard, on verrait. Quand on connaîtrait mieux. Qu'est-ce qui pourrait lui arriver à se mouiller les jambes, la ceinture ? Absolument rien, puisqu'il attendrait l'arrivée du flot sur le sable même qu'il voyait à découvert maintenant, blond et nu.

La mer venait à lui. Yanni se dévêtit, ne garda que le gilet de son juste-au-corps, fit quelques pas, se signa, puis, le dos tourné à l'océan, sentit avec volupté la caresse montante de l'eau à ses pieds, la fraîcheur sur ses reins.

Il ne bougeait pas. Il regardait la Grande Forêt. Tout à coup, sans faire un pas, il sent qu'il avance; le sable court, la mer marche. Yanni perd l'équilibre, tombe sur le dos. A cette même minute, il voit, près de lui, un animal long, pas trop gros, fuyant sur les roches. Il se croit fou.

C'était — il l'ignorait ! — une de ces tortues de mer énormes, comme il y en a dans ces parages. Leurs deux traits caractéristiques sont leur taille extraordinaire — près d'un mètre, un mètre et demi de long — et leur vélocité, qui défie celle de l'homme. Aussi leur chasse est-elle des plus difficiles ; il faut les prendre, avant qu'elles aient eu le temps de se sauver dans l'eau. Elles fournissent une chair exquise et pondent, dans les trous des roches, des œufs qui sont un régal

La nôtre allait pondre, sans doute séparée par quelque courant de ses compagnes ; car ces tortues vont toujours par troupes.

La rencontre, pour Yanni, aurait pu être des plus fruc-

tueuses. Ah ! c'est bien à cela qu'il songeait. Il se sauva vers la Grande Forêt. Et il y eut beaucoup de mérite, tant, sous le coup, ses membres se paralysèrent, refusant de le servir. L'inconnu, qui déjà dans les villes effraye, peut affoler dans la solitude. S'il avait du moins eu un compagnon, on aurait causé, on aurait commenté le phénomène, on aurait ri. Pour lui, c'est un monstre de la mer qui se montrait dans le désert de Sainte-Claire. D'autres allaient survenir, de toute évidence, s'assura-t-il.

Saisissant bravement un lourd rameau, aussitôt dans la Forêt, il se haussait à force de bras, épiant d'un regard effaré s'il ne serait point poursuivi jusque sur les branches.

Ce que c'est que de nous ! Le danger, si désespérément attendu le premier jour de Sainte-Claire, venait trop tard maintenant, sur une mentalité retournée par la solitude.

Peu importe, au surplus, que le danger fût, cette fois-ci, imaginaire. Pour lui, c'était tout un. Son point de vue ne variait pas. Il ne voulait à aucun prix laisser sa carcasse à Sainte-Claire. Ça aurait fait trop de plaisir *aux autres*. Et puis, sa carcasse, il y tenait.

On n'imagine pas à quoi l'instinct de conservation le contraignit. Arrivé avec l'intention de repartir le soir même, il resta quatre mois entiers dans la Forêt, sans risquer le premier ongle de ses pieds hors de la lisière. Les conditions d'existence auxquelles il se condamna furent invraisemblables.

Avant tout, Yanni se garda de se coucher dans le creux du chêne qui, la première nuit de Sainte-Claire, l'avait hébergé. C'était bien trop près du sol. Il grimpa dans un arbre et s'endormit à califourchon sur une branche, le dos contre le tronc. Ce fut un sommeil misérable. De nouveau, les cauchemars l'assaillirent, changeant de forme seulement ; il tombait, son pied glissait, sur des bêtes rampantes et visqueuses qui lui léchaient le visage, lui

perforaient le crâne et, par le trou ainsi pratiqué, lui suçaient la cervelle.

Il employa sa journée à se construire un nid dans les hauteurs ; car ce fut un vrai nid. Ingénieusement, il entrecroisa quatre branches en réseau, jonchant le carré ainsi obtenu de feuillages aplanis qui lui donnaient un lit moelleux. Ce sont les fougères qui lui servirent à cet effet. Les fougères des îles Juan Fernandez sont d'une espèce particulière, fines, épaisses, veloutées, avec des feuilles géantes, larges comme des voiles déployées ; la fougère — la fougère plante et qui n'a pas besoin pour se développer d'être la fougère arbre — dépasse parfois la taille de trois hommes superposés.

Après en avoir cueilli quelques-unes, Yanni les disposa de façon à les entremêler à ses propres branches ; il obtint ainsi un plancher, des murs et un plafond au milieu d'une verdure dont certaines parties, à mesure que les fougères perdaient de leur fraîcheur, se piquaient d'un jaune d'ambre étincelant.

Il compliquait à plaisir son existence, pour accroître sa sécurité. Dans la journée, il se donnait de l'exercice en passant, quelquefois en sautant d'un arbre à l'autre. Il parcourait ainsi des distances considérables. Souvenir de son métier de marin, s'accrochant aux cordages ? Ou emprise inattendue des lieux qui le changeaient en une sorte d'orang-outang ?

Une bonne précaution de sa part fut de s'installer dans le voisinage de la grosse rivière qui coupait la Forêt ; l'eau de cette rivière est plus tonique encore que celle des ruisselets de la Colline ; plus tard, en effet, des voyageurs purent toute une journée, sans fatigue, sans faim et sans soif, parcourir la montagne et la plaine, à condition d'emporter en route deux litres de cette eau.

Yanni roula une large feuille en cornet, la piqua sur une tige longue, en fit une coupe suspendue. Rampant jusqu'à trois ou quatre mètres de la rive, il tendait sa

perche, puisait de l'eau et la ramenait cauteleusement à ses lèvres, buvant sans bruit. Il avait toujours l'idée que le monstre inconnu s'était établi à Sainte-Claire, se cachant dans l'eau, son élément.

L'esprit d'aventure qui l'avait, en somme, porté à la mer, s'abolissait peu à peu dans sa conscience. Il le réfrénait même, il le forçait, comme sur la Colline, à des prudences héroïques, au courage de la pusillanimité.

Cela n'allait pas sans des chagrins profonds. Un jour qu'il s'était risqué à une rapide promenade sur le sol, il trébucha, les pieds nus, ce qui lui donna la sensation d'un clou s'enfonçant dans sa peau. C'étaient les souliers, oubliés là le premier jour ! Il les prit dans ses mains, il les considéra. Dans quel état singulier les retrouvait-il à présent !

De toutes parts il leur avait poussé de la mousse et des herbages. Le cuir disparaissait. Ça devenait un objet informe, ce n'était plus ni soulier ni plante. Ah ! tenez ! quelque chose comme Yanni lui-même, enseveli dans les verdures éternelles de Sainte-Claire, moitié homme, moitié bête, qui sait même ? moitié végétal, végétal parfois mouvant, parfois immobile, enseveli sous un tissu de fils invisibles, obstinés et qui le travaillaient obstinément.

A ces réflexions, une détresse épouvantable, bien humaine, celle-là, lui ravagea les entrailles, ce fut chez lui la sensation nette de la solitude ! Pas un individu, pas un être vivant autour de sa pauvre personne. Il avait été rejeté hors de l'humanité.

— Ah ! ce maudit Capitaine ! murmura-t-il entre ses dents.

Et, aussitôt, un peu plus fort :

— Il ne m'aura pas !

Yanni se redressa, résolu, de ce coup-ci, à moins s'abriter sur ses hauteurs, à se montrer plus indépendant, à

parcourir la Forêt dans toutes les directions. Il ne parlait pourtant pas encore d'en sortir.

Les conditions où il se débattait avaient ceci de singulier, que chaque apparence de salut se traduisait pour lui par une perte. Il devait l'éprouver de nouveau.

Les forêts de ces belles îles ont des richesses inimaginables. La plupart des arbres y portent des fruits. Et quels fruits ! Ils faisaient l'émerveillement de Yanni. Dans la misère morale où il avait chu, un dérivatif lui devenait indispensable. La gourmandise lui en fournit un. Cela lui fut une volupté de parcourir ses bois à la découverte de tous les trésors qu'ils gardaient à sa bouche.

Il raconta plus tard, beaucoup plus tard, que leur souvenir le ravissait encore. Ça continuait à lui chatouiller le gosier d'évoquer toutes ces variétés d'ananas, blancs, rouges, violets, ambrés, les palmiers et les dattiers qui ne sauraient croître ailleurs, ayant besoin d'être protégés par l'ombre, autour d'eux, d'arbres aussi gigantesques ; en plus des dattes, ces arbres produisent le chou palmiste, moelle blanche comme l'ivoire, à la saveur délicate et abondante qui tient de l'amande, de la noix et du noyau de pêche. Les régimes sont lourds au point qu'on a peine à les porter à bout de bras. Les palmiers ont plus de quinze mètres de tour et vingt de hauteur.

La nature proléfique avait épandu sur l'île fortunée les somptuosités de ses trésors. Les chênes eux-mêmes donnaient des glands appétissants et tendres, les pommes de pin des amandes parfumées ; les pêches, les abricots, les prunes, les brugnons, les pommes, les poires, les cédrats, les coings avaient des chairs légèrement aromatiques, un peu capiteuses, mais saines, le premier moment passé. Les feuilles des canneliers, hautes de trois à quatre mètres, sont si juteuses, fondent dans la bouche si mollement, qu'on les boit plutôt qu'on ne les mange. Les fraises de l'endroit, grosses comme nos belles Montreuil, pendent à des fraisiers si élevés que, pour les cueillir, Yanni

devait s'accrocher à quelque arbre voisin. Les mûres et les framboises étaient de taille géante. Lorsqu'il se hasardait vers un coteau proche, dans la partie occidentale, quelques plants de vigne sauvage lui versaient un nectar qui ne le grisait pas.

Yanni ne tarda pas à faire une trouvaille inattendue; un matin, en escaladant un arbre, il constata dans l'écorce une crevasse, de laquelle jaillissait une espèce de pâte. Il y goûta. C'était bon comme de la brioche, du pain viennois, du pain d'Espagne et de la châtaigne mêlés. Il venait de faire la découverte, non pas du frêne à manne, mais de l'arbre à pain, qui est mille fois meilleur.

Il y avait, d'ailleurs, des châtaignes aux châtaigniers, mûries, faut-il croire, au soleil, puisque Yanni les mangeait crues. L'essence la plus commune y est le *naranjillo* ou l'oranger. Ces orangers, en belles masses compactes, forment un domaine à part, comme les autres variétés, dont on rencontre bien çà et là quelques individus isolés, mais qui, la plupart du temps, poussent ensemble, si bien que vous croyez voir sans cesse mille petits bois isolés et successifs dans la Forêt gigantesque.

L'éclat rouge, luisant et lisse de l'orange parmi les feuilles d'un vert sombre lustré, séduisirent Yanni. Il transporta un bon nombre de branches dans ses parages. Ce ne fut point, nous devons le dire, sous l'impulsion d'une pensée artiste. Il voulait munir sa rivière d'un barage à claire-voie contre des incursions possibles de bêtes suspectes. Agréablement, son sentiment de sécurité en fut accru. Il put, grâce à cela, se baigner dans la partie supérieure de sa rivière, d'où il sortait toujours plus dispos. Il était garanti; au surplus il ignorait encore que le *naranjillo* a un bois imputrescible, dût-il séjourner dans l'eau des années.

La rivière, de toutes façons, lui fut bonne. Elle le nourrissait, l'égayait et le protégeait. Elle faisait naître, au long de ses rives, elle alimentait à travers les terres grasses

de la Forêt un grand luxe de plantes potagères, la célèbre *chonta*, ou, si vous préférez, la salsepareille, qui donne le sel nécessaire à la subsistance et, à cause de cela, rend au sang toute sa pureté ; d'autres plantes chlorurées, le cerfeuil, l'estragon, la *yerba buena* ou *herbe de bonté*, la gracieuse *sanguinaria* à la tige d'un noir brillant, aux feuilles carminées et fines que l'on croirait découpées minutieusement par quelque fée jardinière.

Les plantes de Sainte-Claire sont à la fois nutritives et curatives, telles les fougères miraculeuses déjà nommées et qui sont de toutes les tailles, de toutes les couleurs; les toutes petites, festonnées et pullulantes, rampent sur le sol à la recherche des grands arbres dont elles aiment la tiédeur ombreuse. Il n'existe pas de radis plus savoureux et plus sains que ceux de leurs racines dûment épluchées.

Les endroits un peu plus éclaircis de la Forêt servent de parc à des fleurs monumentales, azurées, sombres ou vertes, à la *lumilla* lumineuse, capiteuse dans ses parfums, aux térébinthes d'une odeur qui jamais n'entête, tant elle est imprégnée de sel marin, au *quebracho* délicatement safrané.

Le Paradis, enfin, qui servait d'asile à Yanni, l'attirait par ses pangues colossales. Une seule de leurs feuilles peut couvrir jusqu'à dix hommes de son ombre. Lorsque l'eau de pluie tombe et se dépose dans la conque de ces feuilles, elle y acquiert une blancheur de diamant, un arome et une saveur impossibles à décrire; car, ces belles qualités dépassent toute imagination.

Après une forte averse, les rares fois où l'on en jouit à Sainte-Claire, ces feuilles de pangue vous offrent dans leur creux comme un lac minuscule où, cependant, vous pouvez vous baigner tout à votre aise, sans craindre l'effondrement de votre baignoire suspendue, tant la tige en est résistante. Quand il les eut découvertes, Yanni y montait et s'y étendait pour dormir, mille fois mieux que dans ses chambres vertes.

Le santal possède des vertus non moins magiques. Yanni en devait faire usage prochainement. Le santal est tout senteur et tout santé. Dès qu'on en trempe le bois dans l'eau qu'on va boire, les maux de gorge, les migraines, les rhumatismes se dissipent par enchantement. Si vous vous baignez dans de l'eau de santal, vous sentez à travers vos membres courir une jeunesse nouvelle.

Yanni ne savait pas encore que l'eau de santal avait la propriété étrange de conserver les produits alimentaires, la chair même des animaux. Il savait seulement que cette eau le régénérait. Et pourtant les forces qu'il y puisait allaient se tourner contre lui.

La bonté illimitée de la nature lui fut fatale, en effet, par les côtés mêmes qui le portaient à la juger favorable. Tous nous avons une passion, ou, pour le moins, un penchant. Tous nous cherchons une compensation à des besoins fonciers non satisfaits. Yanni s'était adonné à la boisson; or, boire devenait impossible — ou coûtait cher dans la solitude. Il s'adonna donc de plus en plus à la gourmandise. Ce que nous en avons constaté n'était rien encore en comparaison du développement que ce vice allait prendre. La préoccupation de la nourriture devenait chez lui exclusive. Cette gourmandise, notons-le aussitôt, ne lui causa aucun mal physique ; tout au contraire, il ne s'en porta que mieux ; on pouvait, avec un peu d'eau de la rivière, digérer des montagnes.

Moralement, le tort fut immense. L'optique intellectuelle et sentimentale de Yanni se réduisit quasiment à zéro. Ce n'était point, à proprement parler, l'animalité — il n'y tomba jamais entièrement. Ce n'était plus déjà l'humanité courante. Et puis, c'était forcément le relâchement des tissus de la volonté, dans tout ce qui n'était pas la satisfaction immédiate de son appétit. Il aboutissait, comme disent les philosophes, à une espèce de *monoidéisme*. Son esprit, de plus en plus, se détachait du milieu humain. D'un mot net, il ne pensait qu'à manger.

Manger l'arrachait à sa solitude de détresse, à cette solitude enlinceulante qui l'emmurait de toutes parts dans un tombeau de silence, d'oubli et de beauté. Il se sentait perdu et comme anéanti dans la magnificence, dans la stabilité formidable des choses.

A certaines minutes, on peut affirmer que l'unique sentiment d'humanité sociale demeuré vivant dans son cœur était son désir d'aller voir *sa* Colline — et peut-être encore d'en goûter les fruits aqueux qui le soutinrent le premier jour.

Comment y arriver cependant ?

Il fallait sortir de la Forêt. S'exposer. Périr peut-être dans cet îlot de malheur.

Cela, jamais de la vie !

Le parti pris de vivre chez lui était tel, la prudence tellement systématique, qu'il n'avait de chance de s'évader de cette prison tutélaire que sans, pour ainsi dire, s'en apercevoir.

Une circonstance des plus insolites amena cette évasion.

Un matin, dans un de ses perchoirs — car il variait ses plaisirs—Yanni grimpait abattre sur la cime de son arbre une branche assez haute, afin de jouir d'un peu de ciel.

En écartant les feuilles pour atteindre le faîte, il reçut une petite ondée sur le crâne.

Yanni ne s'était absolument pas douté que, pendant le dernier mois passé dans la Forêt — c'était son quatrième! — des pluies diluviennes étaient tombées sur Sainte-Claire, au lieu de ces averses brèves et vivifiantes qui sont l'ordinaire de l'île.

Pas une goutte, à l'endroit rapproché du sol où il se trouvait, ne l'avait atteint — soit que les gouttes, affaiblies, n'aient pu filtrer aussi bas, soit que le dôme de la Forêt fût trop compact, soit qu'il ne se soit aperçu de rien, réduit maintenant à une insensibilité de plante.

Ces gouttes le firent réfléchir. Il voyait bien, depuis

quelque temps, que les jours raccourcissaient ; l'air même fraîchissait un peu, quoique, sous ces latitudes, l'hiver ne présente avec l'été que des différences minimes.

Il voulut se rendre un compte exact du nombre de mois qu'il séjournait à Sainte-Claire. Il fouilla dans la poche de son veston.

— Tiens ! c'est vrai, pensa-t-il, j'ai dû la laisser sur la Colline.

C'était une tige d'arbuste desséchée. Quand on l'avait débarqué à Sainte-Claire, il n'avait pas songé à noter la succession des jours. Il se disait qu'il se rappellerait bien. Au bout de deux semaines, après les cauchemars, au moment où il se terrait dans le bois, pour donner plus de fixité à son existence désorientée, sur cette tige d'arbuste il fit ce que font les boulangers de campagne : à l'aide d'une encoche, il marquait ses jours un à un.

La vue de cette comptabilité de détresse l'avait agacé sur le moment. Il jeta la tige dans un coin.

Une fois dans la Forêt, il essaya d'un autre système, dont la stupidité lui apparut bientôt. Il incisait des traits sur l'écorce d'un platane. Il était par trop évident que l'écorce ne manquerait pas de se fendiller et que les entailles chevaucheraient les unes sur les autres. Il ne trouvait aucun moyen sérieux et c'est tout simple. Le temps n'a de sens que dans les milieux humains. Il faut toute la candeur du flegme britannique, qui spécule sans la psychologie et sans l'imprévu, pour s'imaginer que, dans la solitude, les excellents produits de la papeterie anglaise, calendriers perpétuels, almanachs ou éphémérides, ont une valeur quelconque, puisque, déjà, dès que nous quittons nos villes pour la campagne, nous ne savons plus où nous en sommes de nos héméroménies. Yanni était moins une machine à calculer que Robinson.

Yanni, après son platane, imagina de compter par feuilles ajoutées continuellement à un tas. Il s'embrouilla, se dégoûta, renonça, se fiant à son flair de marin — quel-

que oblitéré qu'il pût être — à des calculs approximatifs, aux changements de saison et de la température, pour s'orienter.

Il tenait, de toutes façons, un point d'appui.

Sur le registre d'écrou, à bord, avant de le déposer dans l'île, on avait inscrit la date : *dimanche* — faut-il pas être un sans Dieu, pensa-t-il, pour punir ainsi un dimanche ? — 4 *octobre* 1739, et l'heure : 4 *h. du matin.*

Cette date l'étonna pour la première fois.

Comment se faisait-il que ce fût en octobre et qu'il eût pourtant débarqué dans une pareille splendeur estivale ?

Comment se faisait-il que maintenant, au moins six mois après son arrivée, si l'on en jugeait par les saisons, par les petites pluies et les petites fraîcheurs, il y eût sur l'île toute cette atmosphère automnale ? On devait être au mois de mai et le mois de mai, généralement, n'est pas un mois d'automne.

Il se frappa le front.

— Nigaud que je suis ! se dit-il en dedans. Puisque nous sommes aux Antipodes ! Au mois de mai, c'est l'automne ici, c'est le printemps à Naxos.

Par cette simple constatation, son esprit reprenait contact avec le milieu humain. Sa pensée ne fit qu'un tour. Il avait, en une seconde, saisi l'horreur de sa situation.

— Ah ! le misérable ! s'écria-t-il.

Quand il parlait ainsi du *misérable*, c'est à savoir de son Capitaine, c'était toujours à haute voix. La parole sociale lui revenait sous le choc de l'humaine passion.

Les bras du malheureux solitaire retombèrent inertes, des deux côtés. Il descendit de son arbre, il s'assit sur le sol, sans plus songer aux dangers qu'il y pourrait courir.

Dans un retour au pays natal, dans une vision torturante et délicieuse des scènes de réjouissance qui pouvaient se passer à Naxos à pareille époque, il comprit tout ce qu'il perdait par la faute du Capitaine.

Le mois de mai, notre mois de Marie, est, en Grèce, le

grand mois de la Résurrection. Il vient après Pâques, Pâques, la plus sainte de toutes les fêtes de la Chrétienté. Oh ! comme Yanni se rappelait ! Comme il aimait à remplir ses devoirs de chrétien,dès le dimanche des Rameaux! Les scènes,une à une, repassaient devant lui.Ce dimanche-là, on sort dans les rues et les sentiers avec le grand rameau de buis, parce que les petits rameaux, les branchettes, on en parsème l'église. Il y a des clochettes, il y a de beaux rubans qu'on met dans le grand Buis. On va de porte en porte, on s'arrête, un homme présente le grand Rameau, tandis que chantent et tournent les enfants, en ronde :

C'est le Buis, c'est le Buis des Buis.
On mange des poissons bouillis.
Puis, Pâques va venir bientôt
Et nous pourrons mordre à l'agneau.

Mais adieu les chansons et les promenades, dès le soir même des Rameaux. On entre dans la Grande Semaine, dans la Semaine Sainte. Dimanche, lundi, mardi, c'est les jours du Fiancé, les jours du Nymphe. Le mercredi, c'est le grand canon;le jeudi saint, après la messe, chaque chrétien communie.Le village entier fait maigre toute la semaine, jusqu'aux malades ; ils ne veulent pas qu'il soit dit que la maladie les empêche. Ni huile, ni œufs, ni lait. Ça n'est pas maigre. Le maigre, c'est du caviar, des homards, des huîtres, des coquillages, des fèves, des haricots, du riz, des lentilles, des fayots, des olives. Ça, alors, tant qu'on en veut. La tante de Yanni, qui était veuve d'un papas, ne s'accordait, tout le carême, que des légumes verts, un peu de pain et des olives noires.

Le jeudi saint, on lit les douze évangiles; le premier, c'est le plus long. Le plus petit, le cinquième, a plus d'importance, parce qu'on sort la Croix sous la Nef.

C'est aussi le jour où, dans les maisons, tout est sens dessus dessous, avant la messe de nuit ; on teint les œufs,

pensez donc, on les pique tout rouges dans les brioches qui sont rondes comme de jolies couronnes, on cuit les tchourèques appétissants.

Mais ça, c'est pour plus tard seulement. Il y a d'abord la messe du jeudi saint, la plus belle. Les prêtres sortent du Sanctuaire, après le sixième évangile, ils portent le Crucifix et ils chantent en chœur : « Aujourd'hui est suspendu à la Croix Celui qui a suspendu la Terre au milieu des eaux... » Les larmes de Yanni, à cette évocation, coulaient abondantes. Et il revenait aux chères cérémonies salvatrices.

Le vendredi, c'est le Cubicule, c'est le Cénotaphe, tout au milieu de l'église, avec du velours noir dessus et des broderies d'or sur le velours. Les officiants psalmodient les tropaires funéraires. Quand la psalmodie est finie, les quatre premiers notables du village soulèvent le catafalque. La foule des fidèles les suit, les prêtres devant avec les éperviers, les saintes images, l'évangile d'or ; car, même au village, on a son évangile en vrai or, et non pas seulement en doublé.

La procession s'arrête de place en place et continue ses litanies. Ah ! il faut voir, au retour comme à la sortie déjà, la masse qui se presse à l'église! Mon Dieu! Je ne vous dis pas il y a bien aussi, dans le tas, quelques amoureux qui pensent à leurs affaires. Yanni, lui, ne savait rien de ces bêtises. Sa prière, son jeûne, sa confession, il ne sortait pas de là. Un jour, il courut à bride abattue chez le papas, parce qu'il avait oublié une peccadille. Il ne quittait pas les pierres toute la sainte Semaine.

Le samedi soir, dans les maisons, il y a du déballage. On n'entend partout que les *bê-bê-bê* des agneaux; ils arrivent en troupeaux pour être égorgés. Le père de famille lie les pieds de l'animal, le couche par terre, l'égorge, le gonfle et l'écorche. Il le livre alors à la bourgeoise, qui l'installe sur la coquille, tout farci, prêt au four. On allume et chacun, du voisinage, apporte, le soir, sa coquille.

Quand le four est plein, on en bouche l'ouverture avec de l'argile et on va se coucher.

Deux ou trois heures avant l'aube, on retourne à l'église. Le four reste toujours fermé. C'est après la première Résurrection que le monde rentre chez eux et que les fours sont ouverts. Le ciel est embaumé d'un arome délicieux de chairs rôties. On se met à table, on mange l'agneau frais. Enfin ! c'est le repas de Pâques, après cinquante jours de maigre bien comptés.

Le repas terminé, on met ses plus beaux habits. C'est pour aller à la seconde messe de la Résurrection. Ah ! mes amis, c'est du coup qu'il faut voir et qu'il faut entendre ; car les braves gens ont attendu que le prêtre, après l'Évangile, ait donné la bénédiction et qu'il ait prononcé les paroles sacramentelles : « Le Christ est ressuscité. » Alors, les lampadaires s'allument, la joie éclate, les fusils partent, oui, c'est la coutume qui le veut, ça dure toute la journée sous le porche et, ma foi ! quelquefois aussi à l'intérieur du temple.

Pourquoi pas ? Puisque le Christ est ressuscité ! Sa résurrection ne signifie-t-elle pas l'allégresse et la vie ? On se salue, on s'embrasse sur les deux joues, on est content. « Le Christ est ressuscité ! » Vous répondez : « Il est véritablement ressuscité ! » Quelques anciens complètent même : « Il est véritablement ressuscité et il règne à travers les siècles ! »

Oui, le Sauveur a vaincu la mort pour l'éternité. Tous les cœurs chrétiens doivent en tressaillir de joie, puisque, à nous tous, ô mes frères, qui nous aimons d'être et de croire ensemble, le Seigneur Jésus a donné la vie éternelle.

Voilà !

Voilà ce dont le privait ce Capitaine de malheur. Il le privait de ses Pâques ; il le privait de sa religion. Yanni n'était pas un théologien, il n'était pas un philosophe, lui, pour se mettre à converser, sur les cimes désertes,

avec l'Etre suprême. Il menait une existence auprès de laquelle celle des anachorètes est un jeu, puisque ceux-ci vivent toujours dans une zone humaine, puisqu'ils n'ont qu'à le vouloir, pour revenir parmi leurs semblables, puisque, eux, ils peuvent toujours savoir quand c'est Pâques.

L'Eglise est une société. Elle ne peut pas se passer du milieu humain, puisqu'elle est faite pour ce milieu. Ce beau mot d'Église, lui-même, que signifie-t-il, sinon Assemblée ? L'Église, c'est l'Assemblée chrétienne.

De quel droit en bannir Yanni ?

Yanni était un marin pieux ; il disait, soir et matin, sa prière ; il faisait, toutes les fois qu'il le fallait, le signe de la croix, même avant d'aller boire à la rivière. Et maintenant — oh ! ça lui tordait le cœur ! — il ne savait seulement pas quand tombait la grande fête chrétienne. Il ne savait pas quand il fallait jeûner ! On a fait de lui quelque chose de semblable à ses souliers recouverts d'herbes, une chose qui n'a plus de Pâques, plus de carême, plus de communion ! Plus de salut !

— Ah ! monstre ! bondit-il. Tu m'as arraché aux hommes ! Voici que tu m'arraches à Dieu !

Sa colère s'alluma, terrible. Il s'élança tout d'un trait hors de la forêt Il courut jusqu'au rivage, regardant de ses deux yeux dans la direction probable où le navire avait disparu et, le poing tendu contre le Capitaine :

— Que tu sois maudit ! s'écria-t-il. Maudit à travers les siècles !

Aussitôt les cinq doigts de sa main droite s'allongèrent, comme on fait en Orient pour lancer une malédiction. Yanni répéta les mots d'épouvante :

« Que tu sois maudit ! Que tu sois maudit ! »

Et tandis qu'il les répétait, il sondait, il scrutait l'horizon, il s'y enfonçait l'âme et le corps pour atteindre le Capitaine plus sûrement.

JEAN PSICHARI.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Gustave Cohen : *Ecrivains français en Hollande dans la première moitié du XVIIe siècle,* Edouard Champion. — Mme Saint-René Taillandeir : *Figures du Passé, Madame de Maintenon,* Hachette. — Mme de Maintenon : *Lettres à d'Aubigné et à Mme des Ursins, Introduction et notes de Gonzague Truc.* Edit. Bossard.

Plusieurs fois déjà, des écrivains sont allés consulter les fonds étrangers, avides de connaître ce qui y subsistait de notre littérature et quelle influence la France avait pu, au point de vue intellectuel, exercer, en divers temps, sur les nations voisines. Aucun ne paraît avoir accompli cette tâche avec plus de conscience, plus de soin, plus de réelle érudition, un meilleur esprit critique que M. Gustave Cohen.

M. Gustave Cohen affectionne la Hollande parce qu'elle a été, dans le passé, malgré son particularisme religieux et le fanatisme de ses ministres, la terre par excellence de la pensée libre. Si parfois elle a exercé, dans ce domaine de la pensée, des violences, elle l'a fait surtout contre ses propres nationaux. Rembrandt, par exemple, subit de la part de ses compatriotes un traitement barbare pour avoir écouté la grande voix de Descartes. Néanmoins la Hollande prêta à ce dernier, sans jamais le molester réellement, les moyens de diffuser dans le monde ses idées philosophiques fondées sur la raison.

Pour écrire ce formidable livre **Ecrivains français en Hollande dans la première moitié du XVIIe siècle**, première partie d'un travail plus considérable encore, M. Gustave Cohen a fait de longues, de minutieuses, de patientes recherches dans les archives publiques et privées des Pays-Bas. Il ne s'aventure jamais dans l'hypothèse. Il base ses dires sur des faits précis, vérifiés, étayés sur des bases solides.

Les écrivains dont il nous parle furent attirés en Hollande par deux raisons diverses : par l'amour de l'aventure, par l'amour de la science. La France entretenait alors dans ce pays des régiments

au service des Etats. De grands seigneurs les commandaient. Ils étaient, comme Gaspard de Coligny, de religion réformée. M. Gustave Cohen donne de curieux enseignements sur l'organisation de ces troupes, leur administration, leurs gestes.

Jean de Schelandre, poète qui a laissé quelques œuvres honorables et une tragi-comédie, *Tyr et Sidon*, fut conduit en Hollande par le goût de la guerre et commanda une compagnie en l'un de ces régiments. M. Cohen a retrouvé sa trace à travers les registres subsistants et établit ses actes de belligérant en ce pays. Sa notice rectifie et complète de documents nouveaux celle d'Asselineau. Elle prouve que parmi les œuvres du poète plusieurs sont consacrées à chanter avec une remarquable sincérité les campagnes auxquelles il prit part.

D'autres écrivains français allaient chercher en Hollande la « substantifique moelle ». Les universités hollandaises jouissaient d'une renommée justifiée par la hauteur de leur enseignement. M. Cohen nous en retrace l'histoire morale et administrative jusque dans ses plus minces détails. Il le fait non sans orgueil, car il parvient à démontrer que les plus illustres maîtres de ces écoles de science et de sapience furent, en réalité, des maîtres français, lesquels même rédigèrent leurs programmes initiaux d'études et d'organisation Leyde, en particulier, doit à notre génie national le plus pur de son éclat. Chacun de ces maîtres, théologiens, juristes, botanistes, philologues est étudié par M. Cohen dans sa vie, son œuvre, son action universitaire. Pierre du Moulin, Scaliger, Saumaise, dont au XVIIe siècle même on était assez enclin, à oublier la nationalité française, professant dans ces écoles, comptèrent parmi les savants illustres de l'Europe.

Leyde eut aussi, parmi ses élèves de qualité, des Français de valeur bien différente. L'un fut Jean-Louis-Guez de Balzac, l'épistolier, qui rapporta de ses labeurs d'étudiant un singulier goût du pédantisme ; l'autre fut Théophile de Viau, qui acheva peut-être de mûrir en Hollande son culte de la raison et son amour du libertinage.

A trente ans, Descartes, déjà en possession de son système philosophique, mais n'ayant encore rien publié, ne dédaigna point de s'asseoir, parmi les élèves, sur ces bancs d'école. La partie la plus importante du livre de M. Cohen concerne le philosophe. Une première fois, en 1618-1619, Descartes juvénile était venu

en Hollande, cherchant à faire l'expérience de la vie et voulant goûter l'aventure de guerre. Il fut soldat parmi les compagnies françaises, comme Jean de Schelandre. En 1629 et 1630, après maintes aventures et études, il revint en ce pays, pour y écouter l'enseignement des maîtres. Il devait demeurer vingt ans hors de France, où, malgré sa foi catholique, les gens de Sorbonne et d'ailleurs lui eussent fait payer chèrement sa gloire de détrôner Aristote. Toute sa vie (ses amitiés, ses études, ses recherches, ses querelles, ses publications) nous est contée en ce volume. Nous ne pouvons, faute de place, en préciser les détails. Disons que M. Cohen ne se contente pas des faits révélés par M. Adam, biographe de Descartes. Il apporte de son côté un faix notable de documents nouveaux et inédits. De plus son livre est accompagné de documents iconographiques très précieux, en particulier d'une série de portraits de Descartes conservés en Hollande et extrêmement curieux. Les cartésiens, plus nombreux à notre époque qu'au temps de Louis XIV, doivent être dans le ravissement.

Au sortir de ce livre, qui peut paraître touffu à cause de son extrême complexité, de l'abondance des faits et des personnages, celui de Mme Saint-René Taillandier, **Madame de Maintenon**, ressemble à une clairière dans la forêt. Comment se fait-il cependant que, goûtant son style limpide, pittoresque même, sa bonne composition, nous lui accordions une confiance moindre ? Est-ce parce qu'il ne contient aucune référence; aucune bibliographie ? Point. Mme Saint-René Taillandier n'a pas fait, cela est visible, de recherches spéciales, d'enquête approfondie. Elle s'est contentée de prendre des notes dans quelques livres à son avis essentiels. Ne la querellons pas sur ce point. Aussi bien, pour se venger, nous traiterait-elle de pédant.

Ce livre ne nous satisfait point parce que l'auteur ne se maintient pas sur le sommet de la barricade, écoutant les clameurs de droite et de gauche, parce qu'il est descendu d'un côté de la barricade et ne veut pas savoir ce que l'on dit de l'autre. En un mot, ce livre est l'œuvre d'une panégyriste volontaire, écartant tous les témoignages qui la gênent ou bien, sauf celui de Saint-Simon, les ignorant simplement.

M. Paul Bourget, préfacier du livre, prétend que l'on y a utilisé la méthode de Taine consistant à établir et à mettre

en ordre de petits faits vrais « d'où découlera l'analyse psychologique ». Nous croyons que les « petits faits vrais » de Mme Saint René Taillandier ne sont que très rarement les petits faits vrais de l'historien impartial alimentant sa documentation *à toutes les sources.*

Le chapitre II contient tout le mépris de l'auteur pour Scarron coupable d'avoir fait à l'orpheline d'Aubigné la charité de son toit et de son nom. De quel côté cependant fut le geste le plus généreux ? L'infirme était pauvre ; le mariage allait charger ses épaules d'un poids très lourd. Sa pitié ne raisonna pas. La jeune fille était menacée du couvent. Elle accepta, pour éviter la clôture, le mari maupiteux. Bonté pure de la part de l'un, intérêt de la part de l'autre.

« Voulez-vous m'accorder que Mme de Maintenon, dit M. Bourget à Mme Saint-René Taillandier, fut une ambitieuse ? » Ambitieuse, intéressée dans tous ses actes, rouée avec cette froideur de visage des vrais roués. Elle poursuivit ses desseins avec une volonté implacable et son triomphe auprès du roi fut certainement l'une des tâches les plus rudes qu'une femme ait jamais accomplies. Car elle n'avait pas trace de cette gentillesse de manières par quoi les coquettes de ce temps empaumaient les hommes. Mais, quand elle eut établi son empire, aucune influence ne fut plus capable de l'ébranler.

Mme Saint-René Taillandier refuse d'admettre que son héroïne ait joué un rôle quelconque dans le gouvernement et qu'elle soit intervenue dans la Révocation de l'Edit de Nantes et les persécutions, qui s'ensuivirent. C'est une thèse souvent soutenue et fort fragile sur ses bases. On se garde ici de nous parler de ses relations avec moines et évêques qui mènent, avec le roi et ses ministres, l'effroyable tragédie. On ne nous dit pas un mot de la furieuse haine qui entoure la favorite et qui s'exprime par des pamphlets sans nombre et des chansons violentes. D'où vient donc cette haine ? Nous sommes certain, pour notre compte, d'avoir rencontré, aux Archives nationales, parmi les dossiers si considérables des protestants, et aussi parmi les papiers de la maison du roi, des pièces indiquant des initiatives de Mme de Maintenon dans les affaires huguenotes.

Nous sommes, d'ailleurs, fort éloigné de nier les hautes qualités d'intelligence de Mme de Maintenon, si nous nions délibérément

ses qualités de cœur. A l'étude psychologique que nous en a offert Mme Saint-René Taillandier nous préférons celle que nous présente, en tête des **Lettres à d'Aubigné et à Mme des Ursins** (*Coll. des Chefs-d'œuvre méconnus*), M. Gonzague Truc. Par bien des endroits M. Gonzague Truc, analyste pénétrant et bon écrivain, rejoint cependant Mme Saint-René Taillandier. Lui aussi admire sans réserve son héroïne et prend, pour la défendre contre les attaques de fanatiques, la lance du paladin. C'est donc si malaisé de rester froid, de dire le bien et le mal avec une complète indifférence ? Nous entendons que M. Gonzague Truc s'y efforce avec énergie ; mais son goût de l'impartialité est souvent emporté par son impétueuse admiration.

Il parvient cependant à se dominer et alors son portrait psychologique prend toute sa valeur. Il pénètre jusqu'au fond parfois de cette âme fermée. Tâche difficile. Les yeux de Mme de Maintenon, sur tous ses portraits, ne décèlent rien. Personne, par leur entremise, ne pouvait lire en elle. Mais elle a écrit. Femme, elle ne réussissait pas toujours à supprimer ses nerfs. M. Gonzague Truc a surpris ses aveux vite comprimés. Il comprend bien son égoïsme, cette volonté d'éteindre le sentiment en elle, cette farouche discipline, ce qu'il appelle « son inflexible douceur », son ennui dans la gloire, sa raison terrible, son défaut de pitié, son austérité qui touchait au fanatisme, ce fanatisme si connu des convertis, confinant à l'exaltation mystique. Il la caractérise avec bonheur, disant : « Elle n'entra que dans l'extérieur de sa tâche. Au lieu de se donner, ce qui est au fond la seule manière de prendre, elle ne saisit les gens et les choses que du dehors et par leurs petits côtés. »

L'introduction de M. Gonzague Truc prépare agréablement à lire cette correspondance, fort variée et captivante par la multitude et souvent par l'importance des faits contenus en elle.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Pierre Mac Orlan : *A bord de l'Etoile Matutine*, Crès. — Séverine : *Line*, Crès. — Maurice Beaubourg : *M. Gretzili*, Ollendorff. — Gérard d'Houville : *Tant pis pour toi*, Fayard. — Comte de Comminges : *Addy*, Grasset. — Legrand-Chabrier : *Christine en liberté*, Rieder. — Jean de Gravillier : *L'Amant libérateur*, Calmann-Lévy. — Jean-Louis Vaudoyer : *Le dernier rendez-vous*, Calmann-Lévy. — Marcel Berger : *Les dieux tremblent*, Albin Michel. — Pierre Gourdon : *Qui-rit, le paludier*, Calmann-Lévy. — Henry du Roure : *Le secret de l'or*,

Pierre Laffitte. — Nonce Casanova : *La libertine*, Edgar Malfère. — Jean Richepin : *Le coin des fous*, Flammarion. — Maurice Level : *Les morts étranges*, Ferenczi. — Ludovic Naudeau : *Histoire du wagon et de la cabine*, Pierre Lafitte.

L'Étoile Matutine, par Pierre Mac Orlan. « D'autres enfants que j'ai vus ne tuèrent pas la fille qu'ils aimaient et qui leur donnait du pain, mais ils sacrifièrent les petites bêtes domestiques offrant leurs caresses ingénues. Lorsque sonnera l'appel des trompettes angéliques, dites-moi qui l'emportera devant les juges : du jeune enfant nu traînant au bout d'une corde des grenouilles éclatées et son petit chat étranglé ou du farouche gentilhomme de fortune et son cortège burlesque de victimes humaines ? » ...Qu'un homme puisse trouver l'audace nécessaire pour écrire cela, c'est le miracle littéraire, par excellence ! Oui, Mac Orlan, vous avez raison... parce que du haut de Sirius, les petites victimes ingénues valent mieux que les victimes humaines. Et gloire à vous au plus haut des cieux pour avoir osé le dire !

L'Etoile Matutine est le navire corsaire de Georges Merry, qui ambitionne « *une position élevée* », ainsi qu'il le dit lui-même, et qui finit pendu, car il n'y a pour les aventuriers de haut bord et de vol que le trône... ou la corde. Ces belles aventures d'amour et de guerre sont racontées avec un laconisme à la fois naïf et vraiment féroce bien en rapport avec l'époque où on les situe. Il ne suffit pas pour un romancier d'aventure de mettre en lumière un temps fertile en violences, il faut encore qu'il ait en lui cette force brutale du témoignage le faisant participer à cette vie passionnée. Mac Orlan a très sincèrement une liberté de langage et de philosophie qui le rend le contemporain de ces héros jusqu'à un certain point dangereux. De nos jours on ne comprend pas très bien les bandits, parce que le vrai bandit est un monstre libre et noble. On admire fort les marchands de farine spéculant sur le pain des soldats en guerre, mais on ne comprendrait pas qu'ils fissent la guerre et encore moins qu'on les pendît... ce qui, pourtant, est le seul moyen d'arrêter leur trafic... ou de les rendre sympathiques. *L'Étoile Matutine* est suivie de quelques récits *des temps désespérés*, qui sont des merveilles de simplicité, de force et de cette violence de couleurs qui font de Mac Orlan un des premiers écrivains de notre langue.

Line, par Séverine. Cette petite fille des derniers temps de l'empire est bien une jeune révoltée sous tous les rapports. Mais

elle est dominée par un esprit très diabolique s'apparentant à l'esprit tout court. Elle fait des mots comme un vieux journaliste et il est impossible de ne pas rire avant de s'indigner. C'est bien cela qu'on appelait : *Le mauvais esprit* sous Napoléon III, c'est-à-dire... le meilleur. Elle juge ses parents, ses maîtres, Dieu lui-même et elle est toujours prête à secourir le faible, qui lui représente l'animal ou l'humain. Dans ce jeune Messie de la nouvelle religion il faut surtout surprendre tout le mal involontaire que nous font toujours les parents les mieux intentionnés. Il est certain que les parents de Line sont d'honnêtes personnages et des gens très bien élevés, mais ils ont des traditions, des préjugés, et ils appliquent la loi comme de simples magistrats, sans en connaître les plus mauvais effets sur les bonnes natures, toujours prêtes à souffrir ou par le trop de tendresse ou par le trop d'orgueil. Ce livre de la petite vie de Line écrit par la grande Séverine est un trésor de mots d'enfants, et, comme on a la triste habitude de les inventer sans jamais les mettre en situation, on peut aller puiser là-dedans pour ceux qui voudraient les imiter, moins la question d'art pur, je veux dire de la vie elle-même. Ce qui n'a pas été vécu d'abord, n'est pas viable, en littérature, car il faut sentir et souffrir pour savoir penser.

M. Gretzili, par Maurice Beaubourg. Cette idylle de ce vieux Monsieur avec une petite midinette quelconque est une chose délicieuse. Cela sent la folie, oui, mais ce vagissement perpétuel, ces répétitions de mots dont sort l'idée comme l'enfant nu sort enfin de ses langes à force d'avoir trépigné sur place, est justement le charme qui convient à cet état d'âme de philosophe en train d'avouer qu'il déraille, parce qu'il a toujours eu envie de dérailler, d'être plus libre pour être plus heureux... ou se croire tel. Les poilus mêlés à l'histoire douloureuse d'une soulographie de premier de l'an sont d'un naturel émouvant, et ils disent vraiment des bêtises bien françaises. On retrouve là toute la finesse malicieuse de l'auteur de la *Saison au bois de Boulogne*, qui fut, en son temps, un des jolis livres d'une époque un peu moins brutale que la nôtre.

Tant pis pour toi, par Gérard d'Houville. Ça, c'est bien un livre de femme, des rêves de femme et de jolies cruautés de femme. Au moins, c'est un livre courageux et pas du tout hypocrite. Pourquoi Merlin fut-il ensorcelé par Viviane ? C'est parce

que Merlin n'était qu'un pauvre esprit d'inventeur. Il ne pouvait donner que ce qu'il avait et c'était un peu toujours la même chose. Mme Marinette, partie pour la grande aventure d'amour, trouve le temps maussade et son amant trop raisonnable, car il voudrait plaire à sa mère, à sa tante et aussi à son amour... comme si on pouvait arranger cette salade russe avec un semblant de raison, un rien de piment et beaucoup de sel. Marinette, laissée seule, court après le bonheur imaginaire, revient, plus sage, au bonheur possible. Elle ne trompera plus personne, pas même sa fringale d'impossible et elle retrouve Adolphe, son renard argenté, une fourrure féerique douée d'espièglerie. Ce roman est agréable à lire comme il est agréable de boire frais un champagne un peu bien traître.

Addy, par le comte de Comminges. Des amants se promènent et donnent aux sites qu'ils traversent une très prenante séduction. Un paysage est un état *d'amour*. Beryl et Addy finissent par se marier, mais ils ont le grand tort de douter d'eux, ce qui les mène à la catastrophe et au rivage du pays sombre dont on ne revient plus. Le style de l'auteur est un charme qui lui permet le plus souriant des pessimismes et la plus aimable des philosophies.

Christine en liberté, par Legrand-Chabrier. Cette jeune femme, qui fut très bien élevée par un père original mais fort lettré, n'a pas un sens bien précis de la morale. Libre, elle cherche des aventures dans un monde spécial, celui des ouvreurs de portières, et elle n'a pas du tout la répugnance d'un corps d'escarpe destiné à l'échafaud par les plus symboliques tatouages. Ecrit en style châtié, mais sans aucune réticence, ce roman étonne un peu par le choix des moyens. Une femme du genre de Christine peut avoir une fois l'attirance du mâle qui passe et l'accepter tel que le lui présente l'occasion, l'heure tendre, mais elle ne recherche pas ce genre de liaison beaucoup plus difficile à trouver que n'a l'air de le croire l'auteur : un soldat, un jardinier, un souteneur, c'est peut-être beaucoup pour une seule jeune fille du monde ! La liberté serait peut-être justement de varier ses plaisirs. S'imaginer rencontrer la force ou la passion chez des inférieurs, c'est-à-dire dans les gens du peuple ou de la pègre, est une illusion qu'il serait peut-être bon de détruire chez les *Christine en liberté* de l'avenir, car il y a parmi les gens du meilleur monde des assassins en herbe, des voleurs subtils et des souteneurs élégants qui savent

s'offrir un bain parfumé tous les jours. Cette réflexion n'enlève, bien entendu, rien à la qualité singulièrement amusante du roman de Legrand-Chabrier.

L'amant libérateur, par Jean de Granvilliers. Il s'agit encore de la découverte du mâle par les jeunes filles chastes. Il est certain que le rôle d'infirmière n'a pas donné de meilleur résultat. Préparée par les circonstances au plus complet abandon, Andrée Meauplan se laisse facilement séduire par un homme sans préjugés, mais bien élevé. Cet amant libère la jeune fille de ses entraves mondaines et lui permet une plus saine appréciation de la vie, qui n'apporte pas toujours le mari rêvé par des parents sérieux; mais une femme sérieuse naît de l'amante passionnée, et elle refuse le mariage avantageux pour conserver le souvenir du grand amour, morale relative et cependant supérieure à celle des conventions sociales.

Le dernier rendez-vous, par Jean-Louis Vaudoyer. Il est curieux de constater la facile adaptation de l'homme aux arrangements sentimentaux les plus hardis. La folle maîtresse qui ordonne à son amant de jouer une comédie d'amour fort dangereuse finit par le conduire au mariage de dévouement, malgré la douleur toute récente qu'il éprouve de la perte de cette pauvre créature d'amour brûlée vive. Il accepte de se résigner, parce que c'est pour lui la seule façon d'obéir encore à l'être adoré. Ce sont là des tours de force bien masculins, seulement j'ignore s'ils peuvent attendrir les mânes des maîtresses défuntes; la jalousie étant plus forte que la mort. Roman intéressant et d'une grande subtilité psychologique.

Les dieux tremblent, par Marcel Berger. Réunir au sommet d'une montagne presque inaccessible toute une société d'intellectuels et de grands chefs militaires de tous les pays pour les livrer à la terreur soudaine de la mort par le poison était une entreprise un peu téméraire, mais l'auteur en a tiré un palpitant roman d'aventures. La fuite dans le souterrain est remplie d'incidents dramatiques fort bien amenés.

Qui-rit, le paludier, par Pierre Gourdon. Une étude sur la récolte du sel et en même temps une idylle qui se termine par le triomphe d'une morale et d'un dévouement très noble.

Le secret de l'or, par Henry du Roure. Ce qui arriverait fatalement, si on pouvait fabriquer l'or comme on fabrique le

pain. Ecrit avant guerre, ce roman de terrible aventure, dont l'auteur a été tué par l'ennemi, n'avait pas prévu la substitution du papier au métal et sa parfaite adaptation... relativement hygiénique.

La libertine, par Nonce Casanova. Jamais aucune femme, libertine ou non, ne tiendra de tels discours à aucun homme... car alors il n'y aurait plus qu'à prendre un fouet de charretier pour la réduire au silence, qui est encore le plus bel ornement de l'amour !

Le coin des fous, par Jean Richepin. Histoires horribles, dit le sous-titre, et, ma foi, il est amplement justifié.

Les morts étranges, par Maurice Level. Des drames compliqués et très habilement menés où l'on rencontre de temps en temps le frisson à l'Edgar Poe. Le récit du crime des joueurs mettant une femme dans la malle traditionnelle est vraiment palpitant.

Histoire du wagon et de la cabine, par Ludovic Naudeau. Voici que le meilleur des grands *reporters* et le plus courageux des correspondants de guerre consent à entrer dans la petite classe des gens de lettres. Qui ne se souvient des articles documentés, vivants et poignants de Ludovic Naudeau pendant les différents bouleversements russes, depuis la guerre de Mandchourie jusqu'aux catastrophes de la paix honteuse des bolchevistes? Captif des Soviets, Ludovic Naudeau a dû supporter, bien à la française, toutes les tortures de l'incarcération et aujourd'hui, sans se plaindre, en philosophe qui a beaucoup vu et beaucoup retenu, il reprend la plume pour nous distraire des souvenirs douloureux par des contes pleins de bonne humeur et de fantaisie. Il convient de l'écouter avec une réelle émotion, car c'est un brave.

RACHILDE.

HISTOIRE

Ernest Lavisse : *Histoire de France Contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la Paix de 1919*, Tome cinquième : « La Monarchie de Juillet », par S. Charléty. Tome sixième : « La Révolution de 1848. Le Second Empire », par Ch. Seignobos. Tome septième : « Le Déclin de l'Empire et l'établissement de la 3e République », par Ch. Seignobos, Hachette.— Yvonne de Romain : *Les Destins éminents de la France*, Edition Sansot. — Memento.

La publication de l'**Histoire de France Contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la Paix de**

1919 se poursuit sous la direction de M. Ernest Lavisse. Voici le tome cinquième : « La Monarchie de Juillet », par M. S. Charléty. Ce tome se signale, comme les précédents, par une mise au courant soigneuse (les bibliographies sont indiquées en tête des chapitres) ; par la précision et la densité du détail ; par la netteté des ensembles, catégories de faits, dont la série ne paraît oublier rien d'essentiel : Installation du régime de Juillet, avec les premiers essais, les principes politiques d'abord opportunistes, puis de plus en plus autoritaires de Louis-Philippe, les ministères Laffitte et Casimir-Périer, la lutte contre les partis révolutionnaires; Evolution du roi vers le pouvoir personnel amenant peu à peu la ruine du pouvoir parlementaire (ministère Thiers, Molé); Période du pouvoir personnel (ministères Guizot), tableau des partis politiques, révolution de février ; Vie économique, avec les conditions intellectuelles et morales ; Historique de l'expansion coloniale.

M. Charléty a attribué une importance particulière au caractère de Louis Philippe, c'est-à-dire à ses prétentions au gouvernement personnel. Il y voit la cause principale de la chute d'un régime, « qui était libéral, pacifique, point malfaisant », qui donnait à la France la paix, l'ordre, la prospérité, des colonies (à défaut d'une brillante politique étrangère). Il a de même particulièrement étudié le rôle de cette partie de la Société française, — la bourgeoisie libérale, — qui fonda le régime de Juillet. Constatant que Louis-Philippe s'étonna et fut fort décontenancé, en 1848, de n'être point secouru par cette bourgeoisie, l'auteur trace ce sévère portrait politique du bourgeois libéral de Juillet :

Il avait oublié (Louis-Philippe) que les bourgeois royalistes qui l'avaient appelé en 1830 avaient tiré profit d'un dévouement républicain qu'ils n'avaient ni provoqué, ni partagé, que les gouvernants du régime de Juillet, « les hommes de Juillet », n'étaient pas les « combattants de Juillet », qu'ils ne verseraient pas plus leur sang pour défendre leur monarchie qu'ils ne l'avaient répandu pour la fonder. Ne les voyait-on pas disposés chaque jour davantage à renier ou du moins à diminuer la légende héroïque qui avait abrité la naissance de leur œuvre — parce qu'ils n'y avaient point eu de rôle ? Comment lui auraient-ils demandé l'inspiration courageuse qui eût été nécessaire pour la maintenir et l'achever ? Quel courage attendre des « hommes de Juillet » ? Quel sacrifice avaient-ils jamais fait qui pût susciter aujourd'hui en eux un dévouement passionné ou une abnégation enthousiaste ?

Comme toute bourgeoisie « libérale » sur laquelle tout pouvoir monarchique constitutionnel voudra s'appuyer, la bourgeoisie de Juillet se déroba. Elle se désintéressa du trône qu'elle avait édifié, dès qu'elle s'aperçut qu'il était... effectivement occupé. En effet, c'est elle-même qu'elle y voulait asseoir. Bourgeoisie selon la Charte ou bourgeoisie selon la Constitution, jamais la classe associée à l'exercice du pouvoir monarchique ne se refusera le plaisir de faire la leçon à ce pouvoir jusqu'au point de le rendre caduc. Il y a un dévouement qui ne sera jamais son fait, car se considérant, en sa complaisance pour elle-même, comme la véritable source du droit politique, elle cherchera toujours, non point à collaborer sincèrement, dans une juste mesure, avec le pouvoir, mais à le supplanter, ou, ce qui revient au même, à le tenir en une tutelle vaniteuse. Cela s'est vu en Russie, dans des conjonctures où le pouvoir, il est vrai, était moins intéressant qu'en 1848, et où la bourgeoisie se heurtait à des difficultés plus grandes. Mais la bourgeoisie russe eût pu, tout de même, par politique, regarder, toiser d'un peu moins haut le tsarisme. Elle se fût sauvée avec lui. En somme, elle ne se soucia pas plus du point de vue constitutionnel que la bourgeoisie française ne se rappela la Charte en 1848. M. Charléty explique de la sorte ce qu'était devenue la Charte à la veille de la Révolution de février :

... La fidélité gardée à la Charte, l'orgueil que le Roi en tirait étaient sans grande valeur pratique ; la sécurité qu'il y puisait était trompeuse. En 1848, la Charte ne peut plus défendre le Roi ; elle est usée ; elle n'est plus valable. Elle ne correspond plus à l'état d'esprit des Français, on ne songe plus raisonnablement à y voir une solution définitive du problème politique. Or, la Monarchie de Juillet est précisément à cette date tombée aux mains de ces doctrinaires (1) qui, dès 1814, étaient convaincus que la Restauration avec la Charte était le grand compromis historique où aboutissait l'histoire de France... C'est pourquoi, au moment où ils s'imaginaient construire et consolider le régime par leur résistance, l'œuvre de destruction se poursuivait. Ils ne virent pas que le règne de la bourgeoisie politique n'était qu'une étape dans la marche vers la démocratie politique...

La « bourgeoisie politique » ne le voyait pas plus, d'ailleurs. Sans quoi, peut-être... La peur du socialisme aidant...

En feuilletant les deux volumes de M. Seignobos sur la Révolution de 1848 et le Second Empire (tomes six et sept de la même

(1) Guizot, etc.

série Lavisse), on se dit que le parti de l'Ordre, en 1849, c'était un peu, toutes différences gardées, la Bourgeoisie libérale de 1830. Je veux dire que la situation était pareille, et que le rôle politique fut tout aussi négatif. Le Parti de l'Ordre, comme le parti de Juillet, se substitua à une Révolution populaire qu'il déposséda ; et il voulut user de Louis-Napoléon comme la bourgeoisie « libérale » avait voulu user de Louis-Philippe. Il échoua de même, se dépita aussi, plus ou moins. Thiers maugréa : « Le gouvernement actuel est venu pour la punition de nos fautes (1). »

Malgré cela, le Second Empire n'eut jamais de véritables ennemis que les Républicains ; le pays se trouva plus facilement bonapartiste qu'il n'avait été orléaniste ; les anciens partis monarchiques eux-mêmes, privés du concours du clergé, gagné tout d'abord à Napoléon III, n'étaient pas vraiment redoutables, et d'ailleurs pour eux aussi la question de l'ordre primait tout.

Il semble donc que le Second Empire eût pu gouverner plus facilement que ne l'avait fait la Monarchie de Juillet. Il n'en fut rien. De même que le trône de Juillet vit se dérober la bourgeoisie libérale, de même le Second Empire vit lui manquer les partis de gouvernement quand il s'adressa à leur concours, vers le début des années 60. Pour ne citer qu'un exemple, on sait que la question romaine, lorsqu'elle devint difficile, enleva beaucoup d'amis au régime. Les ultramontains se dérobèrent. Encore une fois les alliés du pouvoir, — les classes conservatrices comme les classes libérales sous Louis-Philippe, — préférèrent leur intérêt de parti jugé par eux plus considérable que l'intérêt du gouvernement de la France. Encore une fois, ils aggravèrent les difficultés du pouvoir, malgré ce qu'il en pût coûter au pays. Oui, cette histoire des règnes de Louis-Philippe et de Napoléon III, d'après l'étude qu'on en peut faire dans les récents volumes de la collection Lavisse (et l'histoire du Second Empire, par M. Seignobos, est particulièrement documentée sur le chapitre de la politique intérieure, avec ses tableaux des partis, ses statistiques électorales, etc.) montre les difficultés à peu près irréductibles qu'il y avait à gouverner la France au XIXe siècle.

(1) Brouillon d'un projet de lettre de Thiers à V. Cousin (1er janvier 1852), reproduit par M. Daniel Halévy dans son intéressant recueil : « Le Courrier de M. Thiers », page 284.

Ces difficultés tinrent, en partie, au doute sur la *légitimité* du pouvoir, issu d'une révolution, en 1830, d'un coup d'état en 1852, et surtout au sens politique imparfait, tour à tour égoïste ou corrompu, des classes mêmes que le pouvoir s'était associées. On ne distingue aucune relation raisonnable, saine de dépendance ou de coordination entre elles et le pouvoir. Le jeu des institutions représentatives ne fit jamais que manifester ceci. Sous le Second Empire, lorsque les républicains furent dans la place, la difficulté du pouvoir, déjà grande avec les amis et les opposants non absolus, devint une sauvage impossibilité (1). La suite, on la sait ; on l'a encore sous les yeux, car la Grande Guerre est une conséquence de 1870.

Rempli de considérations généreuses sur les **Destins éminents de la France,** le livre d'Yvonne de Romain pourrait, par ailleurs, suggérer quelques réflexions sur l'inconvénient de prendre l'Histoire d'une manière en quelque sorte mystique. Des détails attrapés çà et là dans des lectures d'amateur, et accommodés, sans critique, d'une façon plus ou moins fantaisiste en style grandiloquent, ne signifient pas grand'chose. Il est bien tard, par exemple, pour citer A. Thierry au sujet d'Etienne Marcel, et faire de cet ambitieux sans scrupules un parangon de l' « Idéalisme historique » français. Il y a, d'ailleurs, dans cet « Idéalisme historique » d'Yvonne de Romain un fond très bourgeois et banalement rationaliste. Elle ne s'en est probablement pas aperçue, car l'exaltation du sentiment féminin, — qui rend ces pages parfois charmantes à travers leurs déclamations, — regarde peu à la valeur de ce qu'elle prend pour prétexte. L'essentiel, c'est que cette exaltation puisse se donner cours. Yvonne de Romain écrit en femme ; et, certes, puissions-nous ne pas mal juger, en matière patriotique, l'instinct féminin !

Pourtant, quand il s'agit de la dernière Guerre et de la situation qu'elle a laissée, le sentimentalisme est une méthode précaire. En ce qui concerne spécialement cette situation, l'usage de ce sentimentalisme est des plus périlleux ; je dis cela, parce que je voudrais que mon pays ne soit pas desservi, dans la reconstitu-

(1) Impossibilité d'une Constitution, surtout, et c'est dans ce sens qu'on prend ici l'opposition républicaine dans le Corps législatif, en se souvenant de l'opinion de Renan sur « la faiblesse de nos institutions constitutionnelles », considérée comme l'une des principales causes de la guerre de 1870. (Lettre à Strauss).

tion de sa force, et le maintien de son renom, par le zèle d'une mentalité inopportune, je crois. L'idée que tout était dû à la France, soldat du « Droit », est pleine d'une infatuation passionnée qui est certainement une recommandation dans la bonne Société, mais qui contient peu d'efficacité pratique; et surtout l'idée qu'on se fait de l'ingratitude des Alliés depuis la guerre, de leur indépendance de cœur à l'égard d'une France,... de je ne sais quelle France péremptoirement béate, qu'on doit toujours servir pour ses beaux yeux ; une telle idée, si elle faisait vraiment l'état d'esprit public, empêcherait toute conduite raisonnable. Prenons les choses sans avivement factice de la sensibilité. Disons-nous que la France a vaincu avec l'aide de ses alliés, et que sa situation dans le monde n'en est pas moins très bonne, très forte. Il s'agit d'interpréter sainement cette situation. Car un pays n'a jamais eu de raison de se sentir diminué, comme non plus de concevoir on ne sait quel orgueil d'idole, parce qu'il a reçu des autres pays un tribut d'aide. Des aides, des entr'aides, il y en eut toujours. Voyons l'histoire. Ce n'est pas la première fois que l'on trouve des coalitions, mais ce serait la première fois qu'on intrpréterait l'histoire d'une coalition d'une manière aussi sentimentale et aussi abstraite. Il est arrivé, autrefois, que le monde, alarmé par la puissance de la France, s'est uni contre elle, sous Louis XIV, par exemple, et sous Napoléon ; et de même, aujourd'hui, il est arrivé que le monde, épouvanté par la puissance allemande (d'autant plus épouvantable qu'elle usait de procédés par trop... naturalistes), s'est ligué contre l'Allemagne. Après ? De même qu'autrefois chacun, au lendemain de la victoire, est retourné à ses affaires, de même aujourd'hui chacun rentre dans son égoïsme. Aux politiques à se tirer de là. Aux politiques, et non aux sentimentaux. Mais c'est un poème qu'écrit Yvonne de Romain.

Memento. — *Revue historique* (mars-avril). Joseph Reinach : Napoléon III et la paix. (L'exposé des principales fautes de Napoléon, unité italienne, complaisance envers la Prusse, contient un examen tout particulier de l' « affaire belge ». La Belgique, après Sadowa, fut, nous dit-on, un article de marché débattu entre Bismarck et Napoléon, qui songeait, paraît-il, à une quasi-annexion, bien que la France eût signé au traité de 1839 garantissant la neutralité belge et que l'Angleterre eût soulevé son séculaire *casus belli*. J. Reinach a utilisé les papiers de Cerçay et, d'après ce document, a retracé l'intrigue, — qui exista bel et bien, l'on en peut

juger d'après son exposé, malgré l'indigne désaveu final de Napoléon III. « Si l'idée de mettre la main sur la Belgique lui avait été suggérée par Bismarck, l'initiative de la négociation venait de lui. » C'est ce qu'il y a de plus nouveau dans cette étude (1), où l'on saisit clairement, d'un bout à l'autre, les fautes de Napoléon III contre cette Paix, dont il avait fait la raison d'être de l'Empire, et que, peut-être, il voulait réellement, malgré tout, au moins depuis Villafranca. Marc Bloch : Serf de la glèbe. Histoire d'une expression toute faite. (L'auteur en retrouve l'origine au XIXe siècle, où se répand la confusion des termes du Code Justinien, faite, au XIe siècle, par un professeur de droit de Bologne, Irnerius. *Glebe servus*, telle est l'expression ainsi créée par Irnerius, qui d'ailleurs l'appliquait uniquement au colon antique. Le XIVe siècle s'en servit pour le servage contemporain. Montesquieu reprit l'expression. Le XIXe siècle popularisa le terme qui, « au moyen âge, dans ce sens, était inconnu ». Telles sont les vicissitudes et les déformations de l'histoire des faits sociaux. Bulletin historique. Histoire de France de 1800 à nos jours et questions générales contemporaines, par Raymond Guyot. Comptes rendus critiques. Bibliographie.

Revue des études historiques (janvier-avril 1921. Dernier numéro reçu). Léon Mirot. Un centenaire de la Science historique française : L'Ecole des Chartes (1821-1921). (On trouve un précieux historique de cette institution savante, dont les éléments essentiels proviennent de la notice que M. Maurice Prou, membre de l'Institut, directeur de l'Ecole, a mise en tête du « Livre du Centenaire de l'Ecole des Chartes », actuellement sous presse.) M. D. Constant : Saint Dominique et les Fraternités laïques au XIIIe siècle. (Il s'agit d'un tiers ordre dominicain appelé tantôt « Milice de Jésus-Christ », tantôt « Pénitence de saint Dominique ». L'auteur recherche si saint Dominique a bien créé une nouvelle branche, — la troisième, — dans la famille, en instituant lui-même les fraternités laïques. L'auteur répond par l'affirmative, avec des réserves de détail). Pierre de Nolhac : Quelques Provinciaux amis de la Pléiade. (Etude de l'œuvre d'Etienne Forcadel et de son influence comme humaniste et poète ronsardisant, à Toulouse. Autre notice sur Scévole de Sainte-Marthe, qui fut lié avec Baïf, sur Tahureau, Vauquelin de la Fresnaye, Etienne Pasquier, etc. Toulouse, Poitiers, Amiens, Bourges, Orléans, etc. propagèrent plus ou moins, chez leurs érudits, le culte de Ronsard. François Rousseau : Une grande bienfaitrice de la Jeunesse française : Madame de Sainte-Beuve. (Fondatrice des Ursulines, à Paris). C. Leroux-Cesbron : Un Sosie de Louis XVI. Pierre Rain : Les Centenaires de la Restauration. Chronique de 1920. Comptes-rendus critiques. Bibliographie.

EDMOND BARTHÈLEMY.

(1) Toutefois la façon dont ceci est exposé semble un peu tendancieuse.

PHILOSOPHIE

R. W. Emerson : *Hommes Représentatifs* (Traduction J. Izoulet et F. Roz), Crès et Cie. — Orison Swet Marden : *Influence de l'optimisme et de la gaité sur la santé physique et morale*, Fischbacher. — Jules Huré : *Les postulats de la Vie*, Fischbacher. — Dr E. Osty : *Le sens de la vie humaine*, La Renaissance du Livre. — Paul Oltramare : *Vivre*, Georg, Genève. — Marc Dufaux : *Quelques Pages*, Edition de la Revue Romande, Lausanne. — Sédir : *Le Devoir spiritualiste* 31, rue de Seine, Paris. — Elim Demidoff : *Points de repère*, Crès et Cie. —Fernand Crooy : *Aux Artistes, Entretiens Philosophiques*, Librairie Y. Delannoy, Bruxelles. — Perceval Frutiger : *Volonté et Conscience, Essai de Monisme spiritualiste*, F. Alcan.— Léon Brunschwicg : *Nature et Liberté*, Ernest Flammarion. — Marcel Labordère : *Une profession de foi cartésienne*, Armand Colin. — Henri Guillou : *Essai de Philosophie générale élémentaire*, Alcan. — G. Reynoard : *Scepticisme ou Retour à la Foi*, Société Française d'imprimerie et de librairie. — Carlos de Lazerme : *Essais et Propos*, Camille Bloch.

Sous quelle rubrique ranger cette série d'ouvrages? Philosophie générale ? Ethique générale ? Philosophie religieuse ? Peu importe. Tous répondent plus ou moins à la question chère aux cœurs simples : Quel est le sens de la vie ? d'où venons-nous ? Où allons-nous? Quels seront nos points de repère, nos guides, nos sauveurs ? A quelle foi nous rallier? A quel saint nous vouer? C'est le problème que le bon Jouffroy appelait le problème fondamental de la philosophie : le problème de la destinée humaine. Et c'est aussi le thème favori des « belles âmes », des philanthropes, des « hommes de progrès », congressistes, moralistes, graphomanes, palabreurs de tout bord et de tout poil. La fidélité à ces questions rebattues et insolubles porte témoignage en faveur de notre espèce, de sa candeur, de sa docilité, de sa patience de cheval de manège. — Il est vrai que ce genre facile n'obtient pas les suffrages d'esprits plus sévères. Le maître Ribot, dans ses dernières années, constatait sans enthousiasme la multiplication des ouvrages de philosophie morale. Que dirait-il aujourd'hui ? Et des critiques sagaces ont signalé comme un symptôme de décadence l'invasion de la morale dans la philosophie.

Est-ce à dire que le genre «moraliste» n'attire que les débiles? Le nom d'Emerson protesterait. Son livre : **Hommes Représentatifs**, dont on vient de rééditer une traduction un peu rocailleuse reste une œuvre de premier ordre. —Laissons la donnée mystico-morale : cette mythologie transcendantale, cette théophanie qui s'exprime par le truchement des grands hommes. Ce sont là conceptions hyperphysiques dont il est loisible à chacun de pren-

dre et de laisser. L'intérêt indiscutable du livre est d'ordre psychologique ou mieux éthologique; il réside dans la connaissance concrète de l'homme et des hommes, dans le don de reconstitution des caractères et des âmes en même temps que des époques historiques. Emerson s'y révèle un peintre de portraits digne de rivaliser avec les plus grands. Sa manière me paraît rappeler celle d'un Sainte-Beuve pour la minutie et la précision, avec plus de vigueur et d'éclat. Deux figures surtout attirent notre attention, à nous Français: celles de Montaigne « Le Sceptique » et de Napoléon « l'Homme de l'univers ». Je ne sais si notre vieux douteur gascon a jamais été mieux compris que par cet apôtre américain. J'en dirai autant de Napoléon, dont les beaux comme les vilains côtés se dégagent en pleine lumière sous l'optique impartiale d'un écrivain transatlantique, soustrait par là même à nos préjugés soit nationaux, soit européens. Une visite à cette incomparable galerie s'impose à tout esprit curieux, moins pour y chercher d'aléatoires directives de vie que pour y recueillir des notations et suggestions précieuses pour le psychologue et l'historien des idées.

C'est moins à l'optimisme émersonien qu'aux écoles américaines d'hygiène mentale ou *mind cure* qu'il convient de rattacher l'élégant petit livre d'Orizon Swet Marden : **L'Influence de l'optimisme et de la gaîté sur la santé physique et morale**; recueil d'anecdotes et de conseils propres à mettre en lumière la valeur hygiénique et eudémonique du rire et de la bonne humeur. Tout cela est bel et bien. Malheureusement ces choses-là ne se commandent pas. Ces recettes réussiraient à merveille sur les Portugais, qui, par définition, sont toujours gais : mais sur nous, Français de l'An III de la victoire? — Dans les pays anglo-saxons ce tract a, paraît-il, dépassé le chiffre d'un million d'exemplaires vendus. Il n'est pas sûr qu'il atteigne ce chiffre en France ni surtout qu'il y fasse rire Pierrot qui pleure...

Beaucoup moins joviale est la philosophie de M. J. Huré, dans ses **Postulats de la vie**, puisqu'elle nous apprend entre autres choses que « la douleur est la sève nécessaire de l'Arbre de la vie ». — Quant aux susdits postulats, ils sont passablement obscurs, encore que nimbés de lumière astrale...

Le Dr E. Osty, dans son livre : **Le Sens de la vie hu-**

maine, donne aussi des gages à l'occultisme, puisqu'il nous signale une faculté psychique « métanormale » en voie d'installation dans l'espèce humaine. Ce pouvoir merveilleux n'est autre que la « faculté de lucidité », à laquelle l'auteur se propose de donner droit de cité dans la science, ni plus ni moins que fit autrefois Charcot pour l'hypnotisme. Voilà qui est gentil pour les quelques dizaines de milliers de voyantes et autres praticiennes extralucides qui, d'après un journal, opèrent à Paris.

M. Oltramare veut nous apprendre à **Vivre.** Il nous assure que les philanthropes sont de braves gens. Je veux bien ; mais il faut convenir que ce sont aussi de terribles raseurs, surtout quand ils sont atteints de la manie à la mode : la sociomanie ou associationite aiguë. Et le projet d' « Alliance spirituelle universelle » caressé par l'auteur ne me dit rien. — Je préfère de beaucoup à ces homélies humanitaires la tendance critique et agnostique qui se fait jour dans **Quelques Pages,** œuvre posthume d'un jeune philosophe suisse, esprit ferme et clair qui n'eût pas grossi les rangs des bergsonolâtres, si nombreux dans ce pays. Avec **Le Devoir Spiritualiste** de M. Sédir nous revenons au genre édifiant... Passons. — Les **Points de repère** de M. E. Demidoff jalonnent des routes bien battues, encore qu'on ne sache pas trop où l'on va. — M. E. Crooy dédie **Aux Artistes** des entretiens philosophiques qui pourraient s'adresser aussi bien à de quelconques philistins, car ils n'ont rien de spécialement esthétique ni d'ailleurs de particulièrement philosophique, à moins d'entendre par philosophie une ardeur méritoire à défendre contre les sceptiques, agnostiques et autres mécréants la certitude en général et les certitudes spiritualistes en particulier.

Le titre : **Volonté et Conscience** dénonce à lui seul les intentions de M. P. Frutiger, qui ne vise à rien moins que nous faire avaler son spiritualisme mélioriste dilué en un gros in-8 de 472 pages... Cependant l'agnostique sourit dans son coin. — Même observation à propos du titre adopté par M. L. Brunschwicg : **Nature et Liberté**. De pareilles enseignes ne trompent pas. On sait ce qu'on va trouver... C'est toujours *Fides quærens intellectum*. Il faut convenir que la foi spiritualiste de M Brunschwicg est une foi érudite à souhait. On en jugera par un savant parallèle entre Descartes et Pascal ainsi que par une série de con-

sidérations sur l'évolution des mathématiques et de la mécanique dans leurs rapports avec la théorie de la connaissance ; c'est aussi une foi critique et dialecticienne qui ne recule devant aucun tour de force abstractif pour fonder sa « philosophie de l'esprit » et réduire à un commun dénominateur : la raison universelle, les deux termes antinomiques : science et religion. — D'un autre côté, M. M. Labordère, dans sa **Profession de foi Cartésienne**, nous propose un credo moins abstrait, moins purement rationaliste, disposé à tenir grand compte de la tradition religieuse et des formes extérieures de la foi. (Descartes ne se piquait-il pas de rester fidèle à la religion de sa nourrice ?) — En un mot, à la différence de M. L. Brunschwicg, dont l'inspiration paraît plutôt judeo-protestante, M. M. Labordère inclinerait plutôt vers les symboles catholiques, largement interprétés d'ailleurs et présentés comme susceptibles de s'intégrer dans un vaste syncrétisme théosophique.

M. H. Guillou, dans son **Essai de Philosophie générale élémentaire**, fait entendre un tout autre son de cloche. M. H. Guillou ne donne pas dans la théosophie. C'est un ingénieur, un esprit positif qui traduit ses conceptions dans la langue des Ponts-et-Chaussées ou des Arts et Manufactures. C'est ainsi qu'il nous apprend que l'irritabilité, propriété caractéristique des êtres vivants, « est au moteur animé ce qu'est la magnéto au moteur mécanique, c'est-à-dire un détonateur ». Ailleurs, réfutant le socialisme, il trouve que « le nivellement des classes équivaudrait à une dégradation d'énergie par disparition du potentiel ». La philosophie de l'auteur est brève et simple : Foin de la poésie, du sentiment, de la religiosité. Et vive la Mécanique ! L'auteur convient, d'ailleurs, que la mécanique humaine est assez mal agencée ; elle comporte maintes désharmonies au premier rang desquelles figure un développement anormal du cerveau et par suite une psychologie trop compliquée qui a pour résultat d'empoisonner l'existence... « Peut-être l'hypercéphale est-il une monstruosité du même ordre que le mouton à cinq pattes. »

En présence de tant de déclarations de foi : foi religieuse, foi morale, foi scientiste, etc., on conçoit que certains éprouvent, ne fût-ce que par esprit de contradiction, le besoin de vanter les bienfaits de l'incroyance. C'est ce que fait M. G. Reynoard dans son petit livre : **Scepticisme ou retour à la Foi**, apolo-

gie du doute mitigé. La tentative n'est pas neuve et il est ingrat de refaire Montaigne.—Sur un mode différent, M. C. de Lazerme, dans **Essais et Propos**, promène un scepticisme narquois à peu près sur tout et sur tous : médecins, médicastres sociaux, éducateurs surtout, qui le mettent en verve et auxquels il prête d'inénarrables cocasseries politico-pédagogiques... Il n'y a guère que les royalistes qui trouvent grâce devant lui... Et pourtant...

Clôturons cette série, dont la note dominante est le confusionnisme philosophique ou mélange des genres : science et religion, — mathématique et morale — spéculation et prédication. Un bon exemple de ce mélange des genres est l'utilisation philosophique, voire éthique, des théories mathématiques de Poincaré. A quelles étranges sauces ne les a-t-on pas mises ? Et ce n'est pas fini. Après Poincaré voici paraître Einstein. La théorie nouvelle nous présage de belles mixtures philosophico-scientifiques.— Un autre échantillon de confusionnisme philosophique nous est fourni par une compagnie de philosophes bien intentionnés, qui, sous cette bannière : « Œuvre de compensation », se proposent de vérifier et de vulgariser une prétendue loi universelle : la loi de « compensation », qui s'appliquerait indistinctement en mécanique, en physique, en physiologie, en histoire, en économie, en droit, en morale et en religion, dans la vie présente et dans la vie future. C'est vraiment trop ambitieux ou trop naïf. Espère-t-on, à la faveur de l'unité du vocable, effacer la différence des questions, l'hétérogénéité des ordres d'idées? Tout cela indique de faibles exigences intellectuelles, une volonté de croire et de faire croire plus forte que celle de voir clair dans ses propres idées. — Il ne faudrait pas juger de la philosophie française sur ces productions hybrides. Le spiritualisme se fait tort à lui-même et à la philosophie. Le Français n'a pas la tête mystique ni théosophique. Il réussit peu dans le genre édifiant et prédicant. Heureusement il prend sa revanche ailleurs. Nous ne manquons pas de bons psychologues, de sagaces historiens des idées ou observateurs des mœurs.

GEORGES PALANTE.

SCIENCES MÉDICALES

La sérothérapie. — Docteur G. Guelpa : *La goutte et son traitement*, Alcan. —

Docteur Raymond Mallet : *Le Pavillon H*, Crès. — Docteur Alex. Renault : *Maladies blennorrhagiques des voies génito urinaires*, Vigot frères.

Le public a, dans les journaux quotidiens, de temps à autre, l'écho des travaux renouvelés sur la thérapeutique par les sérums. Avant-hier, c'est une communication sur un cas d'hémophilie — étrange maladie dont souffrait, paraît-il, le dernier tsarevitch — guéri par des injections répétées de sérum de cheval. Hier, c'est le docteur Candier qui annonce à l'Académie les bons résultats obtenus dans le traitement de certains cancers inopérables, tout simplement en injectant sous la peau des malheureux qui en sont atteints le sérum de leur propre sang prélevé la veille.

Entre la vieille découverte du vaccin et ce dernier cri de la thérapeutique actuelle les transitions sont insensibles. Nous signalons aux praticiens les trois articles de Panisset, de Chéné, de Weil et Boyé dans le numéro du 17 juin 1921 du si riche et si vivant journal qu'est **La Vie médicale**.

La médecine d'aujourd'hui est tout entière dominée par la notion microbienne de Pasteur. Unissant ses efforts à ceux de la science vétérinaire, elle a doté l'humanité de la vaccination et de la sérothérapie.

Dans la **vaccination**, procédé d'abord tout empirique qui remonte à la plus haute antiquité et que Jenner hérita d'une tradition locale qu'il sut scientifiquement utiliser, le praticien donne au sujet une «maladie atténuée» qui le met à l'abri de la grande. Les vaccins sont des cultures de microbes ou de produits pathologiques plus ou moins modifiés qu'on injecte préventivement à dose déterminée. L'immunité qui en résulte n'est acquise qu'après un délai de quelques jours, une quinzaine en général, pendant lequel l'organisme, en luttant contre l'injection atténuée qui lui a été inoculée, et en triomphant, se charge des substances microbicides fabriquées par lui, qui lui permettront, en temps d'épidémie, de ne craindre aucune attaque des microbes — quelle que soit leur virulence — contre lesquels il a appris à se défendre. Les plus importantes des vaccinations sont mises en action contre la *variole*, la *rage*, la *fièvre typhoïde*, la *peste*, le *choléra*.

C'est l'étude expérimentale du mécanisme de l'immunité conférée par les vaccins qui a été à l'origine de la découverte de la **sérothérapie**. On a vu que les substances immunisantes acquises après une « vaccination », ce que nous appelons les « anticorps»,

se retrouvent dans le sérum de l'animal ou de la personne vaccinée; injecter ce sérum à quelqu'un, c'est donc l'immuniser sans lui donner la maladie.

Dans la «vaccination» l'organisme injecté *fait* ses anticorps. Dans la « sérothérapie» il les *emprunte.*

Dans le premier cas l'immunité est dite « active ». Dans le second cas elle est dite « passive».

L'immunité obtenue par la «sérothérapie» sera immédiate, mais de courte durée, à l'inverse de celle obtenue par «vaccination». Le plus souvent elle est « préventive» et joue un rôle merveilleux pour arrêter les épidémies; quelquefois elle est aussi «curative». Le plus remarquable des sérums curatifs est celui du rouget du porc. On utilise à l'heure actuelle la sérothérapie contre : la *diphtérie*, le *tétanos*, la *dysenterie*, les diverses infections à *streptocoques*, la *méningite épidémique*, le *choléra,* la *peste*, le *typhus*, les *venins de serpents*, les *pneumococcies*, la *spirochétose ictéro-hémorragique*, le *rhume des foins*, les *bubons chancrelleux*, la *gangrène gazeuse*, la *tuberculose*, les *gonococcies*, *l'hémophilie*, la *polyomyélite épidémique*, les *néphrites*, le *goître exophtalmique*, etc.

La médecine vétérinaire met en œuvre pour la prophylaxie des infections animales l'association des sérums et des vaccins, suivant des modalités diverses; le sérum donne une immunité immédiate, mais comme cette résistance est peu durable, on institue la vaccination qui protège les sujets pour une longue période.

On a publié les accidents des « vaccins » et ceux des « sérums ». On les a exagérés à l'époque — encore récente — où l'attention des chercheurs a été polarisée sur ce qu'on appelle l'anaphylaxie. Mais, comme l'ont déclaré Martin et Darré, *ne pas employer pleinement et correctement la sérothérapie par crainte des accidents sériques, c'est faire œuvre de mauvais médecin.*

Ajoutons encore que, d'une façon générale, *le médecin a trop tendance à se tenir au-dessous des doses nécessaires.*

Le développement des études de ce genre a conduit à ces utilisations thérapeutiques tout à fait récentes que sont *l'auto-vaccination* et *l'auto-sérothérapie.* Ces dernières consistent à injecter à un malade soit son propre sérum, soit le liquide pathologique d'une séreuse (plèvre, articulations vaginale, testiculaire), soit une culture atténuée de ses propres microbes. Nous

citerons les travaux sur *l'urticaire*, *l'encéphalite léthargique*, le *cancer*, les *affections blennorrhagiques*, les *staphylococcies*, *l'anthrax*, *la tuberculose*, *l'ostéomyélite*, etc... Dans la **Presse médicale** du 13 juillet 1921, Jean Minet, de Lille, vient de publier les heureux résultats obtenus par la vaccinothérapie dans les affections pulmonaires, surtout l'asthme, l'emphysème et les catarrhes bronchiques.

§

La médecine offre des joies aux esprits sceptiques ou révolutionnaires. Les doctrines officielles subissent sans cesse des attaques et parfois s'effondrent misérablement. Le docteur G. Guelpa, dans son livre **La goutte et son traitement**, chambarde vigoureusement les opinions classiques. Il leva ses premières lances en 1908 au sujet du diabète. Il a la satisfaction de pouvoir dire qu'aujourd'hui ses idées sont à peu près admises, qu'elles sont le sujet de thèses de doctorat en France et à l'étranger, qu'elles sont à l'ordre du jour des Congrès de médecine et qu'enfin « on les a, d'ailleurs, plus ou moins plagiées, ce qui en atteste la valeur ». Pour la goutte, Guelpa prit dans un grand service des Hôpitaux de Paris des « malades chroniques » très atteints, dits « incurables », et n'hésita pas à les tenir de longs mois dans son propre appartement pour mieux les surveiller. Nous n'entrerons pas dans le détail de sa théorie et de sa cure de désintoxication. Il s'élève contre l'abus des eaux minérales calcaro-magnésiennes et lithinées et contre l'interdiction aux goutteux de la viande et des abats riches en nucléines indispensables à ces malades. Il faut acidifier et non alcaliniser les humeurs pour entraîner au dehors les dépôts uratico-calcaires.

Le poison de la goutte, écrit Guelpa, n'est ni l'acide urique, ni la purine, mais *l'alcalin*. La goutte est une intoxication par *alcalinisation du milieu*, agissant comme le fait le plomb ; l'urate n'intervient que comme favorisant la fixation tissulaire alcalino-terreuse... C'est pour avoir perdu de vue les faits cliniques, c'est pour s'être laissé tromper par des hypothèses chimiques que la thérapeutique classique en est arrivée à aggraver la goutte au lieu de la guérir.

J'ajoute la citation suivante tirée du chapitre sur l'hygiène du goutteux ; elle étonnera plus d'un :

Les acquisitions de la chimie alimentaire enseignent que les aliments carnés (bœuf, veau, mouton, poulet, porc, lapin, volaille, abats, etc.),

les sucres et les graisses (beurre, huile, graisse alimentaire, etc...) contiennent un minimum d'éléments minéraux, tandis que les légumes, les graines non décortiquées (blé, orge, riz, avoine, etc.), le lait, les eaux minérales calcaires, sont riches en composés terreux (chaux, magnésie, etc.), devenant facilement insolubles dans les humeurs.

Par suite, le régime des goutteux doit comporter une grande réserve dans l'administration des aliments végétaux et des eaux minérales, tandis qu'il exigera de préférence des aliments carnés, gras et sucrés et, comme boisson, de l'eau décantée plus ou moins sucrée et acidulée.

Souvent l'usage simple de l'eau décantée, avec une alimentation plutôt carnée que végétarienne, suffit à redresser le bilan nutritif du prédisposé à la goutte et le ramène tranquillement à une santé parfaite, surtout s'il ne néglige pas de restreindre la quantité totale de ses aliments.

J'ai eu à me féliciter dans quelques cas d'avoir employé la « méthode Guelpa ».

§

Le Pavillon H du docteur Raymond Mallet, que Crès livrera au public dans quelques semaines, est un merveilleux petit volume. L'auteur est un des plus brillants cliniciens des maladies psychiques. Ses publications techniques sont à la fois originales et précises comme une pièce de la plus pure orfèvrerie. Médecin chef du centre de psychiatrie d'armée, à Châlons, il a reçu dans son Pavillon H les blessés de l'esprit. Il les a finement observés, il les a soignés, il les a guéris. Il a noté pour lui ses impressions et pris des croquis que seule l'insistance de ses amis est parvenue à lui faire éditer. La lecture de ce livre trop court est impressionnante. Il est dédié « aux blessés du Pavillon H. A ceux que la guerre a meurtris et dont elle n'a jamais fait des héros, mais parfois des criminels ». Comme il les aime, le docteur, ces « criminels » inculpés de désertion ou d'abandon de poste, que seule son expertise attentive a sauvés du conseil de guerre et de la condamnation ! Un grand souffle passe sur ce livre émouvant.

§

La blennorrhagie n'est pas, comme le croient beaucoup de ses victimes, une simple affection locale, c'est une maladie infectieuse qui, à l'exemple de toutes les infections, est capable d'engendrer des manifestations multiples, dont l'uréthrite n'est que la plus fréquente. Le gonocoque, après sa pénétration dans

l'urèthre, tend à exercer de nombreux ravages : soit qu'il s'oppose par une orchite double, à la perpétuation de l'espèce, soit qu'il atteigne directement l'individu pour diverses affections dont il est seul coupable ; soit enfin qu'il atteigne la progéniture, en provoquant chez le nouveau-né une ophtalmie purulente par l'intermédiaire de sa mère, victime elle-même de l'infection conjugale et des conséquences désastreuses qu'elle comporte.

En face de telles éventualités, quand un sujet contracte une première blennorrhagie, il a l'obligation impérieuse de persévérer dans le traitement jusqu'à libération complète et de ne reprendre la vie commune que sur l'autorisation formelle de son médecin. On risque autrement d'entrer dans le domaine de la blennorrhagie chronique, dont la durée indéfinie, avec ses recrudescences fréquentes et la difficulté de guérison empoisonneront l'existence, conduisant trop souvent le malade à la neurasthénie, après l'avoir exposé à toutes les complications qui menacent de l'assaillir, tant que l'écoulement persiste. Tout ceci ressort de la lecture des **Maladies blennorhagiques des voies génito-urinaires** du docteur Alexandre Renault.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler longuement de **l'Ame du chirurgien** du docteur J.-L. Faure. Crès nous en donne une édition nouvelle avec une très belle préface de Paul Bourget.

D[r] PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Georges-Guy Grand : *Les Conflits d'idées dans la France d'aujourd'hui (les trois visages de la France)*, Marcel Rivière. — Divers : *Les Démocraties modernes*, Ernest Flammarion. — Henri Fayol : *L'incapacité industrielle de l'Etat, les Postes, télégraphes, téléphones*, Dunod. — Memento.

Les Trois visages de la France, dont parle M. Guy-Grand dans son livre **Les Conflits d'idées dans la France d'aujourd'hui**, sont ceux d'avant guerre, de guerre et d'après guerre, et on aura grand plaisir à les voir portraiturés par un peintre-psychologue aussi pénétrant. Cette histoire des sentiments nationaux entre les deux guerres est un des sujets les plus captivants qui soient ; leur évolution se laissera d'ailleurs davantage reconnaître à mesure que le recul des temps permettra de mieux saisir les ensembles; sur le moment même, les arbres empêchent de voir la forêt.

Presque tous nous avons été, par angoisse patriotique, trop sévères pour la France d'avant-guerre; nous jugions trop le pays à travers ses politiciens, qui étaient vraiment, en effet, d'une bien triste espèce, et nous nous épouvantions de certains accès de frénésie antimilitariste ou anti-démocratique sans voir que les fakirs du Grand Soir n'étaient heureusement qu'une poignée, et que derrière leurs bandes criardes le vrai peuple français serrait ses rangs silencieux, laborieux et judicieux. La grande et admirable surprise qu'a donnée notre pays, y compris un Parlement, de qui tant de vilaines choses étaient à craindre, devrait nous rendre plus retenus dans nos reproches à nous-mêmes. A lire certains livres d'avant guerre sur la crise d'alors et le désarroi des consciences, on aurait pu croire que tout était perdu, et qui sait, à ce propos, si la vivacité des critiques de certains patriotes n'a pas été pour quelque chose dans la décision de guerre du Kaiser qui a pu croire, d'après tels livres ou tels journaux, que notre régime était décidément pourri jusqu'aux moelles? Evitons donc de trop parler à nouveau de désarroi, de décadence, de liquéfaction, etc. En somme, la question de la natalité mise à part (grave question, il est vrai !) jamais la France n'a été plus forte, plus sage, plus saine, plus synergique qu'aujourdhui, et cela vraiment fait l'éloge de notre population, de notre régime et de notre gouvernement.

A distance, peut-être cette longue période qui s'étend entre les deux guerres et qui nous semblait si morne et si désespérée, paraîtra-t-elle à l'historien futur un temps de confiance progressive et de régénération laborieuse mais continue. C'est à peine, qu'on se le rappelle, si nous restons étourdis quelques années sous le coup des désastres ; dès 1878 nous entreprenons cette étonnante expansion coloniale à laquelle on n'a pas assez rendu justice. C'est l'amiral Courbet, qui, le premier, a rompu le mauvais charme. Lors de l'affaire Schnœbelé, est-ce nous qui avons baissé les yeux ? Sans doute la triste politicaillerie est venue à diverses reprises tout compromettre, clémencisme, boulangisme, dreyfusisme, mais, malgré tout, le dur métal de l'âme française a continué à se forger dans tous ces mauvais feux, et l'ironie des choses a fini par faire de Clemenceau le sauveur de la patrie ! Qui sait si un jour le citoyen Cachin ne deviendra pas lui aussi un bon Français ? L'aventure est bien arrivée à Gustave Hervé.

Donc n'attachons pas trop d'importance aux « conflits d'idées ».

Il y en aura toujours, et ils seront sans danger s'il n'y a pas de conflits aigus de sentiments. Que tout le monde vibre à l'unisson sur les grandes choses, et les disputations des dialecticiens n'intéresseront plus personne. De ce que certains hauts représentants du socialisme, du bourgeoisisme, du cléricalisme n'ont pas été à la hauteur de leur rôle, n'en tirons que des leçons de modestie et de tolérance. Les idéals, d'abord, sont au-dessus de leurs petites approximations du jour, et la charité sociale, qui est l'essence du socialisme, ne devrait pas plus avoir à souffrir des défaillances de tel ou tel agitateur politique que l'Eglise des maladresses de tel ou tel de ses pontifes. Les conflits d'idées s'apaiseraient vite avec un peu de bon vouloir et un peu de bon sens. Or, je crois que, malgré tout, nous avons fait assez de progrès dans cette double voie depuis quelques années. Si la grande majorité du peuple français reste, comme elle l'est, attachée aux principes sur lesquels reposent nos sociétés modernes, les quelques fusées paradoxales que tirent aux deux bouts de l'horizon les avocats de la dictature kaiseriste et les tenants de la dictature bolcheviste n'auront aucune espèce d'importance.

§

Sous ce titre **les Démocraties modernes**, la *Bibliothèque de philosophie scientifique* du Dr Gustave Le Bon a publié les diverses conférences organisées pendant l'hiver 1917-1918 par la revue *Foi et Vie*, et cette publication est fort louable, car aucune des questions qui y ont été traitées n'a perdu de son actualité, ni les dires de MM. Steed, Bouglé, Vallotton, Lanson et Andler sur les démocraties anglaise, française, alsacienne, américaine et allemande, ni les réflexions de MM. E. et P. Doumergue, Bois et Boutroux sur l'essence éthique et religieuse de la démocratie. Ce second groupe offre même l'intérêt particulier de nous donner sur la thèse démocratique l'opinion du protestantisme libéral français, dont la revue *Foi et Vie* est l'organe, et à la suite de ces messieurs nous pouvons essayer de voir les rapports de la démocratie et du christianisme évangélique.

Pour M. Henri Bois, doyen de la faculté de théologie protestante de Montauban, l'esprit de l'Evangile est le même que celui de notre république : Liberté, Egalité, Fraternité, et si Jésus n'a pas formulé explicitement le programme de la démocratie, c'est d'un côté parce que sa mission était de l'ordre spirituel et

de l'autre parce que la croyance de son temps était que le monde allait finir. A son tour, M. Emile Doumergue, doyen honoraire de la faculté de théologie de Montpellier, expose que Calvin, « qui seul a formulé logiquement les doctrines politiques de la Réforme», a été essentiellement démocrate, puisqu'il met à la base de son concept religieux le contrat, l'alliance avec Dieu, et l'élection, la foi étant assimilée à une élection de Jésus-Christ par l'âme. Aussi M. Paul Doumergue demande t-il que la démocratie soit vivifiée par un « christianisme renouvelé » qui consisterait à transposer dans le présent ces idées de création, d'incarnation et de rédemption, que le christianisme ne concevait jusqu'ici que dans le passé.

Soit pour ce dernier point, encore qu'un christianisme qui cesserait de se préoccuper de la vie future et du salut individuel ne serait vraiment plus le christianisme, et soit surtout pour le premier point, le christianisme vit en effet de liberté, puisque, sans libre arbitre il ne peut y avoir de mérite ni de salut, d'égalité, puisque le sang de Jésus a été répandu pour tous les hommes indistinctement, et de fraternité, puisque la charité est son essence même ; quant au point intermédiaire que Calvin est un pur démocrate, ceci ne peut s'entendre que *cum grano salis ;* un démocrate, à condition que la démocratie soit d'accord avec son catéchisme. Calvin est donc plutôt un théocrate, et une démocratie qui se serait insurgée contre sa théocratie n'en aurait pas mené large ! Or, le propre de la démocratie vraie est d'accepter même l'erreur, même l'injustice, confiante qu'elle est dans le bon sens et le bon moral naturels de l'homme pour rectifier cette erreur et redresser cette injustice. Et, à ce propos, il est nécessaire de conclure de ceci que la démocratie n'est pas forcément un bien et que, comme le dit avec raison M. Boutroux, elle exige, pour être digne de son beau renom, la vertu démocratique. La morale reprend donc ici sa place dominante. Auguste Comte, qui avait cru pouvoir s'en passer, avait reconnu que sa hiérarchie des sciences était incomplète, et, au-dessus de la sociologie, qui la terminait tout d'abord, il avait placé la morale. A ceci Calvin pourrait répondre : d'accord, et c'est justement pour cela qu'au-dessus de la démocratie je mets ma théocratie. Mais nous pourrions à notre tour lui rétorquer : ce n'est pas la même chose. D'abord morale et religion ne coïncident pas toujours exactement.

En outre la morale ne fait pas forcément appel au bras séculier comme le fait forcément la théocratie. Et enfin le moraliste, ayant confiance dans la bonté naturelle de l'homme, tendra à penser que le meilleur moyen de respecter le Créateur sera encore de respecter la liberté de sa créature, tandis que le théologien, surtout imbu de l'idée calviniste du péché, de la prédestination et de la grâce arbitraire, aura tendance à ne pas respecter cette liberté, si elle lui semble s'élever contre la volonté divine. Conclusion : il n'y a qu'harmonie entre l'esprit de l'Evangile et l'esprit de la démocratie, mais il peut fort bien y avoir conflit entre la réalisation calviniste et la réalisation démocratique.

§

Il y a des livres qui devraient marquer une date dans l'évolution des idées et des faits. Tel celui de M. Henri Fayol : **L'Incapacité industrielle de l'Etat, les P. T. T.** Sa conclusion naturelle ce serait l'abdication de S. M. l'Etat, d'abord en matière d'exploitation postale, télégraphique et téléphonique, et ensuite, par louable contagion, en toute autre matière d'industrie publique. Mais, hélas ! ce qui devrait être n'est pas toujours ce qui est, et on peut craindre que nous ne soyons encore pour longtemps sous le régime de l'étatisme industriel.

Du moins ce ne sera pas la faute du grand théoricien et praticien de l'administration qu'est M. Henri Fayol. S'attaquant à un des services qu'on est le plus porté à laisser aux mains de l'Etat, celui des P. T. T., il prouve avec une clarté parfaite que l'Etat est incapable de bien gérer les postes, télégraphes et téléphones, et que c'est seulement en cessant de les gérer qu'il pourra remplir à leur égard son rôle de haute direction et de souverain contrôle, rôle qui lui appartient essentiellement et que personne, M. Fayol moins que personne, ne lui conteste. L'exploitation des P. T. T. n'ayant pas pour but de réaliser des bénéfices, mais de rendre des services, l'Etat a le droit et le devoir de surveiller les compagnies privées concessionnaires, de réduire le plus possible leurs tarifs et de leur indiquer les vœux du public à réaliser, mais ces sociétés doivent avoir de leur côté toute liberté pour mener leur gestion sans interventions politiciennes et pour rémunérer convenablement leurs collaborateurs tant financiers qu'ouvriers.

En attendant que cette grande réforme puisse avoir lieu, car

elle ne peut pas s'accomplir par un simple coup de baguette, M. Fayol indique les moyens de l'amorcer, qui sont trois mesures faciles à réaliser, si on le veut bien : 1° l'institution d'une direction stable et compétente ; 2° l'établissement d'un programme à long terme ; 3° la suppression de l'intervention abusive des hommes politiques. Si l'on parvenait, ajoute-t-il, à appliquer ces mesures, il en résulterait un grand nombre d'améliorations de tous genres ; si, comme c'est à craindre, on n'y parvient pas, l'expérience aura fourni une nouvelle preuve de la nécessité d'une réforme générale des services publics. M. Fayol ne croit donc pas au succès de ses propositions ; il ne croit pas davantage à l'efficacité des réformes acceptées par le Gouvernement (projet de loi déposé le 27 février 1920 par M. Le Trocquer) ou indiquées par la Commission de la Chambre (proposition de loi de M. le député Bringer). Tout au plus ces divers projets conduisent-ils à une régie intéressée, mais il n'y a rien en eux de la véritable autonomie financière indispensable à un service industriel, il n'y a ni Conseil d'actionnaires, ni responsabilité de la direction, ni discipline des employés, et même, avec ces réformes, le public continuera à être mal servi et le service à être en déficit. Il faut donc, conclut M. Fayol, en arriver carrément à l'exploitation privée. Il a raison, certes ! mais le moyen de rogner les griffes à Maître Lion ?

Memento. — Alexandre de Olazabal : *Vers l'Emancipation économique, lettre ouverte au Président de la République argentine*, Marcel Girard. De nobles et éloquentes considérations, un peu confuses d'ailleurs, comme tout ce qui est éloquent, sur le progrès général des peuples ; l'auteur semble poursuivre une conciliation très louable du droit individuel et de l'intérêt collectif. — Georges Dumoulin : *Les Syndicalistes français et la Guerre*, Bibliothèque du Travail. Ceci est plus clair ; c'est la pure doctrine bolcheviste. Heureusement, tous les syndicalistes français ne sont pas de cet avis-là ; aussi il faut voir la haine recuite des vrais chambardeurs à la Lénine pour les faux frères de la C. G. T. — Jean Grave : *Association, Organisation*, Groupe de propagande par l'Ecrit. En comparaison des gardes-chiourme du bolchévisme trostkiste, les fidèles du vieil anarchisme kropotkinien deviennent presque sympathiques ; ils le seraient d'ailleurs tout à fait, s'ils renonçaient eux aussi à l'argument du gourdin — Henry Hornbostel : *L'Homme aux dix mille francs de rente*. Nouveau Mercure, 3, place Boulnois, Paris. Le point de vue bourgeois, après les points de vue anarchiste et

marxiste, et qui fait dire à l'auteur des choses très justes. Déjà Voltaire n'avait pas été mal inspiré en faisant parler *l'Homme aux quarante écus ;* son arrière-neveu, l'homme aux dix mille francs de rente, semble tout disposé, voyant l'insuffisance de son revenu, à se mettre au travail sans attendre le salut du voisin ; le jour où tout le monde fera comme lui, la société sera d'aplomb et le progrès général assuré. — Jacques Bonzon : *L'ascension du Traitant, du surintendant Nicolas Fouquet à l'ambassadeur Charles Laurent,* Victorion. Les attaques personnelles ne prouvent pas grand'chose, et le fait que certains de nos parlementaires sont des industriels, des banquiers ou des commerçants n'a pas de quoi nous indigner ; préférerait-on que ce fussent des pensionnés de l'Assistance publique ? — André Toulemon : *La réparation des dommages de guerre,* Collection « Les Problèmes d'aujourd'hui », Plon. Voici enfin qui est autrement sérieux ! L'auteur étudie juridiquement, techniquement, cette importante question et le commentaire de la loi de 1919 qu'il nous donne rendra les plus grands services à ceux qui auront à l'appliquer. Il ne faut pas d'ailleurs se faire d'illusion ; ces dommages de guerre ne seront jamais intégralement réparés, et même après ses versements d'indemnités, l'Allemagne restera dans une situation économique meilleure que la nôtre. Si on avait voulu la mettre exactement à notre niveau, il aurait fallu détruire chez elle *autant* que ce qu'elle a détruit chez nous ; or cela n'était vraiment pas possible, puisque nous voulions nous conduire en gens civilisés.

HENRI MAZEL.

LES JOURNAUX

Au pays de P.-J. Toulet (Le Figaro, 3 juillet). — *Monsieur* (L'Eclaireur de Nice, 16 juillet). — *Champmeslé, auteur des pièces de La Fontaine* (Journal des Débats, 8 juillet).

M. Jacques Dyssord a entrepris le pèlerinage de Guéthary, où P.-J. Toulet, l'auteur de *Contrerimes,* vécut ses dernières années, et où il repose dans « le cimetière d'où l'on voit la mer ». Ce qui, d'ailleurs, doit surtout être agréable pour les vivants qui s'y promènent. M. Dyssord écrit à ce sujet dans le **Figaro** :

Ce fut une suprême élégance de la part de l'auteur du *Mariage de Don Quichotte* que d'élire ce lieu pour y dormir son dernier sommeil. Il détestait les cimetières parisiens, où il semble qu'on continue à être un locataire et où l'on s'attend chaque jour, me confiait-il, un soir où nous buvions, de compagnie, du whisky à l'American-Bar du Café de la Paix, à voir installer le confort moderne.

Romantisme posthume. On peut comparer ce désir d'une

tombe abritée de saules à la gloire littéraire : il faut en jouir de son vivant, ne fût-ce qu'en rêves.

Evoquant ses souvenirs, M. Dyssord nous apprend que Toulet « prisait fort peu Lacordaire pour son esprit démocratique » :

— Il est aussi brouillon que Didon, m'expliquait-il. Parlez-moi plutôt du père de Ravignan.

— Un compatriote.

— Si voulez. Mais là n'est pas la question. Il a dit, un jour, un mot qui me prouve que c'était autre chose qu'un prédicant : « Soyons distingués... » Goûtez tout ce que ces deux mots contiennent et comme ils pourraient servir de maxime à une noble existence.

La distinction, on peut dire de notre ami que ce fut, et dans sa vie et dans son art, son unique but. Il y sacrifia de faciles succès, certains avantages matériels, des camaraderies utiles, mais, en revanche, quelle volupté supérieure il dut ressentir à son incessante poursuite.

Une autre fois, il eut cette formule qui honore ce parfait gentilhomme de lettres :

— La distinction commence où finit le snobisme.

Nous venions de nous entretenir de quelques rastaquouères de la république des lettres qui tranchaient de l'homme de qualité. Un sourire méphistophélique errait sur ses lèvres souffreteuses.

— Soyons distingués, répétait-il, comme un écho à la phrase du P. de Ravignan.

Et, prenant, à côté d'une belle boîte de laque, un humble cornet de tabac caporal acheté au détail, il roula d'un geste fébrile une cigarette qu'il alluma à une bougie...

Lacordaire, Didon, Ravignan, fantômes distingués, en effet, car ils sont bien morts, eux et leurs œuvres que personne ne relira plus.

Mais il y a quelques semaines à peine, Toulet vivait, et il passait ses après-midi de soleil à la terrasse du Café de Madrid : il jouait aux cartes et buvait du porto. Le propriétaire du café a dit à M. Dyssord :

J'avais conservé quelques bouteilles de porto d'avant la guerre. Petit à petit il me les vida toutes. Il ne buvait que cela ou, le soir, du cognac. Il regrettait qu'on ait supprimé l'absinthe, mais ne put jamais s'habituer à ses imitations.

Il y avait quelquefois des histoires qui scandalisaient certains de mes habitués, et il lui arriva, au cours d'une discussion avec son ami le peintre, de se brouiller avec lui après avoir échangé des mots très durs...

Mais nous l'aimions beaucoup, parce que, bien que d'un caractère difficile, il était poli avec tout le monde et que nous savions qu'à Paris on en faisait grand cas...

Quand il pleuvait, il restait chez lui et ne sortait pas de son lit. Mais, dès que la journée était belle, il s'installait sur cette terrasse et n'en bougeait plus jusqu'au soir.

Le coiffeur de Guéthary parle aussi de lui. Il interroge :

— Il paraît qu'il a fait un beau livre, « la jeune Fille verte ». Est-ce que vous l'avez lu ?

— Oui.

— Ça plaît beaucoup à Paris.

— Oui. Et ici ?

— Ici, vous savez, en dehors des journaux, on ne lit pas beaucoup, et puis on prétend qu'il faut être très instruit pour le comprendre... Ça ne m'étonne pas. On ne savait jamais, quand il parlait, s'il se moquait ou non. Mais on l'estimait beaucoup...

Ce coiffeur est un sage ; il faut toujours admirer ce qu'on ne comprend pas ; un homme perspicace aussi, il avait senti l'ironie de Toulet et que cette ironie cachait parfois une émotion.

§

M. Georges Maurevert s'attaque avec esprit dans l'**Éclaireur de Nice** au mot « monsieur », dont la prononciation, dit-il, s'éloigne aussi radicalement de l'orthographe de chacune de ses deux syllabes — le cas est, je le crois, unique dans la langue française. — Le mot lui apparaît « aussi terne que lourd, et de la plus abominable niaiserie dans sa banalité ».

Me-sieu... Mo-sieu... Cette invraisemblable prononciation a toujours fait mon désespoir... Autant j'aime ce gracieux mot de « Madame », celui de « Mademoiselle », d'une fluette sonorité, autant j'ai en horreur celui de « Monsieur », contraction batarde et mal fichue de « mon seigneur ».

Et M. Maurevert a tellement ce mot de « monsieur » en « sainte détestation » qu'il lui substitue volontiers le mot « Messire », que je lis sur l'enveloppe de sa dernière lettre.

Un moment, continue-t-il, aux temps fameux de l'Assemblée Nationale, on eut l'impression que le mot « monsieur » allait disparaître de la langue et de la civilité françaises. Pendant une dizaine d'années, il fut quasi totalement remplacé par le mot «citoyen ». Même, au Musée Carnavalet, une inscription y est conservée, provenant d'un édifice public, commémore ce changement :

ON NE CONNAIT
ICI
QUE LA DÉNOMINATION
DE CITOYEN

Alors, selon qu'on était républicain ou réactionnaire, on se disait « citoyen » ou l'on s'envoyait du « monsieur ». Aux armées du Rhin, commandées par les conspirateurs royalistes Pichegru et Moreau, les officiers se traitaient de « monsieur » ; à l'armée d'Italie, plus démocratique, on s'appelait tout bonnement « citoyen ». L'emploi de ces termes marquait bien la rivalité politique qui existait alors entre les deux armées. Tout officier venant du Rhin était suspect à ceux d'Italie. Maintes fois, entre deux batailles, des cartels s'engageaient et Masséna comme Bonaparte, Sérurier comme Augereau furent obligés de sévir pour empêcher de sanglantes rencontres.

Au cours des recherches qu'il fit ces derniers mois pour la préparation de son petit livre semé d'abeilles sur la mort de Napoléon : *la Mort de l'Aigle*, M. Maurevert a découvert une pièce curieuse: une proclamation d'Augereau, signée au lendemain de l'armistice de Boulogne, en juin 1796 :

... Vous avez des lois, une patrie et des droits ; vous êtes citoyens. Ce titre vous a coûté cher, et n'en doit être que mieux apprécié ; cependant, soit légèreté, soit inconséquence, un nom insignifiant, barbare, inharmonieux et sans étimologie (*sic*), après avoir été proscrit par le bon sens, a été ressuscité par la sottise ; la mode a pris à tâche de le remettre en vogue. La mode a passé les Alpes, et nos oreilles ont été choquées par le sifflement de *monsieur*. Je suis loin de supposer de mauvaises intentions à ceux qui ont fait usage de ce mot, je l'attribue à l'inconséquence, je connais les hommes de ma nation. D'abord, on a dit *monsieur* sans y mettre de l'importance; ceux à qui cette expression a déplu ont peut-être exigé trop impérieusement qu'elle fût bannie du commerce. Alors, on a cru qu'on pouvait soupçonner que la peur la faisait interdire ; en voilà assez pour s'opiniâtrer. En était-ce assez pour le haïr et le détruire ?... J'ai acquis aussi chèrement qu'un autre le titre précieux de citoyen, et il n'est pas de sacrifice que je ne sois disposé à faire pour le conserver...

Ces attendus légitimaient le suivant ordre du jour :

Le général Augereau, considérant que la malveillance, toujours prompte à saisir les occasions de nuire, a tiré parti de l'expression de *monsieur*, employée dans la conversation ou ailleurs, pour semer la discorde et le trouble, et que déjà un sang précieux pour la patrie a

coulé dans des rixes qui en ont été les suites ; considérant que, d'après ce qui s'est passé, ceux qui s'obstineraient à faire usage de ce mot n'auraient pour but que la ruine entière de l'armée ; déclare que dorénavant tout individu de la division qui se servira verbalement, ou par écrit, du mot *monsieur*, sous quelque prétexte que ce soit, sera destitué de son grade et déclaré incapable de servir dans les armées de la République.

Le 1er mars 1808, note ironiquement M. Maurevert, l'ex-citoyen premier Consul, devenu Empereur des Français, faisait à Pierre François-Charles Augereau, devenu maréchal de France, la surprise de l'appeler « *Monsieur* le duc de Castiglione » et « celui ci était bien forcé de s'incliner, ce nonobstant tous les « sacrifices » annoncés dans sa fière proclamation de 1796 ».

§

A propos du tri-centenaire du fabuliste, **le Journal des Débats** publie un curieux article signé « un Vieux Bibliophile » sur le théâtre et le droit d'auteur de La Fontaine à la Comédie-Française. Voici quelques extraits de cette étude documentaire :

Conteur, fabuliste, romancier, polyphile qui aimait « le jeu, l'amour, les livres, la musique, la ville et la campagne, enfin tout », aimait aussi le théâtre, et le théâtre forme un gros volume des *Œuvres* de La Fontaine. Toutefois celui-ci se compose de deux parties bien distinctes. La première, publiée par La Fontaine lui-même, qui est incontestablement de lui, comprend : l'*Eunuque*, *Clymène*, *Daphné*, *Galatée*, *Astrée ;* et l'on peut y joindre : *Les Rieurs du Beau-Richard*, ballet publié par Walckenaer, en 1827, et *Achille*, fragment de tragédie, publié par J. Baudrais et N.-T. Leprince, en 1785. La seconde partie se compose des pièces suivantes : *Ragotin ou le Roman comique*, *le Florentin*, *la Coupe enchantée*, *le Veau perdu*, *Je vous prends sans verd*, dont l'attribution est fort douteuse, ces diverses comédies ayant été jouées sous le nom de Champmeslé. Pourtant ce sont les seules dont nous ayons à nous occuper ici, les autres pièces, sauf *Les Rieurs du Beau-Richard*, qui relèvent du théâtre de société, et *Astrée*, donnée à l'Opéra, n'ayant pas été représentées.

La Fontaine a-t-il eu part à la composition de ces comédies, et quelle est cette part ? En réunissant quelques notes sur chacune d'elles, nous n'avons pas songé à trancher une question qui, probablement, restera toujours insoluble ; nous avons voulu seulement fournir une nouvelle contribution à l'histoire des droits d'auteur et du gain de l'homme de lettres au dix-septième siècle.

Nous dirons seulement que l'attribution de ces diverses pièces à La Fontaine est probablement due à une simple spéculation de librairie.

Sous le titre : *Pièces de Théâtre de Monsieur de La Fontaine* il a été publié, en 1702, à La Haye, chez Adrian Moetjens, un volume in-12, à pagination continue, contenant les pièces suivantes, ayant chacune un titre spécial, daté de 1701, portant la mention : « Par Monsieur de La Fontaine » : *Pénélope ou le retour d'Ulysse de la guerre de Troyes, Le Florentin, Ragotin ou le roman comique, Je vous prens sans verd* ; le volume est terminé par *Le duc de Montmouth*, tragédie par « Monsieur de Vaernewyck ».

Pénélope, jouée en 1684, est de l'abbé Charles-Claude Genest, qui, en 1703, se décida à publier cette tragédie (Paris, chez Jean Boudot, in-12), en disant, dans la Préface, que « *Pénélope* vient d'être imprimée en Hollande sous le nom de M. de La Fontaine » ; qu'il pourrait « se tenir honoré de ce qu'on a bien voulu l'attribuer à un auteur si célèbre » ; mais qu'il a beaucoup à se « plaindre des négligences et des fautes qui défigurent cette impression ».

Quant à La Fontaine et à Champmeslé, morts l'un le 13 avril 1695, l'autre le 22 août 1701, ils ne pouvaient protester.

Je ne puis ici que donner la conclusion de cette longue étude, conclusion dans laquelle le vieux bibliophile résume les documents qu'il publie :

En résumé, La Fontaine figure au répertoire de la Comédie-Française pour : *Le Rendez-vous*, dont il est l'auteur incontestable ; *Ragotin* et *Le Florentin*, auxquels il n'est pas impossible qu'il ait mis la main ; *Le Veau perdu* et *La Coupe enchantée*, inspirés par ses contes ; enfin pour *Je vous prends sans verd*, comédie à laquelle il ne paraît pas vraisemblable qu'il ait eu la moindre part. Les droits d'auteur du *Rendez-vous*, c'est-à-dire ceux de La Fontaine, sont de 55 liv. 10 s. ; ceux de *Ragotin*, du *Florentin*, de *La coupe enchantée*, du *Veau perdu* et de *Je vous prends sans verd*, c'est-à-dire probablement ceux de Champmeslé, font un total de 1940 livres 6 sous.

Quelle a été la fortune de ce théâtre ? — Le livre de M. Joannidès : *La Comédie française de 1680 à 1920* permet de répondre exactement à la question. Voici, siècle par siècle, le nombre des représentations :

	SIÈCLES				
	XVIIe	XVIIIe	XIXe	XXe	Totaux
Le Rendez-vous	4	»	»	»	4
Ragotin	10	»	»	»	10
Le Florentin	94	462	145	»	701
La Coupe enchantée	71	149	160	4	484
Le Veau perdu	43	»	»	»	43
Je vous prends sans verd	36	29	»	»	65
Totaux	258	740	305	4	1.307

Mais, de ces 1.307 représentations, ne faut-il pas en reporter 1.303 à Champmeslé ? — En tout cas, on peut répéter avec Baudrais (1785) :

Que manque-t-il à Champmeslé
Pour que sa gloire soit certaine,
Puisqu'un siècle s'est écoulé
Sans qu'on ait encore démêlé
S'il ne fut pas l'Auteur des pièces qu'à la scène
On attribue à La Fontaine ?

Il serait peut-être honnête, en effet, de restituer à Champmeslé un peu de gloire. Celui qui écrivit ou seulement adapta pour le théâtre « la Coupe enchantée » mériterait d'être connu autrement que par sa femme, qui couchait avec Racine.

R. DE BURY.

L'ART A L'ÉTRANGER

L'Art symboliste en Suisse. — Le symbole est enfant d'un rêve splendide, qui ne verse pas seulement des images superficielles, mais qui, derrière ces images, situe une pensée et ouvre la porte aux profondeurs de l'esprit. N'est pas symboliste qui veut. Cette poursuite du songe dépend d'un état d'âme. Elle ne réclame pas de complications psychologiques. Bien au contraire, elle se trouve surtout chez les êtres droits et clairs qui cherchent dans la simplicité même des choses l'explication de leurs désirs et de leur œuvre. Elle est née des races contemplatives, nordiques ou orientales.

Elle demande en outre une prédominance marquée de l'être spirituel sur l'être matériel.

La Suisse, pays de race robuste et de ferme bon sens, ne semblait guère prédestinée à l'éclosion d'un mouvement symboliste. On ne voit pas chez elle cette tendance se grouper en école comme ce fut le cas dans la plupart des autres pays. Elle ne connut sur son territoire ni Rose Croix, ni Cénacle mallarméen. Elle a cependant fourni aux lettres françaises les plus tenaces pionniers du mouvement symboliste avec des écrivains tels que Louis Dumur, Mathias Morhardt, Louis Duchosal et Henry Spiess.

En statuaire, elle a créé un genre avec James Vibert. En peinture, enfin, elle vient de susciter une révélation et une rénovation complète de l'art symboliste avec l'œuvre inattendue de Charles Clos Olsommer.

La peinture. — Olsommer est en effet un de ces génies rares qui jaillissent parfois dans le ciel artistique et dont l'œuvre éclate soudain en fusées multiples et éblouissantes, irradiant le noir du firmament d'étoiles inconnues. Cette éclosion subite d'un peintre n'est pas l'effet du hasard. Elle a été provoquée par une préparation lente et par le développement continu d'une individualité qui a su s'isoler du monde.

Bien qu'il soit Suisse, Olsommer a cependant derrière lui tout un atavisme scandinave. Son masque si caractéristique l'indique assez. Imaginez un Baudelaire blond, d'un visage moins tourmenté et moins amer. Les yeux s'ouvrent comme des cavernes ardentes qui absorbent les visions de la vie réelle pour les engloutir aux abîmes du songe. Sa parole musicale et lente se déroule en rythmes réguliers qui s'espacent, qui recommencent, qui s'attardent un instant dans la conversation coutumière, pour s'évader ensuite en larges battements d'ailes vers l'infini des méditations. Né le 17 mars 1883 à Neuchâtel, Olsommer se trouva très vite saisi d'un grand désir artistique. Il poursuivit ses recherches avec une ténacité minutieuse. D'intuition, ses premiers maîtres furent Albert Dürer et Holbein. Une curiosité grandissante le poussait à sonder leurs portraits aux détails si aigus et déjà nimbés de symbole. Il s'attacha à leurs œuvres, moins dans un esprit de copiste studieux que pour découvrir l'impression magnifique qui les guida. Avec une volonté farouche, il développa lentement sa personnalité. Olsommer compléta ses études neuchâteloises par un stage à l'Ecole des Beaux-Arts de Genève. Diverses influences y précisèrent la formation de son caractère. Il eut pour maîtres James Vibert, qui alors déjà poursuivait avec succès la réalisation d'une statuaire symboliste, et Gustave de Beaumont, dont la conscience et la douceur éducatrice l'attirèrent. Les premières toiles d'Olsommer témoignent d'un labeur extrêmement profond et indifférent aux superficialités de la mode. Le jeune artiste éprouva le besoin de compléter encore ses tendances. Il quitta l'existence sereine de sa ville natale pour se réfugier en plein Valais dans la solitude de l'Alpe, sur les pentes qui avoisinent Sierre. Et c'est là que, des années durant, il se mit à chercher l'expression juste de son âme, dans un contact perpétuel avec la nature. Au cours de sa retraite volontaire, il sentit s'animer le paysage. Des voix inconnues lui parlaient. Les rêves qui sur-

gissent dans le demi-sommeil se prolongèrent pour lui au travers des réalités du grand jour. Tout prenait forme, son et mouvement. La peinture n'était plus pour lui un art d'expression directe. Elle devenait le chant coloré des pensées intérieures. Derrière chaque être et derrière chaque objet il voyait se dresser le secret de leur destinée. Et c'est ce mystère qu'il s'efforçait de rendre sous une forme tangible dans ses toiles. Ses inspirations ne sont pas œuvres d'action mais de rêverie.

Il faut signaler chez lui l'analogie de procédés qui le rapproche souvent des peintres égyptiens. En dépit des différences complètes de forme, une parenté profonde l'unit à cet art si mystérieux dans sa profusion de pensée. Sans doute y a-t-il là une de ces filiations inexplicables qui rattachent une âme à d'autres âmes antérieures.

Compliquée et simple : telle est la formule paradoxale par laquelle on pourrait définir l'œuvre symboliste d'Olsommer.

Ce qu'il y a de merveilleux dans le symbole, c'est la puissance perpétuelle de vie qu'il crée autour de lui. Ses représentations ne sont pas des objets définitifs et arrêtés. La figure que dresse un artiste symboliste évoque derrière elle tout un passé. Elle affirme de même un prolongement de son évolution. Elle vit, elle vibre, elle noue avec force la chaîne de l'infini et du mouvant. Grâce à elle l'esprit peut s'élancer en des recherches et en des hypothèses. Il n'a pas sous les yeux une forme achevée et morte, mais bien plutôt une pensée en éruption, et un jaillissement de rêve. De vastes activités intérieures se cachent sous une apparence immobile. Et le symbole s'affirme comme un des plus formidables leviers de l'idée artistique.

Charles Clos Olsommer s'est révélé peintre de paysages. La nature lui devient un motif merveilleux à rendre les vibrations de son être. Il en joue comme d'un instrument aux modulations innombrables. Ce qu'il cherche dans les nuances d'un site, ce n'est pas seulement un aperçu chatoyant pour l'œil, mais bien plus une expression de pensée et de rêverie. Le paysage ne se borne pas pour le symboliste à être un état d'âme. Il devient la féerie perpétuelle où fourmillent les songes et où veillent les problèmes de l'univers. Le peintre poursuit donc, dans les lignes enchevêtrées des plans successifs, un songe superbe et généreux. Il traduit, outre la vie extérieure, toute la rêverie intérieure qui s'agite

sous les apparences. Ce même instinct de recherche conduit aussi Olsommer à une figuration décorative des choses. En analysant l'énigme délicate d'une plante, d'un rocher ou d'un horizon, il en arrive à mieux développer l'harmonie intime qui se cache parmi la matière et qui s'épanouit alors dans toute la splendeur de son sens révélé.

Olsommer enfin s'est attaché spécialement aux portraits, non point tant pour rendre le charme direct de ses modèles que pour les creuser jusqu'à ce que rejaillisse sur leur image l'éclat de l'être intérieur. Il se voue de préférence à deux ou trois types, qu'il étudie en des moments divers pour rendre tour à tour les variations de leur personnalité.

Son triomphe s'affirme aussi dans l'harmonie qu'il établit entre les êtres et les paysages. Il se plaît à unir ces deux formes de splendeur dans une même aspiration aux profondeurs du rêve. La pensée qui s'exhale d'un corps d'homme méditant se prolonge dans les lignes mêmes de l'horizon. Parfois, pour élargir le caractère de son œuvre, il s'enhardit à jeter sur la toile au milieu des apparences naturelles un symbole immatériel et mystique.

Son œuvre ne sent pas le dur labeur. Elle s'élève avec facilité. Vivant sur l'Alpe, à l'écart du grand tumulte humain, le peintre a pu rompre tout contact avec l'existence superficielle et s'enfouir dans un songe illimité. Il remonte, semble-t-il, le cours des temps pour aboutir à une période indécise où les contours précis s'atténuent et où l'idéal domine la réalité. Ses personnages sont moins remarquables par le jeu des formes que par la pensée qui se concentre dans les traits et dans l'attitude. Pour situer ses figures, il choisit une nature bien en accord avec l'état d'âme qu'il veut exprimer. Il aime alors l'image un peu mystérieuse de la montagne, avec ses grottes, ses rochers étranges, ses reptiles ou ses batraciens, ses plantes contournées. Le ciel même est complice de ses imaginations et se colore de lueurs extraordinaires. Sa couleur est passionnée. Elle devient comme un vitrail qui reflète en teintes différentes un même rayon de songe. Les titres de ses compositions participent également de cette harmonie générale, et se résument en des formules telles que : Terre de recueillement, l'Abîme Intérieur, etc...

La hantise du médiéval le poursuit quelquefois. Il se plaît à donner pour cadre à ses sujets des donjons en ruines et des ri-

vières endormies. Et son besoin de rythme stylise autour de ses tableaux des ornements empruntés à la nature alpestre. Olsommer s'apparente par moments à Maeterlinck.

Au premier aspect il semble planer complètement dans l'irréel. Mais sous chacune de ses inspirations, des fils ténus s'enchevêtrent, qui, lorsqu'on les dévide, donnent l'explication du sujet et révèlent l'énigme du thème qu'il développe.

Olsommer vient d'arriver à l'étape la plus significative de son talent. Il a marqué l'aube d'un genre nouveau. Il n'en est plus à sa période de recherche ; il touche à l'épanouissement de la vision qu'il voulut donner. Et il plante triomphalement dans l'art suisse la bannière constellée du symbole.

Ce peintre a le privilège de s'être donné une tâche novatrice et indépendante. Son œuvre en est d'autant plus formidable. Elle garde cette saveur primordiale de la création féconde qui jette son rayonnement vers le futur et à laquelle s'allume, dans la suite des ans la ferveur prolongée des disciples.

ÉLIE MOROY.

BIBLIOTHÈQUES

Les Bibliothèques municipales de la Ville de Paris (1). Parallèle entre Londres et Paris. Réformes à accomplir. — Paris compte exactement quatre-vingt-quatre bibliothèques municipales (2).

Etablissons un parallèle entre Paris et Londres, sous le rapport des bibliothèques ; ce sera le pendant de la comparaison que je faisais, ici même, dernièrement, entre Paris et certains petits chefs-lieux de département, toujours sous le même rapport.

(1) Voir l'article *Les bibliothèques municipales de la Ville de Paris. — Réformes à accomplir*, paru dans le numéro du 1er octobre 1919.

(2) D'après le *Guide des Savants, des littérateurs et des artistes dans les bibliothèques de Paris*, publié en 1908 par M. Franklin, Paris compterait, au total, 306 bibliothèques se décomposant ainsi :

Bibliothèques	privées	208
id.	municipales	84
id.	populaires libres	14
	Total	306

Mais, seules, les 84 bibliothèques municipales s'adressent à la grande masse. Les bibliothèques privées sont des collections techniques, savantes, spéciales, dépendant des grandes écoles, de groupements scientifiques, d'administrations, etc..., et sont réservées à quelques privilégiés, à des savants, à des lettrés, c'est-à-dire à un public restreint.

Londres ne possède que quatre-vingts librairies publiques — lisez bibliothèques publiques — (centrales ou branches). Mais Londres les ouvre chaque jour depuis 9 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir ; certaines, même, ouvrent à 8 heures. A Paris, elles sont ouvertes deux heures par jour, et cela au moment du dîner (1).

Londres possède dans chacune de ses 80 bibliothèques toute une collection de quotidiens de toutes les nuances, de toutes les opinions ; un certain nombre d'entre elles possèdent même des journaux étrangers. Les 84 bibliothèques de Paris ignorent totalement les quotidiens.

Les 80 bibliothèques de Londres sont installées dans de vastes bâtiments, bien éclairés, bien aérés, bien à elles et rien qu'à elles, de véritables palais pour la plupart, construits spécialement à cet effet, situés dans les centres les plus fréquentés et... en bordure du trottoir. La plupart des 84 bibliothèques de Paris sont reléguées à l'extrémité de quelque long, obscur et sinueux corridor, de quelque mystérieux labyrinthe, au fond d'une cour, lorsqu'elles ne sont pas logées sous les toits, à la hauteur d'un septième étage (celle des mairies). Et c'est toujours une véritable découverte que d'y pouvoir parvenir.

Les bibliothèques de Londres constituent un service public municipal, analogue à celui de la voirie, des hôpitaux, de l'éclairage. Les bibliothèques de Paris reçoivent du Conseil Municipal une subvention annuelle qui ressemble fort à une charité.

A Londres, le budget d'une douzaine de bibliothèques seulement sur les 80 dépasse largement le demi-million. A Paris, c'est là, à peu de chose près, le chiffre total de la subvention allouée aux 84 bibliothèques (2).

(1) Cependant, depuis quelques mois — exactement depuis le 6 avril 1920 — 10 bibliothèques municipales sur les 84 sont ouvertes 4 heures par jour, ce qui se pratiquait déjà, dans ces bibliothèques, avant la guerre.

Ce sont celles installées dans les mairies des : IVe, VIe, Xe, XIIe, XIIIe, XIVe, XVe, XVIIIe, XIXe et XXe arrondissements.

En outre, depuis le 16 novembre 1920, ces mêmes bibliothèques ouvrent le samedi après-midi, à partir de 14 heures.

(2) Voici, d'ailleurs, le détail des crédits inscrits au budget de 1920 :

Chapitre 2, art. 152 : Dépenses de matériel et dépenses diverses pour... les bibliothèques municipales.......... 6.840 fr.

Entretien de la bibliothèque Gustave Tridon.......... 310 »

Entretien de la bibliothèque Forney.......... 750 »

Chapitre 2, art. 154 : Impressions, reliure et fournitures de bu-

A Londres, et dans toutes les grandes villes d'Angleterre, les habitants sont frappés d'une imposition spéciale, appelée le *penny-rate*, proportionnelle au chiffre de leurs contributions, quelque chose dans le genre du centime-le-franc chez nous, pour la construction et l'entretien des bibliothèques. A Paris, et dans toutes les grandes villes de France, le service des bibliothèques populaires est considéré comme un service somptuaire, si je puis dire, auquel on n'accorde quelque maigre subside qu'autant que les disponibilités budgétaires le permettent.

A Londres, la bibliothèque appartient au lecteur, qui y est chez lui, qui y rentre comme chez lui, qui est sa chose, pour laquelle il paye, et pour laquelle il sait combien il paye, et où il peut pénétrer avec... son parapluie, si bon lui semble. A Paris, le lecteur ne sait pas trop à qui appartient la bibliothèque, au Maire ? au Préfet ? au Conseil municipal ? au Gouvernement ? Mais, en revanche, ce qu'il sait bien, c'est qu'il lui faut montrer patte blanche pour pouvoir y emprunter et qu'il ne doit pas s'aviser de pénétrer dans une quelconque Nationale avec son parapluie. Ou sinon, un monsieur qui a tout du gendarme, jusqu'au bicorne, le prie de porter ailleurs cet objet insolite. En d'autres termes, le lecteur est tenu de déposer canne ou parapluie au vestiaire, où il est obligé — sans y être obligé — de délier les cordons de la bourse. C'est là un détail, évidemment, cette question du parapluie, mais il est caractéristique de la liberté qui règne au delà du détroit, et des tracasseries qui florissent en deçà.

A Londres, peu des 80 bibliothèques possèdent les mêmes ouvrages ; en ce cas, ce ne sont que des livres très courants et très demandés. A Paris, les 83 bibliothèques — je fais exception de la bibliothèque d'art Forney — ont toutes les mêmes ouvrages.

A Londres, lorsqu'une bibliothèque ne possède pas le livre demandé par un lecteur, elle s'empresse de donner un coup de téléphone à la voisine ou à la Centrale pour qu'on le lui envoie immédiatement, et il existe, à cet effet, un service spécial de

reau (achats de livres) pour... les bibliothèques municipales.....	196.330	»
Bibliothèque Gustave Tridon..........	5.910	»
Bibliothèque Forney..........	1.080	»
Chapitre 2, art. 162 : Bibliothèques municipales.		
1° Indemnités fixes au personnel (313 agents)..........	453.675	»
2° Travaux spéciaux..........	23.000	»
Total..........	687.895	»

transport par voitures. A Paris, chaque bibliothèque constitue une cloison étanche, n'a aucun rapport, aucune relation avec sa voisine, bien que celle-ci ne soit, parfois, éloignée que de quelques centaines de mètres, et les habitants ont bien du mal... à se faire transporter eux-mêmes.

A Londres, chaque bibliothèque a, au moins, quatre salles : l'une pour les journaux, l'autre pour les prêts ; la troisième pour les ouvrages de références, dictionnaires, indicateurs, livres précieux ou de grands formats, etc.. ; enfin, la quatrième pour la jeunesse. Souvent, on y trouve encore une cinquième salle, réservée aux dames, et une sixième, spéciale pour les aveugles. A Paris, pas mal de bibliothèques n'ont pas même une chaise à offrir.

A Londres, on trouve, annexés aux principales bibliothèques, des salons, des salles de conférences, de concerts, de billards, enfin toutes les distractions et toutes les commodités imaginables. A Paris, on s'empresse, lorsque s'ouvre la bibliothèque, de fermer les water-closets.

A Londres, à toute heure de la journée et une partie de la nuit, vous pouvez consulter, dans toutes les bibliothèques, les *Directories*, ouvrages analogues aux *Bottins* de chez nous, les *Indicateurs* de chemins de fer, etc...

A Londres, on comprend le rôle de la bibliothèque sous le triple but : distraire, renseigner et enseigner. A Paris, on lui concède uniquement le but distractif, si je puis forger le mot.

A Londres, les bibliothécaires éprouvent une joie ineffable à constater l'usure des livres, car cela leur prouve qu'ils ont servi. Les bibliothécaires de Paris, dans le même cas, ressentent une tristesse infinie, car les fonds leur manquent pour les renouveler.

A Londres, les livres servent. A Paris, on les conserve.

A Londres, les Bibliothèques sont des organismes pleins de vie. A Paris, ces mêmes organismes meurent de consomption.

A Londres, c'est la lumière, malgré le brouillard qui y règne. A Paris, c'est l'obscurité, ou plutôt l'obscurantisme, malgré son surnom de Ville-Lumière.

§

Si j'ai pris Londres pour établir ce parallèle, c'est parce que cette ville offre des analogies avec Paris par le chiffre de sa population et par son titre de capitale. Mais j'aurais pu, tout aussi

bien, prendre n'importe quelle autre grande ville d'Angleterre, par exemple Liverpool, Manchester, Birmingham, etc.., où le fonctionnement des bibliothèques est absolument identique à celui de Londres. Le contraste eût même été plus frappant du fait qu'il s'agit là de villes bien moins importantes et bien moins riches que Paris. J'aurais pu prendre encore, en Amérique, New-York, Boston, Washington, Chicago, etc.., où toutes les bibliothèques sont également ouvertes depuis 9 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir, où, là, les prêts de bibliothèques à bibliothèques se font par automobiles.

Et alors, que faut-il faire ?

Il faut ouvrir les bibliothèques municipales de Paris durant toute la journée, au lieu de ne les ouvrir que deux heures seulement. Il faut faire de la bibliothèque un service public, tout comme le service du gaz, le service des eaux, le service des égouts. Il faut considérer, en effet, que les dirigeants d'une grande ville, et d'une grande ville comme Paris, ne doivent pas seulement à leurs administrés le fonctionnement normal et rationnel de ces divers services municipaux, indispensables aujourd'hui dans toute agglomération importante, mais encore un service intellectuel.

Offrir à la population toutes les commodités matérielles dont notre vie active, agitée, fiévreuse, intensive a besoin, est bien ; lui donner les satisfactions morales et intellectuelles auxquelles elle a, d'ailleurs, droit, est encore mieux, me semble-t-il.

Mais, il faut en convenir :

Tandis que la plupart des autres services publics se transformaient et se rénovaient, pour satisfaire aux exigences sans cesse croissantes d'une vie sociale chaque jour plus complexe et plus intense, le service de la Bibliothèque municipale, incompris, négligé, oublié, restait à l'écart du progrès général ; dans son état actuel, il évoque, volontiers, les souvenirs archaïques d'un Paris qui n'est plus, les temps lointains où la ville buvait l'eau de sa rivière, où l'on conservait pendant plusieurs mois dans une cave toutes les « issues » de la maison, où les pompiers couraient au feu, traînant eux-mêmes leurs échelles et leurs pompes, où l'enfant, enfermé huit heures et demie par jour dans une école malsaine et lugubre, était, comme punition, odieusement battu et privé de nourriture. Le moment est venu de moderniser la Bibliothèque municipale, de ne plus la laisser dans la condition d'un parent pauvre, à

côté des appareils automobiles du service d'incendie, des réservoirs d'eau de source, des bassins filtrants, des usines de stérilisation, à côté du tout-à-l'égout, des champs d'épuration agricole, des autobus et des tramways électriques, des hôpitaux, logiquement luxueux, des écoles enfin reconstruites suivant une formule d'hygiène et gaîté nécessaires, à côté des cantines et des colonies scolaires, à côté de la bibliothèque savante et bourgeoise, qui, elle, a son hôtel et ses amis (1).

Est-ce qu'au siècle qui a décrété l'instruction publique, gratuite et obligatoire, la sollicitude des pouvoirs publics pour les jeunes générations doit s'arrêter le jour où elles ont décroché ce talisman d'intellectualité qui s'appelle le certificat d'études primaires? Est-ce que cette fameuse réforme — l'instruction publique, gratuite et obligatoire — ne doit pas avoir comme corollaire indispensable, comme prolongement logique, la bibliothèque qui est, en quelque sorte, l'école de l'adulte? Pour cela, il faut en ouvrir les portes toutes grandes, au lieu de les entrebâiller seulement, comme on le fait à l'heure actuelle. Pour cela, il faut suivre l'exemple donné par les pays étrangers, par l'Angleterre, l'Amérique, etc... Cette réforme est, d'ailleurs, réclamée depuis longtemps déjà par les lecteurs eux-mêmes, et ce désir a été traduit par des vœux en ce sens pris par diverses commissions locales des bibliothèques.

Bien d'autres arguments encore pourraient être invoqués pour motiver une extension du service des bibliothèques. De tous côtés on se plaint, à l'heure actuelle, avec juste raison, de la dépopulation, des ravages de l'alcoolisme et de la tuberculose. Et des gens bien intentionnés, certes, font imprimer et distribuer des tracts par millions pour combattre ces fléaux. Dans leur naïveté incommensurable, ces zélés propagandistes s'imaginent qu'avec des phrases ronflantes, illustrées de dessins ingénus, ils vont vaincre ces redoutables calamités. Quelle erreur est la leur!

Ce n'est pas par des tracts que les ménages seront rendus féconds, l'alcoolisme supprimé et la tuberculose vaincue. C'est en relevant le niveau moral et intellectuel de la masse que l'on atteindra ce résultat. C'est en éduquant le peuple que l'on influera sur

(1) *Les bibliothèques municipales de Paris. Aujourdhui, Demain*, par M. Ernest Coyecque, inspecteur des bibliothèques de la Ville de Paris et du département de la Seine. Etude parue dans le *Bulletin de l'Association des bibliothécaires français*, numéros de janvier et mai 19·5.

ses mœurs. C'est par une action lente, continue, soutenue. C'est par l'action des bibliothèques.

LÉON ALBESSARD
Bibliothécaire à la Ville de Paris.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Quelques minutes de la vie d'Albert Aurier. — L'étude de M. Marcel Coulon, intitulée : *Une minute de l'Heure Symboliste*, consacrée à Albert Aurier et parue dans *le Mercure de France* du 1er février dernier, après m'avoir vivement intéressé, m'avait incité à écrire à son signataire. Ce dernier voulut bien communiquer ma lettre à M. Vallette, qui, fort aimablement, la publia dans le numéro du 1er avril de sa revue.

Cette lettre à M. Coulon n'avait guère été inspirée que par le plaisir que j'avais pris à lire son article — plaisir dont je voulais le remercier — et par la remarque que je croyais devoir lui faire au sujet du nom de la propriété où Albert Aurier passait quelques-unes de ses vacances. Le collaborateur du *Mercure* avait orthographié la Boublagère, au lieu de la Boussagère.

Sans cet incident, je ne me serais probablement jamais décidé à réunir les quelques souvenirs que j'ai sur Albert Aurier ; ils risquaient de former une trop mince étude ; mais, après celle très documentée de M. Marcel Coulon, elle pourra, il me semble, compléter cette dernière précisément en ce qui concerne les divers séjours d'Albert Aurier dans la Vienne. Ce ne sera donc, à mon tour, que de quelques minutes de la vie de l'auteur de *Vieux*, que je vais entretenir les curieux de l'histoire du Symbolisme.

A la Boussagère, l'oncle paternel d'Aurier l'y recevait aux vacances et le lycéen, l'étudiant ou l'homme de lettres, profitait de ses séjours à la campagne pour se promener à travers champs ou bois, pour peindre ou pour rimer.

De ses excursions il rapportait aussi des notes, qu'il utilisa dans ses lettres ou dans ses livres.

Dans ses lettres !.... Vraiment, rabelaisien, Aurier l'était beaucoup plus que M. Coulon veut bien le croire : car si Rabelais se caractérisait par sa langue un peu grasse, il ne se gênait pas non plus pour se moquer du monde et faire prendre vessies pour lanternes; c'est un peu ce qu'Aurier s'est permis de faire dans la lettre que l'on a publiée.

Certes, la Servante en question a existé, Albert Aurier l'a connue; il aurait pu la nommer : la grande Aimée... elle avait l'embonpoint que l'auteur de *Vieux* lui accorde.... Mais jamais il n'a pu la voir se soulageant dans le chemin qui côtoie la voie ferrée... pour cette bonne raison qu'aucun chemin ne longe la ligne de chemin de fer dans la commune de Lhommaizé. — J'ajoute bien vite que cela n'a aucune importance ; Aurier a eu besoin d'un chemin pour qu'Aimée s'y accroupisse, il l'a tracé à l'endroit qui lui plaisait pour corser sa lettre et il a bien fait.

Rabelaisien, Aurier l'était encore dans deux autres épîtres que de Châteauroux il adressait à son oncle de la Boussagère. Dans l'une, il annonçait son arrivée prochaine ; la distribution des prix venant d'avoir lieu, essayiste naissant, il critiquait le discours officiel et le professeur qui l'avait prononcé... professeur obèse, sans doute, car Aurier concluait : « On n'a jamais, au juste, su si c'était ou sa face ou ses fesses qui parlaient. »

Dans l'autre, après un banquet scolaire, il commentait le menu de ce repas... et parlant du mousseux traditionnel, il s'écriait : « Il était fade, comme le lait d'une enfant de pucelle !... »

Malheureusement, j'ai perdu ces deux lettres, sans quoi je les aurais intégralement reproduites.

Par ses ascendants, poitevin et berrichon, Aurier ne pouvait pas ne pas blaguer ; car, on blaguait et l'on blague vertement encore, dans le Poitou, il s'en conte, très spirituellement d'ailleurs, de fort salées, entre deux verres de vin, et l'oncle d'Aurier possédait un répertoire de gaudrioles qu'Armand Silvestre aurait probablement envié... Blagueur donc, Albert Aurier le fut, et je citerai comme exemple cette plaisanterie qu'à mon père il réserva en 1889.

Ce dernier, tout nouvellement marié, d'ailleurs, comme bien des provinciaux ne connaissant point Paris, trouva l'occasion belle de voir la Capitale en ces temps d'Exposition. On écrivit à Albert de lui vouloir bien faire les honneurs de la grande ville.

Aurier habitait rue Montmartre. Mon père, dès sa descente du train à la gare d'Austerlitz, prit une voiture qui le conduisit à la porte du poète. Là, on le prévint que ce dernier se trouvait présentement absent, mais qu'on le rencontrerait dans certaine brasserie... dont je tairai le nom. Mon père gagna la dite brasserie et ressentit quelque étonnement, après en avoir franchi le seuil, lors-

qu'il remarqua que les servantes en étaient très gentilles et merveilleusement décolletées. — Un provincial se reconnaît à Paris, surtout en pareil lieu. Mon père, n'apercevant point Aurier, était à peine assis, lorsqu'une des très aimables vestales de l'établissement, s'approchant, lui confia avec le plus aimable sourire :

— Vous cherchez Aurier ?... Hélas, Monsieur, il vient de m'abandonner pour rejoindre votre femme à la Boussagère... Il ne nous reste qu'à nous consoler ensemble de ces infidélités respectives.

Ce disant, elle plaça deux verres et s'assit près de mon père. La plaisanterie ne fut point poussée plus avant ; la jeune personne rit de toutes ses dents et conversa gaiement avec mon père, jusqu'au retour d'Aurier, un quart d'heure après....

L'accorte soubrette leur servit à dîner dans un salon particulier... Aurier avait su faire les choses...

... De ses promenades il rapportait des notes pour ses livres. La naissance de Bertha, dans *Vieux*, me paraît composée à l'aide de souvenirs de la Boussagère... Dédèle Pouvillot, la mère de Bertha, ne pouvait être que la laveuse de l'oncle d'Aurier, la grosse Adèle, Dédèle, comme l'on disait à Lhommaizé, et La Grise, la jument grise de la maison. Bouresse se trouvant à neuf kilomètres de Lhommaizé, Dédèle Pouvillot pouvait très naturellement accoucher avant d'arriver à destination, dans la luzerne à Bouniot...

Bouniot, défiguration du nom d'un voisin qui vit encore. Et les premiers ébats de Bertha, « dans certain vieux bois moussu que traversait une mignonne riviérette, constellée d'étincelants galets, bavarde comme un rossignol... » ont lieu dans la *Colline*, sur la route de Bouresse, et la riviérette, c'est la Dive qui passe à Lhommaizé.

« Puis, on remontait sur la berge. Toutes ces enfantines académies, vautrées dans les gazons, pêle-mêle, encore ruisselantes, se séchaient... » Oui, dans les gazons du pré de l'oncle, le pré de la vallée de Mon Marin, au bout duquel coule la Dive.

En Poitou, Aurier peignait, et si le *Mercure* avait eu la possibilité d'intercaler une planche dans ses pages, j'aurais pu illustrer cet article par la reproduction d'une aquarelle de lui, que j'ai le bonheur de posséder, aquarelle représentant justement la Boussagère.

... Il peignait !... Ne s'avisa-t-il point, après avoir exécuté quelques études de la bonne et grosse figure d'Aimée, de lui soustraire son vase de nuit, qu'il fit convenablement nettoyer, un jour, et dans lequel, à l'huile, il reproduisit — miniature sur faïence — la figure épanouie de la servante! L'ahurissement de la brave fille, au soir, valait, paraît-il, une place au Vaudeville ; d'autant plus que ne voulant point souiller sa propre image, elle dut sortir dans le jardin avant de se mettre au lit.

A différentes reprises, il avait rendu visite au dolmen de Loubressac, élevé sur la route de Civaux à Lussac, route qui surplombe la voie ferrée. Il avait même croqué ce monument mégalithique, et ma mère, revêtue de voiles blancs, avait posé je ne sais quelle prêtresse dans l'imagination du poète, près de la dalle de pierre.

Ce fut sans doute au retour d'une de ses promenades à Loubressac que, très jeune encore, puisqu'il n'avait que seize ans, Aurier composa le poème que voici :

LE DOLMEN

Autel mystérieux, Dolmen terrible et sombre,
Morne géant de roc, levant, triste dans l'ombre,
Ton large front bruni, qu'argente la clarté
De la lune brillant au ciel des soirs d'été,
A quoi songes-tu donc ? Revois-tu dans tes rêves
Les Prêtresses de Gaule, avançant sur les Grèves,
Levant les bras au ciel et mêlant au long bruit
De la mer et du vent qui hurlent dans la nuit
Les étranges couplets de leurs chansons mystiques ?
Ou songes-tu, Dolmen, aux rondes fantastiques
Qu'autour de toi, minuit sonnant, venaient danser
Les fantômes de l'ombre ? A quoi peux-tu penser,
Morne bloc de granit, seul depuis tant d'années ?
Est-ce au sacrifice ? Est-ce aux Vierges couronnées
Bondissant à ton pied ? Est-ce au barde divin
Qui chantait le héros ? Au Druide dont la main
Tenait le croissant d'or ou le gui saint du chêne ?
Est-ce au peuple ébloui, prosterné dans la plaine,
Adorant Bélénus ou le grand Teutatés ?
Aux guerriers forts et nus à tes pieds arrêtés,
Regardant sans frémir le sang qui sur ta cime
Coulait en sacrifice à l'implacable Hésus ?

Ou songes-tu, Dolmen, au vieux géant Brennus,
A Vercingétorix, enfant de Gergovie,
Mort pour la liberté, mort avec sa patrie ?...
— Poète, fils du barde à la lyre d'or, non,
Ce n'est pas aux héros dont tu me dis le nom,
Ce n'est pas à leur Dieu, que je songe dans l'ombre,
Moi dont l'œil de rocher vit des siècles sans nombre
Fuir à pas de Géant au gouffre du passé.
Je contemple passif, de mon regard glacé,
Ces deux rubans de fer qui traversent la plaine
Sur lesquels le noir monstre à la brûlante haleine,
Œuvre du grand Papin, siffle, vole et rugit ;
Je songe au noir express, passant là dans la nuit.
Et quand le vent gémit, que la mer est plaintive,
Je dis dans l'ouragan : Sombre locomotive,
Monstre au gosier de feu, monstre au ventre de fer,
Semblable aux noirs chevaux qu'on forgeait dans l'enfer,
Si les Druides anciens revenaient sur la terre
Révéler leur Science et son profond mystère,
En te voyant passer ils renieraient Brennus,
Et tous, les mains au ciel, ces prêtres vénérables
S'écrieraient, à genoux, de leurs voix formidables
Qui faisaient retentir les antiques forêts :
« Immortels, que jadis nous avons adorés,
Vous n'étiez que des noms et nous étions sauvages ;
Aujourd'hui nous voyons clair dans l'ombre des âges,
Nous voyons le flambeau qui brille dans les cieux,
Nous voyons le progrès, ce but mystérieux,
Où tend l'humanité dans sa course éternelle,
Et bas nous murmurons : La tâche est grande et belle ! »
Ainsi dirait le Druide au front chauve et profond,
Si la tombe n'était un abîme sans fond,
Et moi je dis aussi : Dignes fils de vos Pères,
Enfants du vieux Brennus, ô travailleurs austères,
La tâche est grande et belle, et la gloire est au bout.
Oh ! ne regrettez pas, ne chantez pas surtout
Les peuples ignorants, dont les mains réunies
Me bâtirent jadis de trois roches bénies !
Oubliez ce vieux temps par le vôtre effacé.
Le beau, c'est l'avenir, ce n'est point le passé ;
Le beau c'est votre siècle où tout travaille et pense,
Où se donnent la main et l'art et la Science
Entraînant au Progrès le monde transporté ;

Le beau, c'est votre siècle, où bout la liberté,
Où son souffle puissant disperse dans l'espace
Les liens du roi brutal ou du seigneur rapace,
Le beau c'est votre siècle où règne le savant,
Où tous ont pour devise : « Et toujours en avant ! »
Où l'homme transporté par un souffle sublime
Du vrai sans fin, gravit l'éblouissante cime,
Jurant de s'arrêter, seulement dans le lieu
Où siège en sa splendeur l'Eternel savant : Dieu !...

Et toi, poète, enfant des bardes de la Gaule,
Qui vient songer le soir, couché sous ce vieux saule,
Toi, dont la tendre voix s'envole vers les cieux
Comme les doux accords d'un chant harmonieux,
Toi dont les yeux rêveurs aiment à voir dans l'ombre
La lune se pencher sur mon front de roc sombre,
Je te salue aussi, Toi dont la lyre est d'or !
Et je te dis : Allons, va, chante, chante encore
Ces Héros triomphants, ces sages de génie
Qui s'élèvent vers Dieu par l'Echelle infinie,
Chante ces grands savants dont les noms sont sacrés,
Qui tous marchent au but, au grand but, au Progrès !!

ALBERT AURIER.

Dolmen de Loubressac (Vienne), août 1881.

Reproduction de curiosité littéraire, uniquement ; mais, bien qu'imparfaite, cette œuvre ne montre-t-elle pas la déjà grande imagination du poète et sa fécondité ?

MARCEL FROMENTEAU.

RÉGIONALISME

Le Musée de Grenoble et ses récentes transformations. — *Musée de Province !* Beaucoup sourient encore à ce mot qui leur représente, accumulé dans la poussière des salles désertes, tout un bric à brac de vieux meubles, de moulages et de tableaux dont la plupart sont des laissés pour compte de l'Etat. Trop souvent, hélas, l'image est exacte. Moins protégé que Paris, le reste de la France a souffert de la dévastation des bandes noires ; et, à part quelques villes, comme Saint-Quentin, qui possèdent un exceptionnel fleuron à leur couronne, les autres offrent peu ou pas du tout d'œuvres d'un appréciable intérêt. Situation paradoxale dans une nation où la production artistique

est, depuis plusieurs siècles, large et continue. Malheureusement, il en est ainsi. Paris et l'étranger, l'étranger surtout, se sont partagé ce qui, dans les provinces, a échappé au vandalisme. Quelques associations locales, depuis la fin du dernier siècle, ont tenté quelques efforts, mais que pouvaient-elles faire alors que, même à Paris, il est si difficile à nos grands musées d'avoir des ressources pour les achats importants? Encore Paris peut-il compter sur un mécénatisme généreux et, la plupart du temps, éclairé. En province, il est parfois plus encombrant qu'utile, et il faut compter en outre avec les grands hommes de l'endroit qui usent de toutes les indiscrétions pour eux-mêmes, de toutes les exclusions pour les autres. Car en un temps où toutes les valeurs sont sens dessus dessous, l'amitié d'un grand homme est trop souvent un méfait des dieux.

Cependant nous commençons à nous remettre de notre congestion cérébrale. Dans plusieurs de nos villes françaises des groupes de jeunes, se défiant de Paris et de sa cohue commerciale, commencent à travailler. Quelque modeste que puisse être leur effort à ses débuts, nous sommes en droit d'en espérer beaucoup et que la vie de l'esprit se mette à battre avec la même intensité sur tous les points du sol national.

L'amélioration des musées de certaines villes est un des signes de ce renouvellement. Le 22 juillet dernier, M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, est venu assister à l'inauguration du musée de Grenoble nouvellement ordonné par Andry Farcy, le conservateur actuel. Le musée de Grenoble est peut être aujourd'hui le plus intéressant de France, plus que les deux galeries de Bordeaux, pépinière de Prix de Rome; plus que les musées de Marseille et de Lyon, quoique il ne possède point les panneaux de Chavannes; plus que celui de Dijon, malgré les tombeaux des ducs de Bourgogne. Il y a un an, il eût été sans doute audacieux de le prétendre. En quelques mois, la transformation s'est accomplie. On a réordonné, retrouvé, nettoyé, rénové et innové. Il y fallait de la volonté et une certaine audace. Or, ce qui a été tenté à Grenoble peut et doit l'être ailleurs. C'est pourquoi il n'est pas inutile d'en proposer l'exemple.

Certes, le musée de Grenoble eut toujours des protecteurs attentifs. Fondé en 1796 par Jay, le maître de Stendhal, il bénéficia d'abord de dons napoléoniens, puis de générosités privées,

parmi lesquelles il faut citer en première ligne celle du général de Beylié. Mais on s'endormait un peu sur ces trésors. Depuis les cimaises jusqu'aux plafonds s'accrochaient les toiles juxtaposées, sans jours, sans équilibre et sans ordre très apparent. Des non valeurs envoyées par l'Etat, des moulages dénués de tout intérêt encombraient murailles et galeries en nuisant par leur voisinage aux meilleures œuvres. Et depuis quelques années, le fond ne se renouvelait pas. Il y avait des vides assez fâcheux, qu'il sera fort difficile de réparer.

Le premier soin de M. Andry Farcy fut de mettre de l'ordre, un ordre à la fois historique et décoratif. Et maintenant, en pénétrant dans ces salles du musée de Grenoble, un des rares de France qui aient été construits tout exprès pour leur destination, on est frappé par la belle ordonnance des toiles, classées par écoles et disposées de manière à ce qu'elles s'équilibrent sur les murs soigneusement allégés. Des meubles anciens et des petites sculptures, disposés à des endroits choisis, corrigent la froideur ordinaire aux musées.

La première salle est de l'école française ancienne. On y voit entre autres les portraits d'Henri IV et de Lesdiguières par Le Nain, un buste en bronze de Lesdiguières par Richier. une immense toile de Mignard, une composition décorative de Desportes qui paraîtrait audacieuse, même chez un peintre d'aujourd'hui; puis le portrait de Mlle de Barral, qui, dans les *Yeux qui s'ouvrent*, fait l'admiration de Mme Derize, pendant que son mari fait de la littérature traditionaliste devant une tête de vieillard qui était alors attribuée à Fragonard et qui le fut ensuite à Greuze pour des raisons purement sentimentales. Hélas, elle appartient à l'école anglaise, ce qui fait crouler toutes les théories de Derize !

Décidément, sa femme déraisonnait moins que lui à ne s'occuper que de la robe rouge de la jeune de Barral !

La galerie qui suit contient des merveilles. Il serait oiseux d'en donner le catalogue. Je signale simplement les Philippe de Champaigne : le Saint-Jean, le portrait de Saint-Cyran, la grande toile d'une couleur somptueuse représentant Louis XIV conférant au duc d'Anjou l'ordre du Saint Esprit, et enfin un admirable Christ qui était égaré auparavant dans un débarras. Il y a aussi un Hobbéma d'une lumière délicieusement perlée, deux Crayer,

dont la subtile coloration est supérieure à ceux du Louvre, le grand Rubens, d'autres hollandais et flamands, et des italiens, parmi lesquels un buste peint, qui n'est peut-être qu'un surmoulage d'une œuvre de Benedetto da Maiano, mais qui n'en est pas moins admirable.

La troisième salle renferme la rareté du lieu : les toiles espagnoles. Le musée de Grenoble est en effet le plus riche musée de France en œuvres de l'école espagnole. Les Ribéra, les Zurbaran sont trop connus pour qu'il soit besoin d'en parler. Mais je signale un fort beau Goya, une jeune fille tenant une poupée, légèrement altéré par des repeints, que Farcy a restitué, alors qu'auparavant il était attribué, par une inexplicable fantaisie, à Drouais. On peut aussi regarder commodément à la cimaise une *fuite en Egypte* de Murillo qui jusqu'ici sommeillait au plafond sous un millimètre de crasse.

Les galeries de flanquement contiennent les œuvres de quelques peintres moyens du XIXe siècle, ainsi que des artistes dauphinois : Hébert, Achard, Rahoult, Guétal, Hareux.

C'est surtout dans la dernière salle qu'ont eu lieu les plus importantes innovations. Elle est dédiée aux grandes écoles du siècle dernier et aux peintres contemporains. Les premières ne sont pas représentées par un grand nombre de toiles, mais elles sont bonnes : Delacroix, Decamps, Daumier, Corot, Diaz, Doré, Henner, Fantin-Latour, Sisley, Raffaelli, un nu de Courbet, etc. Malheureusement il manque Chassériau, Manet, Monnet et leur école. Le plus regrettable est qu'à une certaine époque ils auraient pu entrer, et n'ont été écartés que par le plus inflexible des ostracismes.

C'est pourquoi M. Farcy travaille à faire la place aussi large que possible aux peintres de notre temps, pour que son musée montre fidèlement l'activité artistique de nos toutes dernières écoles, leur caractère, leur évolution. C'est la grande audace. Jamais, auparavant, conservateur de musée n'avait fait pareille tentative. Depuis les néo-impressionnistes et les premiers synthétistes nous voyons, dans l'ordre, Paul Signac, quatre toiles de Flandrin ; puis Mainssieux, l'abbé Calès, vigoureux peintre de montagne qui obtint, il y a deux ans, à Paris, un succès qu'un artiste moins désintéressé que lui eût exploité à fond ; l'on continue avec Lehman, Louise Hervieu, Camoin, Roussel,

Marquet, Bonnard, Girardot, Brault, Charlot, Laprade, Maurice de Wlaminck, Favory, Portal, Lhote, Friesz, Picasso, Matisse, Raoul Dufy. Cette liste parle assez d'elle-même. Point n'est besoin de la commenter. Elle a naturellement suscité des critiques. Mais la cause n'est-elle point jugée depuis l'affaire de la salle Caillebotte au Luxembourg? Il y eut alors de furieuses protestations jusqu'au Parlement. Or, plusieurs des artistes, qui semblaient à cette époque des anarchistes passent aujourd'hui pour des pompiers auprès des plus avancés. Sans nul doute il en ira de même pour la quatrième salle du musée de Grenoble : le temps y pratiquera les éclaircies définitives, et il laissera les œuvres qui contiennent assez d'art pour survivre.

Au milieu de cette salle est aménagée une tribune où se succéderont des expositions consacrées à des artistes inconnus ou méconnus des récentes écoles. La première a présenté un ensemble remarquable de toiles prises dans l'œuvre de Philippe-Charles Blache. C'est un Dauphinois. Il est né en 1860 et il mourut en 1908. La Nationale a exposé, cette année, treize des soixante-cinq compositions qui figurent à Grenoble. Ami des Redon et des Lautrec, Blache n'a pas connu la gloire qui lui était due. Car la gloire elle-même est injuste. Degas a écrit de lui : « Blache était un vrai maître, et cette grande intelligence qui s'éteint est une grande perte pour l'Art. »

Ces expositions temporaires se succéderont à Grenoble et donneront à son musée ce qui manque à la plupart : le sentiment de la vie de l'art.

La sculpture n'a point été oubliée. Il y a à Grenoble trois figures de Joseph Bernard, cinq œuvres de Drivier, du Rodin et une magnifique tête de bronze par Despiau. En outre, juste avant l'inauguration, Bourdelle est venu lui-même installer les moulages de la *Victoire* et de la *Force de Volonté*, qui figurent déjà à Strasbourg, et dont les originaux décoreront un grand monument qui sera prochainement érigé en Argentine.

Grenoble, ville de touristes, d'étrangers, d'étudiants, possède donc à présent un musée digne d'elle. Il reste à souhaiter que beaucoup d'autres villes suivent son exemple. Ce serait pour le plus grand avantage de l'art français.

PAUL GUITON.

LETTRES ESPAGNOLES

Le cas Blasco Ibanez. — Julio Lamba et la tradition satirique. — Memento.

Vicente Blasco Ibanez offre aujourd'hui aux deux mondes une singulière image de la gloire. Ce romancier, de la race de D'Annunzio, non content de garder ses désirs dans des histoires imaginaires, a voulu les vivre, réaliser ce paradoxe d'un écrivain agissant ses livres, soucieux de laisser aux hommes un nom évocateur non seulement de rêves et de pensées, mais représentation totale d'une existence humaine.

C'est cette existence que nous retrace M. Camille Pitollet dans son livre : *Vicente Blasco Ibanez, ses romans et le roman de sa vie* (Calmann-Lévy). Existence digne de ces géants du Siècle d'Or, poètes, prêtres, amoureux, conquérants. La foi républicaine de Blasco, son année de souffrances au *presidio*, ses luttes et ses dégoûts parlementaires, sa touchante générosité de lecteur de Lamartine et de Michelet, ses voyages, ses fantaisies, la réception enthousiaste qui lui fut faite à Buenos-Ayres, ses tournées de « ténor littéraire » à travers les Amériques, vingt anecdotes d'aventures et d'héroïsme, tout cela est raconté de très vivante façon et constitue en effet le plus amusant des romans. Mais l'entreprise la plus émouvante, c'est, dans les déserts argentins, parmi des Indiens et des brutes cosmopolites, la fondation de la *Colonie-Cervantes* et de la *Nouvelle-Valence*.

Si, chez D'Annunzio, le livre a précédé l'aventure, si tel de ses romans a pu être dédié « al tempo e alla speranza », ce bouillant Blasco a vécu sa conquête avant de la raconter. Du cycle américain qu'il prépare un seul roman a vu le jour : ces *Argonautas* qui eurent la malchance de paraître en 1914, et qui sont, à mon sens, son œuvre la plus originale. C'est un énorme volume qui conte la vie d'un grand transatlantique tout trépidant de ses machineries et de l'impatience d'arriver, d'atteindre le port merveilleux, Buenos-Ayres et son mirage.

M. Camille Pitollet consacre à Blasco Ibanez écrivain quelques chapitres critiques ingénieux : il y tâche de conclure sur la vieille question du parallèle entre Blasco et Zola. Certes, il y a un rapprochement à faire entre les deux romanciers : Blasco a ce quelque chose de tout d'une pièce et de compact qu'on trouve dans Zola, grand honnête homme, mais si médiocre « au point de

vue artiste », comme eût dit Laforgue. Il manque, lui aussi, de cette divine ironie qui fait qu'un Unamuno ou un Pio Baroja ou un Pérez de Ayala dominent leurs personnages. Mais que de différences entre le fougueux conquistador et le naturaliste français qui — remarque à ce propos M. Eduardo Zamacoïs — « fut un chaste, un mystique, triste et solitaire, un homme de vie intérieure, accablé sous la hantise d'accumuler les volumes ».

Cette lourdeur et cette passion se retrouvent dans les trois livres de guerre de Blasco Ibanez, dont le dernier vient de paraître en français : *Les Ennemis de la Femme,* traduit par Alfred de Bengoechea (Calmann-Lévy) et me paraît moins nécessaire que les précédents : *Les quatre cavaliers de l'Apocalypse* et *Mare Nostrum*. On sait que ces livres ont atteint, dans le monde et surtout aux Etats-Unis, des tirages formidables.

La carrière de Vicente Blasco Ibanez constitue un spectacle des plus brillants et des plus réussis. Il semble que nous devions lui être reconnaissants d'avoir amassé tant de gloire, d'avoir échangé cette énergie pour une telle somme de succès. Car il n'est pas donné à tous les hommes doués d'imagination de savoir ainsi « courir le monde avec un grand tumulte ».

§

Il est curieux de noter le découragement avec lequel les Espagnols parlent parfois de leur art et de leur pays. M. Adolfo Salazar a écrit dans la revue *Le Pluma* une série d'articles intitulée *Notes pour une géographie musicale de l'Europe*. Il y a étudié la musique des Six, Strawinsky et Scriabine, les Allemands modernes. Enfin il arrive à l'Espagne, cette Espagne de Manuel de Falla si chère à Paris et à tous ceux qui goûtent en art la profondeur et la passion, et le voilà saisi d'une désolante amertume. Certains Espagnols n'ont ainsi à la bouche que le mot de décadence. Pour eux il existe un « problème espagnol ». C'est là une vieille histoire. Pour comprendre l'Espagne moderne il faut toujours retourner un peu en arrière : j'évoquerai ici, encore une fois, la figure de Mariano José de Larra, dit « Figaro », une des plus charmantes du Romantisme, dont Pedro Salinas doit nous donner à la *Lectura* une édition critique. (Mais Pedro Salinas est occupé à traduire Marcel Proust...) « Figaro » a décrit âprement les lenteurs de la politique et des lettres et les ridicules des mœurs de son temps. A vingt-huit ans, pour une his-

toire d'amour, il se fait sauter la cervelle. Et puis, il no s faut passer à Angel Ganivet, que hanta, lui aussi, l'idée d'un réveil de l'âme espagnole, Ganivet, philosophe paradoxal, voyageur, poète andalou et cosmopolite et qui se suicida lui aussi. M. Antonio Gallego y Burin vient de publier sur lui une conférence fort émouvante qu'il donna à Grenade, sa patrie. Ganivet est le maître direct de cette génération de 98 qui tenta de faire à l'Espagne une âme nouvelle. Et parmi les œuvres de 98 je choisirai, comme bréviaire du découragement espagnol, *la Pereza* (*la Paresse*) d'Azorin, où défilent avec tranquillité, et non sans un certain charme humoristique, toutes les formes de l'impuissance ibérique : les Don Quichotte de l'industrie ou de la politique, les rêveurs, les inventeurs, tous ceux qui s'endorment d'un même sommeil et d'une même illusion dans un petit village, ignorant et ignoré, de la Manche. Et voici un livre de chroniques des plus divertissants : *La Rana Viajera* (*La Grenouille voyageuse*) de **Julio Camba** (Calpe).

La première impression que nous produit l'Espagne est un peu confuse : au début, nous ne reconnaissons pas exactement notre pays, nous ne le retrouvons pas tout à fait pareil au souvenir que nous en avions. Est-ce que l'Espagne a changé? C'est, plutôt, que nous la regardons d'un autre point de vue et avec des yeux un peu différents de ceux avec lesquels nous la regardions autrefois. Les Espagnols, par exemple, — il n'y a pas de doute, — n'ont-ils pas diminué de taille ? A présent, ils me paraissent tout petits. Des hommes tout petits, des moutaches très grosses, des voix très rauques :

— Pourquoi ces hommes si petits sont-ils tellement en colère ? me demande un étranger qui a été mon compagnon de voyage.

Le fait est que, depuis un siècle, vus à travers Larra ou à travers Ganivet ou à travers Azorin, les Espagnols sont de mauvaise humeur. Est-ce, comme le suggère ce compagnon de voyage de M. Camba, — un Américain, bien sûr — parce qu'ils n'ont pas d'argent? Peut-être. Mais aussi parce qu'ils semblent ne pas se résigner toujours à leur individualisme. Il ne suffit pas, pour être un grand peuple, d'avoir des mines de charbon et une marine de guerre. Les maux dont se plaignent les satiriques espagnols : le caciquisme, la corruption parlementaire, l'indifférence des pouvoirs publics, et, dans le domaine littéraire, l'absence de mouvements directeurs, le bavardage des cafés, la sottise de la presse,

ne sont-ils pas communs à bien des pays? Je renvoie aux admirables articles que M. Maurice Legendre vient de publier dans *les Lettres* où il démontre que l'Espagne est une valeur spirituelle, nécessaire à l'équilibre des forces mondiales. Et combien de fois nous-mêmes n'avons-nous pas été puiser à cette source d'énergie intérieure, de foi et de volonté.

§

Memento. — Ortega Y. Gasset, «le méditateur du Guadarrama», un des plus hauts penseurs de l'Espagne actuelle, conceptiste et passionné, grand espoir dans le régionalisme. Aussi a-t-il patronné le premier livre de la collection *Hermès: El Espiritu de les Vascos* (*l'Esprit des Basques*) auquel ont collaboré des Basques de marque, tels que Unamuno, Baroja, Maeztu. A citer aussi un album de Juan de la Encina: *La trama del arte vasco*, où figurent des reproductions de toiles des frères Zubiaurre, dont je parlais dans ma dernière chronique et d'Ignacio de Zuloaga.

— La revue *El Retablo* gagnerait à être mieux présentée, car elle prte toujours à son sommaire des noms illustres, et elle a publié des vers d'Antonio Machado sur lesquels nous reviendrons. — Il faut joindre aux traductions d'auteurs espagnols anciens et modernes, dont s'honore actuellement la librairie espagnole, le *Romancero moresque*, traduit par M. Alexandre Arnoux et publié par Piazza. Ces exquises miniatures, spirituelles, héroïques et galantes, ont été traduites avec art et précision.

JEAN CASSOU.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Edgar Lee Masters: *Domesday Book*. — John Gould Fletcher: *L'Arbre de Vie, Brisants et Granit*. — Alfred Kreymborg: *Sang des choses*, *Pièces pour Pitre*.

Guillaume le Conquérant avait fait dresser le **Domesday Book**, c'est-à-dire le Livre du Cadastre d'Angleterre. Edgar Lee Masters à son tour dresse le Cadastre Américain. Seulement il s'agit du Cadastre moral, d'un recensement spirituel. Le livre publié par Macmillan a 400 pages d'une psychologie finement tissée. Proportions épiques pour un livre de vers. Ambition dont l'auteur était digne, si le lecteur est impatient de sortir de ce labyrinthe.

Elenor Murray revient de France, où elle a soigné les blessés de la guerre. Elle est fille de Henry Murray et d'une femme que sa famille a rejetée pour avoir épousé elle, riche, un pauvre pharmacien de Le Roy, village niché près du *Starved Rock*, dont nous

avons parlé aux lecteurs du *Mercure* (15 mars 1921). Les époux Murray ont mené une vie de mésintelligence continue et sournoise. Thème favori de la psychologie de Masters, si l'on en croit son *Anthologie de Spoon River* où l'on voit des vies entières gâchées par semblables erreurs. Elenor ressemble à la mère, imagination ardente et fine sensibilité. Son cadavre est découvert un jour par un chasseur, près de la rivière. Une enquête est entamée et poursuivie jusque dans les plus menus détails par le Coroner Merival.

Celui-ci est le fils d'un riche propriétaire. Le public fut étonné de le voir un jour porté à cette fonction de policier parce qu'il passait pour misanthrope, ayant rompu définitivement avec l'humanité. Merival, comme la majorité des créations de Masters, traîne une vie de désirs insatisfaits. A l'origine de son immense tristesse il y a un amour déçu, un amour-propre blessé : repoussé par une femme ardemment aimée, la veille même des fiançailles, il ne se guérit jamais, et lorsque celle qu'il eût désirée pour femme se tue, en Europe, par désespoir d'amour, Merival emporte sa douleur au fond de sa maison campagnarde et meurt au monde jusqu'au jour où par philantrophie il se décide à postuler la charge de Coroner, c'est-à-dire d'officier chargé des enquêtes. Sa douleur personnelle l'a habitué aux songeries et aux déductions psychologiques. Sa hantise trouve matière à s'exercer dans le cas d'Elenor Murray.

Avec une rigueur implacable, Merival sonde l'âme des témoins. Avec une logique acharnée il remonte le cours des influences héréditaires. On dirait d'un explorateur perdu dans les obscures forêts, débouchant sur la prairie immensément vide. Energie spirituelle qui fut transmise par les pionniers des premiers jours.

Le livre se développe par tranches. Le lien devient plus ténu à mesure qu'on s'éloigne du départ, comme les ondulations les plus lointaines sont plus légères que produit une pierre lancée dans l'eau. Mais Masters a le regard perçant. Il juge tout en passant, même l'Europe et ses grandes Révolutions. Sans doute, ce qu'il y avait de poésie concentrée dans l'*Anthologie de Spoon River* a disparu. Mais quelle formidable puissance de vision, quelle vérité ! Les portraits sont vivement burinés ; les frissons de l'âme sont dessinés avec tendresse ; les désirs, les volontés

sont cruellement mis à jour. Point de mots inutiles. Point de fausse subtilité.

La forme du vers donne un relief saisissant à la pensée et, s'il tombe souvent dans le prosaïsme, le vers a toujours l'admirable souplesse qu'ont transmise aux poètes présents Milton, Byron, Browning et tous les autres, les obscurs versificateurs d'Amérique, ceux qui, avant Whitman, ont essayé de chanter l'âme précise et grave du jeune monde.

Avec **John Gould Fletcher**, nous sommes en présence d'autre chose. Autant la poésie de Masters est sèche, autant celle-ci est luxuriante. Toutes les acquisitions du romantisme et du symbolisme sont là. Poe et Whitman s'y retrouvent et aussi le reflet des splendeurs orientales et des finesses européennes.

Fletcher a commencé d'être lu en 1913 environ. A cette date Ezra Pound disait de lui :

Voici enfin un auteur déterminé à peindre le réel ; c'est un contemporain ; il a entendu parler de Paris, et même si, ces livres avaient été écrits en français, ils ne paraîtraient point vieux jeu.

On doit en effet à Fletcher un élargissement immense de la poésie américaine. Il peint le réel, sans doute, mais en termes de rêve. En fait il est le grand rêveur de la poésie contemporaine d'Amérique. Il va poursuivant une vision qui lui échappe toujours. Il la voit dans la chevauchée des nuages, dans les pivoines qui répandent leurs splendeurs dans le soir, il la voit dans la belle Geisha, qui descend la rue avec un balancement. Ses livres résonnent d'un cri d'amour où pleurent les regrets.

Ses livres ? Ils sont nombreux, parus depuis 1913. Son chef-d'œuvre ? *Les Symphonies*, qu'on trouvera dans *Lutins et Pagodes*. Dans ces poèmes on s'accorde à reconnaître une perfection de forme rarement atteinte en anglais. Elles doivent beaucoup aux symbolistes que Fletcher connaît et admire. Mais elles lui sont personnelles par la combinaison des images aussi harmonieusement entremêlées que les notes d'une œuvre musicale. Déjà, avant « Lutins et Pagodes », la préface de *Rayonnements, Sables et Embruns* avait proclamé la nécessité de créer quelque chose de neuf et d'arracher les « haillons » dont on revêtait la muse trop facilement. Fletcher a montré, dans ses *Estampes*

Japonaises (1), quelles fraîches sources de poésie coulaient aux pays des chrysanthèmes.

« Il est nécessaire, écrit-il dans la préface, si la poésie anglaise doit jamais atteindre de nouveau à la vitalité de ses commencements, que nous apprenions combien les petits mots peuvent exprimer d'âme, et quel riche poème est contenu dans les plus menus objets... » « Universalisons nos émotions autant qu'il est possible ; devenons impersonnel comme Shakespeare ou Bashō. » Ses *Estampes* sont des Uki-oye, impersonnels et chargés d'émotion. Leur symbolisme gracieux et triste devait tenter un Imagiste comme Fletcher. Ils sont du reste en vogue parmi les Imagistes de langue anglaise et Amy Lowell nous en a murmuré d'exquis.

Leur concision suggestive, leur ligne inquiète comme un frisson convient à Fletcher. Ses premiers livres en sont parsemés. Ils jaillissent de son cœur blessé de beauté comme des étoiles filantes du velours des nuits.

Tel un poisson bondit hors la rivière,
Telle la chute au crépuscule d'une feuille d'automne,
Telle la lueur zébrée de l'éclair,
Telle je vis la beauté, au loin.

Pourtant **L'Arbre de vie** est plus compact. C'est une métaphysique de l'amour sombrant dans la mort, et renaissant sans cesse, chant lyrique, où l'âme du poète fait corps avec les éléments, le vent qui emporte les désirs, la nuit qui les ramène, la pluie qui les féconde.

Le livre se divise en cinq parties : La *fleur d'Aster* est la première :

Pourpre et d'or l'aster
Est une image de mon amour automnale.
....
Torche d'amour avec des rais violets,
Peine à son cœur énigmatique.
Frêle grappe fleurie de mes rêves,
Tu fleuriras ce soir, tu fleuriras ce soir.
La ville est comme un aster,
Hors de la ville je viens vers toi,

(1) Délicieusement éditées par « The Four Seas Company », de Boston.

Plus rapide que la chanson,
Plus rapide que la lumière.

La deuxième s'appelle « *Fruit de flamme* » :

Deux amours sont ensevelis
Dans un sépulcre.
Le premier fut la furieuse passion d'un homme.
Le second fut la fidélité d'une femme.
Entre eux deux, unis,
Une graine a germé :
Symbole de la vie qu'ils n'ont jamais atteinte.

La troisième partie chante les *Jours vides*.

Dans la rue,
L'après-midi,
Tristement perché sur un fol et morne chariot
Qui grince et vacille,
Tiré par un étique cheval blanc,
Va le donneur de jours vides...

Dans la rue,
L'après-midi,
Passe son ombre décharnée comme la mort,
Mais ce n'est pas la mort qu'il vend,
Ce sont les jours,
Les longs jours, les jours identiques,
Les jours gris et futiles.
Personne ne lui achète plus.
On voudrait la mort, plutôt.
A moi il m'a donné l'amour,
L'amour qui a jailli et sombré
Dans un abîme sans âme, sans
brume de bleue désespérance...
Dans la rue, l'après-midi,
Soufflant dans sa trompe futile qui
m'arrache un cri du cœur —
Sa trompe du destin —
Cahotant derrière un cheval moribond,
Grimaçant,
Va le donneur des jours vides.

La quatrième partie chante les *Rêves dans la nuit*.

Silencieusement hors de la nuit,
Je soulève mes ailes, je bats des ailes,
Je suis tout amour et je plane, éternel,

au-dessus de la tombe...
Et de l'affreuse peine de ma nostalgie
Une vie nouvelle se lèvera.

Mais toujours la mort accompagne le poète :

Nuit de renoncement, nuit d'éternelles ténèbres,
Quand la traverserons-nous, cette immense
et sombre rivière du silence... ?
Quelque chose remue en moi, qui
ressemble à la mort,
Mais plus grand que la mort, plus grand même que l'amour...
Une force inconnue, innommée — le puissant vouloir du monde,
Qui m'entraîne sans rémission vers une vie nouvelle, ou vers la mort.
Jusqu'à l'aube, patient, je te dois attendre.
Jusqu'au point du jour tu dois aussi m'attendre.

La dernière partie apporte au poète l'ombre suprême : *Vers les ténèbres.*

L'amour n'est pas et la vie est un mensonge sans valeur,
Puisque Dieu a brisé deux cœurs...
Silence, éternel silence,
Vie qui est une mort vivante,
Mort qui est une immobile attente,
Amour qui est mort.
Tout est silence,
Tout est mort...
Et les nuits reviennent et les étoiles en foule
Brillent froides, calmes, et séparées,
Et parfaites comme nos rêves parfaits.

Brisants et Granit, que la *Macmillan Company* vient de publier, revient à la note d'optimisme coloré et large. C'est un hymne magnifique à l'Amérique, à son ciel, à ses fleuves, à ses villes orgueilleuses,à ses grands hommes.New-York se dresse à l'entrée du livre, « voilée de pluie », « comme un lys découpé dans l'acier ». Lincoln sort de sa tombe pour clore ce défilé d'images illustres.

Avec les *Symphonies*, ce nouveau livre est le chef-d'œuvre de John Gould Fletcher; il faudrait dire est un chef-d'œuvre. Jamais notre poète ne fut plus maître de sa forme ; jamais images ne furent mieux gravées ; jamais thèmes mieux fondus.

La forme est celle des « Symphonies », plus souple et plus

riche. Il y a des poèmes en proses, tels celui de *New-York*, celui de *Chicago*, celui de *La Mort du Sud*.

L'influence de Whitman est visible. Fletcher traite ses thèmes en versets, rappelant par un refrain l'idée centrale, comme dans le chant de New-York ce long et sourd écho :

Des marteaux, sans arrêt, dans des cieux stagnants plantent des villes.

Ou bien c'est comme dans *La Construction de Chicago* le retour modifié du thème :

Le vent du nord prépara ses fines flèches noires... et comme des lapins surpris par le lynx, les plaines vacillèrent sous lui.
Secouant sa lourde tête aux cheveux broussailleux, le vent d'ouest... bâilla et gronda terriblement...
Le vent du sud pleurnicha, les yeux tristes, épandant de pâles fleurs blanches..
Le vent d'est ronfla..., bleu comme un poisson, car il avait vu la mer, et les chênes craquèrent à sa venue et d'un rire sardonique il secoua un jaune torrent de feuilles...
Et les vents se mirent à danser, et cet endroit devint le carrefour du monde entier.

Cette forme, massive et somptueuse, convenait aux merveilles que Fletcher se proposait de chanter. Non point que ce nouveau livre ne contienne de ces rapides et nettes visions qui sont comme autant de rayons illuminant la sombre masse des précédentes œuvres. Le poème sur *Gettysburg* est tout entier écrit en une frissonnante succession de touches précises. Des images comme celle-ci

Ainsi toi, Amérique,
As-tu arraché des hommes à leur promenade balancée
Sur les mers du monde pour les épingler à ton rivage ?

ne sont pas rares.

Mais ce qui ressort de l'ensemble de ces poèmes, c'est le goût nettement marqué de Fletcher pour un pittoresque oublié ou qui meurt. L'Amérique, comme les vieux pays du monde, reconnaît la tristesse d'une beauté enfuie. C'est dans le Sud, ce parfum persistant de la civilisation espagnole. Fletcher, comme Whitman, se plaît à appeler par leur vrai nom des choses que l'anglais ne désigne pas (Corral, Mesa). Il se plaît à traduire le paysage du Nouveau Mexique ou d'Arizona en termes qu'admettrait mal un poète de la nouvelle Angleterre :

Des femmes fument la cigarette au seuil des portes ;
Derrière une haie de cactus,
L'odeur d'un cheval mort
Se mêle à l'odeur de tortillas frites.

C'est encore la nostalgique désolation des montagnes fabuleuses de l'Ouest, où les Espagnols, les Français, les Anglais, les Indiens ont cherché leur Eldorado et qui maintenant encore les défient.

Etendue solitaire parcourue seulement du buffle ou de l'antilope.

C'est le chant attristé de l'âme indienne, que seul nourrit l'espace étroit où l'ont parquée les nouveaux venus :

Souris, maïs, ornements d'or du soleil,
Chapelets d'argent qui étincellent...
Dessèche-toi, maïs, sous la chaleur de l'été,
Vois, maïs, le daim qui paît dans le lointain.
Péris, antique maïs...
Assez tôt, tu t'éveilleras à l'éternelle douleur de vivre.

Fletcher, revenu en Amérique, a retrouvé l'aliment de son rêve. Sa sensibilité, faite d'inquiet amour, semble rajeunie. Voici un très grand poète.

Alfred Kreymborg est aussi un chercheur. Les lecteurs du *Mercure* le connaissent déjà.

Sang des choses se présente comme un feu d'artifice. Le titre est trompeur. Si du sang transparaît dans ce livre, c'est sous une fine peau blanche. La vie y palpite, mais ses plus grands mystères se dépouillent des oripeaux légués par les philosophes et elle n'y laisse voir qu'un sourire attristé. A côté de Whitman, Kreymborg se fait petit enfant. Mais ce petit enfant en sait autant que le poète prophète.

Monstre !
Tu voudrais me saisir,
Moi tout menu,
Dans tes énormes griffes
Et m'écraser ?
Enfant !
Je peux te saisir,
Toi si menu
Entre mes pouces
Et t'aimer.
Viens donc !

Il devient difficile de citer, tout est dans la forme. Forme dépouillée, affinée, qui déconcerte l'analyse, dont on subit pourtant le charme :

Ses mains,
Veines bleues
de splendeurs matinales
Veines bleues
de nuages
Veines bleues,
apportent le silence profond
après un orage. . .

Les plus petites choses attirent son regard et l'amusent.

POUSSIÈRE

Nous sommes molécules
dont le destin est de se quereller.
Qui sait pourquoi ?

POMPE

Je suis un dos arrondi et solide
qui sert à l'enfant
n'ayant pas atteint l'adolescence
à apprendre saute-mouton,
et à l'adolescent
n'ayant pas atteint la maturité
à n'oublier pas !

Miroitement infini, qui devient lueur par instant, tranquille et large

CHAMEAUX

J'ai de l'eau à moi
pour me permettre de m'acheminer
vers l'horizon.
Mais il y a des oasis là-bas
et l'image de chameaux, qui me fait signe.
Je me chéris,
mais je les aime plus encore,
quoiqu'ils deviennent arbres,
quoiqu'ils deviennent arbres.

C'est d'un « imagisme » exaspéré qui place Kreymborg bien en avant de ses confrères imagistes. Avoir porté cette forme sur la scène, c'est une merveille véritable.

Ses cinq **Pièces pour Pitre** sont écrites comme un duo,

un trio, un quatuor, un quintette d'instruments à corde. Elles s'appellent :

Votez la nouvelle lune, pièce pour marionnettes.
A l'enseigne du pouce et du nez, immoralité.
Rue mal à l'aise, pièce populaire.
Le garçon silencieux, tragi-comédie.
Lundi, menuet boiteux.

Des thèmes pour Darius Milhaud, ou le Grand Guignol. Des raideurs de marionnettes, des contours d'ombres chinoises ; le tout pétillant de verve et chargé d'une douce philosophie. Bref, du théâtre fait avec le minimum de mots, mais chaque mot est une étincelle, souligné par le geste.

Je ne peux m'empêcher de songer que Kreymborg a une admiration très grande pour la poésie indienne, laquelle subsiste dans certains dictons, certaines mélopées, comme cette berceuse que répète la mère indienne, le visage grave :

Le hanneton est aveugle...

ou bien ce chant de guerre, sinistre dans sa concision :

Demain les loups mangeront.

Mais, s'il y a influence, elle est indirecte. L'art de Kreymborg est actuel. Rien n'empêche même de voir dans ses Marionnettes des types de son pays. *Votez la nouvelle lune* ne serait-il pas un symbole des luttes politiques de l'Amérique ? Voici deux Bourgeois : l'un Rouge (Démocrate), l'autre Bleu (Républicain). Il s'agit de voter pour la Nouvelle Lune. Ils essaient de secouer le joug qui leur est devenu insupportable, de voter toujours pour leur propre couleur, le Bourgeois rouge pour la Lune rouge, le Bourgeois bleu pour la Lune bleue. C'est une révolution. Le Crieur est éperdu :

LE CRIEUR : Que voulez-vous dire ?
BOURGEOIS : Nous voulons dire que...
L'AUTRE : Nous sommes fatigués...
LE CRIEUR : Fatigués ?
BOURGEOIS : Des vieilles lunes.
L'AUTRE : Nous voulons...
LE CRIEUR : Vous voulez ?
DUO : Une nouvelle lune !
LE CRIEUR : Rustres ! Vous voulez une lune nouvelle ?

DUO : Non !

LE CRIEUR : Ne votez-vous pas une lune ?

DUO : Non !

LE CRIEUR : Etonnant ! Ahurissant !... Vous radotez ! Que votez-vous donc ?

DUO : La même lune antique !

LE ROUGE : Une lune bleue !

LE BLEU : Une lune rouge !

LE CRIEUR : Imbéciles...

Et pour les mettre d'accord le Poisson-Chat, symbole de la tyrannie, vient les dévorer tous deux.

Le Garçon silencieux finit aussi comme une pièce du Grand Guignol. Ce garçon, qui a toute la nuit versé à boire à deux amis venus au café pour fêter les fiançailles de l'un d'eux, se trouve être la Mort même.

Le *Menuet boiteux* est la symphonie qui va *crescendo* des protestations féministes de plusieurs mécontentes jusqu'au moment où Madame Brun, attaquant le mari de sa voisine, celle-ci la rabroue vertement et déplace le débat.

Kreymborg quitte l'Amérique pour venir en Europe, à Paris vraisemblablement, lancer un journal international, *Le Balai*. Au moment où les lecteurs du *Mercure* liront ces lignes, il sera parmi nous avec son jeune et communicatif enthousiasme.

MEMENTO. — Dans le *Freeman* du 13 avril, un article sur la Démocratie de Whitman : « Whitman n'est pas plus le poète inspiré de la Démocratie que Poe ». — Dans le *Dial*, Ezra Pound continue ses traductions de Remy de Gourmont. — Dans le *Dial* d'avril une lettre de Londres du poète anglais T. S. Eliot, *Les deux stupidités* :

Le centre de gravité de la sottise se trouve à différents endroits en Amérique et en Angleterre.

Les poètes anglais sont maltraités par Eliot. — Les *Lettres de W. James* éditées par son fils contiennent aussi des choses peu flatteuses pour l'Angleterre :

Elle n'est ni gracieuse, ni aimable, tandis que le continent est partout léger et pittoresque, même aux endroits où, comme en Allemagne, il est laid.

Dans la *Yale Review* d'avril, un article du Professeur Phelps sur Edmond Rostand. Nous y retrouvons les lieux communs sur le théâtre français, mais nous pouvons nous estimer heureux de la découverte faite par notre critique : Rostand a gagné la guerre et Rostand est aussi grand que Shakespeare. Professeur Phelps n'en est pas à sa première

ânerie. — Dans ce même numéro, une critique élogieuse des derniers livres du poète anglais Masefield qu'on décore d'épithètes pompeuses, alors que, dans le *Freeman* de mars, le poète américain John Gould Fletcher lui conseille : 1° de désavouer son livre ; 2° de n'écrire plus jamais l'éloge d'un cheval; 3° de se reposer deux ou trois ans. Fletcher a raison.

Poetry de Chicago publie dans son numéro de mai des vers curieux de Maxwell Bodenheim, artiste original. Ce numéro contient une courte critique du livre de Robert Graves, poète anglais, *Fairies and Fusilier*.

L'auteur étudie plus qu'il n'observe.

Poetry de juillet contient ma lettre de protestation contre l'article de Professeur Phelps. — Deux nouvelles revues de vers paraissent en Amérique : *The Measure* publié à New-York et *The Double dealer* à la Nouvelle-Orléans.

JEAN CATEL.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jose Carrasco : *La Bolivie devant la Société des Nations*, Berger-Levrault. — Arnold Van Gennep : *La nationalité géorgienne*, Institut Solvay, Bruxelles.

Les journaux ont annoncé, dernièrement, que la Société des Nations ne délibérera pas sur le différend entre la Bolivie et le Chili. Il ne s'agissait pas d'ailleurs d'une demande de médiation, mais d'une demande d'inscription à l'ordre du jour. Ce différend est fort bien expliqué par M. Jose Carrasco dans un livre intitulé justement **La Bolivie devant la Société des Nations**, et traduit par M. de Bengoecha. La Bolivie, qui autrefois avait un débouché sur le Pacifique, entre le Pérou le Chili et avec les petits ports de Cobija et d'Antafagosta a perdu ces fenêtres à la suite de la guerre malheureuse qu'elle soutint en 1880 avec le Pérou contre le Chili. Il est très difficile de savoir qui avait tort et qui avait raison dans ce conflit, d'ailleurs déplorable. Si l'on s'en tient aux livres écrits, comme celui-ci, au point de vue bolivien, le Chili se serait conduit à l'égard de ses voisins tout à fait comme dix ans plus tôt la Prusse s'était conduite à notre égard, et la chose est vraisemblable : le Chili se trouvait à ce moment sous l'emprise complète de l'Allemagne, et ce n'est pas un des moindres fléaux de la victoire de la force brutale de 1870 que ce contre-coup lointain qui aujourd'hui encore attise les haines entre peuples frères. Du moins le Chili vainqueur aurait-il pu ne pas s'annexer des territoires boliviens et péruviens comme butin de guerre.

Son littoral n'était-il pas assez démesuré en longueur? Sans doute les provinces annexées représentaient pour lui, du chef des gisements de guano qui s'y trouvaient, une grande valeur, mais ces gisements s'épuisent et la fabrication artificielle des nitrates achèvera de leur ôter tout intérêt.

Il est donc regrettable que le Conseil suprême de la Société des Nations n'ait pas accepté d'inscrire à son ordre du jour le règlement de cette question qui empoisonne l'atmosphère politique de l'Amérique du Sud. Le Chili a l'air de sentir sa mauvaise conscience, car officieusement il proposait à la Bolivie de lui céder les provinces péruviennes de Tacna et Arica qui lui auraient donné sur le Pacifique le jour voulu; la Bolivie aurait dédommagé le Pérou par la cession d'une province intérieure et par le versement d'un million de livres, plus un autre million de livres au Chili. La Bolivie n'a pas voulu entrer dans cette combinaison, qui l'aurait brouillée avec son frère le Pérou, et a préféré faire appel directement à la Société des Nations. Or, voici que celle-ci refuse de recevoir sa requête. Donc l'empoisonnement subsiste.

La décision de la Société des Nations s'explique d'ailleurs. Les Etats-Unis ont déclaré, à de nombreuses reprises, d'une part qu'ils n'admettaient pas de sur-Etat international, d'autre part que les questions d'Amérique ne regardent que les Américains. Si la Société des Nations avait reçu la requête de la Bolivie, contre la volonté d'ailleurs du Chili, dans quelle situation se serait-elle trouvée vis-à-vis de la République étoilée? Il n'en est pas moins fâcheux qu'elle n'ait pas pu intervenir au moins à titre de médiatrice. Cette combinaison de la cession de Tacna à la Bolivie, que la Bolivie ne pouvait pas accepter par délicatesse, aurait pu, sous les auspices de la Société des Nations, être signée par les trois intéressés, Pérou, Bolivie et Chili; c'eût été la solution d'un problème douloureux et dont la persistance peut, un jour ou l'autre, engendrer de gros inconvénients.

Le travail de M. Arnold van Gennep sur **La Nationalité géorgienne; les causes de sa formation et de son maintien,** a l'avantage de rappeler l'attention sur une des plus antiques nationalités de notre civilisation. La Géorgie, c'est probablement le pays d'origine des Pélasges fondateurs de la vieille Hellade, et c'est certainement le pays de la Toison d'or à la conquête de laquelle partirent les fabuleux Argonautes. Cet antique

pays de Colchide, après avoir traversé un peu obscurément la longue épopée grecque et romaine, s'est remis en lumière aux temps byzantins et ses guerres avec les Persans, les Arméniens et les Turcs ont été interminables. La plus vieille des dynasties du monde, celle des Bagratides, préside à ses destinées depuis le VI[e] siècle de notre ère; en 1801 elle a fait place aux tsars russes, mais, depuis la révolution de 1918, la Géorgie forme une république indépendante qui s'est malheureusement laissée infecter par le virus bolchéviste, comme les deux autres républiques voisines de l'Azerbaïdjan et de l'Arménie. Malgré tout, on peut avoir bon espoir dans l'avenir de la Géorgie; la Turquie est désormais trop faible pour lui nuire et la Russie finira bien par s'assagir ; le peuple géorgien, très beau au physique (c'est à cause de lui que le nom de race caucasique avait été donné à toute la race blanche), très méritant au moral, riche de nombreux poètes et savants, ouvert à toute les idées nouvelles, très démocrate, très patriote, très vaillant, jouera certainement un rôle de premier ordre dans cet isthme d'Europe et d'Asie, qui est une des régions les plus importantes de l'ancien monde et qui fut peut-être le paradis terrestre de la vieille Genèse.

HENRI MAZEL.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Callwell : *Experiences of a dug-out*, London, Constable. — Vice-Amiral Ronarch : *Souvenirs de la Guerre*, I, Payot. — Général Buat : *Hindenburg*, Chapelot. — Colonel Becker : *Trois conférences sur Ludendorff*, Berger-Levrault. — Lieutenant-colonel Thomasson : *Les Préliminaires de Verdun*, Berger-Levrault. — H. Bordeaux : *La Bataille devant Souville*, Renaissance du Livre. — Commandant de Civrieux : *La Grande Guerre*. — Paul Ginisty et Capitaine Maurice Gagneur : *Verdun*, Garnier. — Charles Benoist : *L'Europe en feu*, Perrin. — Paul Cazin : *L'Humaniste à la Guerre*, Plon. — Benjamin Vallotton : *A tâtons*, Payot.

Dans ses **Souvenirs de mon abri**, le major-général Sir C. E. Callwell, que sa *Tactics of to-day*, publiée en 1900, a placé au premier rang des écrivains militaires de l'Angleterre, raconte avec une discrétion diplomatique ce qu'il a vu de 1914 à 1918.

Après avoir été chef de la Division des Renseignements à l'Etat-major anglais, C... avait pris sa retraite en 1909. En juin 1914, il alla pour son compte visiter les chemins de fer allemands sur les frontières de la Belgique et du Luxembourg et fut éclairé par

les travaux « colossaux » qui y avaient été exécutés depuis 6 ans. Il constata d'ailleurs que la jonction des chemins de fer allemands et belges par Malmédy faisait exception : du camp d'Elsenborn à Malmédy il y avait, du côté allemand, des rampes rapides et la ligne à voie unique était si mal posée et entretenue qu'elle semblait peu sûre, même pour un train d'une demi-douzaine de voitures. L'Etat-major général allemand n'ayant évidemment pas l'intention d'en faire une ligne principale d'avance, devait avoir pour plan de faire une conversion à l'aide des communications situées plus au nord et qui, partant d'Aix-la-Chapelle, passaient au sud de Maestricht.

De retour en Angleterre je comparai mes notes avec celles de la Section des Renseignements de l'Etat-major général et je vis qu'ils n'ignoraient que quelques constructions de chemins de fer très récentes. L'Etat-major ne se faisait pas d'illusions, il n'était pas assez sot pour croire que le Teuton avait l'intention de respecter les traités lors du cataclysme qui devait se produire sûrement avant peu.

Le vendredi 31 juillet, au matin, C... partait pour voir une promenade militaire de territoriaux à Winchester, quand il reçut un télégramme du général Henry Wilson lui demandant de venir déjeuner avec lui à Londres le lendemain. Il lui répondit qu'il irait le voir le 2, mais, en rentrant, le soir, il trouva un ordre impératif de venir le 1er au matin. Ce fut ainsi qu'il assista à ce repas historique qui fut le point de départ du mouvement qui aboutit à la lettre écrite par Bonar Law à Asquith [pour lui dire qu'une politique d'intervention en faveur de la France aurait l'appui des Conservateurs].

Par suite d'un oubli, C. . n'avait pas été prévenu qu'il devrait remplacer Wilson à la tête de la Direction des Opérations militaires [et des Renseignements] en cas de mobilisation. Il fut fort surpris quand celui-ci le lui annonça à midi et lui fit savoir en même temps que l'attitude d'une partie du Cabinet était très peu satisfaisante, MM. George Lloyd [aujourd'hui Sir George], Amery, Maxse et autres cherchaient à mettre en mouvement les chefs de l'opposition et à forcer le gouvernement à s'engager. Quand C... revint le lundi 3 au ministère de la Guerre pour prendre *éventuellement* possession de ses fonctions, « il trouva que chez Wilson l'anxiété de la fin de la semaine précédente avait fait place à de la confiance. La lettre de Bonar Law avait été un facteur

décisif. On savait d'ailleurs de plus que l'Allemagne avait déjà violé la neutralité du Luxembourg et menaçait la Belgique ».

La nomination de C... était due à une disposition vicieuse ; Sir J. French, le chef de l'Etat-major, prenant le commandement du corps expéditionnaire en France emmenait avec lui presque tous ses subordonnés. Leurs remplaçants avaient à apprendre leurs nouvelles fonctions ou tout au moins à ressaisir le fil des affaires. Ils étaient de plus la proie des visiteurs de marque auxquels il fallait faire bon accueil.

Les heures passaient, et le Gouvernement ne pouvait se décider à donner le signal du départ au corps expéditionnaire. Le langage du Quartier Général devint de plus en plus véhément... Ce fut un vrai soulagement quand il partit pour la France...

Je crois que c'est le 6 août qu'un télégramme, venant d'un port allemand et paraissant digne de foi, annonça que des transports et des troupes s'y réunissaient pour aller quelque part. Il inquiéta fort le Gouvernement et il s'en fallut de peu qu'il retardât l'envoi du corps expéditionnaire en France. Nous étions encore trop inexpérimentés pour savoir retrouver la source de ce message, qui, autant que je m'en souviens, prétendait émaner d'un de nos consuls (je soupçonne fort qu'il était en réalité envoyé par les Allemands)... Kitchener, accompagné de Sir C. Douglas (le chef de l'Etat-major), du général Kiggell et de moi, alla discuter la chose avec Mr Churchill (le premier Lord) et les chefs de l'Amirauté... Rien ne pouvait être plus clair et plus rassurant que l'exposé fait par Mr Churchill de nos arrangements maritimes pour empêcher une descente sur nos côtes, et si l'un de nous quatre du War Office avait eu des inquiétudes (je n'en avais pas eu pour ma part), il dut être tranquillisé.

De son poste à l'Etat-Major jusqu'à la fin de 1915 et de ceux qu'il occupa ensuite, C...put observer les vicissitudes de l'expédition de Salonique. Le premier qui la préconisa fut Mr Lloyd George. En décembre 1914, il en parla avec enthousiasme dans une entrevue qu'il eut spécialement à son sujet avec Sir E. Grey et Callwell. Ce dernier, qui n'a jamais varié dans sa condamnation de l'expédition des Dardanelles, est plus hésitant au sujet d'un envoi de troupes à Salonique ; il trouva cependant difficile d'approuver l'idée de M. Lloyd George à cause « du manque de réserves » à cette époque. « Il paraît », dit il, que la même idée fut reprise par M. Briand au commencement de 1915. Après l'échec définitif de l'expédition des Dardanelles en août 1915, il deve-

nait évident que les troupes de celle-ci devaient être transportées en Serbie, mais le Comité de défense anglais (dit Comité des Dardanelles) ne put se décider à accepter la proposition d'évacuation qui lui fut faite en août par le colonel Swinton, sous l'influence du maréchal French. Et pourtant, dépêcher des troupes en Serbie était alors d'autant plus urgent que l'opération de la secourir devait prendre beaucoup plus de temps aux Alliés qu'aux Empires centraux celle de l'attaquer.

Mais l'espoir existait encore, du moins dans le cerveau de certains membres du Comité des Dardanelles, que Hamilton, renforcé pourrait obtenir un succès. Les Français, pendant une semaine ou deux, formèrent le projet d'envoyer 4 divisions qui opéreraient sur le côté asiatique de l'Hellespont. Mais la situation sur le front ouest le rendit impossible. Il y avait deux sièges, les Dardanelles et Salonique : nous réussîmes à nous asseoir entre eux, car pendant ce temps le danger croissait et nous apprenions que les Allemands avaient non seulement le dessein, mais avaient même presque terminé leurs préparatifs pour un grand coup dans les Balkans...

A l'automne 1915, M. Briand et son cabinet se prononcèrent fortement pour des efforts de l'Entente basés sur Salonique Nous étions tous d'accord qu'il ne fallait pas laisser tomber cette ville entre les mains de l'ennemi... Mais quand on en vint à des projets pour établir de grandes forces militaires dans cette région, avec l'intention d'opérer ensuite offensivement toujours plus au nord, nous autres de l'Etat-Major du War Office murmurâmes, et nous fûmes soutenus en principe par la majorité du Conseil de guerre. Kitchener, à son départ pour les Dardanelles et à son retour, pour autant que je sais..., se prononça contre l'immobilisation de ressources combattantes en Macédoine. Mais les Français furent quelque peu insistants. Deux conférences eurent lieu à Chantilly (à la fin d'octobre) et à Paris... Joffre vint à Londres à ce sujet Le résultat en fut que les Français nous contraignirent en quelque sorte à maintenir de larges forces à Salonique... On ne peut s'empêcher de penser .. qu'ils y avaient été poussés par l'anxiété de bannir Sarrail... Mais cette attitude devint extrêmement gênante plus tard, quand, une offensive entreprise sur une large échelle à Salonique ayant échoué complètement (et cela dans une large mesure, sinon uniquement, grâce à un lamentable manque de coordination entre les différents contingents), un changement dans le commandant en chef ne s'en suivit pas immédiatement.

Hindenburg arrive aux mêmes conclusions en ce qui concerne l'immobilisation des *650.000 hommes* de l'armée de Salonique.

ÉMILE LALOY.

Les Souvenirs de la Guerre de M. le vice-amiral Ronarch ne se rapportent pas, comme on serait naturellement porté à le croire, à des événements qui ont eu la mer pour théâtre. Cet officier général, qui venait de recevoir les étoiles de contre amiral au moment de la déclaration de guerre est, en effet, l'ancien chef de la célèbre brigade des marins de l'Yser, dont l'héroïsme, largement exploité, a servi si souvent dans les discours officiels et autres, à masquer l'indigence de l'action de notre marine sur son véritable terrain : la mer. En somme, ce que les marins ont fait de mieux, pendant la dernière guerre, c'est la lutte à terre, côte à côte avec leurs frères de l'armée. Il n'est pas inutile de rappeler que nous avons assisté au même spectacle en 1870. Notre marine militaire possédait alors la plus belle escadre cuirassée du monde. Envoyée devant les côtes allemandes, dans la mer du Nord et la Baltique, elle se traîna pendant des semaines au large du littoral ennemi, impuissante à trouver la formule d'une action de guerre quelconque. Son chef, cependant homme considérable, d'une haute réputation, auteur lui-même d'un ouvrage classique sur les Batailles de la Mer à travers les âges, ne put réussir à organiser sa propre bataille. Par contre, on vit les marins, mis à terre, se distinguer partout où ils furent employés, aux armées de la Loire, du Nord, de Paris. On peut dire que leur esprit de sacrifice sauva au moins l'honneur.

La brigade de marins, créée le 5 août 1914, pour renforcer la police de la capitale, — idée singulière assez significative de la mentalité de notre gouvernement d'alors — fut assez rapidement appelée à jouer un rôle plus actif. Envoyée en Belgique, dans les premiers jours d'octobre, elle eut mission de protéger la retraite de l'armée belge, après l'évacuation d'Anvers, jusque derrière la ligne de l'Yser. Intercalée ensuite entre cette armée et l'armée anglaise, elle fut chargée de tenir longtemps le front de Dixmude, avec ses seules ressources.

Elle s'en acquitta de la manière la plus honorable. Lorsque la brigade fut dissoute le 10 décembre 1915, ses pertes s'élevaient à 50 o/o de son effectif. Sur un total de 340 officiers et 13.500 marins, elle avait perdu 172 officiers, 346 sous-officiers et environ 6.000 matelots. Le vice-amiral Ronarch a raconté l'histoire de sa brigade avec une rare modestie. Il a négligé complètement le côté anecdotique, que de précédents auteurs ont largement exploité.

« Mon livre n'a rien d'un roman », écrit-il, peut-être, non sans quelque arrière-pensée. On pourra trouver quelque sécheresse dans son récit ; mais il est plein de renseignements techniques, et le défaut d'épisodes vifs, colorés, où la réalité est si facilement déformée, en fait le mérite à nos yeux.

L'étude que le général Buat consacre au maréchal **Hindenburg** après celle qu'il nous a donnée sur Ludendorff, est particulièrement savoureuse. Il en ressort que le vieux Maréchal est une figure extrêmement représentative, plus sympathique que son adjoint. C'est le bon Poméranien de vieille roche. Il fait un peu penser, avec son mélange de piétisme et d'instincts guerroyeurs, à ce que devait être un chevalier teutonique convertissant à coups d'épée et de patenôtres les tribus à demi sauvages de la Vistule ; et l'on frissonne à la pensée que nous aurions pu subir le caprice autoritaire de ce vieillard de 74 ans, figé dans un monde d'idées désuètes et anachroniques. Il est curieux de constater qu'il possède, à un degré éminent, les mêmes qualités que notre Joffre : une santé à toute épreuve et une faculté de sommeil telle « qu'il dort à volonté, à toute heure, quel que soit le travail d'esprit qui ait précédé : lit, fauteuil ou chaise, tout lui est bon. » Qui sait si ces admirables qualités, que l'on relève dans un camp comme dans l'autre, n'ont pas influé, au moins dans une certaine mesure, sur la conduite et sur la durée de la guerre ? Aux historiens de l'avenir d'élucider ce point. En tout cas, il reste pour nous cette chose tout à fait surprenante que Guillaume II, le « Seigneur de la Guerre », ait recherché, voulu une association aussi étroite entre deux êtres aussi dissemblables que Hindenburg et Ludendorff, pour mettre en œuvre une entreprise aussi colossale que la conduite de la guerre sur deux fronts immenses, séparés l'un de l'autre par des vastes espaces, avec un jeu incessant de manœuvres sur les lignes intérieures. Quoi qu'on ait dit, le vieil homme devait freiner impitoyablement l'être ardent, en pleine possession de ses moyens, qu'était alors Ludendorff. En dernier terme, il n'a pu en résulter que d'heureux effets pour nous.

Un de nos officiers d'Etat-major, le colonel Becker a tenté de son côté, dans ses **Trois Conférences sur Ludendorff chef d'armée**, de nous présenter, d'une manière schématique, la doctrine et les méthodes du premier quartier maître général

des armées allemandes. Sa conclusion nous paraît contenir tout l'essentiel de ce que l'on doit retenir de Ludendorff :

En mécanique, dit le colonel Becker, pour obtenir une résultante de forces il faut composer ces forces. En stratégie, pour conduire la bataille générale, il faut coordonner les batailles partielles. Ludendorff ne l'a peut-être pas suffisamment compris. Du 21 mars au 15 juillet 1918 il a lancé quatre grandes attaques qu'il n'a liées ni dans le temps ni dans l'espace. Efforts successifs, indépendants les uns des autres. Efforts s'inspirant d une même idée préconçue, idée dédaigneuse, sinon de la force matérielle de l'adversaire, du moins de sa capacité de manœuvre.

L'école française de la Volonté combinée avec l'Evénement a triomphé de l'école allemande : Obstination et Orgueil.

Le livre du lieutenant-colonel de Thomasson, **Les Préliminaires de Verdun**, sera indispensable pour connaître l'affaire de Verdun. Il met sous nos yeux tous les ordres, toutes les instructions du G. Q. G, des groupes d'armées de l'Est et du Centre, etc, du mois d'août 1915 au 25 février 1916, pendant la période de transformation, créée par les décrets du 5 août 1915, qui devait aboutir au système des régions fortifiées. Il a donc un caractère essentiellement documentaire, ce qui suffirait à le différencier des ouvrages publiés jusqu'ici sur le même objet. Le rôle du général Herr, au cours de cette préparation, est mis en lumière avec le plus grand détail. Nous pouvons désormais juger sur pièces, au moins dans une certaine mesure. Signalons encore **La Bataille de Souville**, de M. Henry Bordeaux, dont le frère commandait la 307e brigade. Celle-ci prit part aux durs combats livrés dans la région de la Laufée, Vaux-Chapitre, Fleury, Thiaumont, Froideterre, entre la mi-juin et la mi-septembre 1919. M H. Bordeaux a donc utilisé le témoignage direct de son frère; il a ainsi fait parler les vivants. Mais il n'a pas craint aussi de faire parler les morts, sans doute pour forcer sa documentation, dans un style « de chanson de geste », dit la « prière d'insérer ». En voici un échantillon :

J'ai reçu une grenade dans la figure, dit un zouave. Ça doit se voir. — Ça ne se voit pas, déclare un soldat du 56e régiment qui est allé ramasser sa tête emportée par un obus... Nous avons chipé 11 mitrailleuses et 350 types. Ça fait toujours plaisir, etc, etc.

C'est bien le style de l'épopée.

Il y aurait beaucoup à dire sur le petit livre du Comt de Civrieux **La grande Guerre**, dans la nouvelle collection Payot.

Mais nous reconnaissons volontiers qu'il était difficile d'être plus clair et plus substantiel sous un aussi mince volume.

JEAN NOREL.

§

Dans la collection des récits des grands événements de 1914-1919, *l'Histoire de la guerre par les combattants*, je signalerai avec plaisir le volume de Paul Ginisty et du capitaine Maurice Gagneur sur **Verdun**, qui donne d'abord un récit de la longue bataille livrée sous les murs de la place, avec l'attaque brusquée des 21 février-5 mars 1916 ; la bataille des ailes (6 mars-3 mai) ; la période de crise avec les combats autour du fort de Vaux ; le « point mort » (16 juillet-21 octobre), c'est-à-dire la période où s'arrêta l'agression allemande, et la réaction française (22 octobre décembre), qui vit la reprise des forts de Douaumont et de Vaux. L'épilogue se produisit avec les combats de de 1917 où les nôtres achevèrent de dégager les abords de la place, — qui reste le tombeau de l'armée allemande. — L'ennemi s'était longuement préparé, profitant des tempêtes de neige qui se produisirent sur la fin de février 1916 pour achever ses préparatifs et déchaîner les attaques rageuses qui devaient emporter la place. Le bombardement fut tel qu'en six heures, sur un front de 1.000 mètres et 500 mètres de profondeur, on compta 80.000 obus de 105 et de 305. Les colonnes allemandes se jetaient en avant lorsqu'elles supposaient tout détruit ; mais parfois l'opération n'avait réussi qu'imparfaitement et elles se trouvaient arrêtées par la résistance de nos troupes. L'ennemi dans cette guerre n'a jamais voulu procéder que par grands coups de force ; il attaque surtout quand il a le nombre, l'artillerie à foison et qu'il peut dépenser sans compter. De là les hécatombes de Verdun, dont il voulait absolument s'emparer et où il jeta tout ce qui lui restait de troupes. Mais l'opiniâtreté des nôtres qui ne cédèrent que pas à pas permit d'amener les renforts nécessaires. Lorsqu'il lui fallut donner ailleurs, — avec l'offensive anglaise et française, — les Allemands sous Verdun se trouvèrent combattre à armes égales et se virent de suite en infériorité. — Le volume de Paul Ginisty et du capitaine Maurice Gagneur est une sorte d'anthologie du siège, une collection de récits classés présentés chronologiquement et qui donnent successivement la parole à de nombreux acteurs du drame. Il a l'intérêt des choses vues et

constitue un ensemble remarquable, méritant d'être placé à côté des travaux déjà nombreux qui ont été publiés sur le siège de Verdun.

L'Europe en feu, de M. Charles Benoist, *chroniques de la grande guerre*, fait suite à deux volumes précédemment publiés et qui allaient du 15 janvier à décembre 1916. Cette troisième partie nous conduit du 1er janvier au 15 juin 1917 et parle des propositions et intrigues des Boches, qui pensaient bien retirer leur épingle du jeu grâce aux négociations qu'entreprenait le le président Wilson ; de l'offensive de Mackensen en Roumanie et de l'imbroglio grec sous Constantin ; de la rupture des Etats-Unis avec l'Allemagne et de la période d'hésitation qui suivit ; des victoires anglaises; des manœuvres allemandes en Amérique et de la retraite sur la Somme ; de la révolution russe et bientôt de l'intervention américaine; des batailles de l'Aisne et des intrigues allemandes en Espagne ; du déclanchement de l'offensive générale, etc. M. Charles Benoist a très bien étudié la situation politique comme la mentalité allemande ; les intrigues diverses du moment — les hésitations des neutres comme leur adhésion à une ligue générale contre l'Austro-Allemagne. C'est, en raccourci, toute l'histoire de la guerre que donnent ses volumes, mais où il y a mieux que la sécheresse des faits : leur commentaire averti et les grandes lignes en somme de la période historique que nous avons traversée de 1914 à 1919.

Un intéressant récit a été publié, à propos de la campagne des Hauts-de-Meuse en 1915, par M. Paul Cazin : **l'Humaniste à la guerre**, qui donne son journal d'impressions, le récit des choses advenues, ses réflexions et commentaires en cours de route. M. Paul Cazin, qui n'est plus jeune et plutôt valétudinaire, fut de ceux qui reprirent quand même du service lors de l'agression allemande ; mais il ne rejoignit le front qu'en 1915 où il fit campagne comme sous-officier, — parfois à l'avant, en ligne de combat, le plus souvent à l'arrière où il se trouva dans les cantonnements, les villes de garnison, les villages déjà à demi détruits où son régiment était en réserve. M. Paul Cazin s'il a des lettres a aussi et surtout de la bonne humeur ; son récit a de l'entrain et dénote la confiance toujours et quand même. Mais il ne cherche pas à faire de stratégie, à expliquer les opérations ; il conte les incidents journaliers, la vie des troupes, les petits événements de la

campagne. Parfois il écrit dans la boue des tranchées, mal abrité de la pluie, dès qu'il trouve un coin disponible ; il cause avec sa femme qui l'entretient de paquets ; avec ses hommes qui l'appellent familièrement « grand-père » et n'ont pour lui que des attentions. Mais il y a le séjour dans l'eau, la saleté des tranchées, — parfois à côté de cadavres mal ensevelis ou déterrés par les explosions, et qui laissent dépasser un bras ou un pied ; au-dessus, c'est le ronflemment continuel des obus, le crépitement de la fusillade. Il raconte des épisodes tragiques comme les combats du bois d'Ailly, le séjour au bois Brûlé, plus loin aux tranchées de la Tête à Vache, en forêt d'Apremont, et — toujours — il cite des aphorismes latins. Ereinté, il doit tirer bientôt six semaines d'hôpital et peut enfin rentrer, regagner son chez lui où il retrouve la quiétude, sa chatte qui vient l'attendre à la porte, ses bouquins familiers. La guerre continue, mais du moins peut-il croire qu'il a payé son écot, laissant aux plus jeunes le soin de lutter et de terrasser l'adversaire. — Le volume de M. Paul Cazin est agréable à lire, — avec des pages d'émotion contenue qui laissent comprendre bien des choses qu'il n'a pas voulu dire ; c'est un témoignage sincère et en somme une intéressante lecture.

M. Benjamin Vallotton, qui s'est déjà beaucoup interessé aux aveugles de guerre, publie un nouveau volume : **A tâtons...** où il raconte l'existence de ceux qu'on recueille, qu'on soigne et rééduque au besoin pour des métiers nouveaux, des occupations plus ou moins lucratives. La tâche est ardue et demande un véritable dévouement. C'est que la vie continue, se poursuit autour des infirmes, et qu'ils se résignent difficilement. Ils ont des colères et des cris de désespoir, tant qu'il faut les sermonner, les consoler, les aider à vivre, leur rendre la quiétude, alors qu'ils geignent et se lamentent. Certains ont l'esprit gouailleur du parigot ; d'autres s'inquiètent », surtout de l'avenir et demandent qu'on les aide, qu'il leur soit fait une pension suffisante, — 4 ou 5.000 francs — « de quoi crever gentiment, comme dit l'un d'eux ; et ce sont de longues parlotes, des conversations où ils récriminent, se plaignant à propos de la nourriture, du petit personnel ; ils ronchonnent de la sorte longuement, aigris, toujours prêts à reprendre leurs doléances. Il y a pourtant parmi eux un zouave qui a été rogné et recousu tant de fois qu'il ne les compte

plus et possède un nez « taillé dans ses fesses », ainsi qu'un menton d'argent, qui est toujours à pérorer. C'est le loustic et le boute-en-train de la bande. Arrive enfin l'armistice et la fin de la guerre, avec les réjouissances de la victoire si chèrement acquise, et les mutilés qui ont arboré « le grand pavois » des décorations finissent par bouder et faire bande à part, n'ayant pas été suffisamment invités. C'est que même dans leur joie, leur gaieté, les jours de liesse, il restent chagrins, ulcérés, — malgré les dévouements, les attentions dont ils sont l'objet. « Evidemment dit l'un d'eux, les gens croient que l'armistice nous a rendu nos yeux. Tout va bien, depuis qu'on rigole ! » — Le soir, « ils se retournent sur leurs lits ; ils cherchent des figures en leur désert intime pour les caresser. Exaspérés, ils enfoncent dans l'oreiller leurs têtes où tourbilllonnent trop de pensées, trop d'images, trop de regrets, trop de désillusions, comme ils les enfonçaient dans la terre molle quand sifflaient les balles, car c'est la même bourrasque où l'esprit chavire. » — On cherche à les occuper cependant, à leur apprendre un métier plus ou moins lucratif : la vannerie, la brosserie ; ils retapent des souliers, rempaillent des chaises, font des tonneaux. L'un d'eux se marie, ayant retrouvé sa promise d'avant guerre, et c'est une journée de fête. De Suisse leur arrive tout un lot de montres à sonnerie, des montres perfectionnées, qui sonnent les heures, les demies, les quarts, etc. — avec des lettres d'envoi où ceux qui donnent, — des enfants, parfois, de vieilles femmes, — ont mis tout leur cœur. Ce sont bien des compensations. Mais il reste toujours le fait, la réalité brutale, — la cécité. — J'ai suivi avec intérêt le récit de M. Benjamin Vallotton, dont le volume est à retenir. Le problème auquel il s'intéresse est d'ailleurs une des conséquences les plus tragiques de la longue lutte qu'il nous a fallu soutenir contre un adversaire qui ne se reprochera rien, car il a employé tous les moyens, — perfectionné les pires. Les Allemands nous ont fait effectivement une guerre de sauvages, avec gaz puants et asphyxiants, liquides enflammés, toutes les malpropretés et traîtrises de la « Kultur », ce qui ne les empêche pas aujourd'hui de protester de leur honnêteté, de se lamenter et de se plaindre.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Henri Focillon : *L'art boudhique*. Avec de nomb. illust. ; Laurens. 12 »

Art

Pierre Champion : *Notes critiques sur les vies anciennes d'Antoine Watteau* ; Champion » »

Littérature

André Beaunier : *La jeunesse de Madame de La Fayette* ; Flammarion. 7 »

Victor Bouillier : *La renommée de Montaigne en Allemagne* ; Champion. » »

Abbé Gaston Dartigues : *Le Traité des Etudes de l'abbé Claude Fleury, 1686* ; Champion. » »

Lucien Daudet : *Les yeux neufs* ; Flammarion. 7 »

Paul d'Estrée : *La vieillesse de Richelieu, 1758-1788* ; Emile-Paul 10 »

Gabriel Faure : *Mon lycée* ; Crès 8 »

René Martineau : *Léon Bloy, Souvenirs d'un ami*. Avec 3 grav ; Libr. de France. 5 50 »

Joseph Olivier : *Déesses d'Arles* ; Imp. reunies, Moulins. 5 »

Musique

Lionel de La Laurencie : *Les créateurs de l'opéra français* ; Alcan. 7 50 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

Jean Drève : *Le troupeau, notes d'un volontaire belge* ; Le Pays belge, Bruxelles. » »

R. A. Reiss : *Lettres du front macédono-serbe* ; Boissonnas, Genève. » »

Pédagogie

Robert Nussbaum : *Nos fils seront-ils enfin des hommes ?* Alcan. 4 »

Philosophie

Gustave Belot : *La conscience française et la guerre* ; Alcan. 8 »

D. Parodi : *Le problème moral et la pensée contemporaine* ; Alcan. 15 »

Poésie

Franc-Nohain : *Fables* ; Renaissance du livre. 7 »

Djenane Gazanhe : *Les stances de la joie* ; Picart. » »

Edouard Guerber : *L'art héroïque* ; Crès. 3 50 »

Edouard Guerber : *Le crépuscule du monde* ; Falque. 3 50 »

Léo Junker : *Mes coquericos* ; Messein. 7 50 »

Charles Maurras : *Inscriptions* ; libr. de France. 2 50 »

Paul Neuhuys : *Le canari et la cerise* ; Ça ira, Anvers. » »

Louis Pize : *Le cantique de Notre-Dame d'Ay* ; Crès. 8 »

Hubert Sylvain : *Aux jardins de Julie d'Angennes* ; Berger-Levrault » »

Pierre Ternie : *Mon Languedoc* ; Grasset. 6 75 »

Politique

Sylvain Briollay : *L'Irlande insurgée* ; Plon. 4 »

Jean Kervégan : *L'Autriche en 1920* ; Messein. 5 »

Questions militaires

Henry Bordeaux : *Fayolle* ; Crès. 3 50 »

Roman

Henri Ardel : *Il faut marier Jean* ; Plon. 7 »

Paul Brulat : *Les Destinées* ; Férenczi. 3 50 »

Laurent Chantepré : *Maï-Luché* ; Chiberre. 7 »

Magdeleine Chaumont : *Le roman d'un chien* ; Albin Michel. 6 75 »

Louis Delluc : *La jungle du cinéma* ; La Sirène. 7 »

André Devens : *Le forban* ; Renaissance du livre. 6 »

J. Galsworthy : *La fleur sombre*, traduit de l'anglais par M. de Coppet ; Calmann Lévy. 6 75 »

Odette Keun : *Une femme moderne* ; Flammarion. 7 »

Léon Lafage : *Les abeilles mortes* ; Grasset. 6 75 »

Jules Pravieux : *Leur oncle* ; Plon. 7 »

Maurice Rostand : *Le pilori* ; Flammarion. 7 »

Jean Tedesco : *Le vigneron dans la cave* ; Crès. 6 »

Marcelle Tinayre : *Les lampes voilées* ; Calmann-Lévy. 4 90

Elie L. Menasché : *Contes de l'Inde cruelle* ; Bouchet et Barri. 6 50

Sciences

Charles Dutoit : *L'énergie universelle*. Préface de Ph. Bridel ; Alcan 5 »

J.-H. Fabre : *Souvenirs entomologiques*, 4e série. Avec des illustrations ; Delagrave. 20 »

Michel Pétrovitch : *Mécanismes communs et phenomènes disparates*. Alcan. 8 »

Sociologie

Jean Azaïs ; *La grande pitié des professions libérales* ; Publ. art et littérature. 4 »

Henry Bordeaux : *Le mariage hier et aujourd'hui* ; Flammarion. 7 »

Varia

Jean Azaïs : *Annuaire international des lettres et des arts de langue ou de culture française*. Edition de 1921 ; Courrier de la Presse. 22 50 »

Voyages

Louis Bertrand : *Le jardin de la mort*. Avec 21 bois dessinés et gravés par Clément Serveau ; Ollendorff. 15 »

Gabriel Faure : *Heures d'Italie* ; Fasquelle. 10 »

Emile Hovelaque : *Les peuples d'Extrême Orient : le Japon* ; Flammarion. 7 50 »

Joseph de Pesquidoux : *Chez nous, travaux et jeux rustiques* ; Plon. 7 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Henri Albert. — Vieux palmarès. — Une canditature féminine à l'Académie française. — Les Juifs et le bolchevisme. — Mécislas Golberg. — La « Huchette ». — L'Ile de Robinson Crusoë. — Le 150e anniversaire de la naissance de Walter Scott. — Le centenaire d'Octave Feuillet. — La plaque Léon Dierx. — Le souvenir de Gabriel-Tristan Franconi. — L'affaire Goncourt au Parlement. — La mort du baron Tauchnitz. — Le premier code de la route. — Petite réplique de M. Bachelin. — Un monument à l'inventeur du pâté de fois gras. — Erratum. — Un incident à la gare Saint-Lazare

Mort d'Henri Albert. — C'est un des plus anciens rédacteurs du *Mercure de France* qui disparaît. Il est mort subitement le 3 août, à Strasbourg, au cours d'un voyage de vacances à Niederbronn, où il était né en 1868. Henri Albert Haug, frère de M. Hugo Haug, secrétaire général de la Chambre de commerce de Strasbourg, et de M. Emile-Gustave Haug, géologue, membre de l'Académie des Sciences, professeur à la

Sorbonne, a fait ses débuts littéraires en 1891, au *Mercare de France*, par une traduction de *Hylo et Mehalla*, de Jean-Paul Richter. Puis, indépendamment de nombreux articles, comptes rendus et notes sur des personnalités et des œuvres étrangères, il publia en 1893, toujours au *Mercure*, une étude sur Frédéric Nietzsche qui fut très remarquée,et en 1894 des traduction de Max Stirner. Il n'a jamais cessé de rédiger la rubrique « Lettres allemandes ».Pendant la guerre il renseigna nos lecteurs sur l'Allemagne, les Allemands et la politique allemande.

Il était depuis une quinzaine d'années rédacteur au *Journal des Débats*, où il passa d'abord des notes sur l'Alsace-Lorraine et fut ensuite attaché au service de l'étranger.

En 1895, il s'était chargé de la direction française de *Pan*, luxueuse revue de littérature et d'art qu'un groupe d'artistes et d'écrivains réputés avait fondée en Allemagne.

En mars 1896, il avait lui-même, avec des amis, fondé le *Centaure*, recueil trimestriel de littérature et d'art qui publiait des planches originales hors texte, eaux-fortes, lithographies et bois, et avait pour rédacteurs exclusifs Henri Albert, Jacques-Emile Blanche, André Gide, A.-Ferdinand Herold, Andre Lebey,Pierre Louys, Henri de Régnier, Jean de Tinan, P. V. (Paul Valéry).

Il a publié durant de longues années à Paris un petit journal d'intérêts français en Alsace-Lorraine, *Le Messager d'Alsace-Lorraine*, et collaboré aux publications dirigées par le docteur Bucher à Strasbourg pour entretenir en Alsace le sentiment français.

Mais c'est surtout comme introducteur de Nietzsche en France qu'Henri Albert est connu et mérite de l'être. Il négocia avec Mme Foerster-Nietzsche, pour le compte du *Mercure de France*, l'achat du droit de publier en langue française toutes les œuvres du philosophe parues ou que ferait paraître le Nietzsche-Archiv, et se mit au travail. A l'exception de *Humain, trop humain*, première partie, traduit par M. Desrousseaux, et de *l'Origine de la Tragédie*, dont la traduction est de MM. Jean Marnold et Jacques Morland, il traduisit tout l'œuvre de Nietzsche, y compris *Par delà le Bien et le Mal*,dont la première version française est de MM. L. Weiscopf et G. Art. Aux douze volumes parus se joindra bientôt le tome II de *Considérations inactuelles*,à l'imprimerie depuis le mois dernier. Lorsque quelques livres de Nietzsche eurent paru, Henri Albert établit un volume de *Pages choisies* conçu de telle façon que les lecteurs des premiers volumes pussent avoir une vue d'ensemble de l'œuvre entier. L'utilité de cet ouvrage n'était nécessairement que temporaire : il fut remplacé par le livre de *Pages choisies* actuellement en librairie.

Henri Albert avait été très lié avec Jean de Tinan, et c'est lui qui,

avec l'agrément de la famille, avait assumé le soin de sa succession littéraire.

Le corps a été transporté à Niederbronn, où les obsèques ont eu lieu le samedi 6 août. — A. V.

§

Vieux Palmarès. — Les chroniqueurs ont coutume, en cette période de l'année, après les examens et les distributions de prix, de railler les «forts en thème». Un journaliste de l'*Echo du Nord*, M. Henri Nicelle, a eu le courage contraire : il a compulsé une collection de vieux palmarès et y a relevé, à travers d'interminables listes, les noms d'anciens élèves qui parvinrent à la célébrité. Cette statistique ressemble moins à un bouquet qu'à une salade. Qu'on en juge :

Michelet, Littré, Sainte-Beuve, Jean Macé, le duc d'Aumale, Emile Augier, Octave Feuillet, Charles Baudelaire, Sarcey, Sadi-Carnot, Camille Pelletan, Liard, J. Casimir-Périer, Paul Verlaine, Emile Faguet, Léon Bourgeois, Frédéric Masson, Jules et Paul Cambon, Lyon-Caen, Jean Richepin, Jules Lemaître, Lippmann, Pierre Decourcelle, Edmond Haraucourt, Georges et Henri Cain, Mgr Baudrillart, Jean Jaurès, Abel Hermant, Colonel Rimailho, Victor Margueritte, Raymond Poincaré, Gustave Téry, Gustave Hervé, etc....

Mais notre confrère ne rappelle pas certaine distribution de prix qui eut lieu au Lycée Louis-le-Grand le 7 août 1883 et dont le palmarès à la couverture bleutée ne se relit pas sans mélancolie.

Renan présidait. Il parla, il donna des conseils aux élèves, il évoqua la raison victorieuse de la force brutale, la science domptant la matière, etc., etc. Il dit notamment :

On se plaint souvent que la force devienne l'unique reine du monde. Il faudrait ajouter que la grande force de nos jours, c'est la culture de l'esprit à tous ses degrés. La barbarie est vaincue sans retour, parce que tout aspire à devenir scientifique. La barbarie n'aura jamais d'artillerie, et, si elle en avait, elle ne saurait pas la manier. La barbarie n'aura jamais d'industrie savante, de forte organisation politique, car tout cela suppose une grande application intellectuelle. Or la barbarie n'est pas capable d'application intellectuelle.

Parmi les jeunes gens qui applaudissaient les paroles du vieux maître qui voyait-on ?

Dans la classe de mathématiques spéciales, 1re division, l'élève Painlevé (Paul) ; 2e division : Mirman (Léon).

Dans la classe de philosophie, 1re division : Bernès (Marcel) et Claretie (Léo) ; 3e division : Boyer (Marcel).

Dans la classe de mathématiques élémentaires, 1re division ; Hadamard (Jacques).

Dans la classe de rhétorique, 1re division : Bédier (Joseph) et Che-

vrillon (André) ; 2e division : Syveton (Gabriel) ; 3e division : Bérard (Victor) et Rolland (Romain).

Dans la classe de seconde, 2e division : Daudet (Léon) et Coquelin (Jean) ; 3e division : Jonnart (Paul).

§

Une canditature féminine à l'Académie Française. — La lettre suivante est parvenue il y a quelques semaines à l'Académie Française :

22, rue du Printemps.
29 juin 1921.

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous informer que je pose ma candidature au fauteuil vacant par suite du décès de M. Jean Aicard.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma très haute considération.

AUREL.

Cette lettre ne surprendra personne. Mme Aurel n'a t-elle par écrit dans le *Pays* (5 mars 1918) la courageuse profession de foi suivante :

Quant à l'Académie des Quarante, on n'y travaillera que quand l'émulation des femmes s'y mêlant, nos Immortels enfin se sentiront mortels et, pour nous dépasser, se secoueront un peu.

C'est nous, Messieurs, qui savons la fuite du temps, et la vie qu'on ne fait, dit-on, qu'à deux personnes de sexe différent.

Mme Aurel veut secourir les Académiciens. Rien de plus louable. Mais l'Académie mise ainsi en présence d'une candidature féminine n'a pas cru devoir l'accueilir. Elle se retranche derrière son règlement qui lui interdit, paraît-il, d'ouvrir ses portes devant les femmes. Elle n'a même pas communiqué cette lettre à la presse.

Mais où est-il, ce fameux règlement qui interdit aux femmes l'accès de l'Institut ?

Ne parlons pas de l'Académie des Valois (dont pourtant l'Académie Richelieu ne fut qu'une pâle imitation), ne parlons pas de la Duchesse de Retz, membre de l'Académie française sous Henri III, tenons-nous-en à l'Institut de France tel que l'a constitué Bonaparte.

Un même règlement régit les cinq Académies qui le composent.

Or une femme, Mme Vigée-Lebrun, appartint à l'Académie des Beaux-Arts.

Pareillement, à l'Académie des Sciences, une femme fut admise à poser sa candidature en 1911 — c'était Mme Pierre Curie — et elle faillit l'emporter. Son concurrent, M. Branly, grâce à quelques voix seulement, obtint le fauteuil que la mort de Gernez avait rendu vacant dans la section de Physique générale.

Il n'en demeure pas moins que les candidatures féminines sont admises d'une façon définitive par, au moins, deux Académies sur cinq.

D'ailleurs, il y a quelque années, et précisément un peu avant la candidature de Mme Curie, sous l'impulsion du mouvement féministe, l'Institut, toutes sections réunies, avait été appelé à statuer sur la possibilité pour lui de recevoir des femmes.

La délibération fut longue et laborieuse; elle n'aboutit pas. En effet, chacune des Académies fut laissée libre d'agir à sa guise. On voit dans quel sens se prononça quelques mois plus tard l'Académie des Sciences.

Il est donc établi de façon péremptoire qu'aucun règlement n'exclut les femmes de l'Institut, mais seulement la libre volonté des Académies. Et, comme il fallait s'y attendre, c'est l'Académie française qui se montre particulièrement hostile à leur admission.

§

Les Juifs et le bolchevisme. — Dans la presse antisémite il est volontiers admis comme dogme que ce sont les juifs qui ont provoqué le mouvement bolcheviste en Russie, que ce sont les juifs qui sont à la tête de toutes les institutions bolchevistes et qui remplissent leurs cadres. M. Georges Batault, dans ses articles sur la question juive, publiés dans le *Mercure de France,* a également admis cette thèse. Nous n'avons pas l'intention dans cette simple note d'ouvrir la discussion sur ce sujet, qui est considérable et exige une très forte documentation. Nous nous proposons seulement d'apporter ici un *document* : la liste de tous les Commissaires du Peuple qui forment actuellement le gouvernement des Soviets, avec l'indication de la nationalité de chacun d'eux.

Voici cette liste :

1) Président du Conseil des Commissaires du Peuple : LÉNINE (*Russe*) (de son vrai nom OULIANOFF) ; son père était gentilhomme de Simbirsk ; sa mère était la fille d'un prêtre.

2) Commissaire du Peuple à l'Intérieur : DZERJINSKY (*Polonais*).

3) Com. du P. à la Guerre : TROTZKY (de son vrai nom BRONSTEIN) (*Juif*).

4) C. du P. aux Finances : KRESTINSKY (*Russe*).

5) Son adjoint : TCHOUKAEFF (*Russe*).

6) C. du P. aux Affaires Etrangères : TCHITCHÉRINE (*Russe*).

7) Son adjoint : KARAKHAN (*Arménien*).

8) C. du P. au Ravitaillement : TSOURIOUPA (*Russe*).

9) Son adjoint : BRUKHANOFF (*Russe*).

10) C. du P. à l'Instruction Publique : LOUNATCHARSKY (*Russe*).

11) C. du P. aux Transports : IMCHANOFF (*Russe*).

12) Son adjoint : BORISSOFF (*Russe*).

13) C. du P. à l'Assistance Publique : SOLOVIOFF (*Russe*).

14) C. du P. au Commerce Extérieur : KRASSINE (*Russe*).

15) Son adjoint : LEJOVA (*Russe*).

16) Président du Conseil suprême de l'Economie : BYKOFF (*Russe*).

17 et 18) Ses adjoints : MILIOUTINE (*Russe*) ; LOMOFF (*Russe*).
19) C. du P. au Contrôle : AVANESSOF (*Arménien*).
20) C. du P. à l'Agriculture : OSSINSKY (*Russe*).
21) Son adjoint : MOURALOFF (*Russe*).
22) C. du P. au Travail : SCHMIDT (*Juif*).
23) Son adjoint : SEREBRIAKOFF (*Russe*).
24) C. du P. aux Postes et Télégraphes : NIKOLAEFF (*Russe*).
25) C. du P. à la Justice : KOURSKY (*Russe*).
26) Son adjoint : STOUCHKA (*Letton*).
27) Commissaire du Peuple aux Affaires allogènes : STALINE (*Géorgien*).
28) Secrétaire général du Conseil des Commissaires du Peuple : GORBOUNOFF (*Russe*).
29) Son secrétaire : Madame FOTIEFF (*Russe*).
30) Président du Comité exécutif : KALININE (*Russe*).
31) Le Secrétaire du Conseil exécutif : ENORIKIDZÉ (*Géorgien*).
32) Président de la Tche-Ka : DZERJINSKY (*Polonais*).
33) Son adjoint : MENJINSKY (*Polonais*).

Sur les 33 Commissaires du Peuple il y a *deux* Juifs : TROTZKY et SCHMIDT.

Dans les administrations supérieures du parti communiste figurent avec un rôle important *trois* Juifs : ZINOVIEFF, KAMENEFF et RADEK. Mais dans ces administrations il y a plus de 60 Russes, Polonais, Arméniens, Lettons, qui occupent aussi des places de premier plan.

Au Commissariat de la Guerre, outre Trotzky, se trouve encore un Juif : SKLIANSKY. Mais tous les autres chefs de l'administration de la Guerre sont d'anciens généraux et officiers, parmi lesquels il n'y a pas un seul Juif. Il n'y en a également aucun parmi les commandants des armées.

Parmi les fonctionnaires bolcheviks, les Juifs, d'après la statistique officielle, forment une proportion de 2 à 7 0/0 des diverses administrations, présentant ainsi à peu près le même pourcentage que l'ensemble de la population russe.

Le bolchevisme est un phénomène très russe. Le premier bolchevik fut le fameux Nétchaeff, bien russe. De grands écrivains russes (Tchernychevsky, Mikhaïlovsky et d'autres) ont prédit que la Révolution Russe prendrait la forme sauvage et destructive que présente le bolchevisme. Dostoïevsky lui-même, en 1879, avec le génie prophétique qui lui était propre, nous a présenté dans son roman, *Les Possédés*, le bolchevisme et ses suppôts sous les couleurs où nous les voyons aujourd'hui.

J.-W. BIENSTOCK.

§

Mécislas Golberg. — Jamais Mécislas Golberg, poète, sociologue

et anarchiste individualiste (comme on disait vers 1890), ne connut, de son vivant, la retentissante publicité que lui vaut aujourd'hui le crime de son fils naturel Mécislas Charrier, le bandit survivant de l'attaque du rapide Paris-Marseille. Il est douteux toutefois que cette publicité donne un lecteur de plus à *Lazare le Ressuscité*, aux *Lettres à Alexis* ou au *Prométhée repentant*, œuvres non dénuées de valeur, mais d'une lecture plutôt rebutante, tant à cause du style entortillé de leur auteur que du désordre de sa pensée.

Rien n'est plus mélancolique que de constater combien, à la distance de quinze années seulement, certains engouements de l'élite deviennent inexplicables. Quoi : de bons esprits comme Paul Adam, Souchon, Moréas, Edmond Pilon, et tant d'autres, ont pu se laisser prendre un instant à cette phraséologie, à cette verbosité fiévreuse, au néant philosophico littéraire d'aphorismes comme ceux-ci :

« L'amour, c'est le sentiment qu'une volonté étrangère nous donne de notre propre volonté. »

« L'amour platonique, c'est la stérilité abusive des sens », etc.

L'amour ! De même que beaucoup de bègues ont la manie de faire des conférences, beaucoup d'individus disgraciés par la nature ont la manie de parler de l'amour : Golberg était de ceux-là ; sa laideur était en quelque sorte surnaturelle et nous n'avons jamais rien vu de plus sinistre et à la fois de plus bouffon que certaine conférence faite un soir par Golberg, sa face jaune encadrée dans une mentonnière sale, sur ce thème tiré de Goethe :

Deux amants sont un peuple assemblé.

Le plus singulier, c'est que l'auditoire était tout enthousiasme. Au premier rang Signoret rayonnait, Signoret qui, dans le *Mercure de France* (février 1896), venait de saluer « comme une fête » la naissance du premier opuscule de Golberg, *l'Immoralité de la science*, un essai, inspiré à rebours de *l'Avenir de la science*, de Renan.

Et, dans le *Mercure de France* encore, trois mois plus tôt (décembre 1895), ne trouve-t-on pas certain article de Golberg contre l'idéalisme (et plus particulièrement contre l'idéalisme socialiste) ? On y lit cette phrase :

> La gratte, — la fanfare, — la chicane, tels sont les principes pratiques de l'idéalisme socialiste qui se réclame de l'intégrité, de l'honnêteté, de la morale et du devoir. Et le voilà constitué pour mener dans quelques broussailles diablement réalistes, où, sans gêne, on dépouille les voyageurs confiants.....

Dépouiller les voyageurs : Mécislas Charrier s'est chargé de donner un sens précis à la rhétorique un peu hermétique de son père.

§

La « Huchette » — Un événement tragique a fait revivre la mé-

moire d'un être étrange et bizarre, mort depuis une quinzaine d'années et tout aussitôt oublié : Mécislas Golberg.

Pendant quelques jours la presse — la Grande Presse — a parlé de lui et le crime de son fils l'a plus fait connaître que ses œuvres.

Un journaliste écrit : « Triste Golberg. Il allait rue de la Huchette où les couverts étaient attachés et où l'on mangeait pour douze sous..... Combien parmi nos hommes d'Etat et nos littérateurs arrivés ont passé par là ! »

Oui, c'est vrai. Quelques-uns, mais pas tant que ça. Je les connais et pourrais les nommer, mais cela ferait de la peine à certains.

Heureux temps de la « Huchette », c'est dire il y a plus de trente ans !

C'était, en face de la rue du Chat-qui-pêche, une boutique peinte en vert, Maison Noblot. A l'entrée pendaient des quartiers de bœuf sanguinolents au-dessus d'un établi de boucher sur lequel traînaient des couperets et d'immenses couteaux. A droite, la caisse, où trônait la mère Noblot ou sa fille, Mademoiselle Reine. Plus loin, toujours à droite, un immense fourneau avec de cyclopéennes marmites. Un « chef » y régnait en maître, très maigre, au visage pâle, au front haut et large, en bras de chemise, manches retroussées. A droite encore de la grande salle aux tables de marbre, était un petit cabinet : le « Senat » des aristos. C'est là, à la première table, contre le mur, qu'était la place, j'ose dire réservée, d'Alfred Poussin, le poète des *Versiculets*.

On entrait à la « Huchette » pourvu de son pain. A côté de la caisse on prenait son couvert qui n'était pas du tout attaché — pure légende en ce qui concerne ce lieu, — on choisissait sa place et on allait se faire servir au fourneau par le « chef ».

Quel bon temps, dont le souvenir assaisonne d'amertume la vie chère d'aujourd'hui ! Bœuf nature, pesé 125 grammes, 4 sous, bol de bouillon 2 sous, bœuf sauce aux oignons 4 sous, ragoût de mouton aux pommes de terre ou veau marengo, dans de profondes assiettes-calottes, 6 sous, salade, fromage 2 sous. Le vin était un tarif général de l'époque, 16 sous le litre, il était payé comptant et servi par la fille de salle, la grosse, brave et zézayante Maria, qui passait ses nuits dans les bras d'un garde municipal. Maria servait aussi, pour un modeste pourboire, les aristos du « Sénat » qui ne voulaient pas aller faire la queue au fourneau.

La nourriture se payait à la caisse en sortant à la mère Noblot, qui, après votre énumération, ne manquait jamais de vous dire : C'est tout, pas de fromage ?...

Le crédit était inconnu à la Huchette. Cependant, un jour, Alfred Poussin — cette révélation ne ternira pas sa mémoire — se hasarda... le refus fut formel.

Quelques jours après, Madame Noblot, d'un air aimable, dit à l'auteur

des *Versiculets* : « Vous dédiez de vos vers à tout le monde et à moi « qui vous nourris » vous n'avez encore rien dédié. »

Et Alfred Poussin ajouta ce quatrain à ses Versiculets :

Elle est avare, elle est mauvaise.
A son comptoir, elle a bien le maintien
D'une commerçante à son aise
Qui ne vaut pas les quatre fers d'un chien.

LÉON ROUX.

§

L'Ile de Robinson Crusoë. — Il est généralement admis, aujourd'hui, que Robinson Crusoë fut un certain marin du nom d'Alexandre Selkirk qui demeura quatre ans dans l'île, alors déserte, de Juan Fernandez.

On sait que celle-ci est située dans l'Océan Pacifique, à un millier de kilomètres à l'ouest de Valparaiso. Elle appartient au Chili qui, après l'avoir, en des temps lointains, utilisée comme pénitencier se propose d'en faire une station sanitaire

Il la rétablirait exactement dans l'état où elle était du temps de Robinson Les visiteurs y trouveraient des cavernes, des constructions, légères entourées de barrières protectrices, des chèvres, des perroquets, voire un nègre baptisé Vendredi.

Il y a quelque cinquante ans, le gouvernement chilien avait entrepris la colonasation de Juan Fernandez. A cet effet, il avait accordé le passage gratuit aux émigrants désireux de s'y rendre. Cette tentative échoua et aujourd'hui Juan Fernandez compte à peine une cinquantaine d'émigrants presque tous d'origine germanique.

Et cependant l'île, quoique rocheuse, n'est nullement aride; sa végétation est même luxuriante; les coings, les poires, les pêches, les raisins y sont en abondance. La faune, non moins riche, se compose surtout de boucs, de sangliers et de chevaux qui vivent à l'état sauvage.

Quant à la faune maritime, très abondante également, elle contient une espèce de morue dont la chair est fort savoureuse. Le veau marin est aussi très répandu.

La grotte ou cave utilisée comme demeure par Crusoë est encore visible. Le long des murs courent les étagères qu'il posa, et le buffet construit par lui existe encore.

Si des touristes visitaient Juan Fernandez, ils ne manqueraient pas de se rendre à l'un des pics les plus élevés que le solitaire gravissait chaque jour dans l'espoir d'attirer l'attention d'un navire qui, d'aventure, aurait passé dans ces parages.

Il y a quelques années, une mission chilienne découvrit, à cet endroit, les restes, très profondément enfouis dans le sol, d'un vieux drapeau, peut-être celui que hissa Selkirk..

La mémoire de ce dernier est commémorée par une tablette qui a été placée dans l'île, en 1898, par l'équipage d'un navire de guerre britannique. Mais il n'est pas de gloire qui ne suscite l'envie. Juan Fernandez s'est vu contester, par l'île de Tobago, une minuscule terre perdue dans la mer des Caraïbes, l'honneur d'avoir reçu Crusoë.

Ajoutons que les partisans de Tobago sont une infime minorité et que, jusqu'ici, Juan Fernandez semble bien être la véritable île du héros de Daniel de Foë.

§

Le 150e annive saire de la naissance de Walter Scott. — Le 15 août 1871, l'Angleterre célébrait avec éclat le centenaire de la naissance de celui qu'elle considère comme l'un de ses plus grands écrivains. A cette occasion Adam et Charles Black donnaient à Edimbourg une édition complète des *Waverley Novels* qu'ils dédiaient à la petite-fille de l'auteur, Mary Monica Hope Scott.

Ces jours-ci on commémore solennellement le cent-cinquantième retour de cet anniversaire. Sans doute la France n'y restera pas étrangère et il n'est pas douteux qu'elle s'associe à l'hommage rendu au père du roman historique.

Pourtant, aussi bien de l'autre côté du détroit que de celui-ci, la vogue de Walter Scott si grande il y a un siècle est bien épuisée. Il semble que comme Bouvard et Pécuchet, les lecteurs se soient lassés à la fin des romans du célèbre Ecossais.

A une époque où Walter Scott faisait fureur, où Stendhal constatait avec raison que « la nation française est folle de Walter Scott», où le libraire Gosselin, l'éditeur des romantiques, faisait venir de Londres un buste du romancier pour en faire exécuter des copies qu'on devait vendre par souscription, un critique, un seul, faisait preuve d'une certaine perspicacité. C'était Théodore Jouffroy qui dans le *Globe* écrivait :

« L'expérience m'apprend qu'on peut enchanter un siècle et ennuyer la postérité, ravir un moment le vulgaire et tomber bientôt au-dessous même de la critique. »

Ce n'est pas le cas de Walter Scott, mais, toutefois, le temps n'est plus où un correspondant du *Times* pouvait écrire dans ce journal, sans être taxé d'exagération :

« Je partis comme vous le savez du square d'Euston, et arrivé à la gare, j'allai à la librairie afin d'acheter une des nouvelles de Scott, de l'édition populaire. Je m'attendais à en voir un tas énorme, empilées à l'étalage ; il me fut impossible d'en trouver une seule. « Jeune homme, dis-je au commis, où sont les nouvelles de Scott ? » — « Nous ne les tenons point », me répondit-il — « Vous ne les tenez point? Et pourquoi ? » — « Si nous les avions, il nous serait impossible de vendre autre chose. »

Non, le temps n'est plus où, dans les cabinets de lecture, on s'arrachait

les œuvres du grand écrivain, où toutes les bibliothèques contenaient l'édition complète des romans historiques dans la traduction de M. Defaucompret ; pauvre vieille édition à couverture grise ornée d'un encadrement noir dans le goût romantique et qui gît aujourd'hui dépareillée, froissée, abandonnée dans les boîtes des bouquinistes le long de la Seine, sur ces « jolis quais » qu'admirait tant Walter Scott, qui ne se doutait pas alors qu'un jour viendrait où on ne trouverait plus que là ses œuvres complètes.

§

Le centenaire d'Octave Feuillet. — — Le 11 août 1821, à Saint-Lô, naissait Octave Feuillet. Ce centenaire ne sera certainement pas célébré comme le fut celui de Flaubert, de Fromentin ou des *Méditations*. Nul en effet plus que l'auteur de *Monsieur de Camors*, après avoir trouvé auprès de ses contemporains un succès sans pareil, n'aura rencontré une plus parfaite indifférence de la postérité.

On ne lit plus Octave Feuillet. M. Gustave Lanson dans son histoire classique de la littérature française ne le mentionne même pas.

Est-ce à la vogue du roman naturaliste vers 1880 qu'il faudrait attribuer cet oubli ?

Si les personnages cités par Feuillet ont tout de suite été familiers au public de son temps, qui croyait les connaître, ils n'en sont pas moins faux et c'est le plus sévère reproche que leur adressent les critiques qui consentent encore à se souvenir d'eux.

M. Eugène Montfort, dans ses première *Marges*, en mai 1905, les définissait ainsi :

« Quand il (le public) les revoit ailleurs il les reconnaît. Il dit alors : « Comme cela est vrai ! » Mais si on lui met un personnage vrai dans un livre, il ne le reconnaît pas : « Comme cela est faux ! » Car il n'a jamais regardé la vie, il a chargé Dumas fils, Augier, Feuillet de la regarder pour lui. Il faut donc faire des personnages faux, il n'y a que ceux-là de vrai pour le public. »

Et quoi de plus réconfortant que de penser à la fidélité du public pour ses Feuillets, des Feuillets pour leur public !

Pourtant l'auteur de *Julia de Trécœur*, s'il est tout à fait oublié en France, continue à jouir à l'étranger d'une certaine vogue.

Il est classique dans bien des pays. En Angleterre, par exemple, on ne cesse de rééditer ses plus célèbres romans à l'usage des écoles et des universités, et un critique éminent, M. Edmund Gosse, a écrit que chez Octave Feuillet « l'analyse des motifs, de l'émotion et des nuances a atteint un degré auquel bien peu sont parvenus ».

§

La plaque Léon Dierx.

CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS

1er août 1921.

Mon cher ami,

Vos échos relatent que, sur ma proposition, « le Conseil municipal avait décidé d'apposer le 4 juin dernier une plaque commémorative sur la maison où Léon Dierx est mort aux Batignolles ».

Inexact. Je n'ai rien proposé et il n'a rien été décidé par le Conseil municipal. Cette Assemblée a simplement renvoyé à l'Administration (séance du 21 février 1921) une pétition de la Société des poètes français (déposée et appuyée par moi) émettant le vœu que la Ville de Paris fasse apposer une plaque commémorative de la mort de Léon Dierx sur la maison 24, rue Boursault, le 4 juin.

Ai-je besoin d'ajouter que si j'avais pu obtenir le vote immédiat je l'aurais fait ? Mais je venais d'*arracher* la plaque Baudelaire. Impossible de redoubler cette sorte de manifestation à si bref délai. J'en fis part à Séb.-Ch. Leconte en lui rappelant les diverses manières d'apposer une plaque commémorative et en lui conseillant nettement la seconde manière.

PREMIÈRE MANIÈRE. — Sur proposition d'un conseiller ou sur mémoire de l'Administration, le Conseil vote les crédits.

L'inscription est étudiée au Comité des Inscriptions parisiennes et figure au recueil des actes de cette assemblée.

La Ville établit la plaque sur le modèle déterminé (avec le navire des nautes). Elle fait toutes démarches nécessaires, elle lance les invitations, organise la cérémonie, reçoit les invités, recueille les discours, les publie dans son Bulletin municipal.

C'est une plaque « officielle » historique, sous la sauvegarde des pouvoirs publics. (C'est le cas de la plaque Baudelaire). Pour une plaque Dierx, il faut un mémoire de l'Administration, lequel devra passer d'abord par la 4e commission. C'est donc très long.)

DEUXIÈME MANIÈRE. — Un Comité s'entend avec le propriétaire de la maison, rédige l'inscription, fait établir et poser la plaque, lance les invitations, règle la cérémonie (le tout à ses frais).

Il sollicite la présence des représentants de la Ville et du Département (maire ou préfet), la police pour un service d'ordre.

Cette plaque n'est pas « officielle ». Elle peut être frappée des taxes de petite voirie comme les enseignes, sinon des taxes de « constructions provisoires », ainsi que toutes choses mobiles accrochées aux façades. Elle peut être supprimée par une simple décision du propriétaire de l'immeuble ou de la police.

TROISIÈME MANIÈRE. — Obtenir ou non le consentement du propriétaire

de l'immeuble (sinon de la concierge), poser la plaque, organiser la cérémonie en ignorant totalement le Comité des inscriptions parisiennes, la Ville et le Département.

Plaque encore plus fragile que la deuxième, cérémonie qui peut être troublée par la police (circulez ! circulez !) Mais c'est la manière la plus expéditive et cela réussit quelquefois...

Cordialement vôtre.

LÉON RIOTOR.

§

Le Souvenir de Gabriel-Tristan Franconi. — En souvenir du poète Gabriel-Tristan Franconi, neuf fois cité à l'ordre du jour, tué le 23 juillet 1918 par un obus au bois de Janvilliers (Somme), comme il entraînait sa section à l'assaut, une messe a été célébrée le samedi 23 juillet, à 9 heures, en la chapelle du Sacré-Cœur de l'église Saint-Sulpice.

Le lendemain ses fidèles se sont réunis sur sa tombe à 10 heures au cimetière de Bagneux.

L'édition des *Poèmes* de Franconi ne saurait tarder. De nombreuses souscriptions sont déjà parvenues à Mme veuve Franconi et l'Académie Française vient de décerner une part du prix Monthyon (100 francs) sur lecture de cet ouvrage dont quelques pièces ont été publiées par le *Mercure de France.*

§

L'Affaire Goncourt au Parlement. — L'affaire du *Journal des Goncourt* qui a déjà fait l'objet d'une interpellation à la Chambre des Députés, le 1er octobre 1919 (Jean Bon, interpellateur), vient d'être de nouveau soulevée par un député : M. Pierre Rameil (des Pyrénées-Orientales).

On lit en effet au *Journal Officiel* du 21 juillet 1921 (page 3470) dans les « questions écrites » :

9998. — M. Pierre Rameil (Pyrénées-Orientales), député, demande à M. le ministre de l'Instruction publique : 1° s'il est d'avis de maintenir la décision prise par ses prédécesseurs et en vertu de laquelle le département des manuscrits à la Bibliothèque nationale se refuse à communiquer aux lecteurs de cet établissement le journal et la correspondance des Goncourt ; 2° dans le cas de l'affirmative, de donner les motifs de cette interdiction, qui semble en contradiction avec un arrêt de la cour de cassation du 31 mars 1858. (*Question du 6 juillet 1921.*)

Réponse. — C'est à la prière des exécuteurs testamentaires que le délai de communication du journal et de la correspondance des Goncourt a été prolongé. Ils ont fait ressortir les inconvénients sérieux et les conflits judiciaires que pourrait faire naître une communication et, par suite, une publication trop rapide. Le ministre de l'Instruction publique n'a pas cru pouvoir écarter les arguments présentés par ceux-là mêmes qui ont reçu la mission de veiller sur la mémoire des Goncourt et sur la destinée de leurs œuvres.

Nous croyons savoir que M. Pierre Rameil, estimant que le Ministre n'a pas répondu au second paragraphe de sa question, a l'intention d'interpeller à ce sujet dès la rentrée.

§

La mort du baron Tauchnitz. — Christian Carl Bernhard Freiherr von Tauchnitz, deuxième baron Tauchnitz, l'éditeur de Leipzig, est mort en juillet après avoir célébré le 29 mai dernier le 80e anniversaire de sa naissance. « J'ai été son associé pendant 23 ans, m'écrivait récemment le Dr Curt Otto, et pour le moment je suis seul comme chef de notre maison d'édition ; mais dans deux ou trois ans le petit-fils du baron pourra me joindre et devenir le troisième membre de la famille qui portera le nom d'éditeur. »

Le premier baron Tauchnitz était, comme son fils, l'ami de Dickens, Bulwer, Thackeray, Disraeli, Tennyson et beaucoup d'autres des grands auteurs anglais et américains qui ont collaboré à la *Tauchnitz Edition* depuis près d'un siècle. Le premier, grand de taille et affable de manières, venait fréquemment à Paris pour affaires de librairie avant sa mort en 1895, mais le second, aussi aimable que son père, n'était pas si actif à l'étranger. Le premier parlait volontiers de ses rapports littéraires avec des Anglais et des Américains, et citait volontiers ce passage d'une lettre de Thackeray, qui, en réponse à l'envoi d'un chèque avec des excuses pour le mauvais anglais de la note qui y était jointe, écrivait : « Une missive accompagnée de livres, shillings et pence est toujours en bon anglais. »

Pendant la guerre, les petits volumes de l'*Edition Tauchnitz* n'avaient pas cessé de paraître, mais vu l'isolement de l'Allemagne, le baron Tauchnitz avait eu recours aux classiques anglais et américains, et en conséquence la Collection se trouve aujourd'hui enrichie d'une vingtaine de livres de Bacon, Chesterfield, Carlyle, Emerson, Poe, Fenimore Cooper, John Stuart Mill, etc. A partir de septembre 1919, des auteurs contemporains ont commencé à reparaître à Leipzig, et maintenant la maison a repris sa marche régulière avec les derniers ouvrages d'Arnold Bennett, Bernard Shaw, George Moore, John Galsworthy, W. E. Norris, Jerome K. Jerome, Mrs Atherton, etc.

THÉODORE STANTON.

§

Le premier code de la route. — On sait que M. Yves Le Trocquer, ministre des Travaux publics, vient de faire signer par le Président de la République un code de la route qui était attendu depuis de longues années. Ce code est destiné à unifier en quelque sorte les règles de la circulation sur toutes les catégories de chemins ; jusqu'ici les textes qui régissaient la matière étaient différents suivant qu'il s'agissait de voies de communication dépendant de la grande voirie ou de voies dé-

pendant de la petite voirie. Le code de M. Le Trocquer comporte en outre un certain nombre d'innovations qui ont pour objet, les unes de faciliter l'usage de la route, les autres de protéger les chaussées contre des dégradations anormales.

Quelle fut la première tentative de ce genre ?

D'après M. Jean Bonnerot, bibliothécaire à la Sorbonne et auteur d'un livre qui fait autorité : *Les routes de France*, c'est un jurisconsulte de la fin du XIIIe siècle, Philippe de Beaumanoir, qui le premier, dans ses *Coutumes de Beauvaisis* (1283), distingua cinq sortes de chemins :

Le *sentier*, tout étroit, qui n'avait que trois pieds de large et que Beaumanoir réservait aux seuls piétons; la *voière* dont les huit pieds ne laissaient cependant passer les charrettes que l'une après l'autre, en cas de rencontre la moins chargée étant obligée de se détourner vers le fossé; la *voie*, plus large du double que la *voière*, qui permettait d'aller de castel en castel et de village en village; le *chemin*, plus majestueux encore (32 pieds), puisqu'il allait « par les c tés » ; enfin, le *chemin royal* (64 pieds de large) construit en ligne droite selon le tracé des grandes voies que fit Jules César.

Subtiles distinctions que les ingénieurs reprennent et adaptent aux époques avec des simples changements de noms.

§

Petite réplique de M. Bachelin.

2 août 1921.

Monsieur et cher Directeur,

Je reconnais très volontiers que j'ai eu tort d'insister « si amicalement » pour qu'il n'y ait pas confusion entre M. Guerber, d'une part, et Baudelaire, ou Verlaine, ou Villiers, de l'autre : M. Guerber suffit amplement, à lui seul, à prévenir toute erreur de ce genre.

Bien cordialement à vous,

HENRI BACHELIN.

§

Un monument à l'inventeur du pâté de foie gras. — Strasbourg, suivant en cela l'exemple des autres villes de France, entend glorifier la mémoire de ses plus illustres enfants. C'est ainsi qu'un Comité vient de s'y constituer pour ériger un monument à la mémoire de Close Le Normand, premier chef du maréchal de Contades, qui créa le pâté de foie gras.

Si l'usage de manger des foies gras était connu dès la plus haute antiquité, ainsi qu'en témoignent Pétrone et M. Apicius, et si, pareillement, on était fort amateur de pâtés, comme le prouvent les *Relations des Ambassadeurs Vénitiens* (tome II, p. 569 et 601), l'histoire nous enseigne que, durant bien des siècles, les pâtés et les foies gras continuèrent de se rencontrer sur les mêmes tables sans avoir jamais l'idée de s'unir par les liens indissolubles d'une cuisson heureuse.

Le règne de Louis XV, — qui réalisa tant de conquêtes importantes et qui peut se glorifier d'avoir vu naître : les filets de lapereau à la Berry, œuvre de la fille du Régent ; les filets de volaille et les tendrons d'agneau à la Bellevue, exécutés pour la première fois en l'honneur du roi au château de Bellevue sous l'inspiration de Mme de Pompadour ; le vol au vent à la Nesle ; la chartreuse à la Mauconseil ; les poulets à Villeroy ; les cailles Mirepoix ; les ris de veau à la d'Artois ; le potage bisque du président Hénault ; la garbure aux marrons à la Senac de Meilhan ; les bouchées à la Reine, inventées par Marie Leczinska ; les boudins Richelieu ; la Béchamelle, création du financier de ce nom ; la sauce Soubise ; les crêpes du cardinal de Bernes ; les babas, inventés par le roi Stanislas, — vit le premier pâté de foie gras. Mais les gourmets, jaloux, semble-t-il, des joies qu'ils puisaient dans le commerce de ce mets, se réservèrent longtemps le secret de sa préparation.

On se souvient que, très peu de temps après que ce mets eut été révélé au monde, l'aïeul de Grimod de La Reynières mordait dans un pâté de foie gras comme dans une brioche et en fit une telle consommation qu'il en eut une indigestion dont il mourut. On était alors tout à la joie de cette découverte récente que l'on offrait comme étrenne.

Bref, rien hormis une statue ne manquait à la gloire du pâté de foie gras, pas même d'avoir été chanté en vers. N'est-ce pas Desaugiers qui a dit :

Je me peins la Volupté
Assise, la bouche pleine,
Sur les débris d'un pâté.

§

Erratum. — M. Georges Matisse, qui, absent, n'a pu corriger les épreuves de son article : *Interprétation philosophique du principe de la relativité d'Einstein*, paru dans notre numéro du 1er août, nous signale que dans les deux formules mathématiques de la page 585 on a répété deux fois la même expression $dx^2 + dy^2 + dz^2 - cdt^2$, tandis que la seconde fois (après le second signe =) il fallait affecter les variables du signe ′ et écrire :

$dx'^2 + dy'^2 + dz'^2 - cdt'^2$

De même, à la dernière ligne, il fallait :

$ds^2 = dx^2 + dy^2 + dz^2 + dr^2 = dx'^2 + dy'^2 + dz'^2 + dr'^2.$

§

Un incident à la gare Saint-Lazare; à propos de la crise de la monnaie; curieux détails. — La *Westminster Gazette* du 4 juillet dernier publiait, sous le titre : « Les incidents de la Semaine à Paris », le récit suivant que lui adressait un correspondant occasionnel :

Nous souffrons actuellement d'une crise de petite monnaie. A ce propos il s'est produit dernièrement à la gare Saint-Lazare un incident à la fois amusant et instructif. Dans cette gare, si l'on veut pénétrer sur le quai, il faut se procurer un ticket en introduisant une pièce de dix centimes dans un distributeur automatique. C'est particulièrement difficile en ce moment. En effet, quand on parvient à mettre la main sur une pièce de dix centimes, c'est généralement une des nouvelles pièces de nickel au lieu de la monnaie nécessaire.

Or, à son comptoir était assise la marchande de journaux ayant devant elle des piles bien rangées de petite monnaie. Vint un client. Il acheta le *Mercure de France* qui coûte trois francs cinquante, comme chacun sait, paya avec un billet de dix francs et demanda que, sur sa monnaie, il lui fût rendu cinquante centimes en sous avec au moins une pièce de deux sous de l'ancien modèle.

— Je n'ai pas de monnaie, dit la marchande.

— Eh bien, et ça ?

— Ça, je le garde.

— Madame, je suis sûr que vous allez m'en donner, parce que j'accompagne un soldat aveugle au train. Voyez, il m'attend.

La marchande regarda, vit qu'on lui avait dit la vérité. Elle n'en répondit pas moins qu'elle ne rendrait pas de monnaie.

Perdant complètement tout contrôle de soi, le client empoigna son *Mercure*, qui est un volume aussi épais et lourd que le *Blackwood's*, et le lança à la tête de la marchande. Il voyait rouge et ne visa point, mais la justice immanente voulut que le volume frappa la marchande dans son oeil égoïste. Elle poussa un cri (sans doute avait-elle fort mal). La foule, en même temps qu'un gendarme, accourut. Au gendarme on conta l'incident, et son avis officiel ne fit rien pour calmer la douleur de l'aimable femelle. Votre geste me plaît, Monsieur, dit le gendarme.

La monnaie fut trouvée au bureau de tabac voisin, dont la tenancière était presque folle de curiosité ; après avoir entendu raconter l'histoire elle aurait volontiers donné ses cheveux pour les transformer en monnaie si elle l'eût pu.

Cependant, témoin de l'esclandre, mais sachant que son rôle était de rester tranquille, l'aveugle ne bougea point. Légèrement incliné, il tentait de sourire à la foule en émoi et ne s'aperçut de rien si ce n'est que le bras de son compagnon tremblait un peu quand il revint.

Telle est la France d'aujourd'hui, tantôt débordante de bonté et de sensibilité ou bien faite en bronze le plus dur, tantôt gardant la mémoire de la guerre dans son cœur comme un bouclier contre l'insensibilité ou bien se vantant d'oublier.

De nos jours les gens paraissent ou tout noirs ou tout blancs, ils ne sont plus de ce gris uniforme auquel nous nous étions habitués.

Nous nous sommes efforcés de traduire de notre mieux cet incomparable texte, mais il est impossible de faire passer dans notre langue la saveur toute britannique du récit et l'humour de son rédacteur.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.